



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

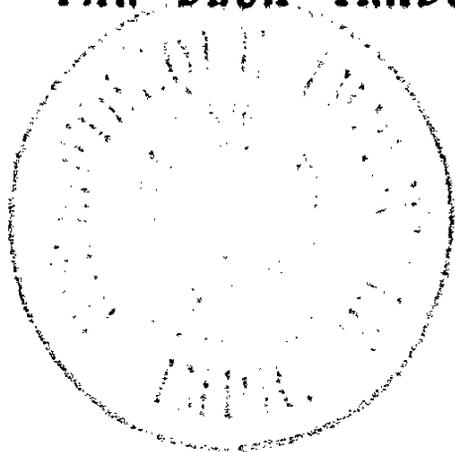
SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

LES
AUTEURS LATINS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES



~~97/1~~

57/131

Cet ouvrage a été expliqué littéralement et annoté par M. F. de Parnajon, professeur au lycée Napoléon, qui a également revu et corrigé avec le plus grand soin la traduction française de Lagrange.

Le texte latin est celui du recueil publié par M. C. Poyard, professeur au lycée Napoléon.



LES
AUTEURS LATINS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES

L'UNE LITTÉRALE ET JUXTALINÉAIRE PRÉSENTANT LE MOT A MOT FRANÇAIS
EN REGARD DES MOTS LATINS CORRESPONDANTS
L'AUTRE CORRECTE ET PRÉCÉDÉE DU TEXTE LATIN

avec des sommaires et des notes

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS

ET DE LATINISTES

LUCRÈCE

MORCEAUX CHOISIS



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

—
1868

7352

178

AVIS

RELATIF A LA TRADUCTION JUXTALINÉAIRE.

On a réuni par des traits les mots français qui traduisent un seul mot latin.

On a imprimé en *italique* les mots qu'il était nécessaire d'ajouter pour rendre intelligible la traduction littérale, et qui n'ont pas leur équivalent dans le latin.

Enfin, les mots placés entre parenthèses, dans le français, doivent être considérés comme une seconde explication, plus intelligible que la version littérale.

ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE PREMIER.

I. Lucrèce célèbre la puissance de Vénus; il la supplie d'accorder aux Romains les douceurs de la paix, et à lui-même les loisirs nécessaires pour chanter les merveilles de la nature.

II. La Superstition a longtemps voilé la vérité et poussé les mortels aux excès les plus cruels. Épicure nous a délivrés de ce joug odieux.

III. La vie ne peut sortir du néant, mais aussi elle ne peut rentrer dans le néant. La Nature, au lieu de s'épuiser en créations nouvelles, combine d'une manière différente les éléments que la mort sépare.

IV. Les atomes sont invisibles; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque certains corps mêmes, comme le vent, dont l'existence est attestée par de terribles ravages, échappent à nos regards.

V. Lucrèce réfute la doctrine d'Héraclite qui veut que le feu soit l'élément unique de l'univers; il réfute également les systèmes des autres philosophes qui prétendent que la terre, ou l'eau, ou l'air, ou ces deux éléments combinés sont le principe de l'univers.

VI. Lucrèce explique pourquoi il a revêtu son aride sujet des charmes de la poésie.

VII. Lucrèce n'admet pas l'attraction centrale; selon lui, l'adhésion des êtres au sol doit être attribuée à une série de chocs produits par des principes matériels extérieurs à notre système terrestre. En conséquence, il nie que les antipodes soient habitées.

MORCEAUX CHOISIS

DE LUCRÈCE.

LIVRE PREMIER.

I. — INVOCATION A VÉNUS.

(V. 1-9, 22-35, 40-44.)

Æneadum genetrix¹, hominum Divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentas
Concelebras; per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis :
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum; tibi suaves dædala tellus
Submittit flores; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.

• • • • •
Quæ quoniam rerum Naturam sola gubernas,

I

Mère des Romains, charme des hommes et des dieux, ô Vénus ! ô déesse bienfaisante ! du haut de la voûte étoilée, tu répands la fécondité sur les mers qui portent les navires, sur les terres qui donnent les moissons. C'est par toi que les animaux de toute espèce sont conçus, et ouvrent leurs yeux à la lumière. Tu parais, et les vents s'enfuient, les nuages sont dissipés, la terre richement parée fait naître sous tes pas des fleurs au doux parfum ; l'Océan prend une face riante ; le ciel, devenu serein, répand au loin une vive splendeur.

... Puisque tu es l'unique souveraine de la Nature, la créatrice

MORCEAUX CHOISIS

DE LUCRÈCE.

LIVRE PREMIER.

I. — INVOCATION A VÉNUS.

Genetrix Æneadum,
voluptas
hominum divumque,
Venus alma,
quæ, subter
signa cœli labentia
concelebrasmarenavigerum,
quæ
terras sanguiferentes;
quoniam omne genus
animantum
concipitur per te,
exortumque visit
lumina solis :
venti, dea,
fugiant te, te,
nubila cœli te,
tuumque adventum ;
tellus dædala
submittit tibi
flores suaves ;
æquora ponti
rident tibi ;
cœlumque placatum nitet
lamine diffuso.

.....
.....
Quæ quoniam
sola gubernas
Naturam rerum,
nec quidquam exoritur

Mère des descendants-l'Énée,
volupté
des hommes et des dieux,
Vénus nourricière,
toi qui, sous
les astres du ciel opérant-leur-révolution
peuples la mer qui-porte-les-navires,
toi qui peuples
les terres qui-portent-des-grains ;
puisque toute espèce
d'êtres-animés
est conçue par toi,
et étant née voit par toi
les lumières (la lumière) du soleil :
les vents, déesse,
fuient toi, toi,
les nuages du ciel fuient toi,
et ton arrivée ;
la terre diversement-parée
envoie-sous (fait naître sous) toi
des fleurs suaves ;
les plaines de la mer
rient pour toi (à ton approche) ;
et le ciel apaisé brille
d'une lumière répandue-en-tous-sens.

.....
.....
Laquelle puisque (puisque toi)
seule tu gouvernes
la Nature des choses,
et que rien ne naît

Nec sine te quidquam dias in luminis oras
 Exoritur, neque sit lætum, nec amabile quidquam;
 Te sociam studeo scribundis versibus esse,
 Quos ego de rerum Natura¹ pangere conor
 Memmiadæ² nostro, quem tu, Dea, tempore in omni
 Omnibus ornatum voluisti excellere rebus;
 Quo magis æternum da dictis, Diva, leporem.

Effice ut interea fera mœnera³ militiai⁴
 Per maria ac terras omnes sopita quiescant;
 Nam tu sola potes tranquilla pace juvare
 Mortales; quoniam belli fera mœnera Mavors
 Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
 Rejicit, æterno devinctus volnere amoris.

• • • • •
 Huic tu, Diva, tuo suaves ex ore loquelas
 Funde, petens placidam Romanis, inclita, pacem.
 Nam neque nos agere hoc, patriai⁵ tempore iniquo⁶,
 Possumus æquo animo; neque Memmi clara propago,
 Talibus in rebus, communi deesse saluti.

des êtres, la source des grâces et des plaisirs, daigne, ô Vénus !
 t'associer à mon travail, et m'inspirer ce poëme sur la Nature. Je le
 dédie à notre Memmius; tu as voulu que Memmius fût orné en tout
 temps de tes dons les plus rares : prête donc à mes vers un charme
 qui ne se flétrisse jamais.

Cependant, assoupis et suspends sur la terre et l'onde les fureurs
 de la guerre. Toi seule peux faire goûter aux mortels les douceurs
 de la paix. Du sein des alarmes le dieu des batailles se rejette dans
 tes bras, enchaîné par un amour éternel..... Verse dans son âme, ô
 glorieuse déesse, la douce persuasion, et demande pour les Romains
 une paix profonde. Hélas ! dans les troubles de ma patrie m'est il
 permis de chanter, et l'illustre Memmius manquera-t-il à la défense
 de l'état, pour prêter l'oreille à mes accents?

sine te
 in oras dias luminis,
 nequo quidquam fit
 lætum neque amabile;
 studeo te esse sociam
 versibus scribundis,
 quos ego conor pangere
 de Natura rerum
 nostro
 Memmiadæ,
 quem tu, Dea,
 voluisti excellere
 in omni tempore
 ornatum omnibus rebus;
 quo, Diva,
 da magis dictis
 leporem æternum.

Eslice ut interea
 moenera fera militiæ
 quiescant sopita
 per maria
 ac omnes terras;
 nam tu sola potes
 juvare mortales
 pace tranquilla,
 quoniam Mavors armipotens
 regit
 moenera fera belli,
 qui se rejicit sæpè
 in tuum gremium,
 devinctus vulnere æterno
 amoris.

.....

 Tu, Diva, funde huic
 suaves loquelas
 ex tuo ore,
 petens, inclita,
 pacem placidam Romanis.
 Nam neque nos possumus
 agere hoc animo quo
 tempore iniquo
 patriæ,
 neque propago clara
 Memmi
 in talibus rebus,
 deesse salutis communi.

sans toi
 aux régions divines de la lumière,
 et que rien n'est fait (n'existe)
 d'agréable ni d'aimable sans toi;
 je désire toi être associée
 aux vers devant être écrits,
 que moi je m'efforce de composer
 touchant la Nature des choses
 pour notre
 descendant-de-la-famille-Memmia,
 lequel toi, déesse,
 tu as voulu exceller
 en tout temps
 orné de toutes choses;
 par quoi, déesse,
 donne davantage à mes paroles
 un charme éternel.

Fais que pendant-ce-temps
 les occupations cruelles de la guerre
 reposent assoupies
 par toutes les mers
 et par toutes les terres;
 car toi seule peux
 soulager les mortels
 par une paix tranquille,
 puisque Mars puissant-par-les-armes
 gouverne
 les occupations cruelles de la guerre,
 Mars, qui se rejette souvent
 sur ton sein,
 enchaîné par une blessure éternelle
 d'amour.

.....

 Toi, déesse, répands pour celui-ci
 de douces paroles
 de ta bouche,
 demandant, ô déesse glorieuse,
 une paix calme pour les Romains.
 Car ni nous nous ne pouvons (tranquille
 nous occuper de ce travail avec un esprit
 dans une conjoncture difficile
 de (pour) la patrie,
 ni la race illustre
 de Memmius
 ne peut, dans de telles circonstances,
 faire-défaut au salut commun.

II. — LA SUPERSTITION.

(V. 63-102.)

Humana ante oculos fœde quum vita jaceret
 In terris, oppressa gravi sub Religione,
 Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,
 Horribili super aspectu mortalibus instans,
 Primum Graius homo¹ mortales tollere contra
 Est oculos ausus, primusque obsistere contra.
 Quem nec fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
 Murmure compressit cœlum; sed eo magis acrem
 Virtutem irritat² animi, confringere ut arcta
 Naturæ primus portarum claustra cupiret³.
 Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
 Processit longe flammantia mœnia mundi⁴,
 Atque omne⁵ immensum peragravit mente animoque;
 Unde refert nobis victor, quid possit oriri,
 Quid nequeat⁶; finita potestas denique quoique⁷
 Quanam sit ratio, atque alte terminus hærens⁸.
 Quare Religio pedibus subjecta vicissim
 Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

II

Dans le temps où l'homme avili rampait sous les chaînes pesantes de la Superstition qui, du milieu des nues, montrait sa tête épouvantable, et dont l'œil effrayant menaçait d'en haut les mortels, un homme né dans la Grèce osa le premier lever ses regards contre ce monstre, et refusa de s'incliner. Ni ces dieux si vantés, ni leurs foudres, ni le bruit menaçant du ciel en courroux, ne purent l'intimider. Son courage s'irrita par les obstacles. Impatient de briser l'étroite enceinte de la Nature, son génie vainqueur s'élança au delà des limites enflammées du monde, parcourut les plaines de l'immensité, et eut la gloire d'enseigner aux hommes ce qui peut ou ne peut pas naître, et comment la puissance des corps est bornée par leur essence même. Ainsi la Superstition fut à son tour foulée aux pieds, et sa défaite nous a rendus égaux aux dieux.

II. — LA SUPERSTITION.

Quum vita humana
 jaceret foeda
 in terris
 ante oculos,
 oppressa
 sub Relligione gravi,
 quæ ostendebat caput
 a regionibus cœli,
 instans super
 mortalibus
 aspectu horribili,
 homo Graius
 ausus est primum
 tollere oculos contra,
 primusque
 obsistere contra.
 Quem nec fama Deum
 nec fulmina,
 nec cœlum compressit
 murmure minitanti;
 sed irritat eo magis
 virtutem aërem animi
 cupiret
 infringere primus
 claustra arcta
 portarum naturæ.
 Ergo vis vivida animi
 pervicit,
 et processit longo
 extra
 mœnia flammantia mundi,
 atque peragravit
 mente animoque
 omne immensum;
 unde victor refert nobis
 quid possit oriri,
 quid nequeat;
 denique quanam ratione
 potestas finita sit
 atque terminus
 hærens alto
 quoique.
 Quare Relligio
 subjecta pedibus vicissim
 obteritur,

Lorsque la vie (l'espèce) humaine
 gisait d'une manière hideuse
 sur les terres (sur la terre)
 devant les yeux d'*Épicure*,
 écrasée
 sous la Superstition pesante,
 laquelle montrait sa tête
 des régions du ciel,
 menaçant d'en-haut
 les mortels
 de son aspect horrible,
 un homme grec
 osa pour-la-première-fois (le premier)
 lever les yeux en-face,
 et osa le premier
 résister en-face.
 Lequel ni la renommée des dieux,
 ni les foudres,
 ni le ciel ne retint
 par son murmure menaçant;
 mais tout cela irrita d'autant plus
 la vigueur bouillante de son esprit
 afin qu'il désirât
 briser le premier
 les fermetures étroites
 des portes de la nature.
 Donc la force vive de son esprit
 en triompha,
 et s'avança au-loin
 hors
 des murailles enflammées du monde,
 et parcourut
 par l'intelligence et l'esprit
 le tout immense;
 d'où vainqueur il rapporte à nous
 quelle chose peut naître,
 quelle chose ne-peut naître;
 enfin de quelle manière
 l'essence a été circonscrite
 et la borne
 enfoncée profondément
 pour limiter chaque être.
 C'est pourquoi la Superstition
 placée-sous les pieds à-son-tour
 est écrasée,

Illud in his rebus vereor, ne forte rearis
 Impia te rationis inire elementa, viamque
 Endogredi¹ sceleris; quod contra, sæpius olim
 Relligio peperit scelerosa atque impia facta :
 Aulide² quo pacto Triviai virginis aram
 Iphianassai³ turparunt sanguine fœde
 Ductores Danaum delecti, prima virorum⁴.
 Cui simul infula, virgineos circumdata comptus,
 Ex utraque pari malarum parte profusa est⁵,
 Et moestum simul ante aras adstare parentem
 Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros,
 Aspectuque suo lacrymas effundere cives,
 Muta metu, terram genibus submissa petebat;
 Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat
 Quod patrio princeps⁶ donarat nomine regem;
 Nam sublata virum manibus tremebundaque, ad aras

Mais je crains, ô Memmius, que vous ne m'accusiez de vous ouvrir
 une école d'impiété, et de conduire vos pas dans la route du crime.
 C'est au contraire la Superstition qui, jadis, inspira trop souvent des
 actions impies et criminelles. Ainsi à Aulis, l'élite des chefs de la
 Grèce, les premiers héros du monde, souillèrent l'autel de Diane
 du sang d'Iphigénie. Quand le baudeau funèbre eut paré la che-
 velure de la jeune princesse, et flotté le long de ses joues inno-
 centes, quand elle vit son⁶ père au pied de l'autel, debout, l'œil
 triste et l'air morne, à côté de lui les sacrificateurs cachant sous
 leurs robes le couteau sacré, et le peuple en larmes autour d'elle ;
 à ce spectacle, muette d'effroi, elle tomba sur ses genoux, comme
 une suppliante. Que lui servait, dans cet instant fatal, d'avoir la
 première donné le nom de père au roi de Mycène? Des hommes la

victoria
 exæquat nos cœlo.
 Vereor illud
 in his rebus
 ne forte rearis
 te inire
 elementa impia rationis,
 endrogediquæ
 viam sceleris;
 contra quod
 Relligio
 peperit olim sæpitis
 facta scelerosa
 atque impia ;
 quo pacto
 ductores delecti Danaum,
 prima virorum,
 turparunt foete
 Aulide
 aram virginis Triviai
 sanguine Iphianassai.
 Cui simul infula,
 circumdata
 comptus virginicos
 profusa est
 ex utraque parte pari
 malarum,
 et sensit simul parentem
 adstare mœstum,
 ante aras,
 et propter hunc
 ministros celare ferrum,
 civesque
 effundero lacrymas
 suo aspectu,
 muta metu,
 submissa genibus,
 petebat terram ;
 nec quibat
 prodesso miseræ
 in tempore tali,
 quod princeps
 donarat regem
 nomine patrio ;
 nam sublata
 manibus virum
 tremebundaque,

la victoire
 nous égale (nous élève jusqu') au ciel.
 Je crains ceci
 dans ces choses-là
 que par hasard tu ne penses
 toi t'engager-dans
 les principes impies d'un système,
 et entrer-dans
 la voie du crime; [traire)
 contrairement à quoi (tandis qu'au con-
 la Superstition
 a engendré jadis plus souvent
 des actes criminels
 et impies ;
 de laquelle manière (c'est ainsi que)
 les chefs choisis parmi les Grecs,
 les premiers des hommes,
 souillèrent d'une-manière-hideuse
 à Aulis
 l'autel de la vierge des-carrefours
 du sang d'Iphianassa.
 A laquelle dès-que la bandelette
 placée-autour
 de ses coiffures virginales
 tomba
 de l'une-et-l'autre partie égale
 de ses joues, [père
 et qu'elle aperçut en même temps son
 se tenir triste
 devant les autels,
 et près de celui-ci
 les sacrificateurs cacher le fer,
 et les citoyens
 verser des larmes
 à son aspect,
 muette de crainte,
 fléchie par les genoux, [terre ;
 elle se dirigeait-vers la (elle tombait à)
 ni cela ne pouvait
 servir à la malheureuse
 dans une circonstance telle,
 de-ce-que la première
 elle avait gratifié le roi
 du nom de-père ;
 car soulevés
 par les mains des hommes
 et tremblante,

Deducta est, non ut, solenni more sacrorum
 Perfecto, posset claro comitari hymenæo¹;
 Sed casta, inceste, nubendi tempore in ipso,
 Hostia concideret maectatu mœsta parentis,
 Exitus ut classi felix faustusque daretur.
 Tantum Religio potuit suadere malorum!

III. — TOUT SE TRANSFORME, RIEN NE S'ANÉANTIT.

(V. 216-265.)

Huc accedit uti quidque in sua corpora¹ rursum
 Dissolvat Natura, neque ad nihilum interimat res.
 Nam, si quid mortale e cunctis partibus esset,
 Ex oculis res quæque repente erepta periret.
 Nulla vi foret usus² enim, quæ partibus ejus
 Discidium parere, et nexus exsolvere posset.
 At nunc, æterno quia constant semine quæque,
 Donec vis obiit, quæ res diverberet ictu,
 Aut intus penetret per inania³, dissolvatque,
 Nullius exitium patitur Natura videri.

Præterea, quæcunque velustate amovet ætas⁴,
 Si penitus perimit, consumens materiem omnem,

soulèvent et la portent tremblante à l'autel, non pour la reconduire au milieu d'un pompeux cortège après la cérémonie de l'hyménée, mais pour qu'elle expirât, victime pure, par un sacrifice impie, sous les coups de son père, au moment même que l'amour destinait à son mariage. Et pourquoi? Afin d'obtenir un heureux départ pour la flotte des Grecs. Tant la Superstition inspire de barbarie aux humains!

III

A cette vérité, joignons-en une autre, c'est que la Nature n'anéantit rien, mais dissout chaque tout en ses atomes élémentaires. Si les éléments étaient destructibles, les corps disparaîtraient en un moment; et il ne serait pas nécessaire qu'une action lente troublât l'union des principes, en rompt les liens; au lieu que la Nature, ayant rendu éternels les éléments de la matière, ne nous présente l'image de la destruction, que quand une force étrangère a frappé la masse ou pénétré le tissu des corps.

D'ailleurs, si le temps anéantissait tout ce qui disparaît à nos yeux, et dévorait toute la matière, comment Vénus ramènerait-elle

deducta est ad aras,
 non ut posset,
 more solenni sacrorum
 perfecto,
 comitari claro hymenæo;
 sed hostia casta
 consideret incestæ,
 in tempore ipso nubendi,
 mœsta mactatu parentis,
 ut exitus
 felix faustusque
 daretur classi.
 Tantum Religio potuit
 suadere malorum!

elle fut amenée devant les autels,
 non pour-qu'elle pût,
 la cérémonie ordinaire des sacrifices
 ayant été accomplie,
 être accompagnée par le brillant hymen;
 mais pour que victime pure
 elle tombât d'une-manière-impure,
 au moment même de se-marier,
 triste par l'immolation de son père,
 afin qu'une sortie
 heureuse et propice
 fût donnée à la flotte.
 Tant la Superstition a pu
 conseiller de maux!

III. — TOUT SE TRANSFORME, RIEN NE S'ANÉANTIT.

Huc accedit uti
 Natura dissolvat rursum
 quidque
 in sua corpora,
 neque interimat res
 ad nihilum;
 nam, si quid esset
 mortale e cunctis partibus,
 quæque res
 erepta ex oculis
 periret repente;
 foret enim usus nulla vi
 quæ posset
 parere discidium
 partibus ejus,
 et exsolvere nexus.
 At nunc,
 quia quæque constant
 semine æterno,
 natura patitur
 exitium nullius
 videri,
 donec vis obiit
 quæ diverberet res icta,
 aut penetret intus
 per inania,
 dissolvatque.
 Præterea, si ætas,
 consumens
 omnem materiam,

A-cela s'-ajoute que
 la Nature dissout de-nouveau
 chaque chose
 en ses atomes,
 et ne détruit pas les êtres
 pour les réduire à rien;
 car si quelque chose était
 mortel dans toutes ses parties,
 chaque être
 arraché de nos yeux
 périrait soudainement;
 il ne serait en effet besoin d'aucune force
 qui pût
 enfanter (amener) une division
 aux parties de lui,
 et dénouer les liens.
 Mais maintenant,
 parce que toutes choses sont composées
 d'un germe éternel,
 la nature ne souffre
 la destruction d'aucun être
 être vue (ne se manifester),
 jusqu'à ce qu'une force soit survenue
 qui puisse-séparer les êtres par un choc,
 ou qui puisse-pénétrer au-dedans
 par les espaces laissés vides,
 et puisse-les-dissoudre.
 En outre, si le temps,)
 consumant
 toute matière,

Unde animale genus generatim ¹ in lumina vitæ
 Redducit² Venus? Aut reductum dædala tellus
 Unde alit atque auget, generatim pabula præbens?
 Unde mare ingenui fontes externaque longe
 Flumina suppeditant? Unde æther sidera pascit³?
 Omnia enim debet, mortali corpore quæ sunt,
 Infinita ætas consumpse ⁴ anteacta, diesque.
 Quod si in eo spatium atque anteacta ætate fuere,
 E quibus hæc rerum consistit summa relecta,
 Immortali sunt natura prædita certe :
 Haud igitur possunt ad nilum quæque reverti.

Denique⁵ res omnes eadem vis causaque volgo
 Conficeret, nisi materies æterna teneret
 Inter se nexas, minus aut magis endopedite⁶;
 Tactus enim lethi satis esset causa profecto;
 Quippe, ubi nulla forent æterno corpore, eorum
 Contextum vis deberet dissolvere quæque⁷.

à la lumière les différentes espèces d'animaux? Comment les nourrirait-elle et donnerait-elle à chaque espèce les pâturages qui lui conviennent? De quel réservoir les sources indigènes et les fleuves étrangers tireraient-ils ce tribut continuels qu'ils viennent de si loin payer à l'Océan? De quels aliments se repaîtraient les feux du ciel? Si les éléments étaient périssables, la révolution de tant de siècles écoulés devrait en avoir tari la source. Si, au contraire, aussi anciens que les temps, ils travaillent de toute éternité aux reproductions de la Nature, ils sont nécessairement immortels. Ainsi donc rien dans l'Univers ne peut s'anéantir.

Enfin, la même cause ferait périr tous les corps si leurs éléments n'étaient éternels et liés par des nœuds plus ou moins serrés. Le toucher seul suffirait pour les détruire. Quelle résistance opposerait un frêle assemblage de parties destructibles? Au lieu que les différents liens des corps étant dissemblables, et la matière éternelle, chaque

perimit penitus
 quæcumque amovet
 vetustate,
 unde Venus
 redducit generatim
 in lumina vitæ
 genus animale?
 Aut unde tellus dædala
 alit atque auget
 reductum,
 præbens pabula generatim?
 Unde fontes ingenui
 fluminaque æterna longe
 suppeditant mare?
 Unde æther pascit sidera?
 Ætas enim infinita
 anteacta,
 diesque
 debet consumpsse
 omnia quæ sunt
 corpore mortali.
 Quod si in eo spatio
 atque ætate anteacta,
 fuere e quibus
 hæc summa rerum
 resecta consistit,
 sunt prædita certe
 natura immortalis.
 Igitur quæque
 haud possunt
 reverti ad nilum.

Denique eadem vis
 causaque
 conficeret volgo
 omnes res,
 si materies æterna
 non teneret
 nexas inter se
 minus aut magis
 endopeditæ;
 tactus enim
 esset satis profecto
 causa lethi;
 quippe ubi nulla
 forent corpore æterno,
 quæque vis
 deberet dissolvere

anéantit complètement [regards
 toutes-les-choses-qu'elle é'oigne de nos
 par la vieillesse,
 d'où Vénus
 ramène-t-elle par-espèces
 aux lumières (à la lumière) de la vie
 la race animale?
 Ou-bien d'où la terre diversement-parée
 nourrit-elle et multiplie-t-elle
 cette race qui a été ramenée, [ces?
 en fournissant des pâturages par-espè-
 D'où les sources indigènes
 et les fleuves étrangers venant de-loin
 fournissent-ils (alimentent-ils) la mer?
 D'où l'éther nourrit-il les astres?
 En effet l'âge infini
 passé-antérieurement
 et le jour (le temps)
 doit (devraient) avoir consumé
 toutes les choses qui sont
 d'un corps mortel.
 Que si dans cet espace de temps
 et dans cet âge passé-antérieurement,
 il y eut des éléments au moyen desquels
 cet ensemble des êtres
 ayant été renouvelé subsiste,
 ils sont doués certainement
 d'une nature immortelle.
 Donc chaque chose
 ne peut
 revenir à rien.

Enfin la même force
 et la même cause [ment
 achèverait (ferait périr) universelle-
 tous les êtres,
 si une matière éternelle
 ne les tenait
 liés entre eux
 moins ou plus
 étroitement;
 le toucher en effet
 serait assez assurément
 comme cause de destruction;
 car du-moment-où aucunes choses
 ne seraient d'un corps éternel,
 chaque (toute) force
 devrait dissoudre

At nunc, inter se quia nexus principiorum
 Dissimiles constant, æternaque materies est;
 Incolumi remanent res corpore, dum satis acris
 Vis obeat pro textura cujusque reperta.
 Haud igitur redit ad nihilum res ulla, sed omnes
 Discidio redeunt in corpora materiai.

Postremo pereunt imbres¹, ubi eos pater Æther²
 In gremium matris Terraï præcipitavit :
 At nitidæ surgunt fruges, ramique virescunt
 Arboribus; crescunt ipsæ, fœtuque gravantur.
 Hinc alitur porro nostrum genus atque ferarum :
 Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
 Frondiferasque novis avibus canere undique silvas :
 Hinc fessæ pecudes pingues per pabula læta
 Corpora deponunt, et candens lacteus humor
 Uberibus manat distentis : hinc nova proles
 Artubus infirmis teneras lasciva per herbas

être subsiste jusqu'à ce qu'il éprouve un choc proportionné à la force qui unit ses principes. Rien donc ne s'anéantit, et la destruction n'est que la dissolution des éléments.

Ces pluies que l'air fécond verse à grands flots dans le sein de notre mère commune, vous paraissent perdues; mais par elles la terre se couvre de moissons, les arbres reverdissent, leur cime s'élève, leurs rameaux se courbent sous le poids des fruits. Ce sont ces pluies salutaires qui fournissent aux hommes leurs aliments, et aux animaux leur pâture. De là cette jeunesse florissante qui peuple nos villes, ce nouvel essaim de chœurs harmonieux qui font retentir nos bois. Voyez les troupeaux reposer dans les riants pâturages leurs membres fatigués d'embonpoint; des ruisseaux d'un lait pur s'échappent de leurs mamelles tendues. Enivrés de cette douce liqueur, les tendres agneaux s'égayent sur le gazon, et essayent entre

contextum eorum ;
 at nunc,
 quia nexus dissimiles
 principiorum
 constant,
 materisque est æterna,
 res remanent
 corpore incolumi,
 dum vis satis acris
 obeat,
 reperta
 pro textura cujusque.
 Igitur haud ulla res
 redit ad nihilum,
 sed omnes
 redeunt discidio
 in corpora materiai.

Postremo imbres perennt,
 ubi Æther pater
 præcipitavit eos
 in gremium
 Terræ matris :
 at fruges nitidæ surgunt,
 ramique virescunt
 arboribus ;
 ipsæ crescunt,
 gravanturque foetu.
 Hinc porro nostrum genus
 atque ferarum
 alitur ;
 hinc videmus urbes lætas
 florere pueris,
 silvasque frondiferas
 canere undique
 avibus novis ;
 hinc pecudes pingues fessæ
 deponunt corpora
 per pabula læta,
 et humor candens lacteus
 manat uberibus distentis ;
 hinc proles nova,
 percussa
 mentes novellas
 lacte mero,
 ludit lasciva
 artibus infirmis
 per herbas teneras.

l'assemblage d'elles ;
 mais maintenant,
 parce que des liens dissemblables
 d'éléments
 subsistent,
 et que la matière est éternelle,
 les êtres continuent-d'exister
 avec un corps intact,
 jusqu'à ce qu'une force assez énergique
 survienne,
 ayant été trouvée [eun.
 en-proportion-de la contexture de cha-
 Donc aucun être
 ne retourne à néant,
 mais tous [éléments
 reviennent par la séparation de leurs
 en atomes de la matière.

Enfin les pluies disparaissent,
 dès que l'Éther qui est père
 a précipité elles
 dans le sein
 de la Terre qui est mère :
 mais les moissons brillantes se lèvent,
 et les branches verdissent
 aux arbres ;
 les arbres eux-mêmes croissent,
 et sont surchargés par leur production.
 Par là en outre notre race
 et celle des bêtes
 est nourrie ;
 par là nous voyons les villes riantes
 é-re-florissantes par les enfants,
 et les forêts qui-portent-des-feuilles
 chanter de-tous-côtés
 par les oiseaux nouvellement-nés ;
 par là les troupeaux gras fatigués
 couchent leurs corps
 à travers les pâturages fertiles,
 et la liqueur blanche du-lait
 coule de leurs mamelles gonflées ;
 par là la race nouvelle,
 frappée (excitée)
 quant aux esprits nouvellement-formés
 par un lait pur,
 joue folâtre
 avec ses membres faibles
 à-travers les herbes tendres.

Ludit, lacte mero mentes percussa novellas.
 Haud igitur penitus pereunt quæcunque videntur :
 Quando alid¹ ex alio reficit Natura, nec ullam
 Rem gigni patitur, nisi morte adjutam aliena².

IV. — DES CORPS INVISIBLES.

(V. 266-298.)

Nunc age, res quoniam docui non posse creari
 De nihilo, neque item genitas ad nil revocari ;
 Ne qua forte tamen cœptes diffidere dictis,
 Quod nequeunt oculis rerum primordia cerni ;
 Accipe præterea, quæ corpora tute necesse est
 Confiteare esse in rebus, nec posse videri.

Principio, venti vis verberat incita pontum,
 Ingentesque ruit naves, et nubila differt ;
 Interdum rapido percurrens turbine campos
 Arboribus magnis sternit, montesque supremos
 Silvifragis vexat flabris : ita perfurit acri
 Cum fremitu, sævitque minaci murmure pontus.
 Sunt igitur venti nimirum corpora cæca,

eux mille jeux folâtres. Les corps ne sont donc pas anéantis en disparaissant à nos yeux. La Nature forme de nouveaux êtres de leurs débris ; et ce n'est que par la mort des uns qu'elle donne la vie aux autres.

IV

Vous êtes convaincu maintenant, Memmius, que l'être ne peut sortir du néant ni s'y perdre ; mais pour dissiper les doutes que pourrait laisser dans votre esprit l'invisibilité des atomes, apprenez qu'il est des corps que l'œil n'aperçoit pas, et dont toutefois la raison reconnaît l'existence.

Tel est d'abord le vent, cet élément terrible, dont la fureur soulève les ondes, submerge les grands vaisseaux, et disperse les nuages ; dont les tourbillons rapides s'élançant dans les plaines, et couvrent la terre de la dépouille des plus grands arbres ; dont le souffle destructeur tourmente la cime des monts, et fait bouillonner l'Océan avec un affreux murmure. Le vent, quoique invisible, est donc un

Igitur quæcumque videntur
 haud pereunt penitus :
 quando Natura
 reficit alid ex alio,
 nec patitur
 ullam rem gigni,
 nisi adjutam
 morte aliena.

Donc toutes-les-choses-qui sont vues
 ne périssent pas complètement :
 puisque la Nature
 refait un autre être avec un autre être,
 et qu'elle ne souffre pas
 aucune chose être engendrée,
 sinon aidée
 par la mort d'une-autre.

IV. — DES CORPS INVISIBLES.

Nunc age,
 quoniam docui
 res non posse creari
 de nihilo,
 neque item genitas
 revocari ad nil,
 ne tamen
 cœptes forte
 dissidere qua dictis,
 quia primordia rerum
 nequeunt cerni oculis,
 accipe præterea,
 quæ corpora
 necesse est
 tute confiteare
 esse in rebus,
 nec posse videri.

Principio,
 vis incita venti
 verberat pontum,
 ruitque naves ingentes,
 et differt nubila ;
 interdum
 percurrens campos
 turbine rapido
 sternit magnis arboribus,
 vexatque
 montes supremos
 flabris silvis fragis ;
 ita
 pontus perfurit
 cum fremitu acri,
 sævitque
 murmure minaci.
 Corpora cæca venti
 sunt igitur nimirum,

Maintenant allons,
 puisque j'ai enseigné
 les êtres ne pouvoir être créés
 de rien,
 ni de-même ayant été engendrés
 pouvoir être rappelés à rien,
 de peur que cependant
 tu ne commences par hasard [paroles
 à te défier en quelque chose de mes
 parce que les principes des êtres
 ne-peuvent être distingués par les yeux,
 reçois (apprends) en outre
 lesquels atomes
 il est nécessaire
 que toi tu avoues
 exister dans les êtres,
 et ne pouvoir être vus.

D'abord,
 la violence déchaînée du vent
 frappe la mer, [menses,
 et renverse (engloutit) les navires im-
 et disperse les nuages ;
 parfois
 courant-à-travers les plaines
 avec un tourbillon qui-entraîne
 il les jonche de grands arbres,
 et il bat
 les montagnes à-leur-sommet [bres ;
 avec des souffles qui-rompent-les-ar-
 ainsi (par l'effet de ce vent)
 la mer devient-très-furieuse
 avec un bruit violent,
 et sévit
 avec un murmure menaçant.
 Des atomes invisibles du vent
 existent donc apparemment,

Quæ mare, quæ terras, quæ denique nubila cœli
 Verrunt, ac subito vexantia turbine raptant.
 Nec ratione fluunt alia, stragemque propagant,
 Ac quum mollis aquæ fertur natura ¹ repente
 Flumine abundantanti, quod largis imbribus auget
 Montibus ex altis magnus decursus aquaï,
 Fragmina conjiciens silvarum, arbustaque tota;
 Nec validi possunt pontes venientis aquaï
 Vim subitam tolerare : ita magno turbidus imbri,
 Molibus incurrens validis cum viribus amnis,
 Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis
 Grandia saxa; ruit qua quidquid fluctibus obstat.
 Sic² igitur debent venti quoque flamina ferri,
 Quæ, veluti validum flumen, quum procubuere,
 Quamlibet in partem trudent res ante, ruuntque
 Impetibus crebris; interdum vortice torto
 Corripiunt, rapidoque rotantia turbine portant.

corps, puisqu'il balaye à la fois le ciel, la terre et la mer, et parsème
 l'air de leurs débris. C'est un fluide semblable à un fleuve, dont le
 lit tranquille est gonflé tout à coup par les pluies abondantes qui
 roulent en torrent du haut des monts, chargées de la dépouille des
 forêts. Les ponts les plus solides ne peuvent soutenir le choc de
 l'onde déchaînée. Ces redoutables masses d'eau heurtent les digues,
 les font écrouler avec bruit, en emportant les rochers flottants, et
 renversant tous les obstacles qui s'opposent à leur fureur. C'est ainsi
 que les vents en courroux font tout plier sous l'effort de leur haleine.
 Semblables à un fleuve impétueux, partout où il s'abattent, ils pous-
 sent leur proie devant eux, lui livrent mille assauts, l'enveloppent
 dans leurs tourbillons, et la font tourner rapidement dans les airs.

quæ verrunt mare,
 quæ terras,
 quæ denique nubila cœli,
 ac vexantia
 raptant turbine subito.
 Nec fluunt,
 propagantve stragem
 alia ratione,
 ne quum natura
 aquæ mollis
 fertur repente
 flumine abundanti,
 quod magnus decursus
 aquarum
 ex altis montibus
 auget imbris largis,
 conjiciens
 fragmina silvarum,
 arbustaque tota;
 nec pontes validi
 possunt tolerare
 vim subitam
 aquarum venientis :
 ita annis,
 turbidus magno imbri,
 incurrens molibus
 cum viribus validis,
 dat stragem
 magno sonitu,
 volvitque sub undis
 saxa grandia;
 ruit quidquid obstat qua
 fluctibus.
 Igitur flamina venti
 debent ferri quoque
 sic,
 quæ, quum procubere,
 veluti flumen validum,
 trudent res ante
 in partem quamlibet,
 ruuntque
 impetibus crebris;
 interdum corripiant
 vortice torto,
 rotantiaque
 turbine rapido
 portant.

les uels *atomes* balayent la mer,
 les^uuels *balayent* les terres,
 lesquels *balayent* enfin les nuages du ciel,
 et les agitant [d'ain.
 les entraînent dans un tourbillon sou-
 Et ils ne coulent pas
 ou ne propagent pas la ruine
 d'une autre manière,
 et (que) lorsque la nature
 de l'eau non-solide
 est emportée tout à coup
 par un cours débordé,
 qu'une grande chute
 d'eau
 descendant des hautes montagnes
 augmente par des pluies abondantes,
 jetant-pêle-mêle
 des débris des forêts,
 et des arbres entiers ;
 ni les ponts solides
 ne peuvent supporter
 la violence soudaine
 de l'eau qui-arrive :
 tellement le fleuve,
 troublé par une grande pluie
 se-précipitant-sur les digues
 avec des forces puissantes,
 donne (répand) la ruine
 avec un grand bruit,
 et roule sous ses ondes
 des rochers énormes ; [part
 il renverse tout-ce qui s'oppose quelque-
 à ses flots.
 Donc les souffles du vent
 doivent être portés aussi
 de-la-même-manière,
 lesquels, lorsqu'ils se sont abattus,
 comme un fleuve violent,
 poussent les choses devant eux
 dans un côté quelconque,
 et les renversent
 par des chocs redoublés ;
 parfois ils les saisissent [même,
 dans un tourbillon qui-tourne-sur-lui-
 et les faisant-pirouetter
 avec un tournoiement qui-entraîne
 les emportent.

Quare etiam atque etiam sunt venti corpora cæca,
 Quandoquidem, factis ac moribus¹, æmula magnis
 Annibus inveniuntur, aperto corpore qui sunt.

V. — LE FEU N'EST PAS LE PRINCIPE DU MONDE,
 ÉLOGE D'EMPÉDOCLE.

(V. 636-655, 691-712.)

. . . . Qui materiem rerum esse putarunt
 Ignem, atque ex igni summam consistere solo,
 Magnopere a vera lapsi ratione videntur.
 Heraclitus¹ init quorum dux prælia primus,
 Clarus ob obscuram linguam, magis inter inanes
 Quamde² graves³ inter Graios, qui vera requirunt.
 Omnia enim stolidi magis admirantur amantque,
 Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt;
 Veraque constituunt, quæ belle tangere possunt
 Aures, et lepido quæ sunt fucata sonore.

Nam cur tam variæ res possent esse, requiro,
 Ex vero si sunt igni puroque creatæ;
 Nil prodesset enim calidum densari ignem,
 Nec rarefieri, si partes ignis eandem

Je le répète donc, le vent, quoique invisible, est un corps, puisqu'il ressemble dans sa nature et dans ses effets, aux grands fleuves, dont l'existence est sensible à tous les yeux.

V

Ceux qui ont regardé le feu comme le seul élément de cet univers étaient, selon moi, bien éloignés des principes de la raison. A la tête de ces philosophes, marche Héraclite à qui un langage obscur attira la vénération des hommes frivoles, superficiels, mais non de ces Grecs sérieux, accoutumés à réfléchir. Car la stupidité n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux. Une harmonie agréable et un coloris brillant, voilà pour elle le sceau de la vérité.

Je demande donc à Héraclite comment le feu seul, avec les propriétés que nous lui connaissons, peut avoir produit cette variété de corps qui frappent nos yeux? Condensez ou rarefiez le feu tant que vous voudrez; si les parties ont la même nature que le tout, vous

Quare etiam atque etiam
 corpora cæca venti
 sunt,
 quandoquidem inveniuntur
 æmula
 factis ac moribus
 magnis omnibus,
 qui sunt
 corpore aperto.

C'est pourquoi je le dis encore et encore
 des atomes invisibles du vent
 existent,
 puisqu'ils sont trouvés
 émules
 par leurs actes et leurs habitudes
 aux (des) grands fleuves,
 qui sont
 d'un corps découvert (visible).

V. — LE FEU N'EST PAS LE PRINCIPE DU MONDE.
 ELOGE D'EMPÉDOCLE.

Qui putarunt
 ignem esse materiam
 rerum,
 atque summam consistere
 ex igni solo,
 videntur
 lapsi magnopere
 a vera ratione.
 Quorum dux Heraclitus
 init primus proelis,
 clarus
 ob linguam obscuram,
 magis inter Graios inanes
 quamde inter graves,
 qui requirunt vera.
 Stolidi enim admirantur
 amantque magis
 quæ cernunt latitantia
 sub verbis inversis,
 constituuntque vera
 quæ possunt
 tangere aures belle,
 et quæ sunt fucata
 sonore lepido.

Nam requiro
 cur res tam variæ
 possent esse,
 si creatæ sunt
 ex igni vero puroque;
 prodesset enim nil
 ignem calidum densariet
 nec rarefieri,
 si partes ignis haberent
 eandem naturam

Ceux qui ont pensé
 le feu être la matière (le principe)
 des êtres,
 et l'ensemble subsister
 par le feu seul,
 me paraissent
 être glissés (s'être éloignés) beaucoup
 de la véritable raison.
 Desquels le chef Héraclite [bat],
 engage le premier les combats (le com-
 Héraclite célèbre
 à-cause-de son langage obscur,
 plutôt parmi les Grecs frivoles
 que parmi les Grecs sérieux,
 qui recherchent les choses vraies.
 Les gens stupides en effet admirent
 et aiment davantage
 les choses qu'ils voient se cachant
 sous des paroles détournées,
 et ils établissent (admettent) pour vraies
 celles qui peuvent
 frapper les oreilles agréablement,
 et qui ont été fardées
 par un son séduisant.

Car je demande
 pourquoi (comment) des êtres si variés
 pourraient exister,
 s'ils ont été créés
 avec le feu vrai et pur;
 il ne servirait en effet à rien
 le feu chaud être condensé
 ni être raréfié,
 si les parties du feu avaient
 la même nature

Naturam, quam totus habet super¹ ignis, haberent.
 Acrior ardor enim conductis partibus esset :
 Languidior porro disjectis disque sipatis².
 Amplius hoc³ fieri nihil est quod posse rearis,
 Talibus in causis⁴; nedum variantia rerum
 Tanta queat densis rarisque ex ignibus esse.

.
 Dicere porro ignem res omnes esse, neque ullam
 Rem veram in numero rerum constare; nisi ignem,
 (Quod facit hic idem), perdelirum esse videtur.
 Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat,
 Et labefactat eos unde omnia credita pendent,
 Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat ignem.
 Credit enim sensus ignem cognoscere vere;
 Cætera non credit⁵ nihilo quæ clara minus sunt :
 Quod mihi quum vanum, tum delirum esse videtur;
 Quo referemus enim? quid nobis certius ipsis
 Sensibus esse potest, quo vera ac falsa notemus?
 Præterea, quare quisquam magis omnia tollat,

n'en obtiendrez qu'une chaleur plus considérable en rapprochant
 les éléments, ou une chaleur moins sensible en les éloignant; mais
 il s'en faudra beaucoup que la condensation ou la raréfaction du feu
 puisse former tant de corps divers.

Dire avec Héraclite que le feu est tout, que le feu seul mérite le
 nom de corps, me paraît le comble de la folie; c'est combattre les
 sens par les sens mêmes; c'est ébranler ces inébranlables fonde-
 ments de la certitude, à la faveur desquels il a connu lui-même ce
 feu dont il parle. Pourquoi ajoute-t-il foi au témoignage des sens,
 quand il s'agit du feu, s'il récuse ce témoignage pour les autres corps
 aussi sensibles? Dans quelle source faut-il donc puiser la vérité?
 Qui, mieux que les sens, nous fait distinguer le vrai du faux?

D'ailleurs, pourquoi reconnaître l'existence du feu au préjudice de

quam habet ignis totus
super.
Ardor enim esset acrior
partibus conductis,
porro languidior
disjectis disque sipatis.
Est nihil quod rearis
posse fieri
amplius hoc
in causis talibus;
nedum
variantia tanta rerum
possit esse ex ignibus
densis rarisque.

Porro dicere
ignem esse omnes res,
neque ullam rem veram
constare in numero rerum,
nisi ignem,
(quod hic idem facit)
videtur esse perdelirum.
Nam ipse repugnat
contra sensus
ab sensibus,
et labefactat eos
unde omnia credita
pendent,
unde hic,
quem nominat ignem,
cognitus est ipsi.
Credat enim sensus
cognoscere vere ignem;
non credit cætera
quæ sunt nihilo minus
clara;
quod videtur mihi esse
quum vanum,
tum delirum,
Quo referemus enim?
Quid potest esse nobis
certius sensibus ipsis,
quo notemus
vera ac falsa?

Præterea,
quare quisquam
tollat omnia,

qu'a le feu tout-entier
qui est au-dessus-de nous.
La chaleur en effet serait plus vive
les parties étant condensées,
puis plus languissante [nées.
les parties étant dispersées et dissémi-
Il n'est rien que tu croies
pouvoir être fait
de plus que cela
dans (pour) des causes telles;
bien-loin-que
la variété si-grande des êtres
puisse naître des feux
condensés et rarifiés.

Or dire
le feu être tous les êtres,
et aucun être véritable
n'exister dans le nombre des êtres,
sinon le feu,
(ce que ce même Héraclite fait)
me paraît être très-extravagant.
Car lui-même combat
contre les sens
par les sens mêmes,
et il ébranle ces sens
d'où toutes les choses qui sont crues
dépendent,
d'où cet élément,
qu'il appelle feu,
a été connu à lui-même.
Il croit en effet les sens
connaître véritablement le feu;
il ne croit pas qu'ils connaissent les au-
qui ne sont en rien moins [tres éléments
manifestes;
ce qui paraît à moi être
d'un-côté faux,
d'un-autre-côté extravagant.
Où en effet nous reporterons-nous?
Quelle chose peut être à nous
plus sûre que les sens eux-mêmes,
par laquelle nous distinguons
les choses vraies et les choses fausses?
En outre,
pourquoi quelqu'un
supprimerait-il tous les éléments,

Et velit ardoris naturam linquere solam,
 Quam neget esse ignis, summam tamen esse relinquat¹?
 Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.
 Quapropter qui materiam rerum esse putarunt
 Ignem atque ex igni summam consistere posse;
 Et qui principium gignendis aera² rebus
 Constituere; aut humorem³ quicumque putarunt
 Fingere res ipsum per se; terramve⁴ creare
 Omnia, et in rerum naturas vertier omnes,
 Magnopere a vero longeque errasse videntur.
 Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum⁵,
 Aera jungentes igni, terramque liquori;
 Et qui quattuor ex rebus⁶ posse omnia rentur,
 Ex igni, terra, atque anima procreescere, et imbri.
 Quorum Acragantinus cum primis Empedocles⁷
 Insula quem triquetris terrarum gessit in oris⁸,
 Quam fluitans circum magnis anfractibus æquor
 Ionium⁹, glaucis aspergit virus ab undis,
 Angustoque freto rapidum mare dividit undis

celle des autres corps, plutôt que l'existence des autres corps au préjudice de celle du feu? Je ne vois pas qu'il y ait plus d'absurdité dans la seconde de ces exclusions, que dans la première. C'est donc s'écarter de la vérité que de donner le feu pour principe du grand tout. Portons le même jugement sur les philosophes qui ont regardé l'air comme l'élément de la nature, sur ceux qui ont cru que l'eau était la source des êtres, sur ceux qui ont enseigné que la terre peut prendre la forme et la nature de tous les corps. Mettez encore dans la même classe ceux qui admettent deux éléments, joignant l'air au feu et la terre à l'eau, et ceux enfin qui les prennent tous les quatre, persuadés que la terre, l'eau, l'air et le feu réunis, peuvent produire tous les êtres.

A la tête de ces derniers est Empédocle d'Agrigente, né sur les bords triangulaires de cette Ile fameuse que l'azur des flots ioniens baigne en serpentant, et sépare de l'Italie par un canal étroit et ra-

et velit liquere
 naturam solam ardoris,
 magis quam neget
 ignis esse,
 relinquat tamen
 summam esse?
 Dicere enim utrumque
 videtur dementia æqua.
 Quapropter qui putarunt
 ignem esse materiam
 rerum,
 atque summam posse
 consistere ex igni,
 et qui constituerent aera
 principium
 rebus gignendis,
 aut quicumque putarunt
 humorem fingere res
 ipsum per se;
 terramve creare omnia,
 et vertier
 in omnes naturas rerum,
 videntur errasse
 magnopere longaque
 a vero.
 Adde etiam
 qui conduplicant
 primordia rerum,
 jungentes aera igni,
 terramque liquori,
 et qui rentur
 omnia posse procreare
 ex quatuor rebus,
 ex igni, terra,
 atque anima et imbri.

Cum primis quorum
 Empedocles Acragantinus,
 quem insula gessit
 in oris triquetris
 terrarum,
 circum quam mare Ionium
 fluitans magnis anfractibus
 aspergit virus
 ab undis glaucis,
 mareque rapidum
 freto angusto
 dividit undis

et voudrait-il laisser
 l'essence seule du feu,
 plutôt qu'il ne nierait
 l'essence du feu exister,
 et laisserait (admettrait) cependant
 une partie essentielle exister?
 Dire en effet l'une-et-l'autre chose
 me paraît être une déraison égale.
 C'est pourquoi ceux qui ont pensé
 le feu être la matière (le principe)
 des êtres,
 et l'ensemble pouvoir
 être composé de feu,
 et ceux qui ont établi (assigné) l'air
 comme principe
 aux êtres devant être créés,
 ou tous-ceux-qui ont pensé
 l'eau former les êtres
 elle-même par elle-même (à elle seule);
 ou la terre créer toutes choses,
 et être transformée
 en toutes natures d'êtres,
 me paraissent s'être écartés
 beaucoup et loin
 de la vérité.

Ajoute encore
 ceux qui doublent (accouplent)
 les principes des choses,
 joignant l'air au feu,
 et la terre à l'eau,
 et ceux qui croient
 toutes choses pouvoir croître
 de quatre éléments,
 du feu, de la terre,
 et de l'air et de la pluie (de l'eau.)

Avec les premiers (au premier rang)
 est Empédocle d'-Agrigente, [desquels
 qu'une île a porté
 sur les bords triangulaires
 de ses terres,
 île autour de laquelle la mer ionienne
 coulant avec de grandes découpures
 fait-jaillir l'amertume (l'écume amère)
 du sein des ondes vertes,
 et cette mer rendue rapide
 par un détroit resserré
 sépare au moyen des eaux

Italiæ terrarū oras a finibus ejus.
 Hic est vasta Charybdis¹, et hic Ætnæa minantur
 Murmura flammaram rursus se colligere iras,
 Faucibus eruptos iterum ut vis evomat ignes,
 Ad cœlumque ferat flammarū fulgura rursus :
 Quæ quum magna modis multis miranda videtur
 Gentibus humanis regio, visendaque fertur,
 Rebus opima bonis, multa munita virum vi,
 Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
 Nec sanctum magis, et mirum earumque videtur.
 Carmina quin etiam divini pectoris ejus
 Vociferantur² et exponunt præclara reperta;
 Ut vix humana videatur stirpe creatus.
 Hic tamen, et supera³ quos diximus, inferiores
 Partibus egregie multis, multoque minores,
 Quanquam multa bene ac divinitus inventientes,
 Ex adyto tanquam cordis, responsa dedere
 Sanctius, et multo certa ratione magis, quam
 Pythia, quæ tripode ex Phœbi lauroque⁴ profatur;

pide. Là mugit l'implacable Charybde; là, bouillonnant au fond de
 ses abîmes, l'Étna donne le signal d'une nouvelle guerre, menace
 de vomir un nouveau déluge de flammes, et de lancer au ciel de
 nouveaux éclairs. Cette région féconde en prodiges, digne à jamais
 de la curiosité des voyageurs et de l'admiration du genre humain, ce
 séjour riche de tous les biens, défendu par un peuple nombreux,
 n'a pourtant rien produit de plus estimable, de plus étonnant,
 de plus grand qu'Empédocle. Les vers qu'enfanta son génie divin
 font retentir encore aujourd'hui l'univers de ses sublimes décou-
 vertes, et la postérité se demande s'il eut une origine mortelle.
 Cependant ce fameux sage et d'autres beaucoup moins illustres que
 lui, oracles plus sûrs et plus respectables que la Sibylle couronnée
 de lauriers, sur le trépied d'Apollon, après avoir étonné le monde

oras terræ Italiæ
 finibus ejus.
 Hic est vasta Charybdis,
 hic et murmura Ætneæ
 minantur
 iras flammaram
 se colligere rursum,
 ut vis
 evomat iterum faucibus
 ignes eruptos,
 feratque rursum ad cœlum
 fulgura flammæ.
 Quæ magna regio
 videtur quum miranda
 multis modis
 gentibus humanis,
 ferturque visenda,
 opima rebus bonis,
 munita vi vicum;
 videtur tamen
 habuisse in se
 nil præclarius hoc viro,
 nec magis sanctum,
 et mirum carumque.
 Quin etiam carmina
 cordis divini ejus
 vociferantur et exponunt
 præclara reperta;
 ut videatur vix
 creatus stirpe humana.
 Hic tamen,
 et quos diximus supera,
 inferiores
 partibus egregie multis,
 minoresque multo,
 quamquam invenientes
 multa
 bene ac divinitus,
 dedere responsa,
 tanquam ex adyto cordis,
 sanctius,
 ac ratione
 multo magis certa
 quam Pythia,
 quæ profatur ex tripode
 lauroque Phœbi,
 fecere tamen ruinas

les bords de la terre de l'Italie
 des limites de cette île.
 Là est la vaste Charybde,
 là aussi les murmures de l'Étna
 annoncent-d'une-manière-menaçante
 les colères des flammes
 s'amasser de-nouveau,
 de-telle-sort-qu'une force intérieure
 vomisse de-nouveau des gorges (de ses
 les feux lancés-au-dehors, [gouffres])
 et porte de-nouveau au ciel
 les éclairs de la flamme.
 Laquelle grande contrée
 paraît d'un-côté admirable
 de beaucoup de manières
 aux nations humaines,
 et est citée comme devant être visitée,
 étant riche en choses bonnes,
 protégée par la multitude des hommes;
 elle ne paraît cependant
 avoir eu en elle-même [me,
 rien de plus remarquable que cet hom-
 ni de plus respectable,
 et rien de plus admirable et de plus cher.
 Bien plus les vers
 du cœur divin de lui
 proclament et exposent
 ses belles découvertes;
 de-sort-qu'il paraît à-peine
 créé d'une race humaine.
 Celui-ci cependant, [haut,
 et ceux que nous avons nommés plus
 inférieurs à Empédocte
 par des côtés fort nombreux,
 et moindres de beaucoup,
 quoique trouvant
 beaucoup de vérités
 bien et divinement,
 ils aient donné des réponses,
 comme du sanctuaire de leur cœur,
 plus saintement,
 et d'une manière
 beaucoup plus sûre
 que la Pythie,
 qui prophétise du trépied
 et du laurier d'Apollon, [échoué
 ont fait cependant des chutes (ont

Principiis tamen in rerum fecere ruinas,
Et graviter magni magno cecidere ibi casu.

VI. — LA POÉSIE AU SERVICE DE LA VÉRITÉ.

(V. 920-949.)

Nunc age, quod superest cognosce, et clarius audi.
Nec me animi¹ fallit, quam sint obscura; sed acri
Percussit thyrso² laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo; juvat integros accedere fontes,
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde³ prius nulli velarint tempora Musæ:
Primum, quod magnis doceo de rebus, et arctis
Relligionum animos nodis exsolvere pergo:
Deinde, quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore.
Id⁴ quoque enim non ab nulla ratione videtur;
Sed veluti pueris absinthia tetra medentes

par la grandeur de leurs découvertes, ont erré dans l'explication des principes de la matière: écueil fatal où leur génie fit un naufrage mémorable.

VI

Apprenez maintenant, ô Memmius, les vérités qui me restent à vous découvrir. Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse en dérobe la connaissance. Mais l'espérance de la gloire aiguillonne mon courage, et verse dans mon âme la passion des Muses. C'est cet enthousiasme divin qui m'élève sur la cime du Parnasse, dans des lieux jusqu'alors interdits aux mortels. Oui, j'aime à puiser dans des sources inconnues; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, et à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun poète; d'abord parce que mon sujet est grand, et que j'affranchis les hommes du joug de la Superstition; ensuite, parce que je répands des flots de lumière sur les matières les plus obscures, et les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison d'imiter ces médecins qui, pour engager les jeunes enfants à boire l'absinthe amère, dorent d'un miel pur les bords de

in principiis rerum,
et magni
cecidera ibi graviter
magno casu.

sur les éléments des êtres,
et grands
ils sont tombés là lourdement
d'une grande chute.

VI. — LA POÉSIE AU SERVICE DE LA VÉRITÉ.

Nunc age,
cognosce quod superest,
et audi clarius.
Nec fallit me animi
quam sint obscura;
sed magna spes laudis
percussit meum cor
thyrso acri,
et simul incussit mi
in pectus
suavem amorem Musarum,
quo instinctus nunc,
peragro mente vigenti
loca avia
Pieridum,
trita ante
solo nullius;
juvat accedere
fontes integros,
atque haurire;
juvatque decerpere
flores novos,
et petere meo capiti
coronam insignem
inde, unde Musæ
velarint tempora nulli;
primum, quod doceo
de magnis rebus,
et pergo
exsolvere animos
nodis arctis religionum;
deinde quod pango
carmina tam lucida
de re obscura.
Id enim quoque
non videtur
ab nulla ratione;
sed veluti medentes
quum conantur dare pueris
absinthia tetra,

Maintenant allons,
connais ce qui reste à connaître,
et apprends le plus clairement.
Et il ne m'échappe pas quant à l'esprit
combien ces choses sont obscures;
mais une grande espérance de gloire
a frappé mon cœur
d'un thyrsé (d'un aiguillon) vif,
et en-même-temps a jeté à moi
dans le cœur
un doux amour des Muses,
par lequel poussé maintenant
je parcours d'un esprit vigoureux
les lieux détournés (les régions non
du domaine des Piérides, [fréquentées])
foulés auparavant
par la plante-des-pieds d'aucun homme;
il me plaît d'approcher
de sources non-entamées,
et d'y puiser;
et il me plaît de cueillir
des fleurs nouvelles,
et d'aller-chercher pour ma tête
une couronne distinguée
de là, d'où les Muses [personne;
n'auront voilé (couronné) les tempes à
d'abord parce que j'enseigne
sur de grandes choses,
et que j'entreprends
de dégager les âmes
des nœuds étroits des superstitions;
ensuite parce que je compose
des vers si lumineux
sur un sujet obscur.
Cela en effet aussi
ne me paraît pas
ne provenir d'aucune raison;
mais de-même-que les médecins
lorsqu'ils tâchent de donner aux enfants
de l'absinthe repoussant,

Quum dare conantur, prius oras, pocula circum,
 Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
 Ut puerorum ætas improvida ludificetur
 Labrorum tenuis¹, interea perpotet amarum
 Absinthii laticem, deceptaque non capiatur²,
 Sed potius tali facto recreata valescat :
 Sic ego nunc, quoniam hæc ratio³ plerumque videtur
 Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
 Vulgus abhorret ab hæc, volui tibi suaviloquenti
 Carmine Pierio rationem exponere nostram,
 Et quasi Musæo dulci contingere melle ;
 Si tibi forte animum tali ratione tenerè
 Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
 Naturam rerum⁴, qua constet compta figura⁵.

VII. — LES CORPS NE SONT PAS ENTRAÎNÉS PAR LEUR
 PESANTEUR VERS LE CENTRE DU MONDE.

(V. 1051-1110.)

Illud in his rebus⁶ longe fuge credere, Memmi,
 In medium summæ (quod dicunt) omnia niti⁷,
 Atque ideo mundi naturam stare sine ullis

la coupe, afin que leurs lèvres, séduites par cette douceur trompeuse, avalent sans défiance le noir breuvage ? innocent artifice, qui rend à leurs membres la vigueur de la santé. Ainsi le sujet que je traite étant trop sérieux pour ceux qui n'y ont pas réfléchi, et rebutant pour le commun des hommes, j'ai emprunté le langage des Muses, j'ai corrigé l'amertume de la science avec le miel de la poésie. Heureux si, séduit par les charmes de l'harmonie, vous ne quittez mon ouvrage qu'après y avoir puisé une connaissance complète de la Nature !

VII

N'allez pas croire, ô Memmius, avec quelques philosophes, que tous les corps tendent vers le centre du monde, que l'univers n'ait pas besoin d'être retenu par des chocs extérieurs, et qu'il ne soit pas à

contingunt ; riuſ oras
 circum pocula
 liquore dulci ſlavoque
 mellis,
 ut ſetas improvida
 puerorum
 Indificetur tenuſ labrorum,
 interea perpetet
 laticem amarum abſinthi,
 deceptaque
 non capiatur,
 ſed potius valeſcat
 recreata tali factō;
 ſic ego nunc,
 quoniam læſa ratio
 videtur plerumque
 eſſe triſtior
 quibus non tractata eſt,
 vulgusque
 abhorret retro
 ab hac,
 volui exponere tibi
 carmine Pierio
 ſuaviloquenti
 noſtram rationem,
 et quaſi contingere
 dulci melle Muſæo;
 ſi poſſem forte
 tenere animum tibi
 ratione tali
 in noſtris verſibus,
 dum perſpicias
 omnem naturam rerum,
 qua figura conſtet
 compta.

touchent (imprègnent) d'abord les bords
 autour des coupes
 de la liqueur douce et jaune
 du miel,
 afin que l'âge imprévoyant (naïf)
 des enfants
 ſoit abusé juſqu'aux lèvres,
 et que cependant il boive-entièrement
 la liqueur amère de l'abſinthe,
 et ayant été trompé
 ne ſoit pas pris (abusé réellement),
 mais plutôt ſe fortiſie
 ranimé par un tel acte;
 ainſi moi maintenant,
 parce que ce ſyſtème
 paraît la-plupart-du-temps
 être plus triſte [tiqué,
 à ceux par leſquels il n'a pas été pra-
 et que le vulgaire,
 ſ'éloigne-avec-horreur en-arrière
 de ce ſujet,
 j'ai voulu expoſer à toi
 dans un chant des-Piérides
 chant au-doux-langage
 notre ſyſtème, [gner)
 et en-quelque-ſorte le toucher (l'impré-
 du doux miel des-Muſes ;
 pour voir ſi je pourrais par haſard
 retenir l'eſprit à toi
 par une manière telle
 ſur noſ vers,
 tandis que tu étudies
 toute la nature des choſes,
 ſous quelle figure elle ſubſiſte
 ayant été arrangée.

VII. — LES CORPS NE SONT PAS ENTRAÎNÉS PAR LEUR PESANTEUR
 VERS LE CENTRE DU MONDE.

Memmi, fuge longe
 credere illud
 in hiſ rebus,
 omnia niti
 (quod dicunt)
 in medium ſummæ,
 atque ideo
 naturam mundi ſtare

Memmius, évite loin (garde-toi bien)
 de croire ceci
 ſur ceſ ſujets,
 toutes choſes faire-effort [diſent
 ce qu'ils (ce que certains philoſophes)
 vers le milieu (le centre) de l'univers,
 et pour-ceſa
 la nature du monde ſubſiſter

Ictibus externis¹, neque quoquam posse resolvi²
 Summa atque ima, quod in medium sint omnia nixa;
 (Ipsam si quidquam posse in se sistere credis ;
 Et quæ pondera sunt sub terris, omnia sursum
 Nitier³, in terraque retro requiescere posta⁴,
 Ut per aquas quæ nunc rerum simulacra videmus :
 Et simili ratione animalia subtu⁵ vagari
 Contendunt, neque posse o terris in loca cœli
 Recidere inferiora magis, quam corpora nostra
 Sponte sua possint in cœli templa volare :
 Illi quum videant solem, nos sidera noctis
 Cernere, et alternis nobiscum tempora cœli
 Dividere, et noctes pariles agitare diesque.

Sed vanus stolidis hæc omnia sinxerit error,
 Amplexi quod habent perverse prima viai.
 Nam medium nihil esse potest, ubi inane, locusque
 Infinita, neque omnino, si jam medium sit,
 Possit ibi quidquam hac potius consistere causa⁶,

craindre que les extrémités supérieures ou inférieures ne s'échappent, ayant toutes la même tendance vers un centre commun. Qui peut concevoir qu'un être se soutienne sur lui-même, que sous nos pieds les corps pesants gravitent vers le haut, et soient portés sur la terre dans une direction opposée à la nôtre, comme nos images représentées dans l'eau? C'est pourtant d'après de pareils principes qu'on explique comment un monde d'animaux de toute espèce va et vient sous nos pieds, sans que ces animaux soient plus exposés à tomber de la terre dans les régions inférieures, que nous ne le sommes à nous élever de nous-mêmes vers la voûte céleste. On ajoute que ces peuples voient le soleil, quand les flambeaux nocturnes nous éclairent; qu'ils partagent alternativement avec nous les saisons de l'année, que leurs jours et leurs nuits ont la même durée que nos nuits et nos jours.

Voilà les erreurs grossières où sont tombés des philosophes, pour être partis de faux principes. Ils ne comprenaient pas qu'il ne peut y avoir de milieu dans une étendue infinie, et que quand ce milieu existerait, les corps ne seraient pas plus nécessités à s'y arrêter que

sine ullis ictibus externis,
 neque summa
 atque ima
 posse resolvi
 quoquam,
 quod omnia nixa sint
 in medium
 (si credis
 quidquam posse sistere
 ipsum in se ;
 et omnia pondera
 quæ sunt sub terris,
 nitier sursum,
 requiescereque in terra
 posta retro,
 ut simulacra rerum
 quæ videmus nunc
 per aquas) :
 et contendunt
 ratione simili
 animalia vagari subtus,
 neque posse
 recidere de terris
 in loca inferiora cœli,
 magis quam possint
 volare sua sponte
 in templa cœli ;
 nos cernere sidera noctis
 quum illi
 videant solem,
 et dividere alternis
 nobiscum
 tempora cœli
 et agitare
 noctes diesque pariles.

Sed error vanus
 finxerit omnia hæc
 stolidis,
 quod habent
 amplexi perverso
 prima via.
 Nam nihil
 potest esse medium,
 ubi inane locusque
 infinita :
 neque, si jam medium sit,
 quidquam possit

sans aucuns choes extérieurs,
 ni les extrémités supérieures
 et (ni) les extrémités inférieures
 ne pouvoir se dissoudre
 s'échappant vers-quelqu'-endroit,
 parce que toutes choses ont fait-effort
 vers le milieu (le centre)
 (tu peux croire cela si tu crois
 quelque objet pouvoir se tenir
 par lui-même sur lui-même ;
 et tous les corps-pesants
 qui sont sous les terres (sous la terre),
 faire-effort pour monter en-haut,
 et reposer (s'appuyer) sur la terre
 placés en-arrière (renversés),
 comme les images des objets
 images que nous voyons maintenant
 à travers les eaux :
 et ils (ces philosophes) prétendent
 d'une manière semblable [nous,
 des êtres-animés errer au-dessous de
 et ces êtres ne pouvoir
 retomber des terres (de la terre)
 dans des régions inférieures du ciel,
 pas plus qu'ils (ces philosophes) ne pour-
 voler de leur propre-mouvement [raient
 vers les espaces du ciel ;
 nous voir les astres de la nuit (podes)
 lorsque eux (ces habitants des anti-
 voient le soleil,
 et eux partager alternativement
 avec nous
 les temps (les saisons) du ciel,
 et passer
 des nuits et des jours égaux.

Mais une erreur vaine
 aura imaginé toutes ces hypothèses
 pour eux stupides,
 parce ce qu'ils ont
 embrassé à-contre-sens
 les premières parties de la route.
 Car rien
 ne peut être le milieu,
 là où le vide et l'espace
 sont sans-bornes :
 ni, si même un milieu était,
 quelque objet ne pourrait

Quam quavis alia longe regione manere.
 Omnis enim locus, ac spatium, quod inane vocamus,
 Per medium, per non medium, concedat oportet
 Æquis ponderibus¹, motus quacumque feruntur.
 Nec quisquam locus est, quo corpora quum venere,
 Ponderis amissa vi, possint stare in inani :
 Nec quod inane autem est, illis subsistere debet,
 Quin, sua quod natura petit, concedere pergat.
 Haud igitur possunt tali ratione teneri
 Res in concilio, medii cuppedine victæ.

Præterea quoque jam non omnia corpora fingunt²
 In medium niti, sed terrarum atque liquorum,
 Humorem ponti, magnisque e montibus uidas,
 Et quasi terreno quæ corpore contineantur :
 At contra, tenues exponunt aeris auras,
 Et calidos simul a medio differrier ignes,
 Atque ideo totum circumtemere æthera signis,
 Et solis flammam per cœli cœrula pasci³,

dans toute autre partie de l'espace. En effet, la nature du vide est de céder aux corps graves, quelque part qu'ils tendent, au centre ou non. Il n'y a point de lieu dans l'univers où les corps une fois arrivés s'arrêtent et perdent leur pesanteur. Le vide ne cassera jamais d'ouvrir un passage à leur chute, parce qu'ainsi l'exige la Nature. Cet amour supposé du centre ne suffit donc pas pour empêcher la désunion du grand tout.

Une autre contradiction, c'est que, suivant les mêmes philosophes, la tendance vers le centre n'est pas commune à tous les corps, et n'a lieu que dans ceux qui sont composés de terre ou d'eau, tels que le fluide de l'Océan, les fleuves qui jaillissent des hautes montagnes, et tous les êtres qui participent de la nature terrestre. Au contraire, l'air subtil et la flamme légère tendent à s'éloigner du centre; et si nous voyons la voûte entière du ciel étinceler de feux, et la seconde lumière du soleil se nourrir au milieu de l'azur éthéré, c'est que les

consistera ibi omnino
 hac causa,
 potius quam manera
 quavis alia regione
 longe.
 Oportet enim
 omnis locus ac spatium,
 quod vocamus inane,
 per medium,
 per non medium,
 concedat ponderibus
 æquis,
 quacumque
 motus feruntur.
 Nec quisquam locus est,
 quo quum corpora
 venero,
 possint stare in inani,
 vi ponderis amissa :
 nec autem
 quod est inane,
 debet subsistere illis,
 quin pergat
 concedere,
 quod sua natura petit.
 Igitur res haud possunt
 teneri in concilio
 ratione tali,
 victæ cuppedine medii.
 Præterea quoque
 non fingunt jam
 omnia corpora
 nitier in medium,
 sed terrarum atque liquorum,
 humorem ponti,
 undasque
 e magnis montibus,
 et quæ contineantur quasi
 corpore terreno :
 at contra exponunt
 auras tenues aeris,
 et simul ignes calidos
 differri a medio,
 atque æthera totum
 circumtemere signis,
 et flammam solis
 pasci

s'arrêter là en-aucune-*façon*
 par ce motif,
 plutôt que rester
 dans toute autre région
 au-loin (éloignée du centre).
 Il faut en effet
 que tout lieu et tout espace,
 que nous appelons vide,
 situé au milieu,
 ou non au milieu,
 cède à des poids [nés),
 égaux (dont la rapidité est proportion-
 vers-quelque-direction-que
 les mouvements soient portés.
 Ni quelque lieu est,
 où lorsque les corps
 sont arrivés,
 ils puissent se tenir dans le vide. [due :
 la propriété de la pesanteur étant per-
 ni d'un-autre-côté
 ce qui est vide,
 ne doit opposer-de résistance à ces corps,
 sans-qu'il continue
 à céder,
 chose que la nature demande.
 Donc les êtres ne peuvent
 être tenus en réunion
 par une manière telle,
 vaincues par le désir du milieu.
 En outre aussi
 ils ne supposent plus
 tous les corps
 faire-effort vers le milieu,
 mais ceux des terres et des eaux,
 le fluide de la mer,
 et les ondes
 qui viennent des grandes montagnes,
 et les corps qui sont renfermés en-quel-
 par le corps terrestre : [que-sortes
 mais au contraire ils exposent
 les émanations subtiles de l'air,
 et en-même-temps les feux brûlants
 s'écarter du milieu,
 et l'air tout-entier
 trembler-autour par des étoiles,
 et la flamme du soleil
 être alimentée

Quod calor a medio fugiens ibi colligat ignes,
 Quippe etiam vesci e terra mortalia sæcla¹;
 Nec prorsum arboribus summos frondescere ramos
 Posse, nisi a terris paulatim cuique cibatum
 Terra det : at supra circum legero omnia cœlum²,
 Ne, volucrum ritu flammaram, mœnia mundi³
 Diffugiant subito, magnum per inane soluta,
 Et ne cetera consimili ratione sequantur :
 Neve ruant cœli tonitralia templa superne,
 Terraque se pedibus raptim subducat, et omnes
 Inter permixtas terræ cœlique ruinas,
 Corpora solventes, abeant per inane profundum :
 Temporis ut puncto nihil exstet reliquiarum,
 Desertum præter spatium et primordia cæca.
 Nam quacumque prius de parti⁴ corpora cesse⁵
 Constitues, hæc rebus erit pars janua lethi :
 Hac se turba foras dabit omnis materiai.

éléments de la flamme s'y réunissent sans cesse en fuyant le centre; de même que sans les sucs nourriciers qui s'élèvent de la terre, les animaux seraient privés d'aliments, et les arbres de verdure. Au-dessus des étoiles, les mêmes philosophes placent le firmament, enveloppe impénétrable, sans laquelle les feux du ciel, pour s'éloigner du centre, franchiraient les limites du monde. Le même désordre gagnerait toute la Nature; le ciel avec ses foudres s'écroulerait sur nos têtes; la terre s'ouvrirait sous nos pieds, et nos corps décomposés tomberaient engloutis dans l'abîme, avec les débris mêlés du ciel et de la terre. Bientôt il ne resterait plus de ce vaste univers qu'un amas d'atomes invisibles, une vaste solitude. Car, en quelque lieu que commence la dissolution, ce sera une porte de destruction, toujours ouverte, par où tous les atomes en foule se hâteront de s'échapper.

per cœrula cœli,
 ideo quod
 calor fugiens a medio
 colligat ibi ignes.
 Quippe etiam
 sæcla mortalia
 vesci e terra :
 nec ramos summos
 posse frondescere arboribus
 prorsum,
 nisi terra det
 paulatim cuique
 cibatum e terris :
 at cœlum
 tegere circum omnia
 supra,
 ne moenia mundi
 diffugiant subito,
 ritu flammaram volucrum,
 soluta
 per magnum inane,
 et ne cetera sequantur
 ratione consimili :
 neve superne
 templa cœli tonitralia
 ruant,
 terraque
 se subducat raptim pedibus,
 et omnes
 solventes corpora
 inter ruinas permixtas
 terræ cœlique,
 abeant
 per inane profundum,
 ut puncto temporis
 nil reliquiarum
 exstet,
 præter spatium desertum
 et primordia cæca.
 Nam de quacumque parti
 constitues
 corpora cesse prius,
 hæc pars erit
 janua lethi rebus :
 omnis turba materiai
 se dabit foras
 hac.

au milieu des espaces azurés du ciel,
 pour-cette-raison que
 la chaleur fuyant du milieu
 rassemble là les feux.
 Car ils disent aussi
 les générations mortelles
 se nourrir de la terre :
 ni les rameaux supérieurs
 ne pouvoir verdier aux (dans les) arbres
 en-avant,
 à-moins-que la terre ne donne
 peu-à-peu à chacun [terre] :
 sa nourriture des terres (venue de la
 mais ils disent le ciel
 couvrir à-l'-entour toutes choses
 au-dessus,
 de peur que les murailles du monde
 ne se dispersent subitement,
 à la manière des flammes rapides,
 dissoutes
 à travers le grand vide, [vent
 et de peur que les autres choses ne sui-
 d'une manière semblable :
 et de peur qu'en-haut [tonnerre
 les espaces du ciel qui-retentissent-du-
 ne s'écroutent,
 et que la terre [pieds,
 ne se dérobe précipitamment sous nos
 et que tous les êtres
 décomposant leurs corps
 au milieu des débris mêlés
 de la terre et du ciel,
 ne s'en aillent (ne disparaissent)
 à travers le vide profond,
 de-sorte-qu'en un point du temps (qu'en
 rien des restes [un instant)
 ne subsiste,
 excepté un espace désert
 et des principes (atomes) invisibles.
 Car de quelque partie que
 tu établiras
 des atomes s'être retirés auparavant,
 cette partie sera
 une porte de mort pour les êtres :
 toute la foule de la matière (des éléments)
 se mettra dehors (s'échappera)
 par-là.

Hæc¹ si pernosces, parvæ perfunctus opella
(Namque alid² ex alio clarescet), non tibi cæca
Nox iter eripiet, quin ultima Naturai
Pervideas; ita res accendent lumina rebus³.

Si après un faible effort vous avez compris ces premières vérités, la philosophie n'aura plus de ténèbres, la Nature plus de secrets pour vous. Vos principes s'éclairciront les uns par les autres, et les connaissances acquises vous serviront de flambeau pour en acquérir de nouvelles.

Si pernoscas hæc,
 functus opella parva
 (namque alid
 clarescet ex alio),
 nox cæca
 non eripiet tibi
 iter,
 quin pervideas
 ultima Naturã;
 ita res
 accendent lumina rebus.

Si-tu-connaiss à fond ces choses,
 t'étant acquitté d'un effort faible
 (car une autre chose
 s'éclaircira à-la-suite-d'une autre chose),
 le nuit obscure
 ne dérobera pas à toi
 le chemin,
 en empêchant que tu ne voies-à-fond
 les derniers *secrets* de la Nature;
 ainsi les choses (les vérités) [ses.
 allumeront des lumières pour les cho-

NOTES

DU LIVRE PREMIER DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

I.

Page 2 : 1. *Æneadam genitrix*. Les Romains prétendaient descendre d'Énée, fils d'Anchise et de Vénus.

Page 4 : 1. *De rerum Natura*. Ce sont les principes naturels de tout ce qui existe.

— 2. *Memmiadæ*. Memmius, à qui Lucrèce dédia son poëme, était neveu du célèbre tribun, qui, au témoignage de Salluste, combattit avec une énergie si passionnée le pouvoir de la noblesse. Lui-même fut préteur en Bithynie, et tribun du peuple. Moins heureux dans sa candidature au consulat, il échoua malgré l'appui de Pompée. Il fut même accusé de brigue, et le talent de Cicéron ne put le préserver de l'exil; il se retira à Athènes, puis à Patras. Il aimait les lettres et la philosophie. Orateur distingué, il composa aussi des vers empreints de la facile morale d'Épicure. Les éloges dont Lucrèce combla Memmius nous semblent quelque peu exagérés; mais le poëte était son protégé, son ami peut-être; et l'hyperbole a toujours été prodiguée aux Mécènes.

— 3. *Mænera*, forme archaïque pour *munera*.

— 4. *Militiar*. Nous trouverons fréquemment chez Lucrèce cette forme primitive du génitif singulier de la première déclinaison, forme remplacée définitivement au siècle d'Auguste par la terminaison *æ*.

— 5. *Tempore iniquo*. A l'époque où Lucrèce écrivait ce poëme, les discordes civiles ensanglantaient le sol de l'Italie.

II.

Page 6 : 1. *Gravius homo*. Épicure, philosophe athénien, né en 341, mort en 270 avant Jésus-Christ. Lucrèce ne fait que reproduire exactement les doctrines de ce philosophe.

— 2. *Irritat*, crase, pour *irritavit*. La dernière syllabe devient longue à cause de la contraction.

— 3. *Cupiret*, forme archaïque pour *cuperet*.

— 4. *Flammantia mœnia mundi*. Les anciens croyaient que les régions supérieures du ciel, qui limitaient le monde, étaient occupées par une substance subtile et enflammée qu'ils appelaient *éther*, de *αἴθερ*, brûler.

— 5. *Omne*, le grand tout, *τὸ πᾶν*, qui, outre l'univers matériel, comprenait encore le grand vide.

— 6. *Quid... nequeat*. Épicure distingue le possible, ce qui se produit en vertu des lois naturelles, du merveilleux, qu'il n'admet point.

— 7. *Quoique*, forme archaïque pour *cuique*.

— 8. *Atque alte terminus hærens*. Métaphore empruntée aux bornes dont on se servait pour limiter les champs et qu'on enfonçait profondément dans le sol.

Page 8 : 1. *Endogredi*, forme archaïque pour *ingredi*.

— 2. *Aulide*, Aulis, ville et port de Béotie sur l'Europe.

— 3. *Iphianassa*. C'est le nom qu'Homère (Iliade, IX, 143) donne à la fille d'Agamemnon, appelée par les tragiques *Iphigénie*. Suivant une tradition, cette princesse fut sacrifiée à Diane, pour apaiser la colère de la déesse, et obtenir un vent favorable qui permit à la flotte grecque de quitter le port d'Aulis.

— 4. *Prima virorum*, hellénisme pour *primi viri*.

— 5. *Insula... profusa est*. La bandelette de laine, *insula*, était fixée sur le front de la victime par des rubans de lin, *tittæ*, dont les deux bouts retombaient symétriquement de chaque côté de la tête.

— 6. *Princeps*. Iphianassa était l'aînée des enfants d'Agamemnon et de Clytemnestre.

Page 10 : 1. *Posset... hymenæo*. Elle avait été appelée au camp, sous le prétexte d'être unie à Achille.

On pourra encore lire et traduire avec fruit les passages suivants : sur l'ignorance des hommes (103-131); sur la difficulté d'exposer en vers latins les systèmes philosophiques des Grecs (137-145); sur l'ordre constant qui règne dans la reproduction des êtres (160-184).

III.

Page 10 : 1. *In sua corpora*. Ce sont les éléments dont chaque corps est composé, les atomes.

— 2. *Foret usus*, archaïsme pour *opus foret*.

— 3. *Per inania*. Ce sont les espaces libres, laissés vides entre les particules de la matière.

— 4. *Præterea.... actas*. Après avoir parlé des corps qui sont désagrégés par un choc violent, Lucrèce s'occupe de ceux qui se dissolvent lentement par l'action du temps.

Page 12 : 1. *Generalim*, en conservant à chaque espèce son type distinctif et générique.

— 2. *Redducit*, ramène, parce que ce n'est qu'une combinaison nouvelle d'éléments déjà employés.

— 3. *Æther sidera pascit*. Les anciens considéraient le soleil et les astres comme des flambeaux qui avaient besoin de s'alimenter à la source ardente de l'éther.

— 4. *Consumpsit*, forme archaïque, et *crasæ* pour *consumpsisse*.

— 5. *Denique*. Lucrèce passe à un autre ordre d'idées. Si les principes des corps n'étaient pas éternels, le plus léger choc suffirait pour les anéantir.

— 6. *Endopeditæ*, forme archaïque pour *impeditæ*. Lucrèce suppose que les atomes qui composent les corps sont plus ou moins étroitement agrégés.

— 7. *Vis quæque*, toute force, même la plus faible.

Page 14 : 1. *Pereunt imbres*. C'est une objection : mais, dira-t-on.

— 2. *Pater æther*. L'éther, ou ciel, peut être considéré comme le père des êtres, puisque c'est lui qui fait descendre la pluie fécondante dans le sein de la Terre qualifiée elle-même du nom de mère.

Page 16 : 1. *Alid*, forme archaïque pour *aliud*.

— 2. *Rem gigni.... aliena..* D'après ce système, c'est la mort qui est le principe de la vie.

IV.

Page 18 : 1. *Mollis aquæ naturæ*, tournure poétique pour *aqua quæ natura est mollis*.

— 2. *Sic*. Ce mot indique la seconde partie de la comparaison.

Page 20 : 1. *Factis ac moribus*. Les vents sont ici comme personnifiés.

Voyez un beau passage sur les progrès imperceptibles de la dissolution des corps (301-330); et une explication poétique de la pénétrabilité des corps (347-359).

V.

Page 20 : 1. *Heraclitus*, Héraclite, né à Éphèse, surnommé *σκοτεινός*, le Ténébreux, à cause de ce langage obscur que Lucrèce lui reproche ici.

— 2. *Quamde*, forme archaïque pour *quam*.

— 3. *Grates*. Lucrèce ne fait pas le procès à tous les Grecs; il reconnaît qu'il y a parmi eux des esprits sérieux.

Page 22 : 1. *Super*. Le feu, considéré au point de vue général, domine pour ainsi dire les différentes formes sous lesquelles il se manifeste.

— 2. *Disque sipatis*, tmèse pour *dissipatisque*.

— 3. *Amplius hoc*, en outre de cela, c'est-à-dire, sauf ces différences d'ardeur et d'éclat dont le poète vient de parler.

— 4. *Talibus in causis*, pour de telles causes, c'est-à-dire, selon que le feu est plus ou moins condensé ou raréfié.

— 5. *Non credit*. Lucrèce met Héraclite en contradiction avec lui-même. Les sens nous font connaître non-seulement le feu, mais aussi l'eau, la terre, la mer, etc. Pourquoi le premier de ces témoignages serait-il seul vrai, et les autres, erronés?

Page 24 : 1. *Summam.... relinquat*, mais admet encore qu'il existe un seul principe élémentaire qui est autre que le feu.

— 2. *Aera*, l'air. C'était le système d'Anaximène de Milet.

— 3. *Humorem*, l'eau : système de Thalès de Milet.

— 4. *Terram*, la terre : système de Phérécyde.

— 5. *Conduplicant*, admettent deux éléments générateurs, comme Xénophane.

— 6. *Quattuor.... rentur*. Certains philosophes, dont le plus célèbre est Empédocle, pensaient que le monde résulte de l'harmonie de quatre éléments.

— 7. *Empedocles*. Empédocle, d'Agrigente, florissait vers la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Il avait composé un poème sur la Nature.

— 8. *Triquetris.... in oris*. La Sicile est de forme triangulaire ; elle s'avance dans la mer par les trois promontoires de Pélore, de Pachynum et de Lilybée.

— 9. *Æquor Ionium*. La mer d'Ionie s'étendait entre la Sicile et la Crète.

Page 26 : 1. *Charybdis*, le célèbre gouffre de Charybde, tant chanté par les poètes anciens.

— 2. *Vociferantur*. La beauté et l'éclat des vers font mieux ressortir la grandeur des doctrines.

— 3. *Supera*, forme archaïque pour *supra*.

— 4. *Lauro*. Le trépied, sur lequel siégeait la prêtresse, était couronné de lauriers, ainsi que la prêtresse elle-même.

Voyez encore les passages suivants : La Nature se transforme à l'infini (804-830) ; réfutation des homœoméries d'Anaxagore, qui prétend que tout corps renferme en soi, à l'état latent, les éléments de tous les autres (875-905).

VI.

Page 28 : 1. *Nec me animi fallit*, hellénisme pour *nec meum animum fallit*.

— 2. *Thyrso*, dans le sens de *aculeo ditino*. Le thyrses, consacré à Bacchus, était une lance entourée de lierre et terminée le plus souvent par une pomme de pin.

— 3. *Unde*, en traitant un sujet qui n'avait encore inspiré aucun poète.

— 4. *Id*, cette application de la poésie aux idées philosophiques.

Page 30 : 1. *Labrorum tenuis*. Les lèvres seules sont trompées, puisque le corps malade reçoit le remède qui lui est en réalité le plus profitable.

— 2. *Deceptaque non capiatur*. L'enfant est trompé, mais dans son intérêt, ce n'est donc pas une tromperie réelle. *Capiatur* est employé ici dans le sens de *decipiatur*.

— 3. *Hæc ratio*, ce système, celui d'Épicure.

— 4. *Naturam.... figura*. C'est comme s'il y avait : *quæ sit totius rerum naturæ figura*.

— 5. *Compta* est pris ici dans son sens propre de disposé, arrangé.

Voyez le système d'Épicure sur la formation de l'univers par des combinaisons fortuites d'atomes (1020-1041).

VII.

Page 30 : 1. *In his rebus*, à ce sujet, quant au mouvement des atomes.

— 2. *Omnia niti*. Les Péripatéticiens admettaient une attraction centrale, qu'ils supposaient exercée par la terre.

Page 32 : 1. *Ictibus externis*. Lucrèce pense que les atomes, en se heurtant les uns contre les autres, forment sans cesse des agrégations nouvelles, et qu'ainsi ce sont ces chocs créateurs qui renouvellent et conservent le monde.

— 2. *Quoquam posse resolvi*. D'après le système que combat Lucrèce, les corps ne peuvent se dissoudre et se disperser dans l'espace (*quoquam resolvi*), parce qu'ils sont maintenus par l'attraction terrestre.

— 3. *Nititur sursum*, faire effort pour monter en haut, c'est-à-dire, vers le centre par rapport aux antipodes.

— 4. *Retro.... posta*, les objets renversés.

— 5. *Subtu'*, forme archaïque pour *subtus* : au-dessous de nous, c'est-à-dire aux antipodes.

— 6. *Hac causa*, pour ce motif, parce que c'est le centre.

Page 34 : 1. *Æquis ponderibus*, parce que la rapidité du mouvement des corps dans l'espace est toujours proportionnée à leur poids.

— 2. *Præterea.... fingunt*. En outre, les philosophes que combat Lucrèce, imaginent que cette attraction ne s'exerce que sur certains corps.

— 3. *Pasci*. Certains philosophes anciens ont cru que le soleil et les astres trouvent dans les espaces célestes des principes ignés dont ils s'alimentent et qui ne sont autres que les vapeurs dégagées du sein de la terre.

Page 36 : 1. *Vesci sæcla*. Deuxième exception à la règle de l'attraction centrale proposée par les adversaires de Lucrèce : c'est de la terre qui est au-dessous d'eux que les hommes tirent leurs aliments, c'est de son sein encore que la sève féconde monte dans les arbres.

— 2. *Circum tegere omnia cælum*. Les anciens admettaient une voûte céleste impénétrable.

— 3. *Mœnia mundi*. Les murailles du monde, si elles n'étaient étayées par la voûte du ciel, voleraient en éclats sous la pression des

éléments intérieurs. Troisième exception à l'attraction centrale, d'après les adversaires mêmes de Lucrèce.

— 4. *Parti*, ablatif archaïque pour *parte*.

— 5. *Cesse*, forme archaïque et crase pour *cessisse*.

Page 38 : 1 *Hæc*, les idées que vient de développer Lucrèce.

— 2. *Alid*, forme archaïque pour *aliud*.

— 3. *Res*, désigne ici les vérités connues, *rebus* les vérités à connaître.



ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE DEUXIÈME.

I. Lucrèce fait l'éloge de la sagesse, ou plutôt de la doctrine épicurienne, qui procure le bonheur en dissipant les ténèbres de l'ignorance et en affranchissant l'âme de vains préjugés.

II. Certaines différences, qui n'altèrent pas les types, sont nécessaires pour que la mère reconnaisse ses petits et soit reconnue par eux. Ces différences n'existent pas seulement dans les objets qui nous entourent, elles se retrouvent dans les éléments qui se balancent à travers l'espace.

III. Tout corps est formé d'éléments de nature différente. La terre renferme dans son sein l'eau, le feu, et le germe des végétaux. Culte rendu à Cérès, la déesse de la terre.

IV. Tableau de la création, d'après le système d'Épicure : tout est sorti du sein de la terre fécondée par les principes humides que contient l'air ; tout y doit retourner.

V. Le poète, frappé d'enthousiasme à la vue des merveilles célestes, s'élance au delà des limites du monde perceptible ; il proclame que la vie circule dans l'espace incommensurable et que notre monde n'est qu'un point perdu dans l'infini.

VI. Les grands corps célestes obéissent eux-mêmes aux lois qui régissent ici-bas nos existences éphémères. Un jour viendra où les voûtes du monde s'écrouleront. Déjà la terre épuisée ne crée plus d'espèces nouvelles. Le temps triomphe de tout.

LIVRE DEUXIÈME.

I.—LE BONHEUR, C'EST LE CALME DE L'ÂME, ET LA SCIENCE.

(V. 1-60.)

Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem :
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa¹, tua sine parte pericli;
Sed nil dulcius est, bene quam munita² tenere
Edita doctrina sapientum templa³ serena ;
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.

I

Il est doux de contempler du rivage les flots de la vaste mer soulevés par la tempête, et le péril du malheureux qu'ils vont engloutir; non pas que l'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui, mais parce qu'on aime à voir de quels maux on est exempt soi-même. Il est doux encore, à l'abri du péril, de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais de tous les spectacles, le plus agréable est de considérer, du temple serein, asile sûr élevé par la philosophie, les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou la chimère de la naissance, et se soumettre nuit et jour aux plus pénibles travaux pour s'élever à la fortune et aux grandeurs.

LIVRE DEUXIÈME.

I.—LE BONHEUR, C'EST LE CALME DE L'ÂME, ET LA SCIENCE.

Suave,
ventis turbantibus æquora
magno mari,
spectare e terra
magnum laborem alterius :
non quia
quemquam vexari
est voluptas jucunda,
sed quia est suave
cernere quibus malis
ipse careas.
Suave etiam tueri
magna certamina belli
instructa per campos,
sine tua parte pericli ;
sed nil est dulcius
quam tenere
templa serena
bene munita
edita doctrina sapientum ;
unde queas
despicere alios,
videreque errare passim,
atque palantes
quærere viam vitæ,
certare ingenio,
contendere nobilitate,
atque niti
noctes atque dies
labore præstante
emergere ad opes summas,
potirique rerum.

Il est doux,
les vents troublant les plaines
sur (de) la vaste mer,
de contempler de la terre
le grand effort d'autrui :
non parce que
quelqu'un être tourmenté
est un plaisir agréable,
mais parce qu'il est doux
de voir de quels maux
toi-même tu es-exempt.
Il est doux aussi de voir
les grandes luttes de la guerre
disposées à travers les plaines,
sans ta participation du (au) danger ;
mais rien n'est plus doux
que d'occuper
les temples sereins
bien fortifiés [ges ;
qui ont été élevés par la science des sa-
d'où tu puisses (d'où tu pourras)
regarder-d'en-haut les autres,
et les voir errer ça-et-là,
et dispersés
chercher le chemin de la vie,
lutter de génie,
rivaliser de noblesse,
et s'efforcer
les nuits et les jours
par un travail énergique [grandes,
de s'élever aux ressources les plus
et de s'emparer des choses (du pouvoir).

O miseras hominum mentes! O pectora cæca!
 Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periculis
 Degitur hoc ævi, quodcumque est! Nonne videre est
 Nil aliud sibi Naturam latrare, nisi ut, quum
 Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
 Jucundo sensu, cura semota metuque?

Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
 Esse opus omnino, quæ demant cumque dolorem,
 Delicias quoque uti multas substernere possint¹,
 Gratius interdum neque Natura ipsa requirit.
 Si non aurea sunt juvenum simulacra² per ædes,
 Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
 Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;
 Nec domus argento fulget, auroque renidet;
 Nec citharis reboant laqueata aurataque templa³ :
 Attamen inter se prostrati, in gramine molli,
 Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
 Non magnis opibus jucunde corpora curant,

Malheureux humains! cœurs aveugles! Au milieu de quelles ténèbres et dans quels périls se passent les quelques instants de vie qui vous sont donnés! Écoutez le cri de la Nature. Qu'exige-t-elle de vous? Un corps exempt de douleur, une âme libre de terreurs et d'inquiétudes.

Et les besoins du corps ne sont-ils pas bornés? Ne pouvez-vous pas, à peu de frais, vous garantir de la douleur, et vous procurer un grand nombre de sensations agréables? La Nature n'en demande pas davantage. Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés par des lampadaires que soutiennent de magnifiques statues, si l'or et l'argent ne brillent point dans vos palais, si le son de la lyre ne retentit point sous vos riches lambris, du moins couchés au milieu de vos amis, sur un tendre gazon, près d'un clair ruisseau, à l'ombre d'un arbre élevé, vous goûtez des plaisirs qui coûtent peu, surtout dans

O mentes miseras
hominum!
O pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ,
quantisque periculis
hoc ævi, quodcumque est,
degitur!
Nonne est videre
Naturam latrare
nil aliud sibi,
nisi ut,
quum dolor absit
sejunctus corpore,
fruatur mente
sensu jucundo,
semota
cura metuque?

Ergo videmus pauca
esse opus omnino
ad naturam corpoream,
quæcumque demant
dolorem,
quoque uti
possint substernere
multas delicias,
neque Natura ipsa
requirit gratius
interdum.
Si simulacra aurea
juvenum
retinentia manibus dextris
lampadas igniferas
non sunt per ædes,
ut lumina suppeditentur
epulis nocturnis,
nec domus fulget
argento,
renidetque auro,
et templa laqueata
aurataque
non reboant citharis,
attamen prostrati inter se,
in gramine molli,
propter rivum aquæ,
sub ramis arboris altæ,
curant corpora jucunde
non magnis opibus,

O esprits malheureux
des hommes!
O cœurs aveugles!
Dans quelles ténèbres de la vie,
et dans quels-grands périls [soit,
cette portion du temps, quelle-qu'elle
est passée! [pas)
N'est-il pas possible de voir (ne voit-on
la Nature ne réclamer-à-grands-cris
rien autre chose pour elle-même,
si-ce-n'-est que,
lorsque la douleur est-absente
éloignée du corps,
elle (la nature) jouisse de l'intelligence
avec un sentiment agréable,
séparée (exempte)
de souci et de crainte?

Donc nous voyons peu de choses
être nécessaires en-tout (à tout prendre)
pour la nature corporelle,
toutes-celles-qui peuvent-enlever
la douleur,
et être nécessaires aussi pour que
les hommes puissent fouler-aux-pieds
de nombreuses délices,
ni la Nature elle-même
n'exige rien de plus agréable [biens).
pendant-ce-temps (tant qu'elle a ces
Si des statues d'or
de jeunes-gens
tenant dans leurs mains droites
des flambeaux enflammés
ne sont pas à travers vos demeures,
pour que des lumières soient fournies
à vos festins nocturnes,
et si votre maison ne brille pas
par l'argent,
et ne reluit pas de l'éclat de l'or,
et si les espaces lambrissés
et dorés
ne retentissent pas du son des cithares,
cependant les hommes étendus entre eux,
sur le gazon moelleux,
près d'un cours d'eau (d'un ruisseau),
sous les rameaux d'un arbre élevé,
soignent leurs corps agréablement [frais).
non avec de grandes ressources (à peu de

Præsertim quum tempestas arridet, et anni
 Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.
 Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
 Textilibus si in picturis ostroque rubenti
 Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.

Quapropter, quoniam nil nostro in corpore gazæ
 Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni,
 Quod superest, animo quoque nil prodesse putandum;
 Si non forte, tuas legiones¹ per loca campi
 Fervere quum videas, belli simulacra cientes,
 Fervere quum videas classem lateque vagari,
 His tibi cum rebus timefactæ relligiones
 Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores
 Tum vacuum pectus linquunt curaque solutum.

Quod si ridicula hæc ludibriaque esse videmus,
 Reveraque metus hominum curæque sequaces
 Nec metuunt² sonitus armorum, nec fera tela,
 Audacterque inter reges, rerumque potentes

la riante saison, quand le printemps sème à pleines mains les fleurs sur la verdure. D'autre part la fièvre brûlante ne quitte pas plus promptement le riche qui s'agite sur la pourpre et la broderie, qu'elle ne quitte le malheureux étendu sur l'étoffe la plus commune.

Si la fortune, la naissance, le trône même, ne contribuent point au bonheur du corps, assurent-ils à l'âme un sort plus heureux? Quand vos nombreuses légions déployées agitent leurs étendards dans la plaine, quand la mer écume au loin sous le poids de vos vaisseaux, la Superstition est-elle par hasard effrayée de cet appareil, et les terreurs de la mort laissent-elles votre cœur en paix?

Vaine illusion! le cliquetis des armes n'en impose point aux soucis rangeurs. Ils se présentent fièrement à la cour des rois; ils s'as-

præsertim
 quum tempestas arridet,
 et tempora anni
 conspergunt floribus
 herbas viridantes.
 Et febres calidæ
 non decedunt citius
 corpore,
 si jactaris
 in picturis textilibus
 ostroque rubenti,
 quam si cubandum est
 in veste plebeia.

Quapropter,
 quoniam gazæ
 proficiunt nil
 in nostro corpore,
 neque nobilitas,
 neque gloria regni,
 putandum est quoque,
 quod superest,
 prodesse nil animo;
 si forte,
 quum videas legiones tuas
 fervere
 per loca campi,
 cientes simulacra belli,
 quum videas classem
 fervere
 vagarique late,
 religiones pavidæ
 timefaciæ
 non effugiunt tibi animo
 cum his rebus,
 terroresque mortis
 linquunt tum pectus
 vacuum solutumque cura.

Quod si videmus
 hæc esse ridicula
 ludibriaque,
 et revera metus hominum
 curæque sequaces
 non metuunt
 sonitus armorum,
 nec tela fera,
 versanturque audacter
 inter reges,

surtout
 lorsque la température sourit,
 et que les saisons de l'année
 parsement de fleurs
 les herbes verdoyantes,
 Et les fièvres brûlantes
 ne se retirent pas plus promptement
 du corps,
 si tu es agité par la fièvre [pis]
 sur des broderies tissées (sur de riches ta-
 et sur la pourpre éclatante,
 que s'il te faut coucher
 sur une étoffe plébeienne (grossière).

C'est pourquoi,
 puisque les trésors
 ne profitent en rien
 dans (pour) notre corps,
 ni la noblesse,
 ni la gloire de la royauté,
 il faut penser aussi
 pour ce qui reste,
 ces biens ne servir en rien à l'esprit;
 si par hasard,
 tandis que tu vois des légions à-toi
 s'échauffer (s'agiter)
 à travers les espaces d'une plaine,
 pro luisant des simulacres de guerre,
 tandis que tu vois une flotte à toi
 s'agiter
 et se répandre au-loin,
 les superstitions craintives
 effrayées de cet appareil
 ne s'enfuient pas pour toi de l'esprit
 avec ces choses (dès que tu possèdes ces
 et si les terreurs de la mort [choses],
 ne laissent pas alors ton cœur
 vide et dégagé de souci.

Que si nous voyons
 ces choses être ridicules
 et être des jouets, [mes]
 et si effectivement les craintes des hom-
 et les soucis acharnés-après nous
 ne craignent pas
 les bruits des armes,
 ni les traits cruels,
 et se tiennent audacieusement
 au milieu des rois,

Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro,
 Nec clarum vestis splendorem purpureaï ;
 Quid dubitas quin omne sit hoc rationis egestas,
 Omnis quum in tenebris præsertim vita laboret?
 Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
 In tenebris metuunt, sic nos in luce timemus
 Interdum nihilo quæ sunt metuenda magis quam
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
 Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est
 Non radii solis, neque lucida tela diei
 Discutiant, sed Naturæ species ratioque.

II. — NUL ÊTRE N'EST ABSOLUMENT SEMBLABLE A UN AUTRE.

(V. 342-367.)

Præterea genus humanum, mutæque natantes
 Squammigerum pecudes, et læta arbusta, feræque,
 Et variæ volucres, lætantia quæ loca aquarum
 Concelebrant circum ripas, fontesque, lacusque ;
 Et quæ pervolgant nemora avia pervolitantes¹ :
 Horum unum quodvis generatim sumere perge ;

soient à leurs côtés sur le trône, sans respect pour l'éclat de l'or ni de la pourpre. Ces vaines terreurs ne sont que le fruit de l'ignorance et des ténèbres où nous vivons plongés. Car si les enfants s'effrayent de tout pendant l'obscurité de la nuit, nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour dissiper ces craintes et ces ténèbres il est besoin non des rayons du soleil et de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

II

Considérez encore l'espèce humaine, les muets habitants de l'onde, les reptiles armés d'écailles, les rians arbrisseaux, les monstres sauvages, les oiseaux au plumage varié, ceux qui se plaisent au bord des eaux, des fontaines et des lacs, et ceux qui volent dans les bois solitaires. Comparez les individus de chaque espèce, vous

potentesque rerum,
 neque reverentur
 fulgorem ab auro,
 nec splendorem clarum
 vestis purpureæ,
 quid dubitas
 quin hoc omne sit
 egestas rationis,
 quum præsertim
 omnis vita
 laboret in tenebris?
 Nam veluti pueri
 trepidant,
 atque metuant omnia
 in tenebris cæcis,
 sic nos timemus interdum
 in luce
 quæ sunt metuenda
 nihilo magis
 quam quæ pueri pavitant
 in tenebris,
 fianguntque futura.
 Igitur necesse est
 non radii solis,
 neque tela lucida diei,
 sed species Naturæ
 ratioque
 discutiant
 hunc terrorem animi
 tenebrasque.

et des maîtres des choses (du monde),
 et s'ils ne respectent pas
 l'éclat qui s'échappe de l'or,
 ni l'éclat brillant
 d'un vêtement de-pourpre,
 en quoi doutes-tu (peux-tu douter)
 que tout ce'a ne soit
 un manque de réflexion,
 d'autant-que surtout
 toute *notre* vie
 se-passe-péniblement dans les ténèbres?
 Car de-même-que les enfants
 tremblent,
 et craignent toutes choses
 dans les ténèbres obscures,
 ainsi nous nous craignons parfois
 à la lumière (en plein jour)
 des choses qui ne sont à craindre
 en rien plus
 que *celles* dont les enfants s'effrayent
 dans les ténèbres,
 et qu'ils se figurent devoir arriver.
 Donc il est nécessaire
 non *que* les rayons du soleil,
 ni les traits lumineux du jour,
 mais *que* le spectacle de la Nature
 et *que* la réflexion
 dissipent
 cette terreur de l'esprit
 et ces ténèbres de l'esprit.

II. — NUL ÊTRE N'EST ABSOLUMENT SEMBLABLE A UN AUTRE.

Præterea genus humanum,
 pecudesque mutæ natantes
 squammigerum,
 et arbusta læta,
 feræque,
 et volucres variæ
 quæ concelebrant
 loca lætantia aquarum
 circum ripas,
 fontesque, lacusque,
 et quæ pervolitant
 pervolgant nemora avia :
 perge sumere
 unum quodvis horum

En outre la race humaine,
 et les troupeaux muets qui nagent
 des porte-écailles (des poissons),
 et les arbustes riants,
 et les bêtes-sauvages,
 et les oiseaux variés
 qui peuplent [ble des eaux]
 les lieux agréables (la voisinage agréa-
 autour des rives,
 et les sources, et les lacs,
 et ceux qui volant-à-travers les bois
 fréquentent les bois écartés :
 mets-toi à prendre
 un animal quelconque de ces animaux

Invenies tamen¹ inter se distare figuris,
 Nec ratione alia proles cognoscere matrem,
 Nec mater posset prolem : quod posse videmus,
 Nec minus atque homines inter se nota cluere².

Nam³ sæpe ante deum vitulus delubra decora
 Thuricremas propter maclatus concidit aras,
 Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen :
 At mater, virides saltus orbata peragrans,
 Linqvit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
 Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
 Conspicere amissum foetum ; completque querelis
 Frondiferum nemus adsistens, et crebra revisit
 Ad stabulum, desiderio perfixa juveni :
 Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
 Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,
 Oblectare animum, subitamque⁴ avertere curam ;
 Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
 Derivare queunt alio curaque levare :
 Usque adeo quiddam proprium notumque requirit!

Vous y trouverez des différences : sans ces nuances variées, comment les mères et les enfants pourraient-ils se reconnaître ? Cependant l'instinct ne les trompe jamais ; et les hommes ne se distinguent pas plus sûrement entre eux.

Quand la hache sacrée a fait tomber au pied de l'autel chargé d'encens un jeune taureau baigné dans son sang, celle qui était sa mère parcourt les vertes forêts, et empreint sur le sable la trace profonde de ses pieds. Ses regards inquiets demandent à tous les lieux voisins le tendre nourrisson qu'elle a perdu. Souvent elle s'arrête dans l'obscurité des bois qu'elle fait retentir de ses plaintes. Souvent elle retourne à l'étable poursuivie par ses regrets. Les tendres saules, les herbes ranimées par la rosée, les fleuves qui coulent à pleins bords n'ont plus assez de charmes pour la détourner de sa douleur. Les jeunes taureaux qui paissent dans les gras pâturages ne peuvent faire illusion à sa tendresse. Ce n'est pas là l'enfant

generatim ;
 invenies tamen
 differre inter se figuris,
 nec proles cognoscera
 matrem
 alia ratione,
 nec mater
 posset prolem :
 quod videmus
 posse,
 et cluere
 non minus nota inter se
 atque homines.

Nam sæpè vitulus
 concidit mactatus
 ante delubra decora deum,
 propter aras
 thuricremas,
 exspirans de pectore
 flumen calidum sanguinis.
 At mater orbata,
 peragrans virides saltus,
 linquit humi vestigia
 pressa pedibus bisuleis,
 convisens oculis
 omnia loca,
 si queat
 conspicere usquam
 fœtum amissum,
 adsistensque
 complet querelis
 nemus frondiferum,
 et crebra revisit
 ad stabulum,
 prefixa desiderio juveni :
 nec salices teneræ,
 atque herbæ vigentes rore
 ullave flumina
 labentia summis ripis
 queunt
 oblectare animum,
 avertereque curam subitam :
 nec aliæ species vitulorum
 per pabula læta
 queunt derivare alio,
 levareque cura :
 usque adeo requirit

genre-par-genre ;
 tu trouveras cependant
 ces animaux différer entre eux de formes,
 ni les petits ne pourraient connaître
 leur mère
 par une autre manière,
 ni la mère [géniture :
 ne pourrait connaître autrement sa pro-
 chaise que nous voyons
 ces animaux pouvoir,
 et nous voyons eux être
 non moins connus entre eux
 et (que) les hommes le sont entre eux.

Car souvent un veau
 tombe égorgé
 devant les sanctuaires parés des dieux,
 auprès des autels
 où-brûle-l'encens,
 rejetant de sa poitrine
 un flot chaud de sang.
 Mais la mère privée de son petit,
 parcourant les verts pâturages-boisés,
 laisse à terre des traces
 empreintes par ses pieds fendus,
 visitant des yeux
 tous les lieux,
 pour voir si elle pourrait
 apercevoir quelque-part
 son petit perdu,
 et s'arrêtant
 elle remplit de ses plaintes
 le bois feuillu,
 et souvent elle revient-pour-voir
 vers l'étable,
 transpercée du regret du jeune-taureau :
 ni les saules tendres,
 et les herbes vigoureuses par la rosée,
 ou aucuns fleuves [pleins bords)
 coulant dans les rives à-la-surface (à
 ne peuvent
 charmer son cœur,
 et éloigner ce souci soudain :
 ni les autres images des veaux
 à travers les riants pâturages
 ne peuvent détourner ailleurs son esprit,
 et la soulager de son souci :
 jusqu'à-c-point (tant) elle cherche

Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi
 Cornigeras norunt matres, agnique petulci
 Balantum pecudes : ita, quod Natura reposeit,
 Ad sua quisque fere¹ decurrunt ubera lactis.

Postremo quodvis frumentum²; non tamen omne³,
 Quodque suo in genere, inter se simile esse videbis,
 Quin intercurrat quædam distantia formis :
 Concharumque genus parili ratione videmus
 Pingere telluris gremium, qua mollibus undis
 Littoris incurvi bibulam lavit æquor arenam.
 Quare etiam atque etiam simili ratione necesse est,
 Natura quoniam constant, neque facta manu sunt
 Unius ad certam formam primordia rerum⁴,
 Dissimili inter se quadam volitare⁵ figura.

Perfacile est jam animi ratione exsolvere nobis,
 Quare fulmineus multo penetratior ignis⁶,
 Quam noster fluat e lædis terrestribus ortus.
 Dicere enim possis cœlestem fulminis ignem
 Subtilem magis e parvis constare figuris⁷,

qu'elle cherche. Ses yeux et son cœur ne sauraient s'y méprendre.

Les agneaux bondissants, les chevreaux dont la voix est encore tremblante, reconnaissent aussi leurs mères, et guidés par la Nature, ils courent en général aux mamelles qui doivent les allaiter.

Enfin prenez un épi au hasard; malgré la ressemblance des grains dans chaque espèce, vous y remarquerez des nuances différentes; elles sont encore plus sensibles dans les coquillages qui colorent le sein de la terre, aux endroits où le sable s'est abreuvé des flots de l'Océan. Pourquoi donc, je le répète, les éléments ne différaient-ils pas comme les corps? Ils sont l'ouvrage de la Nature : et puisque l'art ne les a pas fondus dans un moule commun, ils doivent flotter dans le vide sous des formes diverses.

Par ce principe, vous expliquerez pourquoi le feu du tonnerre est plus pénétrant que la flamme des matières terrestres : vous direz que les feux du ciel, formés d'éléments plus subtils, s'insinuent

quiddam proprium
notumque !

Præterea teneri hædi
norunt matres cornigeras
cum vocibus tremulis,
agnique petulci
pecudes balantum ;
ita decurrunt fere,
quod Natura reposit,
quisque
ad ubera lactis sua.

Postremo
frumentum quodvis :
non videbis tamen
omne,
quodque in suo genere,
esse simile inter se,
quin quædam distantia
intercurrat formis,
videmusque
genus concharum
pingere ratione parili
gremium telluris,
qua æquor
lavit undis mollibus
arenam littoris incurvi
bibulam.
Quare etiam atque etiam,
quoniam primordia rerum
constant Natura,
neque facta sunt manu
ad formam certam
unius,
necesse est ratione simili
volitare
quadam figura
dissimili inter se.

Jam est perfacile nobis
exsolvere ratione animi
quare ignis fulmineus
fluat multo penetratior
quam noster ignis
ortus e tædis terrestribus.
Possis enim dicere
ignem coelestem fulminis
magis subtilem
constare e parvis figuris,

quelque chose qui lui est propre
et qui lui est connu !

En outre les jeunes chevreaux
reconnaissent leurs mères cornues
avec leurs voix tremblantes,
et les agneaux bondissants [balants :
reconnaissent les troupeaux des animaux
ainsi ils accourent en-général,
ce que la Nature réclame,
chacun [tiennent,
vers les sources de lait qui-leur-appar-

Enfin
prends des céréales quelconques :
tu ne verras pas cependant
tous les épis,
chacun dans son espèce,
être semblables entre eux,
sans-qu'une certaine différence
se-trouve-entre leurs formes,
et nous voyons
l'espèce des coquillages
émailler d'une manière semblable
le sein de la terre,
à-l'-endroit-où la mer
baigne de ses vagues molles
le sable du rivage recourbé
sable qui-s'imprègne.

C'est pourquoi je le dis encore et encore,
puisque les principes des êtres
subsistent par la Nature,
et n'ont pas été faits par la main
selon la forme déterminée
d'un seul principe, [ble
il est nécessaire par une raison sembla-
ces principes voltiger (flotter)
avec une certaine forme
différente (qui les fait différer) entre eux.

Maintenant il est très-facile pour nous
d'expliquer par la réflexion de l'esprit
pourquoi le feu de-la-foudre [trant
coule (s'insinue) beaucoup plus péné-
que notre feu
né de torches-de-pin terrestres.
Tu pourrais en effet dire
le feu céleste de la foudre
plus subtil [éléments),
être composé de petites formes (de petits

Atque ideo transire foramina, quæ nequit ignis
Noster hic e lignis ortus, lædaque creatus.

III. — LE MYTHE DE CYBÈLE.

(V. 589-642.)

Principio tellus habet in se corpora prima,
Unde mare immensum volventes flumina fontes
Assidue renouent : habet ignes unde oriantur.
Nam multis succensa locis ardent sola terræ :
Eximiis¹ vero furit ignibus impetus Ætnæ.
Tum porro nitidas fruges, arbustaque læta
Gentibus humanis habet unde extollere possit ;
Unde etiam fluidas frondes, et pabula læta
Montivago generi possit præbere ferarum.

Quare magna deum Mater, Materque ferarum,
Et nostri Genetrix hæc dicta est corporis una.
Hanc veteres Graium docti cecinere poetæ
Sublimem in curru bijugos agitare leones,
Aeris in spatio magnam pendere docentes²
Tellurem, neque posse in terra sistere terram³.

dans des pores où ne peut pénétrer notre flamme grossière sortie
d'un bois résineux.

III

Commençons par la terre. La terre contient les éléments des
grands fleuves qui vont sans cesse renouveler la mer ; elle contient
les principes des feux souterrains qui la dévorent, de ces flammes
bouillonnantes que l'Étna vomit dans sa fureur. Elle contient enfin
les germes des grains et des fruits qu'elle offre à l'homme, ceux des
feuilles souples et des gras pâturages destinés à nourrir les hôtes
farouches des montagnes.

Voilà pourquoi on lui a donné les noms de Mère auguste des dieux
et des animaux, de Créatrice du genre humain. Les doctes poètes de
l'ancienne Grèce la représentaient assise sur un char traîné par des
lions ; ils nous enseignaient par là que, suspendue dans l'espace, elle
ne pourrait avoir pour base une autre terre. Les animaux furieux

atque transire ideo
foramina,
quæ hic ignis noster
ortus e lignis,
creatusque tæla
nequit.

et traverser pour-cela
des pores,
que ce feu nôtre
né de morceaux-de-bois
et créé par une torche-de-pin
ne-peut-pas traverser.

III. — LE MYTHE DE CYBÈLE.

Principio
tellus habet in se
corpora prima,
unde fontes
volventes flumina
renovent assidue
mare immensum ;
habet
unde ignes orientur.
Nam sola terræ
ardent
succensa multis locis ;
impetus vero Ætnæ
furit ignibus eximiis.
Tum porro habet
unde possit extollere
gentibus humanis
fruges nitidas,
arbustaque læta ;
unde possit etiam
præbere generi ferarum
montivago
frondes fluidas,
et pabula læta.
Quare hæc
dicta est una
magna Mater deum,
Materque ferarum,
et Genetrix nostri corporis.
Veteres poetæ docti Graium
cecinere
hanc sublimem in curru
agitare leones bijugos,
docentes
tellurem magnam pendere
in spatio aeris,
neque terram posse
sistere in terra.

D'abord
la terre a en elle-même
des éléments premiers (des principes),
d'où les sources
roulant des fleuves
peuvent-renouveler continuellement
la mer immense ;
elle a des principes
d'où les feux peuvent-naitre.
Car les fondements de la terre
brûlent
embrasés en beaucoup d'endroits ;
et l'impétuosité de l'Étna
fait-rage par des feux extraordinaires.
Puis encore elle a des principes
d'où elle peut-élever (tirer)
pour les nations humaines
les moissons riantes,
et les arbres productifs ;
elle a des principes d'où elle peut encore
fournir à la race des bêtes-sauvages
race qui-erre-sur-les-montagnes
des feuilles souples,
et des pâturages fertiles.
C'est pourquoi celle-ci (la terre)
a été appelée seule (de préférence aux
la grande Mère des dieux, [autres])
et la Mère des bêtes-fauves,
et la Génératrice de notre corps.
Les anciens poètes savants des Grecs
ont dit-dans-leurs-chants
celle-ci élevée sur un char
diriger des lions attelés-deux-ensemble,
enseignant par-là
la terre vaste être-suspendue
dans l'espace de l'air,
et la terre ne pouvoir
se poser sur une autre terre.

Adjunxere feras ; quia, quamvis essera, proles
 Officiis debet molliri victa parentum :
 Muralique caput summum cingere corona ;
 Eximiis munita⁴ locis quod sustinet urbes :
 Quo nunc insigni per magnas prædita terras
 Horrifice⁵ fertur divinæ matris imago.
 Hanc variæ gentes, antiquo more sacrorum⁶,
 Idæam vocitant Matrem, Phrygiasque catervas
 Dant comites, quia primum ex illis finibus edunt
 Per terrarum orbem fruges cœpisse creari.
 Gallos attribuant⁷ ; quia, numen qui violarint
 Matris, et ingrati genitoribus inventi sint,
 Significare volunt indignos esse putandos,
 Vivam progeniem qui in oras luminis edant.
 Tympana tenta tonant palmis, et cymbala circum
 Concava, raucisonoque minantur cornua cantu,
 Et Phrygio stimulat numero⁸ cava tibia mentes :
 Telaque præportant, violenti signa furoris,
 Ingratos animos atque impia pectora volgi

soumis au joug, signifient que les bienfaits des parents doivent triompher des caractères les plus farouches. On lui a ceint la tête d'une couronne murale, parce que sa surface est couverte de villes et de forteresses. Cette couronne guerrière inspire encore aujourd'hui la terreur aux peuples chez qui l'on promène la statue de la déesse. Les nations de tout pays, suivant un usage antique et solennel, l'appellent Idéenne, et lui donnent pour cortège une troupe de Phrygiens, parce que le genre humain doit à l'industrie de ces peuples la culture des grains. Ses prêtres sont mutilés pour enseigner aux mortels que ceux qui outragent la majesté sainte d'une mère, ou qui manquent de reconnaissance envers un père, sont indignes eux-mêmes de revivre dans leur postérité. Ces vils ministres font résonner dans leurs mains des tambours bruyants, des cymbales retentissantes, le cornet au son rauque et menaçant, et la flûte creuse dont les accents phrygiens excitent la fureur dans les âmes. Leurs bras sont

Adjunxera feras;
 quia proles,
 quamvis essera,
 debet molliri
 victa officiis parentum :
 cinxereque summum caput
 corona murali,
 quod munita
 locis eximiis
 sustinet urbes :
 quo insigni nunc prædita
 imago matris divinæ
 fertur horrifice
 per magnas terras;
 variæ gentes,
 more antiquo sacrorum,
 vocitant hanc
 Matrem Idæam,
 dantque comites
 catervas Phrygias,
 quia edunt
 fruges coepisse creari
 primum ex illis finibus
 per orbem terrarum.
 Attribuunt Gallos,
 quia volunt
 significari
 qui violarint
 numen matris,
 inventique sint ingrati
 genitoribus,
 putandos esse indignos
 qui edant
 progeniem vivam
 in oras luminis.
 Tympana tenta tonant
 palmis,
 et circum cymbala concava,
 cornuaque minantur
 cantu raucisono,
 et tibia cava
 stimulat mentes
 numero Phrygio :
 præportantque tela,
 signa furoris violenti
 quæ possint
 contertere metu

Ils ont ajouté des bêtes-sauvages;
 parce qu'une progéniture,
 quelque farouche qu'elle soit,
 doit s'adoucir
 vaincue par les bons-offices des parents :
 et ils lui ont ceint le haut de la tête
 d'une couronne murale,
 parce qu'étant fortifiée,
 dans des lieux choisis (favorables)
 elle soutient les villes :
 duquel insigne maintenant douée (parée)
 l'image de la mère divine
 est portée de manière à effrayer
 à travers les grandes terres (l'univers) ;
 les diverses nations, [crés,
 d'après la coutume antique des rites sa-
 appellent celle-ci
 la Mère Idéenne,
 et lui donnent pour compagnes
 des troupes phrygiennes,
 parce qu'elles disent
 les grains avoir commencé à naître
 pour-la-première-fois de ce territoire-là
 à travers le globe de la terre.
 Elles lui assignent pour prêtres les Galles,
 parce qu'elles veulent
 être signifié (donner à entendre)
 ceux qui ont violé
 la divinité d'une mère,
 et qui ont été trouvés ingrats
 pour leurs pères,
 devoir être réputés indignes
 qu'ils produisent (de produire)
 une progéniture vivante
 aux régions de la lumière (à la lumière).
 Les tambours tendus retentissent
 sous les mains des Galles,
 et autour les cymbales creuses,
 et les cornets menacent
 par un chant rauque,
 et la flûte creuse
 excite les esprits
 par le mode phrygien :
 et ils portent-devant eux des traits,
 signes d'un délire violent (prêts à la vio-
 qui puissent [lence]
 épouvanter de crainte (frapper de terreur)

Conterrere metu quæ possint numine Divæ.

Ergo quum primum, magnas invecta per urbes,
Munificat tacita mortales muta salute¹,
Ære atque argento sternunt iter omne viarum
Largifica stipe² ditantes; ninguntque rosarum
Floribus, umbrantes³ Matrem comitumque catervas.

Hic armata manus (*Curetas*⁴ nomine Graii
Quos memorant *Phrygios*) inter se forte catenas
Ludunt, in numerumque exsultant; sanguinolenti,
Terrificas capitem quatientes numine cristas,
Dictæos referunt *Curetas*, qui Jovis illum
Vagitem in Creta quondam occultasse feruntur:
Quum pueri⁵ circum puerum pernice chorea,
Armati in numerum pulsarent æribus æra,
Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
Æternumque daret matri sub pectore volnus.
Propterea⁶ magnam armati Matrem comitantur,
Aut⁷ quia significant Divam prædicere, ut armis
Ac virtute velint patriam defendere terram,

aussi armés de piques, instruments de la mort, pour jeter l'épouvante dans les cœurs impies et dénaturés.

Aussi tandis que la statue muette de la déesse, portée dans les grandes villes, répand silencieusement sur les mortels les effets de sa munificence, tous les chemins sont jonchés d'or et d'argent; les prêtres sont comblés de dons; une nuée de fleurs odorantes ombre la Mère des dieux et son cortège.

Alors une troupe armée, que les Grecs nomment Curètes Phrygiens, jouent et se frappent entre eux avec de pesantes chaînes; ils dansent et regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps; les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes, rappellent ces anciens Curètes qui couvraient, dans la Crète, les vagissements de Jupiter, alors qu'enfants, ils exécutaient en armes des danses rapides autour de son berceau, et frappaient en mesure l'airain bruyant, de peur que Saturne ne dévorât le dieu de sa dent cruelle, et ne portât une éternelle blessure au cœur de sa divine mère. Voilà pourquoi la déesse est environnée de gens armés. Peut-être aussi veut-elle avertir par-là les hommes de se tenir prêts à défendre leur patrie les

numine divæ
animos ingratos,
atque pectora impia volgi.

Ergo, quum primum
invecta per magnas urbes,
muta munificat mortales
salute tacita,
sternunt

omne iter viarum
ære atque argento,
ditantes stipe largifica;
ninguntque
floribus rosarum,
umbrantes Matrem
caterva:que comitum.

Hic manus armata
(quos Graii
memorant nomine
Curetas Phrygios),
ludunt inter se forte
catenas,
exsultantque in numerum;
sanguinolenti,
quatientes numine capitum
cristas terrificas,
referunt Curetas Dictæos,
qui feruntur
occultasse quondam in Creta
illum vagitum Jovis,
circum quem puerum
pueri chorea pernice,
armati,
pulsarent æra æribus
in numerum,
ne Saturnus
adeptus eum
mandaret malis,
daretque matri
volnus æternum
sub pectore.

Comitantur propterea
armati
magnam Matrem;
aut quia significant
Divam prædicere
ut velint defendere
armis ac virtute

par la puissance de la déesse
les esprits ingrats
et les cœurs impies du vulgaire.

Donc, lorsque d'abord (dès que)
portée à travers les grandes villes,
muette elle gratifie les mortels
d'une prospérité silencieuse,
ils (les mortels) jonchent
tout le parcours des routes
d'airain et d'argent, [abondante;
l'enrichissant d'une menue-monnaie
et ils font-pleuvoir-comme-neige
avec des fleurs des roses,
ombrageant la Mère
et les troupes de ses compagnons.

Alors une troupe armée (des hommes
(que les Grecs [armés)
appellent par le nom
Curètes phrygiens), [en-temps
imitent-en-jouant entre eux de-temps-
des chaînes,
et bondissent en cadence;
barbouillés-de-sang,
agitant par le mouvement de leurs têtes
des aigrettes effrayantes,
ils rappellent les Curètes de Dicté,
qui sont rapportés
avoir caché jadis en Crète
ce vagissement de Jupiter,
autour duquel enfant [pide,
eux-mêmes enfants avec une danse ra-
étant armés,
choquaient l'airain contre l'airain
en cadence,
de peur que Saturne
n'ayant atteint lui [rât,
ne le livrât à ses mâchoires (ne le déro-
et ne causât à sa mère
une blessure éternelle
sous son cœur.

Ils accompagnent à-cause-de-cela
étant armés
la grande Mère;
ou parce qu'ils donnent-à-entendre
la déesse avertir-par-avance
que les mortels veuillent défendre
par les armes et le courage

Præsidioque parent decorique parentibus esse.

IV. — COMMENT SE FORMENT LES CORPS.

(V. 990-1021.)

Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi¹ :
 Omnibus ille idem² pater est, unde a¹ma liquentes
 Humorū guttas mater quum Terra recepit,
 Fœta parit nitidas fruges arbustaque læta,
 Et genus humanum ; parit omnia sæcla ferarum,
 Pabula quum præbet³, quibus omnes corpora pascunt,
 Et dulcem ducunt vitam prolemque propagant.
 Quapropter merito maternum nomen adepta est.
 Cedit item retro de terra quod fuit ante
 In terras; et quod missum est ex ætheris oris,
 Id rursus cœli relatum templa receptant⁴.
 Neve putes æterna minus residere potesse⁵
 Corpora prima, quod in summis fluitare videmus
 Rebus, et interdum nasci subitoque perire;
 Nec sic interimit mors res, ut materialī
 Corpora conficiat, sed cœtum dissipat ollis :

armes à la main, et d'être à la fois la gloire et le soutien de leurs parents.

IV

Enfin, nous sommes tous enfants du ciel: le ciel est notre père commun; la terre, notre mère commune, fécondée par les gouttes liquides qu'elle reçoit d'en haut, produit à la fois les arbrisseaux, les moissons, les hommes, et tous les animaux, puisque c'est elle qui leur fournit à tous les aliments, à l'aide desquels ils nourrissent leurs corps, jouissent de la vie, et propagent leur espèce. C'est pour cela que nous lui avons donné avec raison le nom de mère. Les corps sortis de son sein y rentrent une seconde fois, et la matière descendue de l'air est reçue de nouveau dans les plaines éthérées. Si les atomes se détachent sans cesse de la surface des corps, s'ils vous paraissent naître et mourir à chaque instant, ne doutez pas pour cela de leur éternité. La mort, en détruisant les corps, ne touche point aux éléments. Son pouvoir se borne à rom-

terram patriam,
parentque esse
præsidio decorique
parentibus.

la terre de-la-patrie,
et qu'ils se préparent à être
à soutien et à honneur
à leurs parents.

IV. — COMMENT SE FORMENT LES CORPS.

Denique
omnes sumus oriundi
semine coelesti :
ille est pater
idem omnibus,
unde quum terra
mater alma
recepit guttas liquentes
humorum,
foeta parit
fruges nitidas,
arbustaque læta,
et genus humanum ;
parit
omnia sæcla ferarum,
quum præbet pabula
quibus omnes
pascunt corpora,
et ducunt vitam dulcem,
propagantque prolem.
Quapropter
adepta est merito
nomen maternum.
Quod fuit ante
de terra
cedit retro item
in terras ;
et templa cœli
receptant rursum relatum
id quod missum est
ex oris ætheris.
Neve putes corpora prima
potesse residere minus
æterna,
quod videmus fluitare
in summis rebus,
et interdum nasci
perireque subito ;
nec mors interimit res,
sic ut conficiat

Enfin
tous nous sommes nés
d'un germe céleste ;
celui-ci (le ciel) est le père
le même pour tous,
d'où (duquel) lorsque la terre
notre mère nourricière
a reçu les gouttes liquides
des pluies,
fécondée elle enfante
les moissons riantes,
et les arbres productifs,
et le genre humain ;
elle enfante
toutes les espèces des animaux,
tandis qu'elle fournit (des aliments)
par le-quels tous
nourrissent leurs corps,
et mènent la vie qui est douce,
et propagent leur espèce.
C'est pourquoi
elle a acquis avec-raison
le nom de-mère.
Ce qui a existé auparavant ;
sorti de la terre
va en-arrière (retourne) de même
dans les terres (la terre) ;
et les espaces du ciel
reçoivent de-nouveau ramené
ce qui a été envoyé
des régions de l'éther.
Et-ne pense pas les éléments premiers
pouvoir subsister (être) moins
éternels,
parce que nous les voyons flotter
à la surface des êtres,
et parfois naître
et périr subitement ;
et la mort ne détruit pas les êtres,
de-telle-sorte-qu'elle anéantisse

Inde aliis aliud conjungit, et efficit, omnes
 Res ut convertant formas, mutantque colores,
 Et capiant sensus, et puncto tempore reddant :
 Ut noscas referre, eadem primordia rerum
 Cum quibus, et quali positura contineantur,
 Et quos inter se dent motus accipiantque.
 Namque eadem cœlum, mare, terras, flumina, solem
 Significant¹ ; eadem fruges, arbusta, animantes.
 Quin etiam refert nostris in versibus ipsis,
 Cum quibus, et quali sint ordine quæque locata :
 Si non omnia sint, at multo maxima pars est
 Consimilis² : verum positura discrepant hæc.
 Sic ipsis in rebus item jam materialia
 Intervalla viæ, connexus, pondera, plagæ,
 Concursus, motus, ordo, positura, figuræ,
 Quum permutantur, mutari res quoque debent.

pre les tissus, à produire de nouveaux assemblages, à changer les formes et les couleurs, à donner ou à reprendre le sentiment au moment fixé par la Nature. De là vous devez concevoir combien il est essentiel d'avoir égard au mélange, à l'arrangement et aux mouvements réciproques des atomes, puisque les mêmes éléments dont résultent le ciel, la mer, la terre, les fleuves et le soleil, concourent aussi à former les grains, les arbres et les animaux. Ainsi dans nos vers mêmes, l'ordre et la combinaison des lettres sont essentiels, parce que les mots, composés en partie des mêmes éléments, ne diffèrent que par l'arrangement. Il en est de même des corps de la nature : changez les distances, les directions, les liens, les pesanteurs, les chocs, les rencontres, l'ordre, l'arrangement et la figure des atomes, vous aurez des résultats différents.

corpora materiai;
 sed dissipat ollis
 cœtum:
 inde conjungit aliud
 aliis,
 et efficit ut omnes res
 convertant formas,
 mutantque colores,
 et capiant sensus,
 et reddant
 tempore puncto:
 ut noscas referre
 cum quibus,
 et quali positura
 eadem primordia rerum
 contineantur,
 et quos motus dent
 accipiantque inter se;
 namque eadem significant
 cœlum, mare, terras,
 flumina, solem;
 eadem fruges,
 arbusta, animantes.
 Quin etiam refert
 in nostris versibus ipsis
 cum quibus,
 et quali ordine
 quæque locata sint:
 si omnia non sint,
 at pars
 multo maxima
 est consimilis:
 verum hæc discrepant
 positura.
 Sic item jam
 in rebus ipsis
 quum
 intervalla materiai,
 viæ, connexus,
 pondera, plagæ, concursus,
 motus, ordo, positura,
 figuræ,
 permutantur,
 res quoque debent mutari.

les éléments de la matière; [ments
 mais elle disperse pour eux (pour ces élé-
 leur assemblage:
 puis elle unit un autre élément
 avec d'autres,
 et fait que tous les êtres
 convertissent leurs formes,
 et changent leurs couleurs,
 et reçoivent les sens,
 et les rendent (les perdent)
 au temps marqué:
 afin que tu connaisses qu'il importe
 avec quels éléments,
 et dans quelle position
 les mêmes principes des êtres
 sont-tenu=ensemble,
 et quels mouvements ils donnent
 et reçoivent entre eux; [duisent)
 car les mêmes principes font-voir (pro-
 le ciel, la mer, les terres,
 les fleuves, le soleil;
 les mêmes produisent les moissons,
 les arbres, les animaux.
 Bien plus il importe
 dans nos vers eux-mêmes
 avec quelles lettres,
 et dans quel ordre
 chaque lettre a été placée:
 si toutes les lettres ne sont pas semblables,
 du-moins la partie
 de beaucoup la plus grande
 est semblable:
 mais ces lettres diffèrent
 par leur position.
 Ainsi de même maintenant
 dans les êtres eux-mêmes
 lorsque
 les intervalles de la matière,
 les routes, les enlacements,
 les poids, les chocs, les rencontres,
 les mouvements, l'ordre, la position,
 les figures,
 sont changés,
 les êtres aussi doivent être changés.

V. — LA VIE EST RÉPANDUE DANS L'UNIVERS ENTIER.

(V. 1022-1052, 1055-1056, 1063-1075.)

Nunc animum nobis adhibe veram ad rationem :
 Nam tibi vehementer¹ nova res molitur² ad aures
 Accidere, et nova se species ostendere rerum.
 Sed neque tam facilis res ulla est, quin ea primum
 Difficilis magis³ ad credendum constet : itemque
 Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam
 Principio, quod non minuant⁴ mirarier omnes
 Paulatim, ut cœli clarum purumque colorem,
 Quemque in se cohibent palantia sidera passim,
 Lunæque et solis præclara luce nitorem ;
 Omnia quæ si nunc primum mortalibus adsint,
 Ex improvise seu sint objecta repente,
 Quid magis his rebus poterat mirabile dici,
 Aut minus ante⁵ quod auderent fore credere gentes ?
 Nil, ut opinor ; ita hæc species miranda fuisset ;
 Quam tibi⁶ jam nemo⁶, fessus satiate videndi,
 Susplicere in cœli dignatur lucida templa.

V

Maintenant, ô Memmius, prêtez l'oreille à la voix de la philosophie : elle brûle de vous faire entendre des vérités inconnues, et d'exposer à vos yeux un nouvel ordre de choses. Néanmoins, comme il n'y a pas d'opinion si simple qui ne soit difficile à adopter au premier abord, il n'y a pas non plus d'objets si admirables qui ne cessent, avec le temps, de nous surprendre. Si l'azur des cieux et les brillants flambeaux de la nuit, la lune et le disque pompeux du soleil, présentés aux humains pour la première fois, étonnaient leurs regards par une apparition soudaine, que pourrait offrir la Nature de comparable à ce spectacle ? Et quel mortel eût osé le croire possible ? Aucun, je pense : tant ce spectacle exciterait d'admiration ! Cependant ces merveilles, nous en sommes rassasiés : à peine daignons-nous jeter un coup d'œil sur la voûte brillante des cieux.

V. — LA VIE EST RÉPANDUE DANS L'UNIVERS ENTIER.

Nunc
 adhibe nobis animum
 ad veram rationem :
 nam res nova
 molitur vehementer
 accidere aures tibi,
 et nova species rerum
 se ostendere.
 Sed neque ulla res
 est tam facilis,
 quin ea constet primum
 magis difficilis
 ad credendum ;
 itemque
 nil adeo magna,
 nec quidquam
 tam mirabile principio
 quod omnes non minuunt
 paulatim
 mirari,
 ut colorem
 clarum purumque
 cœli,
 quemque sidera
 palantia passim
 cohibent in se,
 nitoremque lunæ et solis
 luce præclara ;
 omnia quæ
 si adsint nunc primum
 mortalibus,
 seu objecta sint repente
 ex improvise,
 quid poterat dici
 magis mirabile his rebus,
 aut quod gentes
 auderent minus credere ante
 fore ?
 Nil, ut opinor ;
 ita hæc species
 fuisset miranda ;
 quam quisque,
 fessus satiate videndi,
 non jam dignatur tibi
 suspicere
 in templa lucida cœli.

Maintenant
 applique-nous ton esprit (ton attention)
 à la véritable doctrine :
 car une vérité nouvelle
 fait-effort vivement
 pour arriver aux oreilles à toi,
 et un nouvel aspect des choses
 fait-effort pour se montrer à toi.
 Mais ni aucune chose
 n'est si facile,
 qu'elle ne soit d'abord
 plus difficile
 à croire ;
 et de même
 rien n'est tellement grand,
 ni quoi-que ce-soit [ment
 n'est si admirable dans le commence-
 que tous ne discontinuent
 peu-à-peu
 d'admirer ;
 comme la couleur
 claire et pure
 du ciel,
 et la couleur que les astres
 errants çà-et-là
 renferment en eux-mêmes,
 et l'éclat du soleil et de la lune
 éclat d'une lumière brillante ;
 toutes choses qui [la-première-fois
 si elles apparaissent maintenant pour-
 aux mortels,
 ou qu'elles eussent été offertes soudain
 à l'improvise,
 quelle chose pouvait être dite
 plus admirable que ces choses-là,
 ou que les nations
 osassent moins croire auparavant
 devoir se produire ?
 Rien, comme je pense ;
 tant ce spectacle
 aurait été admirable ;
 lequel spectacle chacun,
 fatigué de l'ennoi de voir, [vois],
 ne daigne plus pour toi (comme tu le
 lever-les-yeux
 vers les espaces lumineux du ciel.

Desine quapropter, novitate exterritus ipsa,
 Exspuere ex animo rationem; sed magis acri¹
 Judicio perpende, et, si tibi vera videtur,
 Dede manus : aut, si falsa est, accingere contra.
 Quærit enim ratione animus, quum summa loci sit
 Infinita foris, hæc extra mœnia mundi;
 Quid sit ibi porro, quo prospicere usque velit mens,
 Atque animi jactus liber quo pervolet ipse.

Principio, nobis in cunctas undique partes,
 Et latere ex utroque, infra superaue, per omne
 Nulla est finis, uti docui; res ipsaque per se
 Vociferatur, et elucet natura profundi.

Nullo jam pacto verisimile esse putandum est,
 Undique quum vorsus spatium vacet infinitum,

.....
 Hunc unum terrarum orbem cœlumque creatum,
 Nil agere illa foris tot corpora materiai.

.....
 Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
 Esse alios alibi congressus materiai,

Ainsi, Memmius, la nouveauté des objets que je vous offre, au lieu de vous rebuter, doit réveiller votre attention; il faut que vous pesiez mes idées, que vous les embrassiez, si elles sont vraies, et que vous vous armiez contre elles, si elles sont fausses. J'examine ce qu'il y a au delà des limites de notre monde, dans ces immenses régions où l'esprit libre d'entraves aime à s'égarer sur les ailes de l'imagination.

Je l'ai dit déjà; ce grand tout est infini. A droite, à gauche, sur notre tête, sous nos pieds, il n'y a point de limites. Ainsi l'attestent et la voix de l'évidence, et la nature même de l'infini. Est-il probable, quand un espace immense s'étend en tous sens,.... qu'il n'y ait eu que notre globe et notre firmament de créés, et qu'un si grand nombre d'atomes restent oisifs dans les espaces ultérieurs?.... Vous êtes donc forcé de convenir qu'il a dû se former ailleurs d'autres agrégats semblables à celui que l'air embrasse dans son enceinte immense.

Quapropter desine,
 exterritus novitate ipsa,
 exspuere ex animo
 rationem;
 sed perpende
 iudicio magis acri,
 et, si videtur tibi vera,
 dede manus :
 aut, si est falsa,
 accingere contra.
 Animus quærit enim
 ratione,
 quum summa loci
 sit infinita foris,
 extra hæc mœnia mundi,
 quid sit ibi porro,
 quo usque mens
 velit prospicere,
 atque quo
 jactus liber animi
 ipse pervolet.

Principio,
 nulla finis est
 per omne,
 in cunctas partes undique
 nobis,
 et ex utroque latere,
 infra, supraque,
 uti docui;
 resque ipsa vociferatur
 per se,
 naturaque profundi elucet.
 Jam putandum est
 esse verisimile nullo pacto,
 quum spatium infinitum
 vacet undique vorsus,

.....

 hunc unum orbem terrarum
 cœlumque creatum,
 corpora tot illa materiai
 nil agere foris.

.....

 Quare etiam atque etiam
 necesse est fateare
 alios congressus materiai

C'est pourquoi cesse,
 effrayé par la nouveauté elle-même,
 de rejeter de ton esprit
 cette doctrine;
 mais examine la
 avec un jugement plus attentif,
 et, si elle parait à toi vraie,
 donne les mains (cède à la vérité) :
 ou, si elle est fausse,
 arme-toi contre elle.

Mon esprit cherche en effet
 par la raison,
 puisque la totalité de l'espace
 est infinie au-dehors,
 hors de ces murailles du monde,
 ce qui est là au-loin,
 jusqu'où l'intelligence
 voudrait voir,
 et où
 l'essor libre de l'esprit
 lui-même pénétrerait.

D'abord,
 aucune limite n'est
 dans le *grand tout*,
 en tous sens de-toute-part
 pour nous,
 et de l'un-et-l'autre côté,
 au-dessous, et au-dessus,
 comme je l'ai enseigné ;
 et la chose elle-même le crie,
 par elle-même, [nifeste.
 et la nature de l'espace profond est-ma-
 Alors il faut penser
 n'être vraisemblable en aucune façon,
 puisqu'un espace infini
 est-vidé dans toutes-les-directions,

.....

 ce seul globe des terres
 et ce seul ciel avoir été créé,
 et tant de ces éléments de matière
 ne rien faire (être oisifs) au-dehors.

.....

 C'est pourquoi je le dis encore et encore
 il est nécessaire que tu avoues
 d'autres assemblages de la matière

Qualis hic est, avido¹ complexu quem tenet æther.

Præterea, quum materies est multa parata,
 Quum locus est præsto, nec res, nec causa moratur
 Ulla, geni² debent nimirum et confieri res.
 Nunc et seminibus si tanta est copia, quantam
 Enumerare ætas animantium non queat omnis;
 Visque eadem et natura³ manet, quæ semina rerum
 Conjicere in loca quæque queat, simili ratione,
 Atque huc sunt conjecta; necesse est confiteare
 Esse alios aliis terrarum in partibus orbes,
 Et varias hominum gentes et sæcla ferarum.

VI. — LA TERRE VIEILLIT, ET ELLE DOIT PÉRIR.

(1129-1157.)

Sic igitur magni quoque circum mœnia mundi
 Expugnata, dabunt labem, putresque ruinas.
 Omnia debet enim cibus integrare novando,
 Et fulcire cibus ac omnia sustentare.
 Nequidquam¹, quoniam nec venæ² perpetiuntur³
 Quod satis est, neque quantum opus est Natura ministrat.

Au reste, toutes les fois qu'il y a de la matière en abondance, qu'il y a un espace pour la recevoir, et que nul obstacle ne vient arrêter son mouvement, il doit nécessairement se former des êtres. Et si avec cela le nombre des éléments est tel que tous les hommes réunis ne pourraient dans la durée entière de leur vie parvenir à les compter, s'ils ont pour se réunir ailleurs les mêmes facultés et la même nature que les atomes de notre monde, vous êtes obligé d'avouer que les autres régions de l'espace ont aussi leurs mondes, leurs hommes et leurs animaux divers.

VI

Ainsi les voûtes de notre monde, assaillies de tous côtés, tomberont aussi en ruines, et deviendront la proie de la corruption. En effet tous les corps ont besoin d'être réparés et renouvelés par des aliments, par des sucs nourriciers qui soutiennent l'édifice entier de la machine. Mais ce mécanisme ne peut durer éternellement : d'un côté, les canaux par où se distribue la sève nourricière, ne sont pas toujours en état d'en recevoir autant qu'il en faudrait; de l'autre, la Nature se lasse de fournir sans cesse aux réparations.

esse alibi,
qualis est hic,
quem æther tenet
amplexu avido.

Præterea,
quum materies multa
est parata,
quum locus est præsto,
nec ulla res,
nec causa moratur,
res debent nimirum
geni et confieri.
Nunc si copia
est et seminibus
tanta quantam
omnis ætas animantium
non queat enumerare;
eademque vis
naturaque manet,
quæ queat conficere
in loca quæque
semina rerum,
ratione simili
atque conjecta sunt huc;
necesse est conficere
alios orbes terrarum
esse in aliis partibus;
et gentes varias hominum
et sæcla ferarum.

être ailleurs,
tel qu'est celui-ci,
que l'éther enferme
dans un embrassement avide.

En outre,
lorsqu'une matière abondante
est préparée,
lorsque la place est auprès,
et qu'aucune chose,
ni aucune cause ne fait-obstacle,
des êtres doivent inévitablement
être produits et formés.
Maintenant si une quantité
est aussi aux éléments
tellement-grande que
toute une génération d'êtres-animés
ne pourrait la supputer;
et si la même force
et si la même nature subsiste,
qui puisse jeter-ensemble (réunir)
dans d-s lieux quels-qu'ils soient
les éléments des êtres,
d'une manière semblable,
et (de même qu') ils ont été réunis ici;
il est nécessaire que tu avoues
d'autres globes de terres
être dans d'autres parties *du monde*,
et des races diverses d'hommes
et d'autres espèces d'animaux.

VI. — LA TERRE VIEILLIT, ET ELLE DOIT PÉRIR.

Sic igitur
mœnia magni mundi quoque
circum
expugnata dabunt labem,
ruinasque putres.
Cibus debet enim
integrare omnia
novando,
ac fulcire
ac sustentare omnia
cibus.
Nequidquam,
quoniam nec venæ
perpetiuntur quod satis est,
neque Natura ministrat

De même donc
les murailles du vaste monde aussi
autour (qui l'entourent) [leront),
attaqués produiront une chute (s'écrou-
et des ruines pourries.
La nourriture doit en effet
restaurer toutes les choses
en *les* renouvelant,
et étayer (fortifier)
et soutenir toutes les choses
par des éléments-nutritifs.
Vainement,
parce que ni les veines [assez,
ne souffrent-jusqu'-au-bout *ce* qui est
ni la Nature ne fournit

Jamque adeo affecta est ætas, effœtaque tellus
 Vix animalia parva creat¹, quæ cuncta creavit
 Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.
 Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla superne
 Aurea de cœlo demisit funis² in arva;
 Nec mare, nec fluctus plangentes saxa crearunt³,
 Sed genuit tellus eadem, quæ nunc alit ex se.
 Præterea nitidas fruges vinetaque læta
 Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit :
 Ipsa dedit dulces foetus et pabula læta,
 Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
 Conterimusque boves, et vires agricolarum
 Conficimus, seris vix agris suppeditati⁴ :
 Usque adeo pereunt foetus augentque⁵ labores !

Jamque caput quassans grandis suspirat arator
 Crebrius incassum magnum cecidisse laborem ;
 Et, quum tempora temporibus præsentia confert

Et même dès à présent le monde est sur son déclin. La terre épuisée n'enfante plus qu'avec peine de chétifs animaux, elle dont le sein fécond créa jadis toutes les espèces vivantes, et construisit les flancs robustes des bêtes féroces. Car je ne croirai pas qu'une chaîne d'or ait fait descendre les animaux du haut du ciel dans nos plaines, ni qu'ils aient été produits par les flots qui se brisent contre les rochers. La même terre qui les nourrit aujourd'hui, leur donna naissance autrefois. C'est elle qui créa pour les mortels, et qui leur offrit d'elle-même les moissons jaunissantes, les rians vignobles et les gras pâturages. A peine accorde-t-elle aujourd'hui ces mêmes productions aux efforts de nos bras. Le taureau maigrit sous le joug ; le cultivateur s'épuise à la charrue ; c'est à peine si les champs paresseux fournissent à ses besoins : la récolte va toujours en diminuant, comme la fatigue en augmentant.

Déjà le vieux laboureur, secouant la tête, raconte en soupirant combien de fois il a été frustré du fruit de ses pénibles travaux. Il

quantum est opus.
 Jamque adeo
 ætas affecta est,
 tellusque effœta
 creat vix parva animalia,
 quæ creavit cuncta sæcla,
 deditque partu
 corpora ingentia ferarum.
 Funis aurea enim
 non demisit, ut opinor,
 superne
 de cœlo in arva
 sæcla mortalia,
 nec mare,
 nec fluctus plangentes saxa
 crearunt,
 sed eadem tellus,
 quæ nunc alit ex se,
 genuit.

Præterea
 ipsa creavit primum
 sua sponte
 mortalibus
 fruges nitidas
 vinetaque læta :
 ipsa dedit
 fœtus dulces
 et pabula læta,
 quæ nunc grandescunt vix
 aucta nostro labore ;
 conterimusque boves
 conficimusque
 vires agricolarum,
 vix suppeditati
 agris tardis :
 usque adeo
 lætus pereunt,
 labore:que augent !

Jamque grandis arator
 quassans caput
 suspirat
 magnum laborem
 cecidisse incassum
 crebrius ;
 et quum confert
 tempora præsentia
 temporibus præteritis,

autant-qu'il est besoin.
 Et déjà précisément (même)
 l'âge du monde est affaibli,
 et la terre épuisée
 crée à-peine de petits animaux,
 elle qui créa toutes les espèces,
 et donna par un enfantement (enfant)
 les corps énormes des bêtes-sauvages.
 Une corde d'or en effet
 n'a pas laissé-tomber, à-cæ-que je pense,
 d'en-haut
 du ciel dans les champs
 les espèces mortelles,
 ni la mer,
 ni les flots battant les rochers
 n'ont créé ces espèces,
 mais la même terre,
 qui maintenant les nourrit d'elle-même,
 les a enfantées.

En outre
 elle-même a créé d'abord
 par sa propre-force
 pour les mortels
 les moissons riantes
 et les vignobles productifs :
 elle-même a donné
 les productions agréables
 et les pâturages fertiles,
 qui maintenant croissent à-peine
 augmentés par notre travail ;
 et nous usons nos bœufs
 et nous achevons (nous ruinons)
 les forces des laboureurs,
 à peine fournis-du-nécessaire
 par les champs tardifs :
 jusqu'à-ce-point (tant)
 les productions dépérissent,
 et les travaux augmentent !

Et déjà le vieux laboureur
 secouant la tête
 se-plaint-en-soupirant
 son grand travail
 être tombé inutilement
 plus fréquemment ;
 et lorsqu'il compare
 les temps présents
 aux temps passés,

Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis ;
Et crepat, antiquum genus ut pietate repletum¹
Perfacile angustis tolerarit finibus ævum,
Quum minor esset agri multo modus ante viritim ;
Nec tenet omnia paulatim tabescere, et ire
Ad scopulum², spatio ætatis defessa vetusto.

compare le temps passé avec le présent, il envie le sort de ses pères, et parle sans cesse de ces siècles fortunés, où l'homme plein de respect pour les dieux, vivait plus heureux avec moins de terres, et récoltait d'abondantes moissons sur un modique héritage. Il ne sait pas que tous les corps vont en dépérissant, et que le temps est l'écueil fatal où tous les êtres viennent faire naufrage.

laudat sæpe
 fortunas parentis,
 et crepat,
 ut genus antiquum
 repletum pietate
 tolerarit ævum perfacile
 finibus angustis,
 quum ante modus agri
 esset multo minor viritim;
 nec tenet
 omnia tabescere paulatim
 et ire ad scopulum,
 defessa
 spatio vetusto ætatis.

il loue souvent
 le sort de son père,
 et il a-sans-cesse-à-la-bouche,
 comment la race antique
 remplie de piété
 a soutenu sa vie très-facilement
 dans des limites étroites,
 bien-qu'auparavant la mesure de champ
 fût beaucoup moindre par-homme;
 et il ne sait pas
 toutes les choses dépérir peu-à-peu
 et aller vers l'écueil,
 fatiguées
 par l'espace ancien de l'âge (par la vieil-
 [lesse).

NOTES

DU DEUXIÈME LIVRE DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

I.

Page 48 : 1. *Certamina... instructa*, équivaut à *certamina exercituum instructorum*.

— 2. *Bene munita*, fortifiés contre l'ignorance et la superstition.

— 3. *Templa*. C'est le temple intellectuel élevé par la raison, et où l'homme adore la vérité.

Page 50 : 1. *Delicias... possint*. L'homme n'a besoin que de peu de choses pour se préserver de la douleur physique, et aussi pour avoir la force de fouler aux pieds toutes les délices, heureux qu'il est d'une médiocrité calme et exempte de souffrances.

— 2. *Aurea juvenum simulacra*, statues d'or représentant des jeunes gens qui portaient des candélabres.

— 3. *Templa*, appartements élevés, magnifiques. *Templum* signifie au propre tout vaste espace.

Page 52 : 1. *Tuas legiones*. Lucrèce cite le général d'armée, comme exemple du pouvoir absolu.

— 2. *Nec metuunt*. La terreur et les soucis ne craignent pas les gardes des rois; c'est-à-dire, que la puissance royale ne peut nous en exempter.

Page 54 : 1. *Quin omne... egestas*. Les souffrances de l'homme sont le fait de l'ignorance, sans que la richesse et la puissance puissent rien contre elles.

Voyez encore les passages suivants : sur le mouvement des atomes (61-78); sur l'extrême mobilité des atomes (141-153); sur les tendances naturelles des corps (184-215); sur l'immobilité apparente de l'univers (303-332).

II.

Page 54 : 1. *Genus humanum... percolitantes*. Tous les nominatifs de cette énumération ne sont accompagnés d'aucun verbe; après *percolitantes*, il y a anacoluthé dans la phrase.

Page 56 : 1. *Tamen*. Quoique ces animaux appartiennent à la même famille.

— 2. *Cluere*, infinitif du verbe archaïque *cluco*, mis pour *esse*.

— 3. *Nam...* Lucrèce donne comme preuve de la dissemblance de tous les êtres, la facilité avec laquelle ils se reconnaissent entre eux.

— 4. *Subitam*. Ce mot prête à deux interprétations également plausibles : 1° *curam qua subito confecta est*, son bonheur lui a été soudain ravi ; 2° *curam quæ subito redit*, ce souci vient tout à coup l'assaillir, quand elle pourrait en être distraite.

Page 58 : 1. *Fere*, en général ; il peut y avoir quelques exceptions à cette loi de l'instinct.

— 2. *Quodris frumentum*. La phrase est encore suspendue, comme nous l'avons déjà remarqué au début de ce morceau.

— 3. *Omne*. Il est impossible, même dans le mot à mot, de conserver en français ce singulier à cause de *inter se*.

— 4. *Primordia rerum*. Les atomes étant nés d'eux-mêmes ne peuvent être assujettis à un type unique. C'est une attaque indirecte à la doctrine platonicienne, doctrine qui donne pour modèles aux choses des idées créées.

— 5. *Volitare*. Les Épicuriens supposaient que les atomes flottent au hasard dans le vide.

— 6. *Ignis*. Lucrèce constate que les différences qu'il a notées dans toutes les espèces d'êtres organisés se retrouvent aussi dans les phénomènes physiques ; par exemple, l'action du feu est plus ou moins pénétrante, selon le degré de subtilité des éléments qui le composent.

— 7. *Figuris*, les formes de ces corps élémentaires.

Voyez encore le passage sur la formation des corps qui flattent ou blessent nos organes (409-425).

III.

Page 60 : 1. *Eximiis*. Dans l'antiquité, où l'on ne connaissait guère que le bassin de la Méditerranée, l'Étna était regardé comme le plus violent des volcans.

— 2. *Docentes*, enseignant par là. Le char de Cybèle est l'emblème du mouvement terrestre à travers le vide.

— 3. *In terra.... terram*. Il n'est pas de terre, c'est-à-dire, de point d'appui dans l'espace, sur lequel la terre puisse se poser.

Page 62 : 1. *Munita*, parce qu'elle porte les villes fortifiées et qu'elle a créé leurs défenses naturelles.

— 2. *Horrificæ*. Le culte de Cybèle était accompagné de cérémonies mystérieuses et bizarres.

— 3. *Antiquo more sacrorum*, d'après les rites antiques de ce culte qui se célébrait en Phrygie.

— 4. *Gallos*. Les prêtres de Cybèle s'appelaient *Galli*, Galles, du nom d'un fleuve de Phrygie, parce que, suivant une légende, après avoir bu de l'eau de ce fleuve, ils furent frappés d'une telle démence qu'ils se mutilèrent eux-mêmes. Il est probable que ces Galles avaient été primitivement des blasphémateurs que la déesse avait punis de leurs insultes en les frappant d'une folie furieuse. Elle les traînait derrière son char pour étaler aux yeux des peuples le témoignage de sa redoutable puissance.

— 5. *Phrygio numero*. Le mode phrygien était propre, disait-on, à jeter les âmes dans un transport furieux.

Page 64 : 1. *Munificat.... salute*. La déesse, sous la forme d'une pierre grossière, muette par conséquent (*mula*), apportait joie et prospérité (*salute*) partout où elle passait.

— 2. *Stipe*. Les citoyens, même les plus pauvres, gratifiaient de quelque monnaie les prêtres de la déesse, là où passait son cortège.

— 3. *Umbrantes*. Ils ombrageaient en quelque sorte tout le cortège sous une pluie de roses.

— 4. *Curætas*. Il y avait deux sortes de Curètes : les Curètes crétois ou Corybantes, prêtres de Jupiter, et qui l'avaient, dit-on, nourri dans son enfance, et les Curètes phrygiens, prêtres de Cybèle. Ces deux collèges religieux se rattachaient l'un à l'autre.

— 5. *Pueri*. Les Corybantes, à cette époque, étaient enfants eux-mêmes.

— 6. *Propterea*, pour ce motif, c'est-à-dire, pour rappeler leur affiliation aux Curètes crétois.

— 7. *Aut*. Seconde explication proposée par le poète.

Voyez encore les passages suivants : sur la nature des dieux (614-659) ; sur les combinaisons possibles des atomes (687-709) ; les atomes ne sont pas colorés (791-809) ; les corps doués de sentiment sont formés d'atomes insensibles (864-881) ; la mort et la douleur n'est qu'un déplacement d'atomes ; or les atomes par eux-mêmes sont insensibles (913-971).

IV.

Page 66 : 1. *Oriundi*. Scandez *ōriūndi*. La voyelle *i* forme une diphthongue avec la syllabe *un* qui suit.

— 2. *Ille*, le ciel dont l'idée est comprise dans *cælesti*. Par un idiotisme fréquent, *ille* se rapporte à l'attribut *pater*.

— 3. *Pabula quum præbet*. La terre peut être regardée comme la mère des animaux, non parce qu'elle les enfante de son sein, mais parce qu'elle les nourrit.

— 4. *Cæli... receptant*. Il s'opère une décomposition qui rend à la terre les principes solides, et au ciel les principes humides et subtiles.

— 5. *Potesse*, infinitif archaïque pour *posse*.

Page 68 : 1. *Significant*. Ce sont les mêmes éléments qui, diversement combinés, engendrent tout le corps de l'univers.

— 2. *Si non... consimilis*. Ce sont presque toujours les mêmes signes qui composent les mots les plus différents.

V.

Page 70 : 1. *Vehementer*. Les deux premières syllabes de ce mot forment une seule syllabe qui est longue.

— 2. *Molitur*. Lucrèce ne se dissimule pas qu'il aura quelque peine à faire accepter cette doctrine de la pluralité des mondes.

— 3. *Magis*, plus difficile d'abord qu'elle ne le devient ensuite.

— 4. *Ante*, avant que ce spectacle frappât leurs regards.

— 5. *Tibi*, explétif. Le sens est : tu peux voir que.

— 6. *Nemo*. Il est indispensable, pour faire le mot à mot de cette phrase de résoudre *nemo* en *non quisque*.

Page 72. *Magis acri*. L'attention doit être d'autant plus vive que la doctrine est plus nouvelle.

Page 74 : 1. *Arido*. L'éther embrasse la terre avec une sorte d'avidité comme s'il craignait qu'aucune parcelle ne s'en échappât dans l'espace infini.

— 2. *Geni*, infinitif archaïque pour *gigni*.

— 3. *Vis... et natura*, hendiadyin poétique pour *vis naturæ*.

Voyez encore le passage sur l'accroissement et le dépérissement successif des êtres (1106-1128).

VI.

Page 74 : 1. *Necquicquam*. Un temps viendra où les corps ne pourront plus renouveler leurs principes en s'alimentant aux sources de la nature.

— 2. *Venæ*, les canaux par lesquels la sève nourricière se distribue.

— 3. *Perpetiuntur*. Ces veines sont obstruées par l'effet de la vieillesse et ne peuvent plus recevoir une quantité suffisante de sucs nourriciers.

Page 76 : 1. *Animalia... creat*. Épicure croyait à une création permanente, mais, selon Lucrèce, la nature ne produisait plus que des êtres moins grands, ce qui indiquerait qu'elle dégénère.

— 2. *Funis* est employé ici au féminin (exemple peut-être unique), à moins qu'on ne suppose qu'*aurea* se rapporte à *sæcla*, au temps de l'âge d'or, ce qui est peu vraisemblable. Lucrèce fait sans doute ici allusion à cette chaîne d'or dont parle Homère au huitième livre de l'Illiade, et le long de laquelle Jupiter aurait laissé tomber du ciel tous les êtres qui devaient peupler la terre.

— 3. *Nec.... crearunt*. Allusion au système de Thalès qui enseignait que l'eau est le principe universel.

— 4. *Suppeditati*. Le passif de *suppeditare* ne s'emploie d'ordinaire qu'avec un nom de chose pour sujet. Il est ici dans le sens de *rebus suppeditatis*. — *Seris*, les champs qui ne produisent que tardivement, après de longs efforts.

— 5. *Argent*, est pris dans le sens neutre pour *argentur*.

Page 78 : 1. *Pietate repletum*. Le laboureur attribue à la piété de ses ancêtres la prospérité dont ils jouissaient.

— 2. *Ad scopulum*. C'est l'écueil où doit se briser le monde que le poète compare ici à un navire en détresse. Toutefois beaucoup de commentateurs lisent *ire ad copulum*, aller au tombeau. *Copulus* signifie cercueil.

ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE TROISIÈME.

I. Le poète s'élance, à la suite d'Épicure, au sein des vérités éternelles. Il voit les dieux dans leur immuable sérénité, et les révolutions célestes qui s'accomplissent à travers l'espace infini.

II. La crainte de la mort préoccupe tous les esprits; elle est la source réelle de la plupart des passions coupables qui nous assiègent. Le seul moyen de s'affranchir de cette terreur, c'est d'étudier la Nature.

III. Le poète étudie les relations de l'âme et du corps. L'intelligence de l'homme croît et décroît avec ses forces physiques.

IV. La Nature répond aux plaintes de ceux qui regrettent la brièveté de la vie; et le poète nous montre que les prétendus supplices du Tartare ne sont qu'une allégorie, et n'existent réellement que dans notre vie morale. Enfin il nous exhorte de nouveau à nous adonner à l'étude de la Nature, pour bannir cette vaine terreur de la mort.

LIVRE TROISIÈME.

I. — BIENFAITS DE LA PHILOSOPHIE D'ÉPIQUE.

(V. 1-30.)

Et tenebris tantis¹ tam clarum extollere lumen
Qui primus² potuisti, illustrans comoda vitæ,
Te sequor, o Graiæ gentis decus, inque tuis nunc
Fixa pedum pono pressis vestigia signis,
Non ita certandi cupidus, quam propter amorem,
Quod te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cycnis³? Aut quidnam tremulis facere artibus hædi
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis?
Tu, pater, es rerum inventor; tu patria⁴ nobis
Suppeditas præcepta, tuisque ex, inclute, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea⁵ dicta,
Aurea, perpetua semper dignissima vita.

I

O toi, l'ornement de la Grèce, toi qui le premier portas la lumière au milieu des ténèbres pour éclairer l'homme sur ses vrais intérêts, je suis tes pas, j'ose marcher sur tes traces; mais comme ton disciple, et non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, et le chevreau tremblant s'élançer dans la carrière comme le coursier vigoureux? O mon père! ô génie créateur! quelles sages leçons tu donnes à tes enfants! L'abeille ne cueille pas plus de miel dans les bois fleuris que nous ne puisons de vérités précieuses dans tes écrits divins, dignes d'être médités à jamais.

LIVRE TROISIÈME.

I. — BIENFAITS DE LA PHILOSOPHIE D'ÉPIURE.

O decus gentis Graiæ,
qui primus potuisti
extollere
e tenebris tantis
lumen tam clarum,
illustrans
commoda vitæ,
sequor te,
ponoque nunc
in tuis signis pressis
vestigia pedum fixa,
non ita cupidus certandi,
quam propter amorem,
quod aeo imitari te.
Quid enim hirundo
contendat cygnis?
Aut quidnam hædi
possint facere in cursu
artubus tremulis
consimile
ac vis equi fortis?
Tu, pater,
es inventor rerum ;
tu suppeditas nobis
præcepta patriæ ;
utque apes libant omnia
in saltibus floriferis,
itidem nos, inclute,
depascimur dicta aurea
ex tuis chartis,
aurea dignissima semper
vita perpetua.

O gloire de la nation grecque,
toi qui le premier as pu
faire-sortir
de ténèbres si-grandes
une lumière si éclatante,
mettant-au-grand-jour [vie heureuse],
les avantages de la vie (ce qui fait la
je te suis,
et je pose maintenant
sur tes traces foulées par moi
les plantes de mes pieds que j'enfonce,
non tellement désireux de rivaliser,
qu'à cause de mon désir,
parce que je suis-avide de t'imiter.
En quoi comment) en effet l'hirondelle
lutterait-elle avec les cygnes?
Ou quelle chose les chevreaux
pourraient-ils faire dans la course
avec leurs membres tremblants
de semblable [sier fongueux ?
et (à ce que fait) la force d'un cour-
Toi, ô père, [tème) ;
tu es l'inventeur de ces choses (de ces sys-
toi tu donnes à nous
des préceptes paternels ;
et comme les abeilles goûtent à tout
dans les pâturages-boisés fleuris,
du même nous. illustre mortel,
nous nous repaissons des paroles d'-or
tirées de tes écrits,
paroles d'-or, très-dignes à-tout-jamais
d'une existence éternelle.

Nam, simul ac ratio tua cœpit vociferari,
 Naturam rerum divina mente coortam¹,
 Diffugiunt animi terrores; mœnia mundi
 Discedunt²; totum video per inane geri res;
 Apparet Divum numen³, sedesque quietæ,
 Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
 Adspergunt, neque nix, acri concreta pruina,
 Cana cadens violat : semperque innubilus æther
 Integit, et large diffuso lumine ridet.
 Omnia suppeditat porro Natura, neque ulla
 Res animi pacem delibat tempore in ullo.
 At contra nusquam apparent Acherusia templa;
 Nec tellus obstat⁴, quin omnia dispiciantur,
 Sub pedibus quæcunque infra per inane geruntur.
 His tibi me rebus⁵ quædam divina voluptas
 Percipit atque horror⁶, quod sic Natura tua vi
 Tam manifesta patet ex omni parte relecta.

Ta sagesse proclame les lois de la Nature, telles que les a conçues ton génie divin; et déjà les terreurs de la Superstition s'évanouissent; les limites du monde disparaissent; je vois l'univers se former au milieu du vide; je vois la cour des dieux, dans ces tranquilles demeures qui ne sont jamais ébranlées par les vents, ni troublées par les orages, que respectent les flocons de la neige condensés par le froid piquant, qu'enveloppe sans cesse un air pur, et où brille une lumière qui se répand au loin. C'est à ces intelligences célestes que la Nature prodigue tous ses biens. Rien ne peut en aucun temps altérer la paix de leurs âmes. D'un autre côté, les espaces de l'Achéron s'évanouissent; la terre n'est plus un obstacle qui nous empêche de voir ce qui se passe sous nos pieds dans le vide. Ces grands objets m'inspirent une volupté divine, et j'éprouve un saint frémissement en considérant par quels heureux efforts tu as su déchirer le voile dont se couvrait la Nature.

Nam, simul ac
 tua ratio coepit
 vociferari naturam rerum
 coortam mente divina,
 terrores animi diffugiunt;
 mœnia mundi discedunt;
 video res geri
 per inane totum;
 numen Divum apparet,
 sedesque quietæ,
 quas neque venti
 concutiunt,
 neque nubila
 adspergunt nimbis,
 neque cana nix,
 concreta pruina acri,
 violat cadens;
 ætherque innubilis
 integit semper,
 ridetque
 lumine diffuso large.
 Porro Natura
 suppeditat omnia,
 neque ulla res
 delibat in ullo tempore
 pacem animi.
 At contra
 templa Acherusia
 apparent nusquam;
 nec tellus obstat,
 quin omnia
 quæcunque geruntur
 per inane
 infra sub pedibus,
 dispiciantur.
 Quædam voluptas divina
 atque horror
 percipit me tibi
 his rebus,
 quod natura patet sic
 tam manifesta,
 relecta ex omni parte
 tua vi.

Car, dès que
 ta raison a commencé
 à proclamer la nature des choses
telle qu'elle est sortie de ton esprit divin,
 les terreurs de l'âme fuient-ça-et-là,
 les murailles du monde se retirent;
 je vois les choses se passer
 à travers le vide entier;
 la puis-ance des dieux apparaît,
 et leurs demeures paisibles,
 que ni les vents
 n'ébranlent,
 ni les nuages
 n'arrosent par les pluies,
 ni la blanche neige,
 condensée par une gelée piquante,
 ne viole en tombant;
 et que l'éther sans-nuages
 couvre toujours,
 et *cet éther* a-un-aspect-riant [au-loin.
 par la lumière répandue en-tous-sens
 En outre la Nature
 fournit tout *aux dieux*,
 ni aucune chose
 n'effleure en aucun temps
 la paix de leur esprit.
 Mais au contraire
 les espaces de-l'-Achéron
 n'apparaissent nulle-part;
 ni la terre n'empêche
 que toutes les choses
 toutes-celles-qui se-font
 à travers le vide
 au-dessous sous nos pieds,
 ne soient-nettement-aperçues.
 Une certaine volupté divine
 et le frisson
 saisit moi pour toi [ces vérités),
 par ces choses (quand je me pénètre de
 parce que la nature est-ouverte ainsi
 si manifeste,
 dévoilée de toute part
 par ta force (ton génie).

II. — LA CRAINTE DE LA MORT EST LA SOURCE DE TOUS
NOS MAUX.

[V. 35-42, 48-93.]

Jam metus ille foras præceps Acheruntis agendus,
Funditus humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Nam quod sæpe¹ homines morbos magis esse timendos,
Infamemque ferunt vitam, quam Tartara lethi;

Extorres idem patria, longeque fugati
Conspectu ex hominum, scœdati crimine turpi,
Omnibus ærumnis affecti denique, vivunt² :
Et, quocunque tamen miseri venere, parentant,
Et nigras mactant pecudes, et Manibu' Divis³
Inferias mittunt; multoque in rebus acerbis
Acrius⁴ advertunt animos ad religionem :
Quo magis in dubiis hominem spectare periculis
Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit.
Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur; et eripitur persona, manet res.

II

Maintenant il faut chasser au loin la crainte de l'Achéron, cette chimère qui empoisonne le bonheur dans sa source, qui répand sur tout la teinte lugubre de la mort, et qui ne nous laisse jouir d'aucune volupté pure et sans mélange.

Vous trouverez souvent des hommes qui vous diront que la douleur et l'infamie sont plus à craindre que les abîmes de la mort.... Mais considérez ces mêmes hommes bannis de leur patrie, proscrits de la société, flétris par des accusations infamantes, en proie aux peines les plus amères; ils vivent pourtant; et en quelque lieu qu'ils traînent leurs malheurs, ils y célèbrent des funérailles, ils égorgent des brebis noires. Ils sacrifient aux dieux mânes; l'adversité réveille encore plus vivement dans leurs esprits toutes les idées religieuses. Ce sont donc les dangers qui nous apprennent à juger les hommes. C'est alors seulement que la vérité sort du cœur; le masque tombe, et l'homme se montre à nu.

II. — LA CRAINTE DE LA MORT EST LA SOURCE DE TOUS
NOS MAUX.

Jam illo metus Acheruntis
qui turbat funditus ab imo
vitam humanam,
suffundens omnia
nigrore mortis,
neque relinquit
ullam voluptatem
esse liquidam puramque,
agendus præceptis foras.

Nam quod homines
ferunt sæpe
morbos
esse magis timendos,
vitamque infamem
quam Tartara lethi;

.....
.....
idem extorres patria,
fugatique longe
ex conspectu hominum,
scædati crimine turpi,
denique affecti
omnibus ærumnis,
vivunt :

et, tamen
quocumque miseri
venere,
parentant,
et mactant pecudes nigras ;
et mittunt inferias

Divis Manibus ;
advertuntque animos
multo acrius
ad religionem
in rebus acerbis.

Quo convenit magis
spectare hominem
in periculis dubiis,
noscereque
in rebus adversis
qui sit.

Nam tum demum
voces veræ
ejiciuntur ab imo pectore,

Maintenant cette crainte de l'Achéron
qui trouble complètement par la base
la vie humaine,
couvrant toutes les choses
de la couleur-noire de la mort,
et qui ne laisse
aucun plaisir

être pur et sans-mélange, [hors.
est devant être poussée en-avant au-de-

Car quant à ce que les hommes
proclament souvent
les maladies
être plus à-craindre,
et une vie déshonorée être plus à-craindre
que le Tartare séjour de la mort ;

.....
.....
ces mêmes hommes bannis de leur patrie,
et chassés au-loin
de la présence des hommes,
souillés par une accusation infamante,
enfin frappés
par toutes les peines,
vivent (consentent à vivre) :

et, cependant
en-quelque-lieu-que ces malheureux
soient venus,
ils font-des-sacrifices-pour-leurs-parents,
et immolent des brebis noires ;
et envoient des offrandes-de-propitiation
aux dieux mânes ;

et ils tournent leurs esprits
bien plus vivement
vers la religion
dans les circonstances pénibles.

Par quoi (c'est pourquoi) il convient da-
de considérer un homme [avantage
dans les périls d'une-issue-douteuse,
et d'apprendre-à-connaître
dans les circonstances contraires
quel il est.

Car alors seulement
des paroles sincères
s'échappent du fond du cœur,

Denique¹ avarities et honorum cæca cupido,
 Quæ miseros² homines cogunt transcendere fines
 Juris, et interdum socios scelerum atque ministros,
 Noctes atque dies niti præstante labore
 Ad summas emergere opes; hæc volnera vitæ,
 Non minimam partem, mortis formidine aluntur.
 Turpis enim fama, et contemptus, et acris egestas,
 Semota ab dulci vita stabilique videntur,
 Et quasi jam lethi portas cunctarier ante³ :
 Unde homines, dum se, falso terrore coacti,
 Refugisse volunt, longe longeque recesse⁴,
 Sanguine civili rem conflant; divitiasque
 Conduplicant avidi, cædem cæde accumulantes;
 Crudeles gaudent in tristi funere fratris⁵,
 Et consanguineum mensas odere timentque⁶.

Consimili ratione ab eodem sæpe timore⁷
 Macerat invidia : ante oculos illum esse potentem,
 Illum adspectari, claroque incedere honore,
 Ipsi se in tenebris volvi cænoque queruntur.

Enfin l'avarice et l'aveugle désir des honneurs, ces passions qui tourmentent l'homme et le poussent à franchir les bornes de l'équité, qui lui font entreprendre ou partager des crimes, qui l'assujettissent nuit et jour aux plus durs travaux pour s'élever à la fortune; ces poisons de la société, c'est en grande partie la crainte de la mort qui les verse dans nos âmes. L'ignominie, le mépris et l'indigence paraissent incompatibles avec une vie douce et tranquille. On les regarde comme le cortège de la mort. C'est pour se dérober à ces lugubres avant-coureurs que l'homme en proie à de fausses alarmes cimente sa fortune du sang de ses concitoyens, accumule des trésors en accumulant des crimes, suit avec joie les funérailles de son frère, et craint de s'asseoir à la table de ses proches.

C'est encore la crainte de la mort qui ronge le cœur de l'envieux. Il se plaint que les distinctions et la puissance soient pour les grands de la terre, et pour lui la fange et l'avilissement; une partie de ces

et persona eripitur,
res manet.

Denique avarities
et cupido cæca honorum
quæ cogunt
homines miseros
transcendere fines juris,
et interdum socios
atque ministros scelerum
niti noctes atque dies
labore præstante
emergere ad summas opes;
hæc volnera vitæ
aluntur
non partem minimam
formidine mortis.
Fama enim turpis
et contemptus,
et acris egestas
videntur semota
ab vita dulci stabilique,
et quasi cunctarier jam
ante portas lethi:
unde, dum homines,
coacti terrore falso,
volunt se refugisse,
recesse longo longæque,
conflant rem
sanguine civili;
avidique
conduplicant divitias;
accumulantes cædem cæde;
crudeles gaudent
in tristi funere fratris;
et odere timentque
mensas consanguineum.

Ratione consimili
invidia macerat sæpe
ab eodem timore:
queruntur
illum esse potentem
ante oculos,
illum adspectari,
et incedere honore claro,
ipsi se volvi
in tenebris cœnoque.
Iutereunt partim

et le masque est arraché,
la chose (la réalité) reste.

Enfin la cupidité
et la passion aveugle des honneurs
qui poussent
les hommes malheureux
à franchir les limites du droit,
et parfois complices
et instruments des crimes
à s'efforcer les jours et les nuits
par un travail énergique
de s'élever aux plus grandes richesses;
ces blessures de la vie
sont entretenues
non pour une partie très-petite
par la crainte de la mort.
En effet une renommée honteuse (flétrie)
et le mépris,
et l'âpre indigence
paraissent être éloignés
d'une vie douce et tranquille,
et comme hésiter (attendre) déjà
devant les portes du trépas. :
d'où, tandis que les hommes,
poussés par une terreur non-fondée,
veulent eux-mêmes s'être éloignés,
et s'être écartés loin et loin,
ils enflent leur fortune
par le sang de-leurs-concitoyens;
et avides
il doublent leurs richesses,
accumulant meurtre sur meurtre;
cruels ils se réjouissent [frère;
à-propos-des tristes funérailles de leur
et ils haïssent et craignent
les tables de leurs proches.

D'une manière semblable
l'envie les mine souvent
par-suite-de la même peur :
ils se plaignent
celui-là (tel ou tel) être puissant
devant leurs yeux,
celui là (tel ou tel) être regardé,
et s'avancer avec un honneur brillant,
et eux-mêmes se plaignent soi être roulés
dans les ténèbres et dans la fange.
ils périssent en-partie

Intereunt partim statuarum et nominis ergo :
 Et sæpe usque adeo, mortis formidine¹, vitæ
 Percipat humanos odium lucisque videndæ,
 Ut sibi consciscant morenti pectore lethum,
 Obliti fontem curarum hunc esse timorem²;
 Hunc vexare pudorem, hunc vincula amicitiaï
 Rumpere, et in summa pietatem evertere fundo :
 Nam jam sæpe homines patriam etrosque parentes
 Prodiderunt, vitare Acherusia templa petentes.

Nam, veluti³ pueri trepidant, atque omnia cæcis
 In tenebris metuunt, sic nos in lucæ timemus
 Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis, quam
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
 Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est
 Non radii solis, neque lucida tela diei
 Discussant, sed Naturæ species, ratioque.

III. — RAPPORTS INTIMES DE L'ÂME ET DU CORPS.

(V. 448-455, 460-462, 464-470, 475-483, 488-504.)

. . . . Velut infirmo pueri teneroque vagantur
 Corpore, sic animi sequitur¹ sententia tenuis :

malheureux s'immolent au désir d'un vain nom et d'une statue. La crainte de la mort inspire à d'autres un tel dégoût pour la vie, que souvent leur désespoir arme leurs mains contre eux-mêmes. Hélas! ils ignorent que la source de leurs peines est cette crainte même de la mort; que c'est elle qui fait violence à l'honneur, qui brise les liens de l'amitié, et qui soule aux pieds la Nature elle-même. En effet, n'a-t-on pas vu souvent des hommes trahir leur patrie, leurs parents, leurs devoirs les plus saints pour éviter la mort?

Les enfants s'effrayent de tout pendant la nuit, et nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour bannir ces alarmes, pour dissiper ces ténèbres, il est besoin, non des rayons du soleil, ni de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature.

III

Dans l'enfance, une machine frêle et délicate sert de berceau à un esprit aussi faible qu'elle. L'âge, en fortifiant les membres, mûrit

ergo statuarum et nominis,
 et sæpe odium vitæ
 videntæque lucis
 percipit humanos,
 formidine mortis,
 usque adeo ut
 pectore mœrenti
 consciscant sibi lethum,
 obliti hunc timorem
 esse fontem curarum,
 hunc vexare pudorem,
 hunc rumpere
 vincula amicitiaï,
 et in summa
 evert-re pietatem fundo ;
 nam sæpe jam
 homines petentes vitare
 templa Acherusia,
 pro sid-runt patriam
 parentesque caros.

Nam velut pueri
 trepidant,
 atque metuunt omnia
 in tenebris cæcis,
 sic nos timemus interdum
 in luce
 quæ sunt metuenda
 nihilo magis,
 quam quæ pueri pavitant
 in tenebris,
 finguntque futura.
 Igitur est necesse
 non radii solis,
 neque tela lucida diei,
 sed species Naturæ
 ratioque
 discutiant
 hunc terrorem animi
 tenebrasque.

pour des statues et un nom,
 et souvent le dégoût de la vie
 et de voir la lumière
 saisit les humains,
 par la crainte de la du trépas,
 jusqu'à un-tel-point que
 leur cœur étant affligé
 ils se donnent la mort,
 ayant oublié cette crainte,
 être la source des soucis,
 cette crainte violer l'honneur,
 cette crainte briser
 les liens de l'amitié,
 et enfin
 renverser la piété de sa base :
 car souvent déjà
 les hommes cherchant à éviter
 les espaces de-l'-Achéron,
 ont trahi leur patrie

[chers.
 et leurs parents qui devraient leur être

Car de-même-que les enfants
 tremblent,
 et craignent toutes choses
 dans les ténèbres obscures,
 ainsi nous nous craignons parfois
 à la lumière (en plein jour)
 des choses qui ne sont à craindre
 en rien plus,
 que celles dont les enfants s'effrayent
 dans les ténèbres,
 et qu'ils se figurent devoir arriver.
 Donc il est nécessaire
 non que les rayons du soleil,
 ni les traits lumineux du jour,
 mais que le spectacle de la Nature
 et que la réflexion
 dissipent
 cette terreur de l'esprit
 et ces ténèbres.

III. — RAPPORTS INTIMES DE L'ÂME ET DU CORPS.

Velut pueri vagantur
 corpore infirmo teneroque,
 sic sententia animi
 sequitur tenuis.
 Iude, ubi ætas adolevit

De-même-que les enfants errent
 avec un corps faible et délicat,
 ainsi la pensée de l'esprit (la faculté de
 suit faible.
 Puis, quand l'âge s'est accru

[penser

Inde, ubi robustis adolevit viribus ætas,
 Consilium quoque majus, et auctior est animi vis :
 Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
 Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
 Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque :
 Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.

Huc accedit, uti videamus, corpus ut ipsum
 Suscipere immanes morbos durumque dolorem,
 Sic animum curas acres, luctumque, metumque¹.

Quin etiam² morbis in corporis avius errat
 Sæpe animus : dementit enim, deliraque fatur ;
 Interdumque gravi lethargo fertur in altum
 Æternumque³ soporem, oculis nutuque cadenti :
 Unde neque exaudit voces, neque noscere vultus
 Illorum potis est, ad vitam qui revocantes
 Circumstant, lacrymis rorantes ora genasque.

Denique cur⁴, hominem quum vini vis penetravit

aussi l'intelligence et augmente la vigueur de l'âme. Ensuite, quand l'effort puissant des années a courbé le corps, émoussé les organes, et épuisé les forces, le jugement chancelle, et l'esprit s'embarrasse comme la langue. Enfin tous les ressorts de la machine manquent à la fois....

Ajoutez que l'esprit est tourmenté par les soucis, la tristesse et l'effroi, comme le corps par la douleur et la maladie. . . .

Ne voyons-nous pas même souvent dans les maladies du corps, la raison s'égarer, la démence et le délire s'emparer de l'âme? Quelquefois une violente léthargie la plonge dans un assoupissement profond et sans fin. Les yeux se ferment, la tête n'a plus de soutien. Le malade n'entend point la voix, ne reconnaît point les traits de ses parents en larmes qui entourent son lit et s'efforcent de réveiller en lui le sentiment....

Enfin, lorsque le vin, cette liqueur active, s'est rendu maître de

viribus robustis,
 consilium quoque majus,
 et vis animi
 est auctior.
 Post, ubi corpus
 jam quassatum est
 viribus validis ævi,
 et artus ceciderunt
 viribus obtusis,
 ingenium claudicat,
 linguaque delirat
 mensque :
 omnia deficiunt,
 atque desunt uno tempore.

.....

Huc accedit uti,
 ut videamus corpus ipsum
 suscipere morbos immanes
 doloremque durum,
 sic animum
 curas acres,
 luctumque metumque.

.....

Quin etiam
 in morbis corporis
 animus errat sæpe avius :
 dementit enim,
 faturque delira ;
 interdumque fertur
 lethargo gravi
 in soporem altum
 æternumque,
 oculis nutuque
 cadenti :
 unde
 neque exaudit voces,
 neque est potis
 noscere vultus illorum
 qui, revocantes ad vitam,
 circumstant,
 rorantes ora genasque
 lacrymis.

Denique cur,
 quum vis acris vini
 penetravit hominem,

par des forces robustes,
 l'intelligence aussi est plus grande,
 et la force de l'esprit
 est plus développée.
 Puis, quand le corps
 a déjà été ébranlé
 par les forces puissantes de l'âge,
 et que les membres sont tombés (se sont
 les forces étant émoussées, [affaïssés])
 l'esprit boite (perd sa solidité),
 et la langue extravague
 ainsi-que l'intelligence :
 toutes les choses manquent, [temps,
 et sont-défaut dans un seul et même

.....

A cela s'ajoute que,
 comme nous voyons le corps lui-même
 subir des maladies terribles
 et une souffrance cruelle,
 ainsi nous voyons l'esprit subir
 des soucis vifs (cuisants),
 et la douleur et la crainte.

.....

Bien plus
 dans les maladies du corps
 l'esprit erre souvent égaré :
 il entre-en-dém-ence en effet
 et dit des choses extravagantes ;
 et quelquefois il est porté
 par une léthargie pesante
 dans un sommeil profond
 et éternel,
 les yeux et la tête-qui-chancelle
 tombant (s'affaissant) :
 d'où (du fond de ce sommeil,
 ni il n'entend les voix,
 ni il n'est capable
 de reconnaître les visages de ceux
 qui, le rappelant à la vie,
 se-tiennent-autour-de lui,
 arrosant leurs visages et leurs joues
 de larmes.

Enfin pourquoi,
 lorsque la force vive du vin
 a pénétré dans l'homme,

Aeris, et in venas discessit diditus ardor,
 Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
 Crura vacillanti, tardeseit lingua, madet mens,
 Nant oculi, clamor, singultus, jurgia gliscunt,
 Et jam cetera de genere hoc quæcunque sequuntur?
 Cur ea sunt, nisi quod vehemens violentia vini
 Conturbare animam consuevit corpore in ipso?

• • • • •
 Quin etiam, subita vi morbi¹ sæpe coactus,
 Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu
 Concidit, et spumas agit, ingemit, et tremit artus ;
 Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat
 Inconstanter, et in jactando membra fatigat.
 Nimirum, quia vis morbi, distracta per artus,
 Turbat agens animam, spumans ut in æquore salso
 Ventorum validis fervere viribus unda,
 Exprimitur porro gemitus, quia membra dolore
 Afficiuntur, et omnino quod semina vocis²

l'homme, et a fait couler le feu dans ses veines brûlantes, pourquoi ses membres sont-ils pesants, sa démarche incertaine, ses pas chancelants, sa langue embarrassée, son âme noyée, ses yeux obscurcis? Pourquoi ces clameurs, ces hoquets, ces querelles et ces disputes, enfin tous les désordres que l'ivresse traîne à sa suite? Que signifie tout cela? sinon que la force du vin attaque l'âme elle-même au fond de nos corps?

Mais voici un autre spectacle : c'est un malheureux attaqué d'un mal subit, qui tombe tout à coup à nos pieds, comme frappé de la foudre. Sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent ; hors de lui, il se roidit, se débat ; sa respiration est pénible et irrégulière ; il s'épuise et s'agite en tout sens. C'est que la violence du mal répandu dans les membres pénètre jusqu'à l'âme et la trouble, comme le souffle d'un vent impétueux fait bouillonner les flots écumeux de la mer. Un gémissement sort de la poitrine ; c'est la douleur qui l'arrache ; les éléments de la voix, chassés tous ensemble,

ardorque diditus
 discessit in venas,
 gravitas membrorum
 consequitur,
 crura præpediuntur
 vacillanti,
 lingua tardescit,
 mens madet,
 oculi nant,
 clamor, singultus, jurgia
 gliscunt,
 et jam cetera de hoc genere
 quæcumque sequuntur?
 Cur ea sunt,
 nisi quod
 violentia vehemens vini
 consuevit
 conturbare animam
 in corpore ipso?

Quin etiam,
 sæpe aliquis coactus
 vi subita morbi,
 ut ietu fulminis,
 concidit
 ante nostros oculos,
 et agit spumas,
 ingemit,
 et tremit artus;
 desipit,
 extentat nervos,
 torquetur,
 anhelat inconstanter,
 et fatigat membra
 in jactando.
 Nimirum,
 quia vis morbi
 distracta per artus
 turbat animam agens,
 ut in æquora salso
 unda spumans fervescit
 viribus validis ventorum.
 Gemitus porro exprimitur,
 quia membra
 afficiuntur dolore,
 et quod semina vocis
 eliciuntur omnino,
 et glomerata

et que la chaleur distribuée
 s'est répandue dans les veines,
 la pesanteur des membres
 suit-elle (en est-elle la conséquence),
 pourquoi les jambes sont-elles embar-
 pour l'homme chancelant, [rassées,
 pourquoi la langue devient-elle lente,
 pourquoi l'esprit est-il noyé,
 pourquoi les yeux nagent-ils,
 pourquoi le cri, les loquats, les débats
 augmentent-ils, [ce genre
 et en outre toutes-les-autres-choses de
 toutes-celles-qui suivent l'ivresse?
 Pourquoi ces déordres ont-ils-lieu,
 si-ce-n'est parce que
 la violence intense du vin
 a-coutume
 de troubler l'âme
 dans le corps même?

Bien plus,
 souvent quelqu'un contraint
 par la violence soudaine d'une maladie,
 comme par un coup de foudre,
 tombe
 devant nos yeux, [écume),
 et pousse (rejette) des écumes (de l'é-
 gémît,
 et tremble de ses membres;
 il-a-le-délire,
 il roidit les uerss,
 il se-tord, [irrégulière,
 il respire-péniblement d'une-manière-
 et fatigue ses membres
 en s'agitant (dans des convulsions).
 Rien-d'étonnant,
 parce que la force de la maladie
 répandue à travers les membres
 trouble l'âme en la poussant dehors,
 comme dans la plaine salée
 l'onde écumante bouillonne
 sous les forces puissantes des vents.
 Un gémissement alors est arraché,
 parce que les membres
 sont frappés par la souffrance,
 et parce que les éléments de la voix
 sont attirés-au-dehors entièrement,
 et s'étant accumulés

Eliciuntur, et ore foras glomerata feruntur
 Qua quasi consuerunt, et sunt munita viai¹,
 Desipientia fit, quia vis animi atque animai²
 Conturbatur, et, ut docui³, divisa seorsum
 Disjectatur, eodem illo distracta veneno⁴.
 Inde, ubi jam morbi reflexit⁵ causa, reditque
 In latebras ater corrupti corporis humor⁶;
 Tum quasi talipedans primum consurgit, et omnes
 Paulatim redit in sensus, animamque⁷ receptat.

IV. — LA MORT EST UN ASILE CONTRE LES AGITATIONS,
 LES DOULEURS ET LES DÉGOUTS DE LA VIE.

(V. 911-1088.)

. . . . Si vocem rerum Natura repente
 Mittat, et hoc aliquoi nostrum¹ sic increpet ipsa :
 « Quid tibi tantopere est, mortalis, quo l nimis ægris
 Luctibus indulges? Quid mortem congemis, ac illes?
 Nam si grata fuit tibi vita anteacta priorque,
 Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,
 Commoda perfluxere, atque ingrata interiere,
 Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,
 Æ quo animoque capis securam, stulte, quietem?

se précipitent en foule par le canal qu'ils trouvent ouvert, et que l'habitude leur a rendu familier. La démence naît du trouble de l'esprit et de l'âme, qui, séparés par la violence du mal, exercent en désordre leurs facultés. Mais quand les humeurs qui causaient la maladie ont repris un autre cours, quand le noir poison est rentré dans ses réservoirs cachés, le malheureux se relève d'abord en chancelant, et recouvre peu à peu l'usage des sens et de la raison.

IV

Si la Nature élevait tout à coup la voix, et nous faisait entendre ces reproches : « Mortel, pourquoi te désespérer ainsi? Pourquoi
 « gémir et pleurer aux approches de la mort? Si tu as passé jus-
 « qu'ici des jours agréables, si ton âme n'a pas été un vase sans
 « fond où se soient perdus les plaisirs et le bonheur, que ne sors-
 « tu de la vie comme un convive rassasié? Insensé! que n'acceptes-

feruntur foras ora
 qua quasi consuerunt,
 et qua sunt munita viai.
 Desipientia fit,
 quia vis
 animi atque animæ
 conturbatur,
 et divisa, ut docui,
 disjectatur seorsum,
 distracta
 illo eodem veneno.
 Inde, ubi jam
 causa morbi reflexit,
 humorque ater
 corporis corrupti
 redit in latebras,
 tum consurgit primum
 quasi talipedans,
 et redit paulatim
 in omnes sensus,
 receptatque animam.

sont portés au-dehors par la bouche
 par où ils ont en quelque sorte coutume,
 et par où sont les parties tracées de la
 La déraison a-lien, [route.
 parce que la force
 de l'esprit et de l'âme
 est troublée,
 et divisée, comme je l'ai enseigné,
 est-jetée ça-et-là séparément,
 désunie
 par ce même poison.
 Par-suite, dès que déjà
 la cause de la maladie s'est éloignée,
 et que l'humeur noire
 d'un corps corrompu
 retourne dans des réservoirs-cachés,
 alors il (le malade) se lève d'abord
 comme chancelant,
 et rentre peu-à-peu
 dans l'usage de tous ses sens,
 et recouvre la vie.

IV. — LA MORT EST UN ASILE CONTRE LES AGITATIONS,
 LES DOULEURS ET LES DÉGOUTS DE LA VIE.

Si Natura rerum
 mittat repente vocem,
 et ipsa increpet sic hoc
 aliquoi nostrum:
 Quid est tibi tantopere,
 mortalis,
 quod indulges luctibus
 nimis ægris?
 Quid congemis mortem,
 ac fies?
 Nam si vita
 antea tibi priorque
 fuit grata tibi,
 et omnia commoda
 non perfluxere,
 quasi congesta,
 in vas pertusum,
 atque interiore ingrata,
 cur non recedis,
 ut conviva plenus vitæ,
 stultique,
 capis animo æquo

Si la Nature des choses
 émettait (élevait) soudain la voix,
 et qu'elle-même fit-entendre ainsi ceci
 à quelqu'un de nous:
 Qu'y a-t-il pour toi tant,
 mortel,
 pour que tu t'abandonnes à des plaintes
 trop chagrines?
 Pourquoi gémis-tu sur la mort,
 et pleures-tu?
 Car si la vie
 passée-antérieurement et précédente
 a été agréable pour toi,
 et si tous les avantages
 n'ont pas coulé-à-travers,
 comme entassés
 dans un vase troué,
 et n'ont pas disparu non-agréables,
 pourquoi ne t'éloignes-tu-pas,
 comme un convive plein de la vie,
 et insensé, [tranquille
 pourquoi ne prends-tu pas d'un esprit

Sin ea¹, quæ fructus cunquæ es, periere profusa,
 Vitæque in offensus est; cur amplius addere quæris,
 Rursum quod pereat male et ingratum occidat omne?
 Nec potius vitæ finem facis atque laboris²?

Nam tibi præterea quod machiner inveniamque,
 Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper.
 Si tibi non annis corpus jam marcet³, et artus
 Confecti languent; eadem tamen omnia restant,
 Omnia si pergas vivendo vincere sæcla,
 Atque etiam potius, si nunquam sis moriturus. »

Quid respondemus, nisi justam intendere litem
 Naturam, et veram verbis exponere causam?

At qui obitum lamentetur, miser amplius æquo,
 Non merito inclamet magis, et voce increpet acri?

« Aufer abhinc lacrymas, Barathre⁴, et compesece querelas. »

Grandior hic vero si jam seniorque queratur :

« Omnia perfunctus⁵ vitæ præmia, marces;

Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis,

« tu tranquillement le calme et le repos? Si, au contraire, tu as
 « gaspillé tous les biens qui se sont offerts, si la vie ne t'offre
 « plus que des dégoûts, pourquoi voudrais-tu multiplier des jours
 « qui doivent s'écouler avec le même désagrément, et s'évanouir à
 « jamais sans te procurer aucun plaisir? Que ne cherches-tu dans
 « la fin de la vie un terme à tes peines? Car enfin, quelques ef-
 « forts que je fasse, je ne peux rien inventer de nouveau qui te
 « plaise: je n'ai toujours à t'offrir que les mêmes objets. Ton corps
 « n'est pas encore usé par la vieillesse, ni tes membres flétris par
 « les ans; mais attends-toi à voir toujours la même suite d'objets,
 « quand ta vie triompherait d'un grand nombre de siècles, et bien
 « plus encore, quand elle ne devrait jamais finir. »

Et bien! qu'aurions-nous à répondre à la Nature, sinon que le
 procès qu'elle nous intente est juste et qu'elle ne dit que la vérité?
 Mais si c'est un malheureux plongé dans la misère qui se lamente au
 bord de la tombe, n'aurait-elle pas encore plus de raison de l'ac-
 cabler de reproches, et de lui crier d'une voix sévère : « Misérable!
 va pleurer loin d'ici, et ne m'importune plus de tes plaintes? » Et
 à ce vieillard accablé d'années qui ose encore murmurer : « Homme
 « insatiable! tu t'affaiblis après avoir joui de tous les avantages de

quietem securam?
 Sin ea,
 quæcunque fructus es,
 periere profusa,
 vitæque est in offensu,
 cur quæris addere amplius
 quod perest rursus
 male,
 et occidat omne ingratum?
 Nec facis potius
 finem vitæ atque laboris?
 Nam nihil est
 quod machiner præterea
 inveniamque tibi,
 quod placeat :
 omnia sunt semper eadem.
 Si corpus
 non marcet jam tibi annis,
 et artus languent
 confecti ;
 tamen omnia restant eadem,
 si pergas
 vincere vivendo
 omnia sæcla,
 atque etiam potius,
 si sis nunquam moriturus.

Quid respondemus
 nisi Naturam
 intendere litem justam,
 et exponere verbis
 causam veram?
 At non inclamet
 et increpet
 voce acri
 multo magis merito
 qui miser amplius æquo
 lamentetur obitum :
 Barathre,
 aufer abhinc lacrymas,
 et compeste querelas.
 Si vero hic
 jam grandior seniorque
 queratur :
 Perfunctus
 omnia præmia vitæ
 marces ;
 sed quia aves semper

un repos exempt-de-soucis?
 Si-au-contraire ces biens
 tous-ceux-dont tu as joui,
 ont été perdus dissipés,
 et si la vie est pour toi en occasion-de-
 pourquoi cherches-tu à ajouter en-plus
 quelque chose qui se perde de-nouveau
 mal (sans fruit),
 et périsse tout-entier non-agréable?
 Et pourquoi ne fais-tu pas plutôt
 la fin de ta vie et de ta peine?
 Car il n'est rien
 que je puisse-imaginer encore
 et que je puisse-trouver pour toi,
 qui te plaise : [mes.
 toutes les choses sont toujours les mê-
 Si le corps
 n'est pas déjà flétri pour toi par les ans,
 et si tes membres ne languissent pas
 étant accablés ; [mêmes,
 cependant toutes les choses restent les
 même si tu continuais
 de vaincre en vivant
 toutes les générations,
 et même plutôt
 si tu n'étais jamais destiné-à-mourir.

Que répondons-nous
 sinon la Nature
 nous intenter un procès juste,
 et exposer par ces paroles
 la cause vraie (la cause de la vérité)?
 Mais ne gourmanderait-elle pas
 et ne réprimanderait-elle pas
 d'une voix sévère
 avec beaucoup plus de raison [juste
 celui qui malheureux plus qu'il n'est
 se lamenterait sur la mort :
 Homme-digne-du-barathrum,
 emporte loin-d'-ici les larmes,
 et réprime tes plaintes.
 Mais si celui-ci
 déjà plus avancé en âge et plus vieux
 se plaignait :
 Ayant-joui-jusqu'-au-bout
 de tous les avantages de la vie,
 tu te flétris ;
 mais parce que tu désires toujours

Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,
 Et necopinanti mors ad caput adstitit ante
 Quam satur ac plenus possis discedere rerum.
 Nunc aliena tua tamen ætate omnia mitte,
 Æquo animoque, agendum, jam aliis concede : necesse est.
 Jure, ut opinor, agat, jure increpet inciletque¹.
 Cedit enim, rerum novitate extrusa, vetustas
 Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est;
 Nec quidquam in barathrum, nec Tartara decidit atra.
 Materies opus est, ut crescant postera sæcla ;
 Quæ tamen omnia te, vita perfuncta, sequentur².
 Nec minus ergo ante hæc, quam nunc, cecidere cadentque.
 Sic alid ex alio nunquam desistet oriri ;
 Vitaque mancipio nulli datur, omnibus usu.

Respice item, quam nil ad nos anteacta vetustas
 Temporis æterni fuerit, quam nascimur ante.
 Hoc igitur speculum nobis Natura futuri
 Temporis exponit : post mortem denique nostram,

« la vie ; mais parce que tu convoites toujours ce qui te manque et
 « que tu dédaignes ce que tu as, tu as toujours vécu sans plaisir,
 « tu n'as vécu qu'à demi, et la mort te surprend avant que ton
 « avidité soit assouvie. L'heure est venue : renonce à mes présents,
 « ils ne sont plus de ton âge ; laisse jouir les autres, et fais le sacri-
 « fice de bon gré, puisqu'il est indispensable. »

Ces reproches ne sont-ils pas justes ? N'est-ce pas une loi de la
 Nature que la vieillesse cède la place au jeune âge, et qu'ainsi les
 êtres se perpétuent les uns par les autres ? Rien ne tombe dans l'a-
 bîme du Tartare. Il faut que la génération présente serve de se-
 mence aux races futures. Celles-ci passeront bientôt elles-mêmes, et
 ne tarderont pas à te suivre. Les êtres actuellement existants dispa-
 raîtront comme ceux qui les ont précédés. Chacun fournit sa part
 aux reproductions de la Nature, et nous n'avons que l'usufruit de
 la vie sans en avoir la propriété.

Quel rapport ont eu avec nous les siècles sans nombre qui ont pré-
 cédé notre naissance ? C'est un miroir où la Nature nous montre les

quod abest,
 temuis presentia,
 vita elapsa est tibi
 imperfecta ingrataque,
 et mors adstitit ad caput
 necopinanti,
 ante quam possis
 discedere
 satur ac plenus rerum.
 Nunc tamen mitte
 omnia aliena tua ætate,
 agedumque,
 jam concede aliis
 animo æquo :
 necesse est.

Agat, ut opinor, jure;
 increpet
 inciletque jure.
 Vetustas enim,
 extrusa novitate rerum,
 cedit semper,
 et necesse est reparare
 alid ex aliis ;
 nec quidquam decidit
 in barathrum,
 nec atra Tartara.
 Opus est materies,
 ut sæcla postera crescant ;
 quæ amen omnia,
 perfuncta vita,
 sequentur te.
 Et ergo
 non minus cecidere ante hæc
 quam nunc,
 cadentque.
 Sic nunquam alid
 desistet oriri ex alio,
 vitæque datur nulli
 mancipio,
 omnibus usu.

Respice item
 quam vetustas anteacta
 temporis æterni
 fuerit nil ad nos,
 ante quam nascimur.
 Igitur Natura
 exponit nobis hoc speculum

ce qui est éloigné,
 et que tu méprises les biens présents,
 la vie s'est écoulée pour toi
 imparfaite et non-agréable,
 et la mort s'est présentée devant ta tête
 à toi ne-t-y-attendant pas,
 avant que tu puisses
 te retirer
 rassasié et plein des choses.
 Maintenant cependant renvoie
 toutes les choses étrangères à ton âge,
 et allons,
 maintenant fais-place aux autres
 avec un esprit tranquille :
 cela est nécessaire. [justice ;

Elle agirait, comme je pense, avec
 elle réprimanderait
 et gourmanderait avec justice.
 La vieillesse en effet,
 chassée par la nouveauté des êtres,
 se retire toujours,
 et il est nécessaire la Nature refaire
 un autre être avec d'autres êtres ;
 ni rien ne tombe
 dans un gouffre,
 ni dans le noir Tartare.
 Il est besoin de matière [sent ;
 pour que les générations futures crois-
 lesquelles cependant toutes,
 s'étant acquittées de la vie,
 suivront toi :

Et donc les générations [ci
 ne sont pas moins tombées avant celles-
 qu'elles ne tombent maintenant,
 et qu'elles ne tomberont encore.
 Ainsi jamais un autre être
 ne cessera de naître d'un autre être,
 et la vie n'est donnée à aucun
 en-pleine-propriété ;
 elle est donnée à tous en usufruit.

Regarde de même
 combien la longue-durée antérieure
 du temps éternel
 n'a été rien par-rapport-à nous,
 avant que nous naissions.
 Donc la Nature
 expose à nous ce miroir

Num quid ibi horribile apparet? Num triste videtur
Quidquam? Nonne omni somno securius¹ exstat?

Atque ea² nimiram, quæcunque Acherunte profundo
Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis.

Nec miser impendens magnum timet aere saxum

Tantalus, ut fama est, cassa³ formidine torpens :

Sed magis in vita Divum metus⁴ urget inanis

Mortales, easumque timent, quemcunque ferat fors.

Nec Tityum volucres ineunt Acherunte jacentem :

Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam

Perpetuam ætatem poterunt reperire profecto,

Quamlibet immani projectu corporis exstet ;

Qui non sola novem dispansis jugera membris

Obtineat, sed qui terrai totius orbem,

Non tamen æternum poterit perferre dolorem ;

Nec præbere cibum proprio de corpore semper.

Sed Tityus nobis hic est, in amore jacentem

Quem volucres⁵ lacerant, atque exest anxius angor,

temps qui suivront notre mort. Qu'ont-ils donc de si triste et de si effrayant? N'est-ce pas la tranquillité du plus profond sommeil?

Toutes les horreurs qu'on raconte des Enfers, c'est dans la vie que nous les trouvons. Ce malheureux Tantale glacé d'effroi sous l'énorme rocher qui va tomber, c'est l'homme livré à la Superstition, qui redoute le vain courroux des dieux dans tous les événements qu'amène le hasard.

Il n'est pas vrai non plus que Titye, couché sur le bord de l'Achéron, soit dévoré par des vautours. Trouveraient-ils, pendant l'éternité, de quoi fouiller dans sa vaste poitrine, quand même l'énorme étendue de son corps couvrirait la terre entière, au lieu de neuf arpents? Pourrait-il d'ailleurs résister à une douleur éternelle, et fournir d'éternels aliments à la voracité de ses bourreaux? Le vrai Titye est celui que l'amour a terrassé, que rongent les soucis dévorants, et dont le cœur est en proie à tous les tourments des passions.

temporis futuri :

denique

post nostram mortem,

num quid horribila

apparet ibi?

Num quidquam triste

videtur?

Nonne exstat

securius omni somno?

Atque nimirum ea,

quæcunque prodita sunt

esse Acherunte profundo,

sunt omnia nobis

in vita.

Nec miser Tantalus,

torpens formidine cæssa,

timet, ut fama est,

magnum saxum

impensens æere,

sed magis in vita

metus inanis Divum

urget mortales,

timentque casum

quemcunque sors ferat.

Nec volucres

ineunt Tityum

jacentem Acherunte :

nec poterunt profecto

reperire ætatem perpetuam

quidquam quod scrutentur

sub magno pectore,

quamlibet immani

projectu corporis

exstet ;

qui obtineat

membris dispansis

non novem jugera sola,

sed qui

orbem terrarū totius,

non poterit tamen

perferre dolorem æternum,

nec præbere semper cibum

de proprio corpore.

Sed hic est nobis Tityus,

quem jacentem in amore,

volucres lacerant,

atque angor anxius

du temps futur :

enfin

après notre mort,

est-ce-que quelque chose d'horrible

apparaît là?

Est ce que rien de triste

est vu?

N'existe-t-il pas quelque chose

plus tranquille que tout sommeil?

Et assurément ces supplices,

tous-ceux-qui ont été rapportés

être dans l'Achéron profond,

sont tous pour nous

dans la vie.

Ni le malheureux Tantale,

engourdi par une terreur vaine,

ne craint, comme le bruit en est,

un grand rocher

suspendu dans l'air,

mais plutôt dans la vie

la crainte vaine des dieux

presse les mortels,

et ils redoutent l'événement

quel-que-soit-celui-que le sort apporte.

Ni des oiseaux

ne se-jettent-sur Titye

gisant sur (près de) l'Achéron :

ni ils ne pourront assurément

trouver pendant une durée éternelle

quelque chose qu'ils fouillent (à fouiller)

sous sa vaste poitrine,

par quelqu'immense

développement de son corps étendu-à-

qu'il dépasse la taille ordinaire ;

lequel occuperait (aurait beau occuper)

de ses membres déployés

non pas neuf arpents seuls (seulement),

mais lequel aurait beau occuper

le globe de la terre tout-entière,

il ne pourra pas cependant [éternelle,

supporter-jusqu'-au-bout une douleur

ni fournir toujours une nourriture

de son propre corps.

Mais celui-là est pour nous Titye,

lequel gisant dans l'amour,

des oiseaux déchirent

et que l'anxiété qui-tourmente

Aut alia quavis scindunt cuppedine¹ curæ.

Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est,

Qui petere a populo fascēs, sævasque secures²

Imbibit, et semper victus tristisque recedit.

Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,

Atque in eo semper durum sufferre laborem,

Hoc est adverso nixantem trudere monte

Saxum, quod tamen a summo jam vertice rursum

Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.

Deinde animi ingratham³ naturam pascere semper,

Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam ;

Quod faciunt nobis annorum tempora⁴, circum

Quum redeunt, sætusque ferunt, variosque lepores ;

Nec tamen explemur vitæ fructibus unquam :

Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas,

Quod memorant, laticem pertusum congerere in vas⁵,

Quod tamen expleri nulla ratione potestur⁶.

Cerberus et Furiaë jam vero, et lucis egenus

Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,

Le vrai Sisyphe, nous l'avons aussi sous les yeux dans la vie : c'est celui qui s'obstine à demander au peuple les faisceaux et les haches redoutables, et qui se retire toujours avec des refus, et la tristesse dans le cœur. S'épuiser en travaux continuels pour un honneur qui n'est rien, et qu'on ne peut obtenir, voilà ce que j'appelle pousser avec effort vers la cime d'un mont un énorme rocher qui retombe aussitôt, et roule précipitamment dans la plaine.

Puis repaître à chaque instant la faim de son âme, la combler de biens sans jamais la rassasier, voir le retour des saisons, en cueillir les fruits, s'enivrer de leurs douceurs et n'être pas content de tous ces avantages, n'est-ce pas le supplice de ces jeunes femmes qui versent sans cesse de l'eau dans un vase sans fond, sans pouvoir jamais l'emplir ?

Ce Cerbère, ces Furies, ce Tartare ténébreux dont les bouches vomissent la flamme, sont autant d'objets fabuleux qui n'existent

exest,
aut curæ scindunt
quavis alia cuppédine.

Sisyphus est quoque
ante oculos nobis
in vita,
qui imbibit
petere a populo
fasces securæque sævas,
et recedit semper
victus tristisque.

Nam petere imperium,
quod est inane,
nec unquam datur,
hoc est trudere saxum
nixantem
monte adverso,
quod tamen
volvitur rursus
jam a vertice summo,
et petit raptim
æquora campi plani.

Deinde pascere semper
naturam ingrati animi,
atque explere
rebus bonis,
nunquamque satiare;
quod tempora anni
faciunt nobis,
quum redeunt circum,
feruntque foetus,
leporæque varios,
nec tamen expræmur unquam
fructibus vitæ,
hoc est, ut opinor,
id quod memorant,
puellas ætate florente
congerere laticem
in vas pertusum;
quod tamen
potestur expleri
nulla ratione.

Jam vero
Cerberus et Furiæ,
et Tartarus egenus lucis,
eructans faucibus
æstus horriferos,

ronge,
ou que les soucis mettent-en pièces
par quelqu'autre passion.

Sisyphes est aussi
devant les yeux à nous
dans la vie,
c'est celui qui s'est mis dans l'esprit
de demander au peuple
les faisceaux et les haches redoutables,
et qui se retire toujours
vaincu et triste.

Car demander un pouvoir,
qui est une chose vaine,
et qui n'est jamais donné
cela est pousser un rocher
en-faisant-effort [d'une montagne),
sur une montagne opposée (sur la pente
lequel rocher cependant
roule en-arrière [au sommet),
déjà du sommet le plus élevé (à peine
et gagne précipitamment
les surfaces de la plaine unie.

Puis repaire toujours
une nature ingrate d'esprit,
et la remplir
de choses bonnes,
et ne la rassasier jamais;
ce que les saisons de l'année
font pour nous,
lorsqu'elles reviennent en-cercle,
et qu'elles apportent des productions
et des agréments variés, [rassasiés
et cependant nous ne sommes jamais
des avantages de la vie,
cela est, comme je pense,
ce que l'on raconte, [sant
à savoir des jeunes-filles d'un âge florissant
verser de l'eau
dans un tonneau percé;
lequel cependant
ne peut être rempli
en aucune façon.

Et en outre
Cerbère et les Furies,
et le Tartare dépourvu de lumière,
rejetant de ses gorges
des bouillonnements effrayants,

Hæc neque sunt usquam, neque possunt esse profecto.
 Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
 Est insignibus insignis, scelerisque lucla,
 Carcer, et horribilis de saxo jactu' deorsum¹,
 Verbera, carnifices, robur², pix, lamina, tædæ.
 Quæ tamen etsi absunt, at mens sibi conscia facti³,
 Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis :
 Nec videt interea, qui terminus esse malorum
 Possit, nec quæ sit pœnarum denique finis ;
 Atque eadem metuit magis hæc ne in morte gravescant.
 Hinc Acherusia sit stultorum denique vita⁴.

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis :
 « Lumina sis⁵ oculis etiam bonus Ancu'⁶ reliquit,
 Qui melior multis quam tu fuit, improbe, rebus.
 Inde alii multi reges rerumque potentes
 Occiderunt, magnis qui gentibus imperitarunt.
 Ille quoque⁷ ipse, viam qui quondam per mare magnum
 Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,

point, et ne peuvent exister. Mais les malfaiteurs sont punis dans cette vie par la crainte de peines proportionnées à leurs crimes. Tels sont les cachots, la chute du haut du Capitole, les faisceaux, les tortures, les poteaux, la poix, les lames, les torches. Et si les bourreaux manquent, la conscience elle-même, tourmentée d'avance par la crainte du châtement, déchire le cœur de ses fouets, le perce de ses aiguillons. Joignez à cela l'incertitude de l'état futur : on ne sait quel doit être le terme des maux qu'on souffre ; on craint que la mort ne les aggrave encore. Ainsi, la vie présente est l'enfer des insensés.

Homme injuste, ne devrais-tu pas quelquefois te dire : « Ancus lui-même est mort, ce bon prince, supérieur à moi par ses vertus. Les rois, les grands de la terre, après avoir gouverné le monde, ont tous disparu. Ce monarque de l'Asie, qui s'ouvrit jadis une route à travers le vaste Océan, qui apprit à ses légions à marcher sur l'a-

hæc neque sunt usquam,
 neque profecto possunt esse.
 Sed metus insignis
 poenarum
 pro malefactis insignibus
 est in vita,
 carcerque, luelæ sceleris,
 et jactus horribilis
 deorsum de saxo,
 verbera, carnifices,
 pix, robur,
 lamina, tædæ.
 Quæ tamen
 etsi absunt,
 at mens conscia sibi
 facti,
 præmetuens,
 adhibet stimulos,
 torretque flagellis :
 nec videt interea,
 qui terminus
 possit esse malorum,
 nec quæ sit denique
 finis poenarum,
 atque metuit
 ne hæc eadem
 gravescant magis in morte.
 Hinc vita stultorum
 fit denique Acherusia.

Possis tute
 dicere tibi interdum
 hoc etiam :
 Bonus Ancus etiam
 reliquit sis oculis
 lumina :
 qui fuit, improbe,
 melior quam tu
 multis rebus.
 Inde multi alii reges
 potentesque rerum
 qui imperitarunt
 magnis gentibus,
 occiderunt.
 Ille ipse quæque,
 qui quondam stravit viam
 per magnum mare,
 deditque legionibus

ces choses ni ne sont nulle-part,
 ni assurément ne peuvent être.
 Mais une crainte insigne
 des châtimens
 pour des méfaits insignes
 est dans la vie,
 et la prison, expiation du crime,
 et le jet horrible
 du-haut-en-bas d'un rocher,
 les fouets, les bourreaux, (ture),
 la poix, le bois (les instruments de tor-
 la lame-de-fer, les torches.
 Lesquelles choses cependant
 même-si elles manquent, [soi-même
 du-moins l'esprit ayant-conscience-en
 du fait (de la faute),
 redoutant-d'avance le châtimen
 applique des aiguillons,
 et brûle à coups-de-fouet :
 et il ne voit pas cependant
 quel terme
 peut être de ses maux (à ses maux),
 ni quelle est au-bout-du-compte
 la fin de ses châtimens,
 et il craint
 que ces mêmes tourmens
 ne s'aggravent davantage dans la mort.
 Par là la vie des sots
 devient enfin une vie d'enfer.

Tu pourrais toi-même
 te dire parfois
 ceci aussi :
 Le bon Ancus même
 a quitté de ses yeux
 les lumières (la lumière) :
 lequel fut, méchant,
 meilleur que toi
 en beaucoup de choses.
 Puis beaucoup d'autres rois
 et de maîtres du monde
 qui ont commandé
 à de grandes nations,
 sont morts.
 Celui-là même aussi,
 qui jadis aplanit (s'ouvrit) une route
 à travers la vaste mer,
 et donna à ses légions

Ac pedibus salsas docuit super ire lacunas,
 Et contempsit, aquis insultans, murmura ponti,
 Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit
 Scipiades, belli fulmen, Carthaginis horror,
 Ossa dedit terræ, proinde ac famul¹ infimus esset.
 Adde repertores doctrinarum atque leporum²;
 Adde Heliconiadum comites; quorum unus Homerus,
 Sceptra potitus, eadem aliis³ sopitu' quiete est.
 Denique, Democritum⁴ postquam matura vetustas
 Admonuit memores motus languescere mentis,
 Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.
 Ipse Epicurus obit, decurso lumine vitæ,
 Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
 Præstrinxit, stellæ exortus uti ætherius sol.

Tu vero dubitabis, et indignabere obire,
 Mortua quoi⁵ vita est prope jam vivo atque videnti⁶!
 Qui somno partem majorem conteris ævi,
 Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
 Sollicitamque geris cassa formidine mentem⁷,

bime profond, bravant le vain courroux de l'élément captif qui fré-
 missait sous ses pieds, il est mort lui-même, et son âme a quitté ses
 membres défaillants. Scipion, ce foudre de guerre, la terreur de
 Carthage, a livré ses ossements à la terre comme le plus humble
 des esclaves. Joignez-y les inventeurs des sciences et des arts, les
 compagnons des Muses, et Homère, leur souverain, qui repose comme
 eux dans la tombe. Enfin Démocrite, averti par l'âge que les res-
 sorts de son esprit commençaient à s'user, présenta volontairement
 sa tête à la mort. Épicure lui-même a vu le terme de sa carrière, lui
 qui s'éleva bien au-dessus de l'humanité et qui éclipsa les plus bril-
 lants génies comme l'éclat du soleil levant fait disparaître la lumière
 des étoiles.

Et tu balances, tu t'indignes de mourir, toi dont la vie est une
 mort continuelle, toi qui te vois mourir à chaque instant; toi qui li-
 vres au sommeil la plus grande partie de tes jours, qui dors même en
 veillant, et dont les idées sont des songes; toi qui toujours en proie
 aux préjugés, aux terreurs chimériques, aux inquiétudes dévoran-

ire iter per altum,
 ac docuit ire pedibus,
 super lacunas salsas,
 et, insultans aquis,
 contempsit murmura ponti,
 lumine adempto,
 fudit animam
 corpore moribundo.

Scipiades,

fulmen belli,
 Lorrer Carthaginis,
 dedit ossa terræ,
 proinde ac esset
 in sinu famul.

Adde

repertores doctrinarum
 atque leporum ;
 adde corites Heliconiadum ;
 quorum Homerus unus
 potitus sceptrâ,
 sopitus est
 eadem quiete aliis.

Denique,

postquam vetustas matura
 admonuit Democritum
 motus mentis memores
 languescere,
 ipse obvius
 obtulit sua sponte
 caput letho.

Epicurus ipse obit,
 lumine vitæ decursu,
 qui superavit ingenio
 genus humanum,
 et præstrinxit omnes,
 uti sol ætherius exortus
 stellas.

Tu vero dubitabis,
 et indignabere obire,
 quod vivo atque videnti
 vita est prope mortua !
 qui conteris somno
 partem majorem ævi,
 et stertis vigilans,
 nec cessas cernere somnia,
 gerisque mentem sollicitam
 formidine cassa,

de suivre un chemin à-travers la hau-
 et leur apprit à aller à pieds [te-mer,
 sur les étangs salés,

et, bondissant-sur les eaux,
 méprisa les murmures de la mer,
 la lumière lui ayant été ravie,
 a exhalé son âme
 de son corps mourant.

Scipion,

foudre de guerre,
 effroi de Carthage,
 a donné ses ossements à la terre,
 comme s'il était
 un infime esclave.

Ajoute

les inventeurs des sciences
 et des grâces ; [l'-Hélicon ;
 ajoute les compagnons des déesses-de-
 desquels Homère seul (entre tous)
 ayant conquis le sceptre
 a été endormi
 du même repos que les autres.

Enfin,

après que la vieillesse mûre
 avertit Démocrite [souvenir
 les mouvements de l'esprit qui-
 devenir-languissants,
 lui-même allant-au-devant
 offrit de son propre-gré
 sa tête à la mort.

Épicure lui-même est mort, [parcours,
 la lumière de la vie (sa carrière) ayant été
 lui qui surpassa par le génie
 le genre humain,
 et éclipsa tous les mortels,
 comme le soleil éthéré s'étant levé
 éclipsa les étoiles.

Et toi tu hésiteras,
 et tu t'indigneras de mourir,
 toi pour qui vivant et voyant [mort] !
 la vie est presque morte (est presque la
 toi qui uses dans le sommeil
 la partie la plus grande de ton temps,
 et qui ronfles éveillé,
 et qui ne cesses pas de voir des songes,
 et qui portes un esprit inquiet
 d'une terreur vaine,

Nec reperire potes ¹ quid sit tibi sæpe mali, quum
 Ebrius urgeris multis miser undique curis,
 Atque animi incerto fluitans errore vagaris? »

Si possent homines, proinde ac sentire videntur
 Pondus inesse animo, quod se gravitate fatiget,
 Et quibus id fiat causis cognoscere, et unde
 Tanta mali tanquam moles in pectore constet;
 Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque videmus,
 Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,
 Commutare locum, quasi onus ² deponere possit.
 Exit sæpe foras magnis ex ædibus ille,
 Esse domi quem pertæsum est, subitoque revertit :
 Quippe foris nihilo melius qui sentiat esse.
 Currit agens mannos ad villam hic præcipitanter,
 Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans :
 Oscitat extemplo, tetigit quum limina villæ;
 Aut abit in somnum gravis, atque obliviam quærit;

tes, ne sais pas en démêler la cause, et dont l'âme est toujours incertaine, flottante, égarée! »

Si les hommes connaissaient la cause et l'origine des maux qui assiègent leur âme, comme ils sentent le poids accablant qui s'appesantit sur eux, leur vie ne serait pas si malheureuse. On ne les verrait pas chercher toujours, sans savoir ce qu'ils désirent, et changer sans cesse de place, comme si, par là, ils pouvaient se délivrer du fardeau qui les accable. Celui-ci quitte son riche palais pour se dérober à l'ennui; mais il y rentre un moment après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. Cet autre se sauve à toute bride dans ses terres. On dirait qu'il court y éteindre un incendie; mais à peine a-t-il touché le seuil de sa maison de campagne, qu'il y trouve l'ennui. Il succombe au sommeil, et cherche à s'oublier lui-même. Dans un moment, vous allez le voir rega-

nec potes reperire sæpe
quid mali sit tibi,
quum ebrius
miser urgeris undique
curis multis,
atque vagaris
fluitans errore incerto
animi.

Si homines,
proinde ac videntur
sentire pondus,
quod fatiget se gravitate,
inesse animo,
possent et cognoscere
quibus causis id fiat,
et unde
tanquam tanta moles mali
constet in pectore;
haud agerent vitam ita,
ut videmus nunc
plerumque
nescire,
et quærere semper
quid quisque velit sibi,
commutare locum,
quasi possit
deponere onus.
Sæpe ille
quem pertæsum est
esse domi,
exit foras
ex magnis ædibus,
revertitque subito :
quippe qui sentiat
esse melius nihilo
foris.
Hic currit præcipitanter
ad villam,
agens mannos,
quasi instans
ferre auxilium
tectis ardentibus ;
oscitat extemplo,
quum tetigit limina villæ,
aut gravis
abit in somnum,
atque quærit obliviam ;

et qui ne peut trouver souvent
quel genre de mal est à toi,
quand ivre
malheureux tu es pressé de-toute-part
par des soucis nombreux,
et que tu erres
flottant par l'hésitation incertaine
de ton esprit.

Si les hommes,
de même qu'ils paraissent
sentir un poids, [teur,
qui fatigue eux-mêmes par sa pesan-
être-dans leur âme,
pouvaient également connaître
par quelles causes cela a-lieu,
et d'où
comme une si-grande masse de mal
existe dans leur cœur ;
ils ne passeraient pas leur vie ainsi,
comme nous voyons maintenant
la-plupart-du temps
eux ne pas-savoir,
et chercher toujours
quelle chose chacun veut pour soi-même,
changer de place,
comme-s'il pouvait (s'ils pouvaient)
déposer ce fardeau.
Souvent celui-là
qui s'est dégoûté
d'être chez-lui,
sort au-dehors [comptueuses),
de grandes demeures (de demeures
et revient subitement :
attendu-qu'il s'aperçoit [mieux)
n'être mieux en rien (que rien n'est
au-dehors.
Celui-ci court précipitamment
vers sa maison-de-campagne,
poussant ses bidets,
comme se pressant
de porter secours
à son habitation embrasée ;
il hâille aussitôt, [de-campagne,
lorsqu'il a touché le seuil de sa maison-
ou-bien pesant
il se laisse-aller au sommeil,
et cherche l'oubli ;

Aut etiam properans urbem petit atque revisit.
 Hoc se quisque modo fugit : at, quem scilicet, ut fit,
 Effugere haud potis est, ingratis hæret et angit,
 Propterea, morbi quia causam non tenet æger :
 Quam bene si videat, jam rebus quisque relictis
 Naturam primum studeat cognoscere rerum ;
 Temporis æterni quoniam, non unius horæ,
 Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis
 Ætas post mortem, quæ restat cunque¹, manenda.

guer la ville avec la même promptitude. C'est ainsi que chacun se fuit sans cesse ; mais on ne peut s'éviter. On se retrouve, on s'importune, on se tourmente toujours. C'est qu'on ignore la cause de son mal. Si on la connaissait, renonçant à tous ces vains remèdes, on se livrerait à l'étude de la Nature, puisqu'il est question, non pas du sort d'une heure, mais de l'état éternel qui doit succéder à la mort.

aut etiam properans
 petit urbem,
 atque revisit.
 Quisque se fugit hoc modo :
 at ingratis hæret
 quem scilicet,
 ut fit,
 non est potis effugere,
 et angit ;
 propterea, quia æger,
 non tenet causam morbi :
 quam si videat bene,
 quisque,
 rebus relictis jam,
 studeat primum
 cognoscere Naturam rerum,
 quoniam status
 temporis æterni,
 non unius horæ
 ambigitur,
 in quo
 sit mortalibus
 omnis ætas
 manenda post mortem,
 quæcunque restat.

ou même se hâtant
 gagne la ville,
 et revient-la-voir. [nière :
 Chacun se fuit soi-même de cette ma-
 mais à-regret l'homme reste-attaché
 que naturellement, [à celui
 comme cela arrive,
 il n'est pas capable d'éviter, [même) ;
 et il le tourmente (il se tourmente soi-
 parce, qu'étant malade, [die :
 il ne connaît pas la cause de sa mala-
 laquelle cause s'il voyait bien,
 chacun, [lors,
 les autres occupations étant laissées dès-
 s'appliquerait d'abord
 à connaître la Nature des choses,
 puisque l'état
 du temps éternel,
 non d'un seul moment
 est-mis-en-question,
 pour savoir dans quel état
 est pour les mortels
 tout l'âge (toute l'existence)
 qui-doit-subsister après la mort,
 quelle-que-soit-l'existence-qui reste.

NOTES

DU TROISIÈME LIVRE DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

I.

Page 86 : 1. *E tenebris tantis*, les ténèbres de l'ignorance, de la superstition.

— 2. *Primus*. Démocrite avait cependant énoncé le premier le système de la philosophie atomistique, mais Épicure l'avait développé et mis en relief.

— 3. *Cygnis*. Le cygne avait chez les anciens, comme oiseau chanteur, une réputation usurpée.

— 4. *Patria*, comme un père le fait pour ses enfants.

— 5. *Aurea*, éclatants et précieux comme l'or. C'est ainsi que les Grecs avaient donné le nom de χρυσία ἔπη, vers dorés, à des sentences attribuées à Pythagore.

Page 88 : 1. *Divina mente coortam*. Quelques commentateurs, trouvant ce passage obscur, lisent *haud divina*. Le sens est alors : Ta raison proclame que l'univers n'est point l'ouvrage de Dieu. Rien n'autorise une pareille conjecture.

— 2. *Mœnia mundi discedunt*. Contrairement à l'opinion généralement accréditée chez les anciens, Lucrèce admettait l'infini de l'espace.

— 3. *Dicum numen*. Épicure croyait à l'existence des dieux ; mais il les regardait comme indifférents aux choses humaines, et impuissants à modifier les lois de la nature.

— 4. *Nec tellus obstat*. La terre ne peut arrêter les regards de la raison qui nulle part ne découvre l'Enfer.

— 5. *His tibi rebus*. Ici *tibi* est encore explétif. Le sens est : En me pénétrant de ces idées que tu as exprimées.

— 6. *Horror*, frisson religieux, comme celui que les païens éprouvaient devant le trépied de la Pythonisse. Épicure n'est-il pas pour Lucrèce le prophète sacré qui révèle les vérités philosophiques?

II.

Page 90 : 1. *Nam quod scæpe*. L'idée de Lucrèce est celle-ci : Il y a des hommes qui proclament que la mort n'est pas à redou-

ter; mais leur conduite dément leurs paroles; ce n'est pas chez eux une croyance fondée sur la raison, c'est pure fantaisie.

— 2. *Vivunt*. Lucrèce regardait le suicide comme légitime, et même en certains cas, comme honorable; c'était aussi l'opinion des stoïciens.

— 3. *Manibu' Divis*, aux dieux mânes, pour les désarmer et obtenir la prolongation de leur misérable existence.

— 4. *Multo acrius*. Ils affectaient l'incrédulité et la force d'âme dans la prospérité; mais la terreur les ramène au pied des autels.

Page 92 : 1. *Denique*. Dans les vers qui suivent, Lucrèce énumère les crimes de toute espèce auxquels la crainte de la mort peut pousser les hommes.

— 2. *Miseros*, malheureux, parce que la passion les aveugle et leur inspire des actions coupables.

— 3. *Lethi.... ante*. Voici quel est le raisonnement subtil de Lucrèce: Une vie pauvre et obscure, c'est presque la mort pour l'homme avide de jouir et de briller, et pour échapper à cette mort anticipée dont il a une aussi vive horreur que de la mort réelle, il se jette dans tous les excès, dans tous les crimes des guerres civiles.

— 4. *Recesse*, crase, et forme archaïque pour *recessisse*.

— 5. *Crudeles.... fratris*, parce que la mort de leur frère double leur fortune.

— 6. *Et consanguineum.... timentque*, parce qu'ils craignent d'être traités eux-mêmes comme ils ont traité leurs proches, d'être empoisonnés dans un festin.

— 7. *Ab.... timore*. Dans les vers précédents, le poète a parlé des hommes qu'effraye *acris egestas*; il s'occupe maintenant de ceux auxquels font peur *turpis fama et contemptus*, c'est-à-dire, des ambitieux.

Page 94 : 1. *Mortis formidine*, par crainte, non de la mort physique, mais de la mort morale, c'est-à-dire, de l'obscurité, de l'oubli où ils appréhendent de languir.

— 2. *Hunc timorem*, cette crainte de la mort, entendue comme plus haut.

— 3. *Nam reluti*. Nous avons déjà vu au livre deuxième, v. 54-60 les sept vers qui suivent, nous les retrouverons encore au livre sixième, v. 35-41.

Voyez encore les passages suivants : sur les éléments dont l'âme est composée (178-204); sur les causes physiques de la colère, du courage, du calme, de la peur (290-304).

III.

Page 94 : 1. *Sequitur*. Ce verbe indique que la faiblesse de l'intelligence est la conséquence de la faiblesse de notre corps.

Page 96 : 1. *Curas... metumque*. Ce sont les maladies de l'âme.

— 2. *Quin etiam*. Non-seulement l'âme a ses maladies distinctes, comme le corps a les siennes; mais souvent elle participe à celles du corps.

— 3. *Aeternum*. Ce n'est pas le sommeil éternel de la mort, puisque le malade sort parfois de la léthargie et revient à la santé. C'est un sommeil prolongé et qu'aucun moyen ne peut rompre.

Page 98 : 1. *Subita rei morbi*, l'épilepsie.

— 2. *Semina vocis*, les sons naturels, qui forment les éléments de la voix.

Page 100 : 1. *Munita rior*, pour *munita rior est*. Toutefois beaucoup de commentateurs, sous-entendent *dentibus* après *munita*, et considèrent cette expression comme l'équivalent de l'expression homérique *ἔγχο; ἔδδιντων*.

— 2. *Animi atque animai*. Dans Lucrèce *animus* est synonyme de *mens*, c'est l'entendement. *Anima* est le principe de la vie subordonné à l'esprit, *animus*.

— 3. *Docui*. Lucrèce a dit plus haut (v. 397-420) que l'union de l'esprit et de l'âme est indispensable à la vie.

— 4. *Eodem illo veneno*, ce poison mystérieux qui a provoqué l'accès épileptique.

— 5. *Reflexit*, neutre, c'est-à-dire, *e renis recessit*.

— 6. *Ater... humor*. Les humeurs corrompues (*tenenum*) qu'on supposait être la cause de l'épilepsie.

— 7. *Animam*. C'est la vie dans son expansion entière, avec toutes ses facultés, toute sa puissance.

Voyez encore les passages suivants : sur la nécessité de l'union du corps et de l'âme (557-564, 590-590); sur l'ébranlement que le corps ressent des secousses de l'âme (592-606); sur la divisibilité de l'âme (642-670); sur l'uniformité de l'instinct dans les animaux (741-753); sur la mort qui n'a rien de redoutable, puisqu'après elle il n'y a plus de sentiment (812-854, 883-931.)

IV.

Page 100 : 1. *Aliquoi nostrum*, à un de nous trop attaché aux choses de ce monde et glacé d'horreur à la pensée de la mort. — *Aliquoi*, forme archaïque pour *alicui*.

Page 102 : 1. *Sin ea...* Seconde partie du dilemme. — *Fructus*, forme archaïque pour *fruitus*.

— 2. *Quod pereat male*, des jours qui seraient perdus pour toi, qui ne t'apporteraient pas plus de jouissances que le passé.

— 3. *Si...* *marcel*, en supposant cette condition la plus favorable de toutes, que tu puisses échapper à l'affaiblissement de l'âge.

— 4. *Barathre*, apostrophe empruntée aux Grecs : Ὁ βάραθρος, c'est-à-dire, homme digne d'être précipité dans le barathrum, gouffre où l'on jetait les criminels à Athènes.

— 5. *Omnia perfunctus...* C'est la nature qui répond au vieillard.

Page 104 : 1. *Incilet*, verbe archaïque pour *exprobrat*.

— 2. *Sequentur te*, te suivront dans la dissolution, dans la mort.

Page 106 : 1. *Somno securius*. On sent que Lucrèce, épuisé par les agitations de la vie, a soif du repos par-dessus tout. Les Indiens disent : « Le sommeil vaut mieux que la veille, mais la mort vaut mieux que le sommeil. » L'apathie est le signe le plus certain d'une décadence profonde.

— 2. *Atque ea...* Lucrèce, dans le passage suivant, cherche à établir que les supplices fameux dont, su'vant la Fable, l'Enfer serait le théâtre, nous les souffrons en réalité pendant notre vie terrestre.

— 3. *Cassa*, vaine, puisque le rocher ne l'écrase jamais. Lucrèce s'écarte ici de la tradition mythologique. Ce n'est pas en cela, comme tout le monde sait, que consistait le supplice de Tantale.

— 4. *Dicum metus*. La crainte des dieux représente dans la vie le supplice de Tantale.

— 5. *Volucres*. Ce sont les soucis semblables à des vautours : le soupçon, l'envie, le remords, etc.

Page 108 : 1. *Cuppedine*, forme archaïque pour *cupidine*.

— 2. *Fasces, saxaque secures*. Hendiadyin : les faisceaux armés de haches, signe du pouvoir consulaire.

— 3. *Ingratam*, qui n'éprouve aucun plaisir, parce que nous aspirons sans cesse à d'autres biens que ceux que nous possédons.

— 4. *Quod faciunt...* Le sens est : Ce qui arrive lorsque nous ne

sommes jamais satisfaits des biens que nous apporte le retour régulier des saisons.

— 5. *Pertusum ras*, le tonneau des Danaïdes.

— 6. *Potestur*, passif archaïque de *possum*.

Page 110 : 1. *Horribilis... deorum*. Allusion au supplice de la roche Tarpéienne.

— 2. *Robur*. Ce sont les instruments de supplice, les croix, les pieux ; ou les instruments de torture, tels que les chevalets, les coins.

— 3. *Mens sibi conscia facti*. Ainsi la crainte du châtement, le châtement lui-même, et le remords représentent sur la terre les trois Furies que la Fable place dans le Tartare.

— 4. *Acherusia... vita*. Les tortures de l'enfer existent donc réellement ici-bas, et les criminels souffrent, dès cette vie, les peines qu'ils redoutent dans un autre monde.

— 5. *Sis*, forme archaïque pour *suis*.

— 6. *Ancus*, Ancus, quatrième roi de Rome, dont le nom est resté populaire. Ce vers est une citation d'Ennius.

— 7. *Ille quoque*. Xercès qui avait jeté un pont sur l'Hellespont, idée que développe le poète dans les quatre vers suivants.

Page 112 : 1. *Famul*, forme archaïque pour *famulus*.

— 2. *Repertores doctrinarum*, les philosophes, les savants ; — *leporum*, les écrivains élégants, spirituels.

— 3. *Eadem aliis*, pour *eadem atque aliis* ; hellénisme ; $\tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{\alpha} \tau\omicron\iota\varsigma \acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\iota\varsigma$.

— 4. *Democritum*. Démocrite, philosophe grec du cinquième siècle, avant Jésus Christ, vécut cent neuf ans ; il se donna, dit-on, la mort.

— 5. *Quoi*, datif archaïque pour *cui*.

— 6. *Vita est... videnti*. Lucrèce s'adresse à ces hommes qui tiennent d'autant plus à la vie, qu'elle est plus frivole et plus enveloppée d'ignorance.

— 7. *Sollicitam mentem*. Nouvelle allusion aux terreurs superstitieuses qui torturent incessamment les mortels.

Page 114 : 1. *Nec reperire potes*, tu ne peux pas même discerner la nature de ton mal, tant tu es obsédé de préjugés et de vagues inquiétudes.

— 2. *Onus*, le fardeau moral de leurs inquiétudes.

Page 116 : 1. *Quæ restat cunque*, se rapporte à *ætas* : ce qui doit être après la mort, le sort qui nous est réservé après la dissolution de nos organes.

ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE QUATRIÈME.

I. Selon Lucrèce, nous entrons en relation avec les objets extérieurs par l'intermédiaire de molécules extrêmement tenues, qui se détachent de la surface des corps et en reproduisent la forme. Ces molécules, il leur donne le nom de simulacres.

II. Nous tombons dans de graves erreurs toutes les fois que la raison ne vient pas contrôler le témoignage de nos sens.

III. Le son est produit par des atomes qui se détachent des corps et qui pénètrent dans les cavités de l'oreille.

IV. Le sommeil se produit lorsqu'une partie des principes animés ordinairement réunis au centre vital, est dispersée dans les membres, qu'une seconde est rejetée hors du corps humain, et une troisième repliée sur elle-même et condensée. Les objets de nos occupations habituelles sont ceux qui se présentent à nous pendant notre sommeil.

LIVRE QUATRIÈME.

I. — THÉORIE DES IDÉES-IMAGES.

(V. 33-42, 46-102).

Nunc agere incipiam tibi, quod vehementer ad has res
Attinet, esse ea, quæ rerum *simulacra* vocamus,
Quæ, quasi membranæ, summo de corpore rerum
Dereptæ, volitant ultro citroque per auras;
Atque eadem nobis vigilantibus obvia mentes
Terrificant ¹, atque in somnis, quum sæpe figuras
Contuimur miras, simulacraque luce carentum,
Quæ nos horrifice languentes sæpe sopore
Excierunt; ne forte ² animas Acherunte reamur
Effugere, aut umbras inter vivos volitare.

• Dico igitur, rerum *effigias* ³ tenuesque *figuras* • • • • •
Mittier ⁴ ab rebus, summo de corpore earum,

I

Traisons maintenant un sujet étroitement lié aux vérités précédentes. Apprenez qu'il existe des êtres auxquels je donne le nom de *simulacres*, des espèces de membranes détachées de la surface des corps, qui, en voligeant au hasard dans l'atmosphère, effrayent nos esprits le jour comme la nuit, et leur présentent ces figures monstrueuses, ces spectres, ces fantômes, dont l'apparition nous arrache souvent au sommeil; qu'ainsi nous ne devons pas croire que ce soient des âmes fugitives qui abandonnent les rives de l'Achéron, des ombres qui viennent errer parmi les vivants.....

Je dis donc que de la surface de tous les corps émanent des *effigies*, des *figures* déliées, auxquelles conviennent les noms de mem-

LIVRE QUATRIÈME.

I. — THÉORIE DES IDÉES-IMAGES.

Nunc incipiam
agere tibi
quod attinet vehementer
ad has res,
ea quæ vocamus
simulacra rerum
esse,
quæ, quasi membranæ
dereptæ
de summo corpore rerum,
volitant ultro citroque
per auras ;
atque eadem obvia
nobis vigilantibus
terrificant mentes,
atque in somnis,
quum sæpe contuimur
figuras miras,
simulacraque
carentum luce,
quæ sæpe excierunt
horrificæ
nos languentes sopore ;
ne forte reamur
animas effugere Acherunte,
aut umbras volitare
inter vivos.

.....
Dico igitur,
effigias rerum
figurasque tenues
mittier ab rebus,

Maintenant je commencerai
à traiter pour toi
un sujet qui tient grandement
à ces choses-ci,
à savoir ce que nous appelons
les simulacres des objets
exister (avoir une existence réelle), [nes
lesquels *simulacres*, comme des membra-
détachées
de la surface du corps des objets,
voltigent çà et là
à travers les airs ;
et ces mêmes simulacres se-présentant
à nous éveillés,
épouvantent nos esprits,
ainsi que dans les sommeils (en songe),
lorsque souvent nous voyons
des formes étonnantes,
et les simulacres
d'êtres privés de la lumière,
qui souvent ont réveillé
d'une-manière-effrayante
nous alanguis par le sommeil ;
de peur que par hasard nous ne croyions
des âmes s'échapper de l'Achéron,
ou des ombres voltiger
parmi les vivants.

.....
Je dis donc
des effigies des objets
et des figures ténues
être envoyées (émaner) des objets.

Quæ quasi membranæ, vel cortex nomenclanda est,
 Quod speciem ac formam similem gerit ejus imago,
 Quo juscunque ¹ cluet de corpore fusa vagari.

Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde :
 Principio, quoniam mittunt in rebus apertis
 Corpora res multæ; partim diffusa solute ²,
 Robora ceu funaum mittunt, ignesque vaporem;
 Et partim contexta magis condensaque, ut olim
 Quum veteres ponunt tunicas æstate cicadæ,
 Et vituli quum membranas de corpore summo
 Nascentes mittunt, et item quum lubrica serpens
 Exiit in spinis vestem; nam sæpe videmus
 Illorum spoliis vepres volitantibus ³ auctas.
 Hæc quoniam fiunt, tenuis ⁴ quoque debet imago
 Ab rebus mitti, summo de corpore earum.
 Nam, cur illa ⁵ cadant magis, ab rebusque recedant,
 Quam quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas;
 Præsertim quum sint in summis corpora rebus
 Multa minuta, jaci quæ possint ordine eodem ⁶

branes ou d'écorces, parce qu'elles ont la même apparence et la même forme que les corps dont elles s'échappent pour se répandre dans les airs.

L'esprit le moins pénétrant peut se convaincre de leur existence, puisqu'il y a un grand nombre de corps dont les émanations sont sensibles à l'œil. Dans les uns, ce sont des parties détachées qui se répandent en tout sens, comme la fumée qui sort du bois, et la chaleur du feu. Dans les autres, c'est un tissu ourdi et serré, comme la vieille robe que la cigale dépose pendant l'été, la membrane dont le veau naissant se débarrasse, et la dépouille du serpent que nous voyons souvent flotter sur les buissons. Ces exemples vous prouvent que la surface de tous les corps doit envoyer de pareilles images, quoique plus subtiles; car il est impossible d'expliquer pourquoi ces émanations grossières auraient plutôt lieu que celles dont la ténuité nous échappe, surtout la superficie de tous les

de summo corpore earum,
 quæ quasi membranæ,
 vel nominanda est cortex,
 quod imago gerit
 speciem ac formam similem
 ejus
 de corpore quojuscunque
 fusa
 eluet vagari.

Licet cognoscera id hinc
 corde quamvis hebetæ :
 principio,
 quoniam res multæ
 in rebus apertis
 mittunt corpora ;
 partim
 diffusa solute,
 cæa robora mittunt fumum,
 ignesque vaporem ;
 et partim
 magis contexta
 et condensa,
 ut olim
 quum cicadæ ponunt æstate
 veteres tunicas,
 et quum vituli nascentes
 mittunt membranas
 de summo corpore,
 et item
 quum serpens lubrica
 exuit vestem in spinis ;
 nam videmus sæpe
 vepres auctas
 illorum spoliis volitantibus.
 Quoniam hæc fiunt,
 imago tenuis
 debet quoque mitti
 ab rebus,
 de summo corpore earum.
 Nam nulla potestas est
 discendi
 cur illa cadant
 rec-dantque ab rebus,
 magis quam
 quæ sunt tenuia ;
 præsertim quum
 multa corpora minute

de la surface du corps de ceux-ci,
 qui sont comme des membranes,
 ou ce qui doit être appelé écorce,
 parce que l'image de l'objet a
 une apparence et une forme semblable
 à cet objet
 du corps duquel-quel-qu'il-soit
 étant-émanée
 elle-passe-pour se répandre dans les airs.

Il est permis de connaître cela par-là
 avec une intelligence quelque grossière
 d'abord, [qu'elle soit ;
 parce que beaucoup d'objets
 parmi les objets visibles
 laissent-échapper des molécules ;
 en-partie (les unes)
 répandues sans-cohésion, [fumée,
 comme les bois laissent-échapper de la
 et les feux la chaleur ;
 et en-partie (les autres)
 qui sont plus liées-entre elles,
 et plus denses,
 comme ordinairement
 lorsque les cigales déposent en été
 leurs vieilles tuniques,
 et lorsque les veaux naissants (branes
 envoient (laissent-tomber) leurs mem-
 de la surface de leur corps,
 et de même
 lorsque le serpent glissant
 dépouille sa robe sur les épines ;
 car nous voyons souvent
 les buissons augmentés
 de leurs dépouilles qui voltigent.
 Puisque ces choses ont lieu
 une image tenue
 doit aussi émaner
 des objets,
 de la surface du corps de ces objets.
 Car aucune possibilité n'est
 d'ouvrir-la-bouche (de dire)
 pourquoi ces effigies tomberaient
 et se détacheraient des objets,
 plutôt que
 celles qui sont tenues ;
 surtout quand
 beaucoup de molécules très-petites

Quo fuerint, veterem et formæ servare figuram,
 Et multo citius, quanto minus endopediri ¹
 Parva queunt, et sunt in prima fronte locata.

Nam certe jaci ² atque emergere multa videmus,
 Non solum ex alto penitusque ³, ut diximus ante,
 Verum de summis ipsum quoque sæpe colorem;
 Et volgo ⁴ faciunt id lutea russaque vela ⁵
 Et ferrugina, quum, magnis intenta theatris,
 Per malos volgata trabesque, trementia fluctant
 Namque ibi consessum cavearum subter, et omnem
 Scenarum speciem, patrum matrumque Deorumque,
 Inficiunt, coguntque suo fluitare colore ⁶;
 Et quanto circum magis sunt inclusa theatrum
 Mœnia ⁷, tam magis hæc intus perfusa lepore
 Omnia conrident, conrepta luce diei.
 Ergo lintea de summo quum corpore fucum
 Mittunt, effugas quoque debent mittere tenues
 Res quæque; ex summo quoniam jaculantur utræque ⁸.

corps étant garnie d'une multitude de corpuscules imperceptibles, qui peuvent se détacher sans perdre leur ordre et leur forme primitive, et s'élaner avec d'autant plus de rapidité, qu'ils ont moins d'obstacles à vaincre, déliés comme ils sont, et placés à la surface.

Car nous voyons un grand nombre de particules se détacher non-seulement de l'intérieur, mais de la surface même des corps, comme les couleurs. C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges ou noirs, suspendus par des poutres aux colonnes de nos théâtres, et flottant au gré de l'air dans leur vaste enceinte; l'éclat de ces voiles se réfléchit sur tous les spectateurs. La scène en est frappée. Les sénateurs, les matrones, les statues et les dieux sont teints d'une lumière mobile; et cet agréable reflet a d'autant plus de charmes pour les yeux, que le théâtre est plus exactement fermé, et laisse moins d'accès au jour. Or, si les couleurs de ces toiles sont détachées de leurs superficies, pourquoi tous les corps n'enverraient-ils pas aussi des effigies déliées, puisque ces deux espèces d'émanations viennent de la surface? Nous avons donc découvert la trace de ces

sint in summis rebus,
 quæ possunt jaci
 eodem ordine quo fuerint,
 et servare
 veterem formam figuræ,
 et multo citius
 quanto parva
 queunt minus endopediri,
 et locata sunt
 in prima fronte.

Nam videmus certe
 multa jaci atque emergere
 non solum ex alto
 penitusque,
 ut diximus ante,
 verum sæpe
 colorem ipsum quoque
 de summis ;
 et vela lutea rursaque
 et ferrugina
 faciunt id volgo,
 quum intenta,
 magnis theatris
 volgata per malos trabesque,
 fluctant tremantia ;
 namque ibi inficiunt subter
 consessum caveam,
 et omnem speciem scenam,
 patrum matrumque
 Deorumque,
 coguntque fluitare
 suo colore ;
 et omnia hæc
 perfusa lepore
 conrident intus
 tam magis
 quanto mœnia theatri
 circum
 sunt magis inclusa,
 luce diei correpta.
 Ergo quum lintea
 mittunt fucum
 de summo corpore,
 quæque res debent
 mittere quoque
 effigias tenues ;
 quoniam utræque res

sont à la surface des objets,
 lesquelles *molécules* peuvent être lancées
 dans le même ordre dans lequel elles ont
 et conserver [été,
 l'ancienne forme de leur figure, [vite
 et être lancées beaucoup (d'autant) plus
 que étant petites
 elles peuvent moins être entravées,
 et qu'elles sont placées
 sur la première face (à la surface).

Car nous voyons certainement
 beaucoup de *molécules* être lancées et
 non-seulement du fond [s'élever
 et de-l'intérieur,
 comme nous avons dit auparavant,
 mais souvent nous voyons
 la couleur elle-même aussi
 s'élever des surfaces ;
 et les voiles jaunes et les toiles rouges,
 et les toiles foncées
 produisent cet effet habituellement,
 lorsque tendus-sur
 les grands théâtres, [tres,
 déployés le-long-des mats et des pou-
 ils flottent tremblants ;
 car là ils colorent au-dessous d'eux
 l'assemblée du théâtre,
 et tout l'aspect de la scène,
 l'aspect des pères et des mères
 et des dieux,
 et les font flotter
 par leur propre couleur ;
 et tous ces objets
 baignés d'agrément
 ont-un-aspect-riant à-l'intérieur,
 d'autant plus
 que les murailles du théâtre
 alentour
 sont plus (mieux) fermées,
 la lumière du jour étant interceptée.
 Donc lorsque les toiles [teintes
 envoient la couleur-dont-elles-sont-
 de la surface de leur corps,
 tous les êtres doivent
 envoyer aussi
 des effigies ténues ; [jets
 puisque les-uns-et-les-autres de ces ob-

Sunt igitur jam formarum vestigia certa,
 Quæ volgo volitant, subtili prædita filo ¹,
 Nec singillatim ² possunt secreta videri.

Præterea, omnis odos, fumus, vapor, atque aliæ res
 Consimiles, ideo diffusæ rebus abundant,
 Ex alto quia dum veniunt, intrinsecus ortæ,
 Scinduntur per iter flexum ³; nec recta viarum
 Ostia sunt, qua contendunt exire coortæ.

At contra, tenuis summi membrana coloris
 Quum jacitur, nihil est quod eam discerpere possit;
 In promptu quoniam est, in prima fronte locata.

Postremo in speculis, in aqua, splendoreque in omni
 Quæcunque apparent nobis simulacra, necesse est,
 Quandoquidem simili specie sunt prædita rerum,
 Esse ⁴ in imaginibus missis consistere eorum.

Nam, cur illa cadant magis, ab rebusque recedant
 Corpora, res multæ quæ mittunt corpore aperto,
 Quam quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas.

simulacres qui volent dans l'air, avec des contours si déliés que, pris séparément, ils échappent à l'œil.

Si l'odeur, la chaleur, la fumée et les autres émanations de cette nature, se dispersent en se disséminant, c'est que, détachées de l'intérieur même des corps, elles ne trouvent point de conduits en ligne droite, et se divisent dans les issues tortueuses, par où elles s'ouvrent un passage; au lieu que la membrane délicate des couleurs, émanée de la surface, ne peut être déchirée par aucun obstacle.

Enfin les simulacres que nous apercevons dans les miroirs, dans l'eau et dans tous les corps lisses, étant parfaitement semblables aux objets représentés, ne peuvent être formés que par les images mêmes de ces objets. Car pourquoi ces effigies émaneraient-elles plutôt des corps sensibles que de ceux dont la finesse nous échappe? C'est ce qu'on ne saurait dire.

jaculantur ex summo.
Sunt igitur jam
vestigia certa formarum,
quæ volitant volgo,
prædita filo subtili,
nec possunt videri
singillatim
secreta.

Præterea, omnis odos,
fumus, vapor,
atque aliæ res consimiles
abundant rebus diffusæ
ideo,
quia dum veniunt ex alto,
ortæ intrinsecus,
scinduntur per iter flexum,
nec ostia viarum
qua exortæ
contendunt exire,
sunt recta ;
at contra,
quam membrana tenuis
coloris summi
jacitur,
nihil est quod possit
discerpere eam ;
quoniam est in promptu,
locata in prima fronte.

Postremo
quæcunque simulacra
apparent nobis
in speculis, in aqua,
inque omni splendore,
necesse est,
quandoquidem prærita sunt
specie simili rerum,
essa consistere
in imaginibus eorum
missis.
Nam nulla potestas est
hiscendi
cur illa corpora cadant,
recedantque ab rebus,
quæ res multæ
mittunt corpore aperto,
magis quam
quæ sunt tenuia.

lancent des molécules de la surface.
Il y a donc maintenant
des traces certaines de formes,
lesquelles traces voltigent çà-et-là
pourvues d'un fil mince,
et elles ne peuvent être vues
isolément
étant séparées.

En outre, toute odeur,
toute fumée, toute chaleur,
et autres choses semblables [disséminées
sortent-en-abondance des corps étant
pour-cette-raison, [fond,
parce que tandis qu'elles viennent du
étant nées intérieurement, [nueux,
elles sont divisées par un chemin si-
ni les ouvertures des routes
par où s'étant élevées
elles s'efforcent de sortir,
ne sont droites ;
mais au contraire,
lorsque la membrane tenue
de la couleur qui-est-à-la-surface
est lancée (se détache),
il n'est rien qui puisse
déchirer elle ;
parce qu'elle est à découvert,
placée à la première face (à la surface).

Enfin
tous les simulacres qui
apparaissent à nous
dans les miroirs, dans l'eau,
et dans tout corps-brillant,
il est nécessaire,
puisqu'ils sont pourvus [jets,
d'une apparence ressemblante des ob-
la substance se trouver
dans les images de ceux-ci
envoyées (qu'ils nous offrent).
Car aucune possibilité n'est
d'ouvrir-la-bouche (de dire)
pourquoi ces molécules tomberaient,
et se détacheraient des objets,
lesquels objets nombreux [vert
envoient des émanations à corps décou-
piutôt que
ceux qui sont tenus.

II.—ERREURS QU NOUS JETTENT LES TÉMOIGNAGES DES SENS.

(V. 386-470).

Non possunt oculi naturam noscere rerum :
 Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli.
 Qua vehimur navi, fertur, quum stare videtur;
 Quæ manet in statione, ea præter creditur ire;
 Et fugere ad puppim ¹ colles campique videntur,
 Quos agimus præter navim, velisque volamus.
 Sidera cessare, ætheriis adfixa cavernis,
 Cuncta videntur; et assiduo sunt omnia motu,
 Quandoquidem longos obitus exorta revisunt²,
 Quum permensa suo sunt cœlum corpore claro;
 Solque pari ratione manere et luna videtur
 In statione, ea quæ ferri res indicat ipsa.
 Exstantesque procul medio de gurgite montes,
 Classibus inter quos liber patet exitus, idem ³
 Apparent, et longe divolsi licet, ingens
 Insula conjunctis tamen ex his una videtur.
 Atria versari, et circumcursare columnæ
 Usque adeo fit uti pueris videantur, ubi ipsi
 Desierunt verti, vix ut jam credere possint,

II

Les yeux sont incapables de connaître la nature des corps; ne leur imputez donc pas ces erreurs de l'esprit.

Le navire qui nous emporte vogue tout en paraissant immobile; le navire immobile dans la rade, paraît emporté par le courant. Les collines et les campagnes, le long desquelles le vent enfla nos voiles, semblent fuir vers la poupe. Les astres paraissent tous immobiles, attachés à la voûte céleste. Cependant ils sont sans cesse en mouvement. Ils ne se lèvent que pour aller trouver un coucher lointain, après avoir promené leurs feux éclatants dans toute l'enceinte du ciel. Le soleil et la lune paraissent de même stationnaires, quoique l'évidence nous instruisse de leur mouvement. Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveraient un libre passage, ne nous paraissent de loin qu'une même masse; et quoique très-distantes les unes des autres, elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les enfants, en cessant de tourner sur eux-mêmes, sont tellement persuadés que l'appartement se meut en rond, et que les colonnes tournent autour

II. — ERREURS OU NOUS JETTENT LES TÉMOIGNAGES DES SENS.

Oculi non possunt
noscere naturam rerum :
proinde noli
ad fingere oculis
hoc vitium animi.

Qua navi vehimur
fertur,
quum videtur stare ;
ea quæ manet in statione
creditur ire præter ;
et colles campique
præter quos agimus navim,
volamusque velis,
videntur fugere ad puppim.
Cuncta sidera
videntur cessare,
astixæ cavernis ætheriis ;
et omnia sunt
motu assiduo,
quandoqui lem exorta
revisunt obitus ingos,
quum permensa sunt
cælum
suo corpore claro ;
solque videtur
ratione pari
manere in statione,
et luna,
ea quæ res ipsa
indicat ferri.
Montesque exstantes procul
de medio gurgite,
inter quos liber exitus
patet classibus,
apparent idem,
et licet divolsi longe,
tamen una ingens insula
videtur ex his conjunctis.
Fit usque adeo
uti atria
videantur pueris versari,
et columnæ circumcursare,
ubi ipsi
desierunt verti,
ut jam vix possint credere

Les yeux ne peuvent pas
connaître la nature des choses :
ainsi-donc garde-toi
d'attribuer aux yeux
ce défaut de l'esprit.

[mes portés,
Le navire par lequel navire nous som-
est-en-mouvement,
lorsqu'il paraît être immobile ;
celui qui reste en repos
est cru aller au-delà ;
et les collines et les plaines [navire,
le-long-desquelles nous poussons le
et nous volons à-l'aide des voiles,
paraissent fuir vers la poupe.
Tous les astres
paraissent rester-en-place,
fixés aux profondeurs éthérées ;
et cependant tous sont
d'un mouvement continuél,
puisqu'ils s'étant levés
ils vont-revoir des couchers lointains,
lorsqu'ils ont parcouru
le ciel
de leur corps éclatant ;
et le soleil paraît
d'une manière semblable
rester en repos,
et (ainsi que) la lune,
ces astres que la chose (l'évidence) même
indique être-en-mouvement.
Et des montagnes s'élevant au-loin
du milieu du gouffre (de la mer),
entre lesquelles une libre issue
est-ouverte aux flottes,
apparaissent comme étant les mêmes,
et quoiqu'éloignées par-une-grande-dis-
cependant une seule grande île [tance,
paraît formée de celles-ci réunies.
Il arrive jusqu'à-ce-point
que les appartements-sur-la-cour
paraissent aux enfants tourner,
et les colonnes courir-en-rond,
quand eux-mêmes
ont cessé de tourner,
qu'alors à-peine peuvent-ils croire

Non supra sese ruere omnia tecta minari.

Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere alte
 Quum cœptat Natura, supraque extollere montes;
 Quos tibi tum supra sol montes esse videtur,
 Cominus ipse suo contingens ¹ fervidus igni,
 Vix absunt nobis missus bis millo sagittæ,
 Vix etiam cursus quingentos sæpe veruti ².
 Inter eos æolemque jacent immania ponti
 Æquora, substrata ætheriis ingentibus oris;
 Interjectaque sunt terrarum millia multa ³,
 Quæ variæ retinent gentes et sæcla ferarum.

At conlectus aquæ, digitum non altior unum,
 Qui lapides inter sistit, per strata viarum,
 Despectum præbet sub terras ⁴ impete tanto,
 A terris quantum cœli patet altus hiatus;
 Nubila despiciere et cœlum ut videare videre, et
 Corpora mirando sub terras abdita cœlo.

Denique, ubi in medio nobis equus acer obhæsit
 Flumine, et in rapidas amnis despeximus undas,
 Stantis equi corpus transversum ferre videtur

d'eux, qu'à peine peuvent-ils se défendre de craindre que le toit ne les écrase de sa chute.

Quand la Nature commence à élever au-dessus des montagnes les feux tremblants du soleil, ces monts sur la cime desquels son disque paraît se reposer, et qu'il semble toucher immédiatement de ses feux, ne sont éloignés de nous que de deux mille ou même de cinq cents portées de traits. Entre ces montagnes et le soleil, des mers s'étendent à l'infini sous la voûte des cieux; et au delà de ces mers, des régions sans nombre, peuplées d'habitants divers et d'animaux de toute espèce.

Un amas d'eau, d'un pouce de profondeur, entre les pierres dont nos rues sont pavées, nous fait apercevoir sous nos pieds un espace aussi vaste que celui qui, sur nos têtes, sépare le ciel de la terre. On croirait que le globe, percé dans toute sa profondeur, expose à nos yeux de nouveaux usages, nous montre l'autre moitié du firmament et les corps cachés dans cette enceinte inconnue.

Si notre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, regardons fixement l'onde sous nos pieds : le quadrupède, quoique immobile, nous

omnia tecta non minari
ruera supra sese.

Jamque quum natura
ceptat erigere alte jubar
rubrum ignibus tremulis,
extollereque supra montes;
montes supra quos
sol videtur tibi
esse tum,
contingens ipse cominus
fervidus suo igni,
absunt vix nobis
bis mille missus sagittæ,
vix etiam sæpe
quingentos cursus veruti.
Immania sequora ponti,
substrata ingentibus oris
ætheriis,
jacent inter eos solemque,
multaque milia terrarum,
quæ gentes varicæ
et sæc'a ferarum
retinent,
interjecta sunt.

At conlectus aquæ,
non altior unum digitum,
qui sistit inter lapides,
per strata viarum,
præbet
despectum sub terras
impete tanto
quantum
altus hiatus cœli
patet a terris,
ut videre
despicere nubila et cœlum,
et sub terris mirando
corpora abdita cœlo.

Denique,
ubi equus acer
obhæsit nobis
in medio flumine,
et despeximus
in undas rapidas amnis,
vis videtur ferro
corpus equi stantis,
transversum,

tous les toits ne pas menacer
de s'écrouler sur eux-mêmes.

Et en outre lorsque la nature [soleil
commence à élever en-haut la lumière du
rouge par des feux tremblants, [ignes;
et à la montrer au-dessus des monta-
les montagnes au-dessus desquelles
le soleil parait à toi
être alors,
les touchant lui-même de-près
étant brûlant par son feu,
sont-éloignées à-peine de nous
de deux mille jets d'une flèche,
à-peine même souvent sont-elles éloignées
de cinq-cents portées de javelot.
D'immenses plaines de mer,
placées-sous les régions immenses
de-l'éther, [leil,
s'étendant entre ces montagnes et le so-
et bien des milliers de terres,
que des nations diverses
et des espèces d'animaux
occupent,
sont placées-entre.

Mais un amas d'eau,
pas plus profond qu'un seul doigt,
qui s'arrête entre les pierres,
à travers les parties pavées des rues,
présente
une vue-de-haut-en-bas sous terre
dans une dimension aussi-grande
que celle dans laquelle
la profonde ouverture du ciel
est-visible de la terre,
de-sorte-que tu parais
voir-sous toi les nuages et le ciel,
et voir sous terre en t'en étonnant
des corps cachés dans le ciel.

Enfin,
dès qu'un cheval vif
s'est arrêté pour nous
au milieu d'un fleuve,
et que nous avons abaissé-les-yeux
sur les ondes rapides du fleuve,
une force parait emporter
le corps du cheval immobile,
corps placé-en-travers,

Vis, et in adversum flumen contrudere raptim :
 Et quocunque oculos trajecimus, omnia ferri,
 Et fluere adsimili nobis ratione videntur.

Porticus æquali quamvis est denique ductu,
 Stansque in perpetuum paribus suffulta columnis,
 Longa tamen ¹, parte ab summa, quum tota videtur,
 Paulatim trahit angusti fastigia coni,
 Tecta solo jungens atque omnia dextera lævis,
 Donec in obscurum ² coni conduxit acumen.

In pelago nautis ex undis ortus in undis
 Sol fit uti videatur obire, et condere lumen :
 Quippe ubi nil aliud nisi aquam cœlumque tuentur ;
 Ne leviter credas labefactari undique sensus ³.

At maris ignaris in ponto clauda videntur
 Navigia, aplustris fractis ⁴, obnitier undis ;
 Nam quæcunque supra rorem salis edita pars est
 Remorum, recta est ; et recta superne gubernat ⁵ ;
 Quæ demersa liquore obeunt, refracta, videntur
 Omnia converti ⁶, sursumque supina reverti ;
 Et reflexa prope in summo fluitare liquore.

paraltra emporté par une force étrangère contre le courant. Et de quelque côté que nous jetions les yeux, nous verrons tous les corps, entraînés de la même manière, remonter rapidement le fleuve.

Un portique formé de colonnes parallèles et égales en hauteur, vu de l'une de ses extrémités dans toute sa longueur, se resserre peu à peu sous la forme d'un cône; le toit s'abaisse vers le sol, le côté droit se rapproche du gauche, jusqu'à ce que l'œil ne distingue plus que l'angle obscur d'un cône.

Les matelots voient le soleil se lever du sein de l'onde, se coucher dans l'onde et y ensevelir sa lumière, parce qu'en effet ils n'aperçoivent que le ciel et l'eau. Ne taxez donc pas légèrement les sens de mensonge.

D'un autre côté, ceux qui ne connaissent point la mer, croient voir tous les navires dont elle est couverte, déformés et brisés, faire effort contre les flots. La partie des rames et du gouvernail élevée au-dessus de l'onde est droite; la partie plongée dans la mer paraît se courber, remonter horizontalement, et par cette réfraction, presque flotter à la surface.

et contrudere raptim
in flumen adversum :
et quocunque
trajecimus oculos,
omnia videntur nobis
ferri et fluere
ratione adsimili.

Porticus denique,
quamvis est ductu æquali,
stansque in perpetuum
suffulta columnis paribus,
longa tamen,
quum videtur tota
ab parte summa,
trahit paulatim
fastigia conii angusti,
jungens tecta solo,
atque omnia dextera lævis,
donec conduxit
in acumen obscurum conii.

Fit uti sol
videatur nautis in pelago
ortus ex undis
obire et condero lumen
in undis :
quippe ubi
tuentur nihil aliud
nisi aquam cœlumque ;
ne credas leviter
sensus labefactari undique.

At navigia
in ponto
videntur ignaris maris
obnitier clauda undis,
aplustris fractis ;
nam pars remorum
quæcunque edita est
supra rorem salis,
est recta ;
et gubernæ superne recta ;
quæ obeunt
demersa liquore
videntur omnia,
refracta, converti,
revertique sursum supina,
et reflexa fluitare prope
in summo liquore.

et le pousser précipitamment [rant) :
contre le fleuve opposé (contre le cou-
et vers-quelque-côté-que
nous ayons tourné les yeux,
tous les objets paraissent à nous
être emportés et couler
d'une manière semblable.

Un portique enfin,
quoiqu'il soit d'un plan uniforme,
et se tenant d'un-bout-à-l'autre
soutenu par des colonnes pareilles,
long cependant,
lorsqu'il est vu tout-entier
de la partie extrême,
prend peu-à-peu
les extrémités-amincies d'un cône étroit,
unissant le toit au sol, [ches,
et toutes les parties à-droites aux gau-
jusqu'-à-ce-qu'il ait réuni ces parties
dans la pointe obscure d'un cône.

Il arrive que le soleil
paraît aux matelots sur mer
s'étant levé des ondes
se coucher et cacher sa lumière
dans les ondes :
en-tant-qu'ils sont dans un lieu où
ils ne voient rien autre chose
sinon le ciel et l'eau ;
pour que tu ne croies pas légèrement
les sens chanceler de-toute-part.

D'autre-part les navires
sur la mer [pas la mer
paraissent à-ceux-qui-ne-connaissent-
s'efforcer boiteux contre les ondes,
leur arrière étant brisé ;
car la partie des rames
toute-celle-qui est élevée
au-dessus de l'eau de la mer,
est droite ; [droits ;
et les gouvernails placés en-haut sont
les parties qui plongent
enfouées dans l'eau
paraissent toutes,
étant brisées, changer-de-direction,
et revenir en-haut renversées,
et infléchies flotter presque
à la surface de l'eau.

Raraque per cœlum quum venti nubila portant
 Tempore nocturno, tum splendida signa videntur
 Labier ¹ adversum nubes, atque ire superne
 Longe aliam in partem, quam quo ratione feruntur.

At si forte oculo manus uni subdita subter
 Pressit eum, quodam sensu fit, uti videantur
 Omnia, quæ tuimur, fieri tum bina tuendo;
 Bina lucernarum florentia lumina flammis,
 Binaque per totas ædes geminare supellex,
 Et duplices hominum facies, et corpora bina.

Denique ², quum suavi devinxit membra sopore
 Somnus, et in summa corpus jacet omne quiete;
 Tum vigilare tamen nobis, et membra moyere
 Nostra videmur; et in noctis caligine cæca
 Cernere censemus solem lumenque diurnum;
 Conclusoque loco cœlum, mare, flumina, montes
 Mutare, et campos pedibus transire videmur;
 Et sonitus audire, severa silentia noctis
 Undique quum constant, et reddere dicta tacentes.

Cetera de genere hoc mirando multa videmus ³,

Lorsque les vents, pendant la nuit, chassent dans l'air des nuages clair-semés, les flambeaux des cieux paraissent s'avancer contre les nues et rouler au-dessus d'elles dans une direction contraire à leur cours naturel.

Pressez de la main la partie inférieure d'un de vos yeux, tous les objets vous paraîtront doubles : vos flambeaux donneront deux lumières ; les riches ameublements croîtront de moitié ; vous verrez les hommes avec deux corps et deux visages.

Enfin quand le sommeil a lié nos membres de ses douces chaînes, quand notre corps est étendu dans les bras d'un profond repos, il nous semble quelquefois être éveillé et en mouvement. Nous croyons, au milieu des ténèbres, voir le soleil et la lumière du jour. Dans un lieu étroitement fermé nous croyons changer de climats, de mers, de fleuves, de montagnes, et franchir à pied des plaines immenses, entendre des sons au milieu d'un silence profond et général, et répondre, quoique notre langue reste immobile.

Nous voyons avec surprise une foule de phénomènes semblables qui

Quumque venti
tempore nocturno
portant per cœlum
nubila rara,
tum signa splendida
videntur labier adversum,
atque ire superne,
in partem longe aliam
quam quo ferantur
ratione.

At si forte manus
subdita uni oculo
subter
pressit eum,
fit quodam sensu,
uti omnia quæ tuimur
videantur tum fieri bina
tuendo;
bina lumina florentia
flammis lucernarum,
supellexque bina
geminare per ædes totas,
et facies hominum duplices,
et corpora bina.

Denique quum somnus
devinxit membra
dulci sopore,
et corpus omne jacet
in quiete summa;
tum tamen videmur nobis
vigilare,
et movere nostra membra;
et censemur cernere
solem lumenque diurnum
in caligine cæca noctis;
videmurque
loco concluso
mutare cœlum,
mare, flumina, montes,
et transire campos pedibus,
et audire sonitus,
quum silentia severa noctis
constent undique,
et tacentes
reddere dicta.

Videmus mirando
cetera multa

Et lorsque les vents
dans le temps de-la-nuit
portent (chassent) à-travers le ciel
les nuages clair-semés,
alors les astres brillants
paraissent glisser à-l'-encontre,
et aller en-haut
dans une direction de loin (tout) autre
que celle où ils sont portés
par leur marche-régulière.

D'autre-part si par hasard une main
placée-sous un ceil
dans-la-partie-inférieure
l'a pressé,
il arrive par une certaine sensation,
que toutes les choses que nous regardons,
paraissent alors devenir doubles
en les regardant;
deux lumières brillant
par les flammes des lampes,
et un mobilier double [res,
se doubler dans les demeures tout-entiè-
et les visages des hommes doubles,
et les corps doubles.

Enfin lorsque le sommeil
a enchainé nos membres
par un doux assoupissement,
et que notre corps tout-entier est étendu
dans le repos le plus grand;
alors cependant nous paraissions à nous
être-éveillés,
et remuer nos membres;
et nous pensons voir
le soleil et la lumière du-jour
dans l'obscurité sombre de la nuit;
et nous nous paraissions à nous-mêmes
dans un lieu fermé,
changer de climat,
de mer, de fleuves, de montagnes,
et passer les plaines à pied,
et entendre des bruits,
bien-que les silences sévères de la nuit
existent de-toute-part, [stons)
et nous faisant (quoique nous nous tai-
répondre des paroles.

Nous voyons en nous étonnant
tous-les-autres phénomènes nombreux

Quæ violare fidem quasi sensibus omnia quærunt :
 Nequicquam, quoniam pars horum maxima fallit,
 Propter opinatus animi, quos addimus ipsi;
 Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibu' visa;
 Nam nihil egregius quam res secernere apertas
 A dubiis, animus quas ab se protinus addit.

III. — LE SON.

(V. 527-598).

Principio, auditur sonus et vox omnis¹, in aures
 Insinuata, suo pepulere ubi corpore sensum :
 Corpoream quoque enim vocem constare fatendum est,
 Et sonitum, quoniam possunt impellere sensus :
 Præterrudit enim vox fauces sæpe, facitque
 Asperiora, foras gradiens, arteria² clamor :
 Quippe per angustum, turba majore coorta,
 Ire foras ubi cœperunt primordia vocum,
 Scilicet expletis quoque janua raditur oris³
 Rauca viis, et iter⁴ lædit, qua vox it in auras.
 Haud igitur dubium est, quin voces verbaque constant

tendent tous, mais en vain, à diminuer la confiance due aux sens. L'erreur vient en grande partie des jugements de l'âme, jugements que nous ajoutons de nous-mêmes aux rapports des sens, croyant avoir vu ce que les organes ne nous ont point montré. En effet, rien de plus rare que de dégager les rapports évidents des sens des conjectures incertaines que l'âme leur associe de son propre mouvement.

III

D'abord le son et la voix se font entendre, quand leurs éléments, insinués dans les cavités de l'oreille, ont frappé l'organe; car vous ne pouvez contester au son et à la voix leur essence corporelle, puisqu'ils agissent sur les sens. Souvent la voix blesse le gosier, et les cris irritent la trachée. C'est qu'alors les principes de la voix se précipitant au dehors en trop grand nombre, comblent promptement leur étroit canal, en déchirent l'orifice, et endommagent le conduit par où la voix s'échappe dans l'air. On ne peut donc douter que la voix

de hoc genere,
 quæ omnia quærunt
 quasi violare fidem
 sensibus :
 nequicquam, quoniam
 maxima pars horum
 fallit,
 propter opinatus animi
 quos ipsi addimus ;
 ut quæ non visa sunt
 sensibus,
 sint pro visis ;
 nam nihil egregius
 quam secernere res apertas
 a dubiis,
 quas animus addit protinus
 ab se.

de ce genre,
 qui cherchent tous
 comme à attaquer la foi
 aux sens (que nous avons dans les sens):
 vainement, parce que
 la plus grande partie de ceux-ci
 nous trompe,
 à cause des conjectures de l'esprit
 que nous-mêmes ajoutons ; [vues
 de-sorte-que les choses qui n'ont pas été
 par nos sens, [vues);
 sont pour vues (sont réputées comme
 car rien de plus rare
 que de distinguer les choses évidentes
 des douteuses,
 que l'esprit ajoute aussitôt
 de lui-même (de son propre fonds).

III. — LE SON.

Principio sonus
 et vox omnis auditur,
 ubi, insinuata in aures,
 pepulere sensum
 suo corpore ;
 fatendum est enim
 vocem quoque
 constare corpoream,
 et sonitum,
 quoniam possunt
 impellere sensus :
 sæpe enim vox
 præterradit fauces,
 clamorque, gradiens foras,
 facit arteria asperiora :
 quippe ubi primordia vo-
 turba majore [cum,
 coorta,
 coeperunt ire foras
 per iter angustum,
 scilicet janua rauca oris,
 viis expletis,
 raditur quoque,
 et vox lædit iter
 qua it in auras.
 Igitur haud est dubium
 quin voces verbaque

D'abord tout son
 et toute voix est entendue,
 lorsqu', ayant pénétré dans les oreilles,
 ils ont frappé le sens de l'ouïe
 de leur corps (de leurs molécules) ;
 il faut avouer en effet
 la voix aussi
 exister corporelle,
 et le son exister corporel,
 puisqu'ils peuvent
 frapper les sens :
 souvent en effet la voix
 racle-en-passant le gosier,
 et le cri, en allant dehors (en sortant),
 rend la trachée plus rude (l'irrite) :
 car dès-que les éléments des voix,
 une foule plus grande
 s'étant élevée (en grand nombre),
 commencent à aller dehors
 par un chemin étroit,
 à-savoir l'entrée rauque de la bouche,
 les passages étant remplis,
 est raclée (écorchée) aussi,
 et la voix blesse le conduit
 par où elle va dans les airs.
 Donc il n'est pas douteux
 que les voix et les paroles

Corporeis e principiis, ut¹ lædere possint.

Nec te fallit item, quid corporis auferat, et quid
Detrahat ex hominum nervis ac viribus ipsis
Perpetuus sermo, nigraï noctis ad umbram
Auroræ perductus ab exoriente nitore;
Præsertim si cum summo est clamore profusus.
Ergo corpoream vocem constare necesse est,
Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

Asperitas autem vocis fit ab asperitate
Principiorum, et item lævor lævore creatur.
Nec simili penetrant aures primordia forma,
Quum tuba depresso graviter sub murmure² mugit,
Aut reboant raucum retrocita cornua bombum;
Vallibus et cyeni gelidis orti ex Heliconis
Quum liquidam tollunt lugubri voce querelam.

Hasce igitur penitus voces quum corpore nostro
Exprimimus, rectoque foras emittimus ore³,
Mobilis articulat verborum dædala lingua,
Formaturaque labrorum pro parte figurat.
Atque ubi non longum spatium est, unde illa profecta

et les paroles n'aient des éléments corporels, puisqu'ils peuvent exciter en nous de la douleur.

Vous n'ignorez pas non plus à quel point les nerfs sont affaiblés, et les forces épuisées par une conversation soutenue depuis les premiers feux de l'aurore jusqu'à la nuit obscure, surtout si la dispute a souvent élevé le son de la voix. La voix est donc corporelle, puisqu'on ne peut parler beaucoup sans une perte sensible de substance.

La rudesse ou la douceur de la voix dépend de la figure des éléments. Ce ne sont pas les mêmes atomes qui frappent vos oreilles quand la trompette fait entendre ses sons graves et profonds, ou que le cor recourbé rend un rauque frémissement, et quand le cygne né dans les fraîches vallées de l'Helicon fait retentir les plaintes harmonieuses de sa voix mélancolique.

Lorsque les sons ont été chassés du fond de la poitrine dans l'intérieur du palais, la langue mobile, cette industrieuse ouvrière de la parole, les articule, et l'inflexion des lèvres les modifie de son côté.

constant e principiis
corporeis,
ut possint lædere.

Nec item fallit te
quid corporis auferat
sermo perpetuus,
perductus
ab nitore exoriente auroræ
ad umbram noctis nigraï,
et qui'd detrahat ex nervis
et viribus ipsis hominum;
præsertim si est profusus
cum clamore summo.

Ergo necesse est
vocem constare corpoream,
quoniam loquens multa
amittit partem de corpore.

Asperitas autem vocis
fit ab asperitate
principiorum,
et item lævor
creatur lævore.
Nec primordia
penetrant aures
forma simili,
quum tuba mugit graviter
sub murmure gravi,
aut cornua retrocita
reboant bombum raucum,
et quum cyeni
orti ex gelidâ vallibus
Heliconis,
tollunt querelam liquidam
voce lugubri.

Quum igitur exprimimus
nostro corpore
hasce voces penitus,
emittimusque foras
ore recto,
lingua mobilis,
cædala verborum,
articulat,
formaturaque labrorum
figurat pro parte.
Atque ubi spatium
unde illa vox quæque
profecta

ne soient-composées d'éléments
corporels,
pour qu'elles puissent blesser nos organes.

Ni de même il ne t'échappe
que de (combien de) corps nous enlève
une conversation continue,
prolongée

depuis l'éclat naissant de l'aurore
jusqu'à l'ombre de la nuit noire,
et ce qu'elle retire des nerfs
et des forces mêmes des hommes;
surtout si elle est épanchée
avec un cri (un ton) très haut.

Done il est nécessaire
la voix exister corporelle,
puisque l'homme parlant beaucoup
perd une partie de son corps.

Or la rudesse de la voix
est faite par (vient de) la rudesse
des éléments,
et de même le poli du son
est créé par le poli des éléments.

Ni les éléments
ne pénètrent dans les oreilles
sous une forme semblable,
lorsque la trompette mugit fortement
sous un murmure grave,
ou que les cors recourbés
rendent un bourdonnement rauque,
et lorsque les cygnes
nés des fraîches vallées
de l'Hélicon,
élèvent une plainte pure (mélodieuse)
d'une voix funèbre.

Lors donc que nous faisons-sortir
de notre corps
ces voix de-l'intérieur,
et que nous les émettons au-dehors
par la bouche qui est droite,
la langue mobile,
ouvrière des mots,
les articule,
et la conformation des lèvres
les façonne pour sa part.
Et quand la distance,
du lieu d'où cette voix quelle-qu'elle soit
étant partie

Perveniat vox quæque, necesse est verba quoque ipsa
 Plane exaudiri, discernique articulatim;
 Servat enim formaturam, servatque figuram.
 At si interpositum spatium sit longius æquo,
 Aera per multum confundi verba necesse est,
 Et conturbari vocem, dum travolat auras.
 Ergo fit, sonitum ut possis audire, neque hilum
 Internoscere verborum sententia quæ sit;
 Usque adeo confusa venit vox inque pedita¹.

Præterea, edictum sæpe unum perciet aures
 Omnibus in populo, emissum præconis ab ore.
 In multas igitur voces² vox una repente
 Diffugit, in privas quoniam se dividit aures,
 Obsignans formam³ verbis clarumque sonerem.

At quæ pars vocum non aures accidit ipsas,
 Præterlata perit, frustra diffusa per auras;
 Pars solidis adlisa locis, rejecta, sonerem
 Reddit, et interdum frustratur imagine verbi⁴.
 Quæ bene quum videas, rationem reddere possis,
 Tute⁵ tibi atque aliis, quo pacto, per loca sola,

Alors si la voix n'a pas un long trajet à parcourir pour arriver à l'organe, on entend clairement les paroles, on distingue les articulations, parce que la voix conserve ses inflexions et son caractère. Mais si l'espace interposé est trop considérable, l'abondance de l'air confond les paroles, et la voix se trouble en flottant au milieu de ce fluide. D'où il arrive que vous pouvez entendre des sons sans distinguer le sens des mots, parce que la voix n'arrive jusqu'à vous que confuse et embarrassée.

Souvent encore un même édit publié par le crieur frappe les oreilles d'un peuple entier. Une seule voix se divise donc sur-le-champ en un grand nombre d'autres, puisqu'elle se distribue dans une infinité d'organes particuliers, où elle porte des articulations marquées et des sons très-distincts.

Les voix qui ne rencontrent point d'organes continuent leur route, et meurent dissipées dans les airs, ou vont heurter des corps solides dont la répercussion renvoie le son, et nous trompe quelquefois en réfléchissant la parole comme le miroir réfléchit les images. Instruit de ce phénomène, vous pouvez vous expliquer à vous-même et aux

perveniat,
 non est longum,
 necesse est
 verba quoque ipsa
 exaudiri plane,
 discernique articulatim :
 servat enim formaturam,
 servatque figuram.
 At si spatium
 longius æquo
 interpositum sit,
 necesse est verba confundi
 per aera multum,
 et vocem perturbari,
 dum travolat auras.
 Ergo fit
 ut possis audire sonitum,
 neque internoscere hilum
 quæ sit sententia verborum.
 Usque adeo
 vox venit confusa
 impeditaque.

Præterea.
 sæpe unum edictum,
 emissum ab ore præconis,
 perciet aures omnibus
 in populo.
 Igitur una vox
 diffugit repente
 in multas voces,
 quoniam se dividit
 in aures privas,
 obsignans verbis formam
 sonoremque clarum.

At pars vocum
 quæ non accidit aures ipsas,
 perit præterlata,
 diffusa frustra per auras.
 Pars ad lisa locis solidis,
 rejecta,
 reddit sonorem,
 et frustatur interdum
 imagine verbi.
 Quæ quum videas bene,
 possis reddere rationem,
 tute tibi
 atque aliis,

doit-parvenir aux oreilles,
 n'est pas longue,
 il est nécessaire
 les paroles aussi elles-mêmes
 être entendues nettement,
 et être distinguées syllabe-par-syllabe :
 la voix conserve en effet sa forme,
 et elle conserve sa figure.
 Mais si une distance
 plus longue qu'il n'est juste
 est placée-entre,
 il est nécessaire les paroles se confondre
 à travers l'air abondant,
 et la voix être troublée,
 tandis qu'elle vole-à-travers les airs.
 Donc il arrive
 que tu peux entendre le son,
 et ne reconnaître en rien
 quel est le sens des paroles.
 Jusqu'à un-tel-point (tellement)
 la voix arrive confuse
 et embarrassée.

En outre,
 souvent un édit,
 sorti de la bouche d'un crieur,
 frappe les oreilles à tous (de tous)
 dans le peuple.
 Donc une seule voix
 se divise soudainement
 en beaucoup de voix,
 puisqu'elle se partage
 entre des oreilles individuelles,
 imprimant aux mots leur forme
 et un son clair.

Mais la partie des voix
 qui n'arrive pas aux oreilles mêmes,
 périt étant portée-au-delà,
 dispersée sans-effet dans les airs.
 Une partie ayant heurté contre des
 répercutée [lieux solides,
 rend un son,
 et trompe quelquefois
 par l'image d'un mot.
 Lesquels phénomènes puisque tu vois bien,
 tu pourrais rendre compte
 toi-même à toi
 et aux autres,

Saxa pares formas verborum¹ ex ordine reddant,
 Palantes comites quum montes inter opacos,
 Quærimus, et magna dispersos voce ciemus.

Sex etiam aut septem loca vidi reddere voces
 Unam quum jaceres : ita colles collibus ipsis
 Verba repulsantes iterabant dicta referre.
 Hæc loca capripedes Satyros Nymphasque tenere
 Finitimi fingunt ; et Faunos esse loquuntur,
 Quorum noctivago strepitu² ludoque jocanti
 Affirmant volgo taciturna silentia rumpi,
 Chordarumque³ sonos fieri, dulcesque querelas,
 Tibia quas fundit digitis pulsata canentum ;
 Et genus agricolum late sentiscere, quum Pan,
 Pineæ semiferi⁴ capitis velamina quassans,
 Unco sæpe labro calamos percurrit hiantes,
 Fistula silvestrem ne cesset fundere musam.
 Cetera de genere hoc monstra ac portenta loquuntur,
 Ne loca, deserta ab Divis, quoque forte putentur
 Sola tenere⁵ ; ideo jactant miracula dictis ;

autres comment, dans les lieux solitaires, les rochers renvoient les paroles dans leur ordre et avec leur articulation primitive, lorsque cherchant nos compagnons égarés, nous les appelons à grands cris sur les montagnes ombreuses.

J'ai vu n.ême des lieux qui répétaient six ou sept fois le mot qu'on proférait : tant les paroles réfléchies de collines en collines étaient fidèlement rapportées ! Les peuples voisins de ces lieux les supposent habités par des Satyres, par des Nymphes et par des Faunes qui, à les en croire, s'égayent dans ces solitudes, en troublent le silence profond par leurs concerts nocturnes, par le doux frémissement des cordes, et par les sons plaintifs de leurs voix, qu'accompagne la flûte sous leurs doigts agiles. Ils ajoutent que les habitants de la campagne sont avertis de l'arrivée de Pan toutes les fois que ce dieu, qui tient de l'homme et de la bête, agitant une couronne de pin sur sa tête promène ses lèvres recourbées sur ses chalumeaux, sans jamais suspendre ses accents champêtres. Ils racontent encore plusieurs autres prodiges de cette nature, soit afin qu'on ne regarde pas comme abandonné par les dieux le pays qu'ils

quo pacto saxa reddant
per loca sola
formas pares verborum
ex ordine,
cum inter montes opacos
querimus
comites palantes,
et clemus magna voce
dispersos.

Vidi etiam loca
reddere
sex aut septem voces,
quum jaceres unam:
ita colles
repulsantes verba collibus
iterabant dicta referre.
Finitimi fingunt
Satyros capripedes
Nymphasque
tenere hæc loca,
et loquuntur Faunos esse,
strepitu noctivago
ludoque jocanti quorum
affirmant
silentia taciturna
rumpi volgo,
sonosque chordarum fieri,
querelasque dulces
quas tibia fundit
pulsata digitis canentum,
et genus agricolarum
sentiscere late,
quum Pan
quassans velamina pinea
capitis semiferi,
percurrit sæpe labro unco
calamos hiantes,
ne fistula cesset
fundere musam agrestem.
Loquuntur
cetera monstra ac portenta
de hoc genere,
ne forte
putentur quoque
tenere loca sola,
deserta ab Divis;
jactant ideo miracula

de quelle manière les rochers renvoient
à travers les lieux solitaires
les formes semblables des mots
par ordre (dans leur ordre), [gées
lorsqu'au milieu des montagnes ombrä-
nous cherchons
nos compagnons errants,
et que nous appelons d'une grande voix
eux qui sont dispersés.

J'ai vu même des lieux
rendre (renvoyer)
six ou sept voix,
lorsque tu en lançais une:
tellement les collines
repercutant les mots par les collines
multipliaient les mots à répéter (en les
Les voisins supposent [répétant.
les Satyres aux-pieds-de-chèvre
et les Nymphes
occuper ces lieux-là,
et ils disent des Faunes être,
par le vacarme nocturne
et par le jeu plaisant desquels
ils affirment
les silences taciturnes (profonds)
être rompus fréquemment, [lien,
et des sons de cordes (de lyre) avoir-
ainsi-que les plaintes douces
que la flûte répand [jouent,
frappée par les doigts des faunes qui en
et la race des campagnards
s'en apercevoir au-loin,
lorsque Pan [pin
agitant les enveloppes (la couronne) de-
de sa tête à-moitié-sauvage,
parcourt souvent d'une levre recourbée
ses chalumeaux ouverts,
pour que sa flûte ne cesse pas
de répandre un air champêtre.
Ils racontent [diges
les autres merveilles et les autres pro-
de ce genre,
de peur que par hasard
ils ne soient réputés aussi
habiter des lieux déserts,
abandonnés par les dieux; [cles
ils vantent pour-cette-raison ces mira-

Aut aliqua ratione alia¹ ducuntur, ut omne
Humanum genus est avidum nimis auricularum².

IV. — LE SOMMEIL, LE RÊVE.

(V. 905-926, 959-1017.)

Nunc quibus ille modis somnus per membra quietem
Inriget, atque animi curas e pectore solvat,
Suavidicis potius, quam multis versibus, edam :
Parvus ut est cyeni melior canor, ille gruum quam
Clamor, in ætheriis dispersus nubibus Austri.
Tu¹ mihi da tenues aures animumque sagacem,
Ne fieri negites, quæ dicam, posse, retroque
Vera repulsanti discedas pectore dicta,
Tutemet in culpa quum sis, ne cernere possis.

Principio, somnus fit, ubi est distracta per artus
Vis animæ, partimque foras ejecta recessit,
Et partim contrusa magis concessit in altum².
Dissolvuntur enim tum demum membra fluuntque³ :
Nam dubium non est, animai quin opera sit

habitent, soit pour quelque autre raison ; car on ne sait que trop à quel point l'esprit humain est avide de fables.

IV

Maintenant comment le sommeil verse-t-il le repos dans nos membres, et bannit-il l'inquiétude de nos âmes, c'est ce que je vais expliquer en vers peu nombreux mais harmonieux. Ainsi les faibles accents du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçants dont les grues remplissent les airs. De votre côté, prêtez-moi une oreille attentive et un esprit appliqué, pour ne point nier les faits dont je vous démontrerai la possibilité ; autrement par votre obstination à repousser l'évidence, vous deviendriez vous-même la cause de votre aveuglement.

D'abord le sommeil naît en nous quand le principe vital est dispersé dans les membres, et qu'une partie est chassée en dehors, tandis que l'autre se ramasse et se condense davantage dans l'intérieur du corps. Alors seulement les membres se délient et paraissent flottants. En

dictis;
aut ducuntur
aliqua alia ratione,
ut omne genus humanum
est nimis avidum
auricularum.

par leurs paroles ;
ou ils sont conduits
par quelque autre raison,
vu-que toute l'espèce humaine
est excessivement avide
du côté des oreilles.

IV. — LE SOMMEIL, LE RÊVE.

Nunc quibus modis
ille somnus
inriget quietem per membra,
atque solvat e pectore
curas animi,
edam versibus suavidicis
potius quam multis :
ut parvus canor cygni
est melior
quam ille canor gruam,
dispersus
in nubibus ætheriis
Austri.

Tu da mihi
aures tenues
animumque sagacem,
ne negites
quæ dicam
posse fieri,
discedasque retro
pectore repulsanti
vera dicta,
quum tutemet sis in culpa
ne possis cernere.

Principio, somnus fit,
ubi vis animæ
distracta est per artus,
partimque ejecta
recessit foras,
partimque magis contrusa
concessit in altum.
Tum demum enim
membra dissolvuntur
atque fluunt;
nam non est dubium
quin hic sensus
sit in nobis
opera animæ ;

Maintenant par quels moyens
ce sommeil
verse le repos à travers les membres,
et détache du cœur
les soucis de l'esprit,
je l'exposerai dans des vers harmonieux
plutôt que nombreux :
de-même-que le faible chant du cygne
est meilleur
que ce cri des grues,
dispersé
dans les nuages éthérés
de l'Auster.

Toi prête-moi
des oreilles fines (une oreille attentive)
et un esprit sagace,
pour que tu ne nies pas
les choses que je dirai
pouvoir arriver,
et que tu ne te retires pas en-arrière
avec un cœur repoussant
les vérités que j'aurai dites, [pable]
quand toi-même tu serais en faute (cou-
de ne pouvoir distinguer.

D'abord, le sommeil a-lieu,
quand la force (le principe) de la vie
est dispersée à travers les membres,
et que en-partie étant chassée
elle s'en est allée au-dehors,
et qu'en-partie étant plus refoulée
elle s'est retirée dans le fond.
Alors seulement en effet
les membres sont dissous
et flottent ;
car il n'est pas douteux
que ce sentiment (le sentiment)
ne soit en nous
par le secours de l'âme ;

Sensus hic in nobis; quem quum sopor impedit esse,
 Tum nobis¹ animam perturbatam esse putandum est,
 Ejectamque foras; non omnem : namque jaceret
 Aeterno corpus perfusum frigore lethi.

Quippe ubi nulla latens animai pars remaneret
 In membris, cinere ut multo latet obrutus ignis,
 Unde reconstari sensus per membra repente
 Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma?

• • • • •
 • Et quoi² quisque fere studio³ devinctus adhæret,
 Aut quibus in rebus multum sumus ante morati,
 Atque in qua ratione fuit contenta magis mens,
 In somnis eadem plerumque videmur obire :
 Causidici causas agere, et componere leges⁴;
 Induperatores⁵ pugnare, ac prælia obire;
 Nautæ contractum cum ventis cernere bellum;
 Nos agere hoc⁶ autem, et naturam quærere rerum
 Semper, et inventam patriis exponere chartis.
 Cetera sic studia atque artes plerumque videntur

effet, c'est à l'âme que nous devons le sentiment, dont le sommeil ne peut nous priver sans que la substance pensante ne soit troublée et chassée du corps, mais non pas tout entière; car le froid éternel de la mort se répandrait alors dans la machine, puisqu'il ne lui resterait aucune particule d'âme qui, semblable au feu caché sous la cendre, fût capable de rallumer tout à coup le sentiment....

Les objets habituels de nos occupations, ceux qui nous ont retenus le plus souvent et qui ont exigé de nous le plus de contention d'esprit, sont les mêmes auxquels nous paraissions nous livrer ordinairement pendant le sommeil. Les avocats plaident des causes et interprètent les lois en songe; le général livre des combats et affronte les dangers; le pilote fait la guerre aux vents; moi-même je n'interromps point mes travaux pendant la nuit. Je continue d'interroger la Nature, et d'en dévoiler les secrets dans la langue de ma patrie. En

quem quum super
impedit esse,
tum putandum est vitam
perturbatam esse nobis
ejectamque foras;
non omnem;
namque corpus jaceret
perfusum frigore æterno
lethi.

Quippe ubi
nulla pars animæ
remaneret latens
in membris,
ut ignis latet
obrutus cinere multo,
unde sensus possit
reconflari repente
per membra,
ut flamma consurgere
ex igni cæco.

Et quoi studio
feræ quisque
adhæret devinctus,
ant in quibus rebus
sumus multum morati
ante,
atque in qua ratione
mens fuit magis contenta,
videmur plerumque
in somnis
obire eadem:
causidici agere causas,
et componere leges;
induperatores pugnare,
se obire prælia;
nautæ cernere bellum
contractum cum ventis;
nos autem agere hoc,
et quærere semper
naturam rerum,
et exponere chartis patriis
inventam.
Sic cetera studia
atque artes
videntur plerumque

lequel *sentiment* lorsque le sommeil
empêche d'exister,
alors il faut penser la vie [nous
avoir été complètement-troublée pour
et avoir été chassée au-dehors;
non pas tout-entière;
car le corps serait-gisant
couvert du froid éternel
de la mort.

Attendu-que là (dans le corps)
aucune partie de l'âme
ne resterait cachée
dans les membres,
comme le feu est caché,
couvert d'une cendre abondante,
d'où le sentiment puisse
être ravivé soudainement
à travers les membres,
comme la flamme peut sortir
d'un feu caché.

Et le goût auquel goût
presque-toujours chacun
reste attaché,
ou-bien *les choses* dans lesquelles choses
nous nous sommes beaucoup arrêtés
auparavant,
et la *doctrine* dans laquelle doctrine
l'esprit a été plus tendu,
nous paraissions la-plupart-du-temps
dans nos sommeils (en songe)
aller-au-devant de ces mêmes *objets*:
les avocats paraissent plaider des causes,
et comparer des lois;
les généraux combattre,
et aller-au-devant des combats;
les matelots voir une guerre
engagée avec les vents;
et nous nous occuper de ceci,
et chercher toujours
la nature des choses, (patrie
et l'exposer dans des écrits de-notre-
quand-nous-l'avons-trouvée.
Ainsi les autres goûts
et les autres arts
paraissent la plupart-du-temps

In somnis animos hominum frustrata¹ tenere.

Et quicumque dies multos ex ordine ludis
Assiduas dederunt operas, plerumque videmus,
Quum jam destiterint, ea sensibus usurpare;
Rellicuas² tamen esse vias in mente patentes,
Qua possint eadem rerum simulacra venire.
Permultos itaque illa dies eadem obversantur
Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur
Cernere saltantes, et mollia membra moventes,
Et citharæ liquidum carmen, chordasque loquentes
Auribus accipere, et consessum cernere eundem,
Scenæque simul varios splendore decores :
Usque adeo magni refert studium atque voluntas,
Et quibus in rebus consuerint esse operati
Non homines solum, sed vero animalia cuncta!

Quippe videbis equos fortes, quum membra jacelunt
In somnis, sudare tamen spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires,
Tunc quasi carceribus patefactis, sæpe quiete.

un mot, les autres études et les autres arts occupent ordinairement en songe les hommes par de semblables illusions.

Ceux qui assistent assidûment aux jeux plusieurs jours de suite, nous les voyons presque toujours, lors même que les spectacles ont cessé de frapper leurs sens, avoir dans leur âme des routes ouvertes, par où les mêmes simulacres peuvent encore s'introduire. Les mêmes objets se présentent à eux pendant plusieurs jours. Ils voient, même en veillant, les danseurs bondir et mouvoir leurs membres avec souplesse; ils entendent les accords de la lyre et le doux langage des cordes; ils retrouvent la même assemblée et la même variété de décorations dont brillait la scène : tant est grand le pouvoir du penchant, du goût et de l'habitude, non-seulement sur les hommes, mais sur les animaux eux-mêmes!

En effet, vous verrez de généreux coursiers, quoique étendus et profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre souvent tous leurs muscles dans le repos, comme si les barrières étaient déjà ouvertes pour disputer le prix de la course.

in somnis
tenere animos hominum
frustrata.

Et quicumque dederunt
multos dies ex ordine
operas assiduas
ludis,
videmus plerumque,
quum jam destiterint
usurpare ea sensibus,
tamen vias patentas
esse relicuas in mente,
qua eadem simulacra
rerum
possint venire.

Itaque illa eadem
obversantur ante oculos
per multos dies,
ut etiam vigilantes
videantur cernere
saltantes,
et moventes
membra mollia,
et accipere auribus
carmen liquidum citharæ,
chordasque loquentes,
et cernere
eundem consessum,
simulque
decoras varios scenarum
splendere :
usque adeo studium
refert magni
atque voluntas,
et in quibus rebus
non solum homines
consuerint esse operati,
sed vero cuncta animalia.

Quippe videbis
equos fortes,
quum membra jacebunt
in somnis,
tamen sudare
spirareque sæpe,
et sæpe quieto
contendere vires summas
quasi de palma,

dans les sommeils (en songe)
occuper les esprits des hommes
les ayant trompés (en les trompant).

Et tous-ceux-qui ont donné
pendant beaucoup de jours de suite
des soins assidus (une attention assidue)
aux jeux,
nous voyons la-plupart-du-temps,
lorsque déjà ils ont cessé
de percevoir ces spectacles par les sens,
cependant des chemins ouverts
être restants à eux dans l'esprit,
par où les mêmes simulacres
des objets
puissent venir.

C'est pourquoi ces mêmes objets
se présentent devant leurs yeux
pendant beaucoup de jours,
de-sorte-que même éveillés
ils se paraissent (ils croient) voir
des hommes qui dansent,
et qui remuent
des membres souples,
et recevoir dans leurs oreilles
le chant pur de la lyre,
et ses cordes parlantes,
et voir
la même assemblée,
et-en-même-temps voir
les décorations variées de la scène
briller :
jusqu'à un-tel-point (tellement) le goût
importe grandement
ainsi-que la volonté,
et tant il importe dans quelles choses
non-seulement les hommes
ont-coutume d'être occupés,
mais même tous les animaux.

Car tu verras
des chevaux fougueux,
lorsque leurs membres seront étendus
dans les sommeils (dans le sommeil),
cependant suer
et souffler souvent,
et souvent dans le repos
tendre leurs forces les plus grandes
comme pour disputer la palme,

Venantumque canes, in molli sæpe quiete,
 Jactant crura tamen subito, vocesque repente
 Mittunt, et crebras redducunt naribus auras ¹,
 Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
 Expergefactive sequuntur inania sæpe
 Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant ;
 Donec discussis redeant erroribus ad se.

At consueta domi catulorum blanda propago
 Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
 Discutere, et corpus de terra conripere instant,
 Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur.
 Et quam quæque magis sunt aspera semina eorum,
 Tam magis in somnis eadem sævire necessum est.

At variæ fugiunt volucres, pennisque repente
 Sollicitant Divum, nocturno tempore, lucos,
 Accipitres somno in leni si prælia pugnasque
 Edere sunt persecutantes, visæque volantes.

Porro hominum mentes magnis quæ motibus edunt

Souvent encore, au milieu du sommeil, les chiens de nos chasseurs agitent tout à coup leurs pieds, jappent avec allégresse, et aspirent l'air à plusieurs reprises, comme s'ils étaient sur la trace de la proie. Souvent même, en se réveillant, ils continuent de poursuivre le vain simulacre d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, jusqu'à ce que, revenus à eux-mêmes, ils se désabusent à regret de leur erreur.

D'un autre côté, le chien caressant qui vit sous nos toits, chasse en un moment le sommeil léger qui fermait ses paupières, se dresse avec précipitation sur ses pieds, croyant voir un visage inconnu et des traits suspects. Car les simulacres tourmentent d'autant plus en songe, que leurs éléments sont plus rudes et plus anguleux.

Au contraire, les oiseaux de toute espèce prennent la fuite, et, en agitant leurs ailes, vont implorer pendant la nuit un asile dans les bois sacrés, s'ils voient, au milieu d'un sommeil paisible, l'épervier vorace fondre sur eux, ou les poursuivre d'un vol rapide.

Et les âmes humaines, de quels grands mouvements ne sont-elles

quasi carceribus
patefactis tunc.

Canesque venantum,
sæpe in molli quiete,
jactant tamen crura subito,
mittuntque repente voces,
et reddunt naribus
auras crebras,
ut si teneant
vestigia inventa ferarum :
expergefactive
sequuntur sæpe
inania simulacra cervorum,
quasi cernant
dedita fugæ ;
donec erroribus discussis
redeant ad se.

At propago blanda
catulorum
consueti degere domi,
instant sæpe
discutere ex oculis [que,
soporem levem volucrum-
et conripere corpus
de terra,
proinde quasi tuantur
facies ignotas atque ora.
Et quam
quæque semina eorum
sunt magis aspera,
tam magis necessum est
eadem sævire
in somnis.

At volucres variæ
fugiant,
sollicitantque repente
pennis
tempore nocturno,
lucos Divum,
si in leni somno
accipitres visæ sunt
persectantes volantesque
edere prælia pugnæque.

Porro mentes hominum
faciunt sæpe geruntque
itidem in somnis
magna quæ edunt

comme les barrières
étant ouvertes alors.

Et les chiens des chasseurs,
souvent dans un doux repos, [ment,
agitent cependant les jambes subite-
et émettent soudainement des voix,
et respirent par leurs naseaux
des airs pressés,
comme s'ils tenaient
les pistes découvertes des-bêtes-sauvées :
et ayant été réveillés
ils poursuivent souvent
de vains simulacres de cerfs,
comme-s'ils les voyaient
livrés à la fuite ; [dissipées
jusqu'à ce que leurs erreurs ayant été
ils reviennent à eux-mêmes.

D'autre-part la race caressante
des chiens
l'habitée à vivre à la maison,
se hâte souvent
d'écarter de ses yeux
le sommeil léger et rapide,
et d'arracher son corps
de terre,
comme si ils (ces chiens) voyaient
des visages inconnus et des traits in-
Et autant [connus.
tous les atomes de ces simulacres
sont plus rudes,
d'autant plus il est nécessaire
ces mêmes simulacres sévir
dans les sommeils.

D'autre-part les oiseaux variés
fuient,
et troublent tout-à-coup
de leurs ailes
dans le temps de-la-nuit
les bois-sacrés des dieux ;
si pendant le doux sommeil
des éperviers ont été vus
les poursuivant et volant
livrer des combats et des batailles.

De plus les esprits des hommes
font souvent et accomplissent
semblablement dans les sommeils
de grandes choses qu'ils exécutent

Magna itidem sæpe in somnis faciuntque geruntque ;
 Reges expugnant, capiuntur, prælia miscent,
 Tollunt clamores, quasi si jugulentur ibidem.
 Multi depugnant, gemitusque doloribus edunt,
 Et quasi pantheræ morsu sævive leonis
 Mandantur, magnis clamoribus omnia complent ;
 Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur,
 Indicioque sui facti persæpe fuere ;
 Multi mortem obeunt ; multi de montibus altis
 Se quasi præcipitent ad terram corpore toto,
 Exterrentur, et ex somno, quasi mentibu' capti,
 Vix ad se redeunt, permoti corporis æstu.

pas agitées pendant le sommeil ? Combien de vastes projets formés et exécutés en un moment ? Ce sont des rois dont on devient le maître ou l'esclave, des combats qu'on livre, des cris qu'on pousse, comme si l'on était égorgé sur la place. Il y en a qui se débattent, qui gémissent de douleur, qui remplissent l'air de leurs cris, comme s'ils étaient dévorés par la dent du lion ou de la panthère. Il y en a aussi qui s'entretiennent en songe des affaires les plus importantes, et qui se trahissent souvent eux-mêmes par des aveux involontaires. Il en est encore qui se voient conduire au supplice ; d'autres qui, croyant tomber de tout leur poids dans un précipice, se réveillent avec effroi, hors d'eux-mêmes, et se remettent difficilement du trouble que leur a causé cette agitation.

magnis motibus;
 expugnant reges,
 capiuntur,
 miscent prœlia,
 tollunt clamores,
 quasi si jugulentur ibidem.
 Multi depugnant,
 eduntque gemitus
 doloribus,
 et quasi mandantur
 morsu pantheræ
 leonisve sævi,
 complent omnia
 magnis clamoribus;
 multi loquuntur
 per somnum
 de rebus magnis,
 fuereque persæpe
 indicio sui facti;
 multi obeunt mortem,
 multi exterrentur,
 quasi se præcipitent
 ad terram
 corpore toto
 de montibus altis,
 et ex somno
 quasi capti mentibus,
 redeunt vix ad se,
 permoti
 æstu corporis.

avec de grands mouvements;
 ils vainquent des rois,
 ils sont pris,
 ils engagent des combats,
 ils poussent des cris,
 comme s'ils étaient égorgés là-même.
 Beaucoup combattent,
 et poussent des gémissements
 par suite des douleurs,
 et comme-s'ils étaient mâchés (déchirés)
 par la morsure d'une panthère
 ou d'un lion cruel,
 ils remplissent tous *les lieux*
 de grands cris;
 beaucoup parlent
 pendant le sommeil
 de choses importantes,
 et ont été très-souvent [dénonciateurs];
 à dénonciation de leur acte (leurs propres
 beaucoup vont-au-devant de la mort,
 beaucoup sont épouvantés;
 comme-s'ils se précipitaient
 à terre
 de tout *leur corps* (de tout leur poids)
 du-haut de montagnes élevées,
 et *arrachés* du sommeil,
 comme pris par l'esprit (comme égarés)
 ils reviennent à-peine à eux-mêmes,
 fortement-remués
 par l'agitation du corps.

NOTES

DU QUATRIÈME LIVRE DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

I.

Page 124 : 1. *Mentes terrificant*, nous épouvantent, en nous avertissant de la présence d'un être réellement redoutable.

— 2. *Ne forte*. Ces simulacres des songes, émanés d'objets réels, seraient groupés par l'imagination dérégulée, de façon à former des êtres purement fantastiques.

— 3. *Effigias*, forme archaïque pour *effigies*.

— 4. *Mittier* pour *mitti*, forme archaïque d'infinif passif, fréquemment employée par Lucrèce.

Page 126 : 1. *Quojuscunque*, génitif archaïque pour *cujuscunque*,

— 2. *Diffusa solute*. Ces molécules se dispersent après s'être séparées de leur foyer originel.

— 3. *Spoliis volitantibus*. La peau sèche dont le serpent s'est dépouillé voltige au souffle du vent à cause de sa légèreté.

— 4. *Tenuis*, qui échappe à nos sens par sa ténuité.

— 5. *Illa*, ces effigies dont Lucrèce vient de parler, comme la tunique de la cigale; la membrane du jeune veau, la peau du serpent.

— 6. *Ordine*. Ces molécules, conservant, lorsqu'elles se détachent du corps, le même ordre qu'elles avaient à sa superficie, en transmettent naturellement la forme.

Page 128 : 1. *Endopedini*, forme archaïque pour *impediri*. Plus ces molécules sont petites et superficielles, moins elles rencontrent d'obstacles dans leur transmission à travers l'espace.

— 2. *Jaci*. La syllabe *ci* est abrégée, par licence, au lieu d'être élidée.

— 3. *Ex alto penitusque*, par exemple : la fumée, la vapeur.

— 4. *Volgo*, forme archaïque pour *rulgo*.

— 5. *Vela*. Il s'agit ici des voiles qu'on tendait au-dessus de l'am-

phithéâtre et de la scène, au moyen de cordages attachés à des mâts. Au temps de Lucrèce, ces voiles étaient de lin; plus tard on y employa la soie.

— 6. *Coguntque... colore.* Les mobiles reflets de ces voiles agités par le vent se répandent sur les assistants, et ceux-ci semblent flotter comme les toiles eux-mêmes.

— 7. *Inclusa... mania,* de façon à ce que la lumière n'y pénètre point par les côtés.

— 8. *Utræque.* D'un côté les voiles de lin qui couvrent l'amphithéâtre, de l'autre les objets matériels quelconques.

Page 130 : 1. *Filo,* une sorte de fil invisible qui rattache les images à l'objet dont elles émanent.

— 2. *Singillatim.* On ne peut voir isolément ces images dans leurs parcours à travers l'espace, mais seulement dans leur ensemble, quand elles dessinent la reproduction de l'objet sur un corps capable de l'arrêter et de le fixer.

— 3. *Per iter flexum,* à travers les pores de l'objet matériel, pores qui sont obliques, sinueux.

— 4. *Esse.* Cet infinitif est employé ici comme un nom : l'être, la substance.

Voyez encore les passages suivants : sur la ténuité des principes de la matière (112-130, 169-176); sur la rapidité et la continuité du mouvement des simulacres dans l'espace (210-231); sur certains phénomènes d'optique (319-337).

II.

Page 132 : 1. *Ad puppim.* Ils semblent se diriger vers l'arrière du navire, c'est-à-dire en sens inverse de la marche de ce navire.

— 2. *Revisunt,* vont revoir : parce que ce mouvement est périodique.

— 3. *Idem* contraction pour *idem*; on dirait qu'ils font partie de la même chaîne.

Page 134 : 1. *Contingens.* Le soleil est si près de ces montagnes qu'il semble les toucher.

— 2. *Veruti.* Comme *ceru*, *cerutum* était une sorte de dard ou de javelot, d'une portée plus longue que la flèche.

— 3. *Interjecta... millia multa.* Lucrèce supposait au globe ter-

restre une immense étendue, et croyait qu'au delà de l'Océan, qui limitait le monde connu des anciens, il existait une foule d'autres régions peuplées d'hommes et d'animaux.

— 4. *Despectum.... sub terras*. On croit voir sous la terre, par un phénomène de réflexion, l'espace qui s'étend au-dessus de nos têtes.

Page 136 : 1. *Longa tamen*. Il est nécessaire que la colonnade soit longue pour que l'effet d'optique indiqué par Lucrèce, se produise.

— 2. *In obscurum*. Cet effet ne se réalise complètement, que si le portique au lieu de recevoir la lumière aux deux extrémités, aboutit à une clôture opaque.

— 3. *Ne.... sensus*. Ce n'est pas faiblesse des sens : ils ne peuvent voir autrement.

— 4. *Aplustris fractis*. Le mot *aplustra* signifie proprement la pièce de bois courbe qui forme l'extrémité de la poupe, et qui plonge dans la mer ; elle apparaît brisée, déformée, au-dessous de la ligne de flottaison.

— 5. *Guberna*, forme archaïque pour *gubernacula*.

— 6. *Omnia converti*. Toutes les parties qui plongent dans l'eau paraissent infléchies, brisées, et comme flottant presque à la surface. Ce phénomène, bien connu sous le nom de réfraction, provient de la différence de densité des deux milieux en contact, l'air et l'eau.

Page 138 : 1. *Labier*, infinitif archaïque pour *labi*. Les astres semblent s'avancer vers les nuages.

— 2. *Denique....* Dans ces huit vers Lucrèce montre comment l'imagination suffit pour produire en nous, pendant le sommeil, des sensations qui ne diffèrent en rien de ce que produirait l'impression réelle et directe des objets.

— 3. *Cetera... videmus*. Après avoir énuméré treize principales sources d'erreurs, Lucrèce ajoute que bien d'autres phénomènes tendent à ébranler la foi que nous avons dans le témoignage de nos sens ; mais que l'imagination seule est fautive, et non les sens.

Voyez encore le passage sur la confiance due aux perceptions des sens (490-502).

III.

Page 140 : 1. *Sonus et vox omnis*. Ici *sonus* s'applique à toute espèce de bruit inarticulé ; *vox*, aux sons articulés émis par le larynx humain.

— 2. *Præterradit... facit asperiora... arteria*, etc. Lucrèce suppose que si le son émis avec force blesse et irrite le gosier (*sauces*) et le canal du larynx (*arteria*), c'est que les atomes dont le son est formé (*primordia vocum*) heurtent trop rudement, quand ils s'échappent au dehors, les parois de l'organe : ce qui détermine une sorte de déchirement.

— 3. *Janua oris*, l'ouverture du larynx dans la gorge, laquelle est alors obstruée par les molécules sonores.

— 4. *Iter*, la trachée artère.

Page 142 : 1. *Ut*. Le sens est, que la voix ne pourrait pas blesser nos organes, si elle n'était pas composée d'éléments matériels.

— 2. *Depresso... murmure*. Ce sont les notes basses, graves.

— 3. *Recto ore*. C'est le canal en lignes droites qui transmet les sons de la bouche.

Page 144 : 1. *Inque pedita*, pour *impeditaque*. La voix est arrêtée par les mille obstacles que lui opposent les molécules de l'air.

— 2. *In multas voces*. La voix du héraut est comme divisée en un nombre infini de voix, toutes semblables entre elles qui vont frapper les oreilles de chaque auditeur.

— 3. *Obsignans formam verbis*. Les mots existent indépendamment de la voix ; mais c'est la voix qui les met en forme (*obsignans formam*), pour exprimer les pensées.

— 4. *Frustratur imagine verbi...* nous trompe, puisque c'est simplement l'image de la voix que nous prenons pour la voix elle-même.

— 5. *Tute*, pour *tu ipse*.

Page 146 : 1. *Pares formas verborum*, des mots formés, comme nous les avons prononcés nous-mêmes.

— 2. *Noctitago strepitu*. D'après la croyance des anciens, c'était la nuit, pour échapper aux regards indiscrets des mortels, que les Faunes se livraient de préférence à leurs ébats.

— 3. *Chordarumque*, etc. Explication poétique de l'écho. Ce ne serait que le son lointain des lyres, des flûtes et des chants des divinités champêtres.

— 4. *Semiferi*. Pan est ainsi désigné à cause de ses oreilles pointues, et de ses jambes terminées par des sabots de chèvre.

— 5. *Ne loca... sola tenere*. Par vanité les habitants de la campagne prétendaient que des divinités habitaient auprès d'eux.

Page 148 : 1. *Aliqua ratione alia*, quelque autre motif, le penchant à la superstition.

— 2. *Avidum auricularum*, hellénisme, comme *integer vixit* : avide du côté des oreilles, c'est-à-dire, avide de remplir ses oreilles de récits fabuleux.

Voyez les passages suivants : Comment les émanations des corps affectent l'odorat (677-690); pourquoi les odeurs ne se répandent pas aussi loin que les sons (691-709); sur les simulacres qui voltigent dans l'espace (724-751); sur l'usage que les hommes font de leurs membres (821-855).

IV

Page 148 : 1. *Tu*, apostrophe à Memmius.

— 2. *Concessit in altum*. Selon Lucrèce, le sommeil se produit, lorsque du principe animé, ordinairement réuni au centre vital, une partie est dispersée dans les membres, une seconde, rejetée hors du corps humain, une troisième, repliée sur elle-même et condensée. On ne peut concevoir d'hypothèse plus compliquée et plus bizarre.

— 3. *Dissolvuntur... fluuntque*. Lucrèce considère le sommeil comme une liqueur dissolvante au milieu de laquelle les membres flottent inertes.

Page 150 : 1. *Tum nobis*. Le raisonnement de Lucrèce est facile à suivre : Si la sensation est la manifestation du principe vital, quand il arrive que le sommeil éteint presque complètement la sensation, c'est que le principe vital est lui-même troublé, affaibli, l'effet devant toujours être proportionné à la cause.

— 2. *Quoi*, datif archaïque pour *cui*.

— 3. *Studio*, le goût particulier qui porte notre esprit vers tel ou tel sujet de méditation pendant que nous sommes éveillés.

— 4. *Componere leges*, rapporter les lois à la cause, appliquer les lois aux cas spéciaux qui se présentent dans la pratique.

— 5. *Induperatores*, forme archaïque pour *imperatores*.

— 6. *Hoc*, ce qui occupe Lucrèce lui-même, c'est-à-dire, l'étude de la philosophie.

Page 152 : 1. *Frustrata*. Nous sommes en effet le jouet d'une illusion, puisque nous croyons voir et faire ce qui n'est qu'une conception de notre imagination.

— 2. *Rellicuas*, forme archaïque pour *reliquas*.

Page 154 : 1. *Redducunt*, est pour *ducunt iterum iterumque*; ainsi font les chiens, quand ils flairent le gibier.

— 2. *Catulorum*. Le poète oppose les chiens qui vivent dans l'intérieur des maisons, aux chiens de chasse.

Voyez encore le passage sur l'aveuglement qu'inspire l'amour (1147-1162).



ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE CINQUIÈME.

I. Lucrèce, comparant Épicure aux héros et aux dieux du paganisme, montre combien les sages leçons de ce philosophe sont pour les hommes un bienfait plus grand que les dons de Cérès et de Bacchus, ou les travaux d'Hercule.

II. Lucrèce fait un sombre tableau de la misère de l'homme. Exclu des deux tiers du globe par l'excès du froid ou de la chaleur, il n'arrache qu'à grand'peine quelques aliments à un sol ingrat. Il naît faible, désarmé, tandis que la nature donne à tous les autres animaux leurs vêtements et leurs armes.

III. Les éléments ne peuvent pas réparer indéfiniment leurs pertes. La pierre, le marbre, les rochers même, tout périt. Le monde échappera-t-il à cette loi commune ? Les bouleversements qu'a éprouvés notre globe dans des temps reculés nous prédisent le retour de catastrophes analogues.

IV. Hypothèses du poète pour expliquer les mouvements du soleil, la succession de la clarté et des ténèbres, l'inégalité des jours et le retour périodique des saisons.

V. La terre, à son origine, était douée d'une puissance génératrice merveilleuse, mais le temps lui a enlevé sa fécondité.

VI. Lucrèce, après avoir tracé le tableau de la vie des premiers hommes, nous dit comment ils se réunirent en société, d'où naquit le langage, et quelles découvertes ont été faites successivement, sans que pour cela la vie humaine soit plus heureuse ou plus tranquille que jadis.

VII. La crainte a engendré la superstition que le poète confond avec les croyances religieuses, et où il voit le principe de toutes les infortunes humaines.

VIII. L'homme qui n'eut d'abord pour armes que ses ongles, ses dents, les pierres et les bâtons, se servit plus tard de l'airain, puis du fer. Enfin il trouva un auxiliaire utile dans le cheval, et des auxiliaires, souvent dangereux, dans les éléphants et dans les animaux féroces.

IX. L'invention de la musique est due au berger qui, le premier, imita le chant des oiseaux avec des pipeaux.

X. L'homme est insatiable de jouissances. Il se tourmente sans cesse pour en acquérir de nouvelles. Néanmoins ce désir, est l'aiguillon du travail. C'est par là que l'homme avance chaque jour dans la voie du progrès.

LIVRE CINQUIÈME.

I. — ÉLOGE D'ÉPIQUEURE.

(V. 4-55.)

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate hisque repertis ?
Quisve valet verbis tantum, qui fundere laudes
Pro meritis ejus ? possit, qui talia nobis
Pectore parva suo quæsitæque præmia liquit ?
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus :
Nam si ?, ut ipsa petit majestas cognita rerum,
Dicendum est, Deus ille fuit, Deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur sapientia, quique per artem
Fluctibus e tantis vitam tantisque tenebris
In tam tranquillo, et tam clara luce locavit.
Confer enim divina aliorum ? antiqua reperta :

I

Quel génie peut chanter dignement un si noble sujet, de si grands découvertes ? Quelle voix assez éloquent : peut célébrer les louanges de ce sage dont l'esprit créateur nous a transmis de si riches présents ? Cette tâche est sans doute au-dessus des forces d'un mortel ; car, s'il faut en parler d'une façon qui réponde au caractère de grandeur empreint sur ses ouvrages, ce fut sans doute un dieu. Oui, Memmius, un dieu seul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite, auquel on donne aujourd'hui le nom de sagesse, et par cet art arracher la vie humaine à des orages si violents et à des ténèbres si épaisses pour la conduire dans un port si tranquille, à une lumière si éclatante.

Comparez en effet les anciennes découvertes des autres divinités.

LIVRE CINQUIÈME.

I. — ÉLOGE D'ÉPICURE.

Quis est potis
condere pectora pollenti
carmen dignum
pro majestate rerum
hisque repertis?
Quisve valet tantum verbis,
qui possit fundere laudes
pro meritis ejus
qui liquit nobis
talìa præmia
parta quæsitæque
suo pectore?
Nemo, ut opinor, erit,
cretus corpore mortali :
nam si dicendum est,
ut majestas ipsa cognita
rerum
petit,
ille fuit Deus,
Deus, inclute Memmi,
qui invenit princeps
eam rationem vitæ,
quæ appellatur nunc
sapientia,
quique per artem
locavit vitam
ex fluctibus tantis
tenebrisque tantis
in tam tranquillo,
et lucæ tam clara.

Confer enim
antiqua reperta divina

Qui est capable
de composer avec un génie puissant
un poëme digne
en-proportion de la majesté des choses
et de ces découvertes ?
Ou qui est tellement fort par les paroles
qu'il puisse répandre des louanges
en-proportion-des services de celui
qui a laissé à nous
de tels avantages
acquis et gagnés
par son génie?
Personne, comme je le pense, ^{capable} n'en sera
étant issu d'un corps mortel :
car s'il faut parler,
comme la majesté elle-même connue
des choses (du sujet)
le demande,
celui-là fut un dieu,
un dieu, illustre Memmius,
qui trouva le premier
cette méthode de vie,
qui est appelée maintenant
sagesse,
et qui par son art
a placé la vie
hors de flots si-grands
et de ténèbres si-grandes
dans un lieu si tranquille,
et dans une lumière si éclatante.

Compare en effet
les anciennes découvertes divines

Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris
 Vitigeni laticem mortalibus instituisse;
 Quum tamen his posset sine rebus vita manere,
 Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes;
 At bene non poterat sine puro¹ pectore vivi:
 Quo magis hic merito nobis Deus esse videtur,
 Ex quo nunc etiam per magnas didita gentes
 Dulcia permulcent animos solatia vitæ.

Herculis antistare autem si facta putabis,
 Longius a vera multo ratione ferere.
 Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus²
 Ille leonis obsesset, et horrens Arcadius sus³?
 Denique quid Cretæ taurus⁴, Lernæaque pestis,
 Hydra venenatis posset vallata colubris⁵?
 Quidve tripectora tergemini vis Geryonai⁶?
 Et Diomedis equi⁷, spirantes naribus ignem,
 Thracen, Bistoniasque⁸ plagas, atque Ismara propter,
 Tantopere officerent nobis? uncisque timendæ
 Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes⁹?
 Aureaque Hesperidum¹⁰ servans fulgentia mala,
 Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,

On dit que Cérès fit connaître aux hommes les moissons, et Bacchus le jus de la vigne; mais on pourrait subsister sans ces deux présents; car, si l'on en croit la renommée, plusieurs nations savent encore aujourd'hui s'en passer; mais on ne pouvait vivre heureux sans la vertu, et nous avons raison de placer au rang des dieux celui dont les préceptes répandus chez tous les peuples de la terre servent à soutenir et à consoler les esprits dans les amertumes de la vie.

Orsi vous trouvez que les travaux d'Hercule méritent la préférence, vous êtes dans une grande erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des soies hérissées du sanglier arcadien? Que pourraient maintenant ou le taureau de Crète, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpents venimeux? Que nous importeraient les trois corps de l'énorme Geryon, et les chevaux de Diomède, dont les naseaux soufflaient la flamme dans la Thrace, sur les côtes bisonniennes, près de l'Ismare, ou la griffe recourbée des redoutables hôtes du lac Stymphale? Et le cruel gardien du jardin des Hespérides et de ses pommes d'or, ce dragon terrible, au regard menaçant, dont l'énorme corps embras-

aiiorum :
 namque Ceres fertur
 instituisse fruges
 mortalibus,
 Liberque laticem
 liquoris vitigeni;
 quum tamen vita
 posset manere
 sine his rebus,
 ut fama est aliquas gentes
 vivere etiam nunc;
 at non poterat vivi bene
 sine pectore puro :
 quo hic videtur nobis
 esse Deus magis merito,
 ex quo
 dulcia solatia vitæ
 didita per magnas gentes
 permulcent etiam nunc
 auimos.

Si autem putabis
 acta Herculis antistare,
 ferere multo longius
 a ratione vera.
 Quid enim ille magnus
 hiatus Nemeæus
 leonis
 obsesset nunc nobis,
 et sus Arcadius horrens?
 Denique quid posset
 taurus Cretæ,
 pestisque Lernæa,
 hydra vallata
 colubris venenatis?
 Quidve vis tripectora
 tergemini Geryonai?
 Et equi Diomedis,
 spirantes ignem naribus,
 propter Thracen,
 plagasque Bistonias,
 atque Ismara,
 officerent tantopere nobis?
 Volucresque Arcadiæ
 colentes Stymphala,
 timendæ unguibus uncis?
 Serpensque corpore immani,
 asper, tuens acerba,

des autres :
 car Cérès est rapportée
 avoir établi les blés
 pour les mortels,
 et Bacchus la liqueur
 du suc qui-provient-de-la vigne;
 quoique cependant la vie
 pût subsister
 sans ces choses,
 comme la renommée est quelques nations
 vivre encore maintenant ;
 mais il ne pouvait être vécu bien
 sans un cœur pur :
 à-cause-de-quoi celui-ci paraît à nous
 être un dieu avec plus de titre,
 duquel
 les douces consolations de la vie
 répandues à travers les grandes nations
 charment encore maintenant
 les esprits.

Or si tu penses
 les actions d'Hercule l'emporter,
 tu seras emporté beaucoup plus loin
 de la raison véritable (de la vérité).
 En quoi en effet cette grande
 gueule néméenne
 du lion
 nuirait-elle maintenant à nous,
 et le sanglier arcadien hérissé?
 Enfin que pourrait
 le taureau de la Crète,
 et le fléau de-Lerne,
 l'hydre armée
 de couleuvres empoisonnées?
 Ou en quoi la force à-trois-poitrines
 du triple Géryon?
 Et les chevaux de Diomède,
 soufflant le feu de leurs naseaux,
 auprès de la Thrace,
 et des plages bisoniennes,
 et de l'Ismare,
 nuiraient-ils tant à nous?
 Et les oiseaux arcadiens
 habitant le Stymphale,
 redoutables par des ongles crochus?
 Et le serpent d'un corps énorme, [canta,
 terrible, regardant d'une manière mens-

Arboris amplexus stirpem, quid denique obsesset
 Propter Atlantæum litus, pelagique severa,
 Quo neque noster adit quisquam, neque Barbarus audet?
 Cetera de genere hoc quæ sunt portenta perempta,
 Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?
 Nil, ut opinor; ita ad satiatem terra ferarum
 Nunc etiam scatit, et trepido terrore repleta est,
 Per nemora ac montes magnos silvasque profundas;
 Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.

At nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis,
 Atque pericula tunc ingratis insinuandum ¹!
 Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
 Sollicitum curæ! Quantique perinde timores!
 Quidve superbia, spurcities, petulantia, quantas
 Efficiunt clades! quid luxus desidiesque!
 Hæc igitur qui cuncta subegerit, ex animoque
 Expulerit dictis, non armis, nonne decebit
 Hunc hominem numero Divum dignari esse?
 Quum bene præsertim multa, ac divinitus ² ipsis

sait de plusieurs replis le tronc précieux, quel mal pourrait-il nous faire près des rives de l'océan Atlantique, de cette mer redoutable, sur laquelle ni Romains ni Barbares n'osent jamais s'exposer? Les autres monstres de cette nature, s'ils vivaient maintenant, si le monde n'en avait pas été purgé, pourraient-ils nous nuire? Non, sans doute. La terre est encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces, et l'effroi règne dans les bois, sur les montagnes et au fond des forêts; mais ces lieux terribles il est presque toujours en notre pouvoir de les éviter.

Si au contraire nos cœurs ne sont pas délivrés des vices, que de combats intérieurs à soutenir! Dans quels périls faut-il s'engager en pure perte! De quels soucis cruels, de quelles craintes la passion ne déchire-t-elle pas le cœur inquiet de l'homme! Quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe et l'oisiveté! Avoir dompté ces ennemis, les avoir chassés des cœurs avec les seules armes de la raison, n'est-ce pas un titre suffisant pour être mis au nombre des dieux? Que sera-ce, si le

servans
 mala aurea fulgentia
 Hesperidum,
 amplexus stirpem arboris,
 quid obest et denique,
 propter littus Atlantæum
 severaque pelagi,
 quo neque quisquam noster
 adit,
 neque Barbarus audet?
 Si cetera portenta
 de hoc genere
 quæ sunt perempta
 non victa forent,
 quid tandem viva nocerent?
 Nil, ut opinor;
 ita terra
 scatit etiam nunc ferarum
 ad satiatem,
 et repleta est terrore trepido
 per nemora
 ac magnos montes
 silvasque profundas;
 quæ loca potestas vitandi
 est plerumque nostra.

At nisi pectus
 purgatum est,
 quæ prælia atque pericula
 insinuandum nobis tunc
 ingratis!
 Quantæ curæ acres
 cuppedinis
 conscindunt hominem
 sollicitum!
 Quantique timores perinde!
 Quidve superbia,
 spurcicies, petulantia,
 quantas clades efficiunt!
 Quid luxus, desidiesque!
 Qui igitur subegerit
 cuncta hæc,
 expuleritque ex animo
 dictis, non armis,
 nonne decabit
 dignari hunc hominem
 esse numero Divum?
 Quum præsertim suerit

gardant
 les pommes d'or brillantes
 des Hespérides,
 ayant enlacé le tronc de l'arbre,
 en quoi nous nuirait-il enfin,
 auprès du rivage d'Atlas,
 et des tristes régions de la mer,
 où ni quelqu'un nôtre (de notre race)
 ne pénètre,
 ni un Barbare n'ose pénétrer?
 Si tous-les-autres monstres
 de cette espèce-là
 qui ont été détruits,
 n'avaient pas été vaincus,
 en quoi enfin vivants nuiraient-ils?
 En rien, comme je pense;
 tellement la terre [sauvages
 fourmille encore maintenant de bêtes-
 jusqu'à satiété,
 et est remplie d'une terreur frémissante
 à travers les bois
 et les grandes montagnes
 et les forêts profondes;
 lesquels lieux la possibilité d'éviter
 est généralement nôtre (à nous).

Mais à-moins-que notre cœur,
 n'ait été purifié,
 dans quelles luttes et dans quels périls
 il nous faut entrer alors
 sans-profit!
 Quels-grands soucis vifs
 de la passion
 déchirent l'homme
 inquiet! [ment?
 Et quelles - grandes craintes pareille-
 Et l'orgueil,
 la débauche, l'emportement
 quels-grands désastres ils causent!
 Et la mollesse et la paresse!
 Celui donc qui aura dompté
 tous ces vices,
 et qui les aura chassés du cœur
 par des paroles, non par des armes,
 ne conviendra-t-il pas
 de juger-digne cet homme
 d'être au nombre des dieux?
 Attendu-que surtout il est accoutumé

Immortalibu' de Divis dare dicta suerit,
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

II. — MISÈRES DE L'HOMME SUR LA TERRE,
(V. 201-235.)

Principio, quantum cœli legit impetus ingens ¹,
Inde avidam ² partem montes silvæque ferarum
Possedere, tenent rupes, vastæque paludes,
Et mare, quod late terrarum distinet oras :
Inde duas porro prope partes ³ fervidus ardor,
Assiduusque geli ⁴ casus mortalibus aufert.
Quod superest arvi, tamen id Natura sua vi
Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
Vitaï ⁵ causa valido consueta bidenti
Ingemere, et terram pressis proscindere aratris,
Si non fecundas vertentes vomere glebas,
Terraïque solum subigentes cimus ⁶ ad ortus,
Sponte sua nequeant liquidas existere in auras.
Et tamen interdum magno quæsita latore,
Quum jam per terras frondent atque omnia florent,
Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres gelidæque pruinae,

même sage a parlé des Immortels en termes divins, et dévoilé à nos yeux tous les secrets de la Nature?

II

D'abord ce globe que couvre la voûte céleste emportée par un mouvement rapide est en grande partie occupé par des montagnes et des forêts abandonnées aux bêtes féroces, par des rochers stériles, par d'immenses marais et par la mer dont les vastes circuits resserrent les continents. Presque deux parties de ce même globe nous sont interdites par des ardeurs brûlantes, et par les glaces continuelles qui les couvrent. Ce qui reste de terrain, la Nature abandonnée à elle-même le hérissait de ronces, si l'industrie humaine ne luttait sans cesse contre elle; si le besoin de vivre ne nous forçait à nous courber sur le dur hoyau, à déchirer la terre avec le soc pesant, à féconder la glèbe, et à dompter le sol ingrat, pour exciter les germes qui ne peuvent d'eux-mêmes se développer et se montrer au jour. Encore trop souvent ces fruits que la terre accorde si difficilement à nos travaux, à peine en herbe ou en fleurs, sont brûlés par des chaleurs excessives, emportés par des orages subits, détruits par des gelées fréquentes,

dare multa verba
bene ac divinitus
de Divis immortalibus ipsis,
atque pandere dictis
omnem naturam rerum.

à proférer beaucoup de paroles
bien et d'une-manière-divine
sur les dieux immortels eux-mêmes,
et à dérouler par ses paroles
toute la nature des choses.

II. — MISÈRES DE L'HOMME SUR LA TERRE.

Principio, quantum
ingens impetus cœli
tegit,
montes silvæque ferarum
possedere
partem avidam iude,
rupes, vastæque paludes,
et mare quod distinet late
oras terrarum,
tenent :
ardor fervidus,
casusque assiduus geli
aufert inde mortalibus
prope duas partes porro.
Quod superest arvi,
Natura sua vi
obducat tamen id
sentibus,
ni vis humane resistat,
consuetæ causa vitæ
ingemere bidenti valido,
et proscindere terram
aratris pressis.
Si non vertentes vomere
glebas fecundas,
subigentesque solum terræ
cimus
ad ortus,
nequeant exsistere
sua sponte
ad auras liquidas.
Et tamen interdum,
quum jam omnia
frondent atque florent
per terras,
aut sol ætherius
torret fervoribus nimis,
aut imbres subiti
pruinæque gelidæ

D'abord, autant-que (tout ce que)
le grand mouvement du ciel
couvre, [sauvages
les montagnes et les forêts des bêtes-
ont occupé [là,
une partie avide (une grande partie) de
les rochers et les vastes marais
et la mer qui sépare au-loin
les bords des terres
en tiennent une grande partie :
la chaleur brûlante [neige)
et la chute continuelle de la gelée (de la
enlève de là aux mortels
presque deux parties en outre.
Ce qui reste de terre-labourable,
la Nature par sa force
couvrirait cependant cela
de ronces,
si la force humaine ne résistait,
étant habituée pour chercher sa vie
à gémir-sur le hoyau solide,
et à fendre la terre
avec les charrues enfoncées.
Si ne retournant pas avec le soc
les mottes-de-terre fécondes,
et ne domptant pas le sol de la terre,
nous n'avons pas excité les germes
aux levées (à lever),
ils ne-pourraient sortir
de leur propre-mouvement
vers les airs transparents.
Et cependant quelquefois
lorsque déjà toutes les choses
se-couvrent-de-feuilles et fleurissent
à travers les terres,
où le soleil éthéré
grille par des chaleurs excessives,
ou des pluies soudaines
et des frimas glacés

Flabraque ventorum violento turbine vexant.
 Præterea, genus horrifera Natura ferarum,
 Humanæ genti infestum, terraque marique,
 Cur alit atque auget? Cur anni tempora ¹ morbos
 Adportant? Quare mors immatura vagatur?

Tum porro ² puer, ut sævis projectus ab undis
 Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
 Vitali auxilio, quum primum in luminis oras
 Nixibus ex alvo matris Natura profudit;
 Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,
 Cui tantum in vita restet transire malorum.
 At variæ crescunt pecudes, armenta feræque;
 Nec crepitacillis opus est, nec cuiquam adhibenda est
 Almæ nutricis blanda atque infracta loquela ³;
 Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli.
 Denique non armis opus est, non mœnibus altis
 Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large

ou tourmentés par le souffle violent des aquilons. Et les bêtes fé-
 roces, ces cruels ennemis du genre humain, pourquoi la Nature se
 plaît-elle à les multiplier et à les nourrir sur la terre et dans les
 ondes? Pourquoi chaque saison nous apporte-t-elle ses maladies?
 Pourquoi tant de funérailles prématurées?

Semblable au nautonier que la tempête a jeté sur le rivage, l'en-
 fant qui vient de naître est étendu à terre, nu, sans parler, dénué de
 tous les secours de la vie; la Nature vient de l'arracher avec ef-
 fort du sein maternel pour lui faire voir la lumière. Il remplit de
 ses vagissements plaintifs le lieu de sa naissance, et il a raison, puis-
 qu'il lui reste tant de maux à traverser dans la vie. Au contraire
 les troupeaux de toute espèce et les bêtes féroces croissent sans peine.
 Ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une
 nourrice caressante. Ils ne changent pas de vêtements selon les sai-
 sons. Enfin il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni
 fortifications pour les mettre à couvert, puisque la terre et la Nature,

perimunt,
 flabraque ventorum
 vexant turbine violento
 quæsitâ magno labore.
 Præterea, cur Natura
 alit atque auget
 terraque marique
 genus horrifèrum ferarum,
 infestum genti humanæ?
 Cur tempora anni
 adportant morbos?
 Quare mors immatura
 vagatur?

Tum porro puer,
 ut navita projectus
 ab undis sævis,
 jacet nudus lumi,
 infans,
 indignus omni auxilio
 vitali,
 quum primum Natura
 profudit nixibus
 ex alvo matris
 in oras luminis;
 completque locum,
 vagitu lugubri,
 ut est æquum,
 cui restet transire
 tantum malorum
 in vita.
 At pecudes variæ
 armentaque
 feræque,
 crescunt;
 nec opus est crepitacillis,
 nec loquela blanda
 atque infracta
 nutricis almæ
 adhibenda est cuiquam;
 nec quærunt vestes varias
 pro tempore cœli.
 Denique non opus est armis,
 non mœnibus altis,
 queis tutentur sua,
 quando tellus
 parit ipsa largæ
 omnia omnibus,

détruisent,
 et les soutilles des vents
 agitent par un tourbillon violent [travail.
 ces productions acquises par un grand
 En outre, pourquoi la Nature
 nourrit-elle et multiplie-t-elle
 et sur la terre et dans la mer
 la race effrayante des bêtes-féroces,
 ennemie au genre humain? [sons
 Pourquoi les époques de l'année (les sai-
 apportent-elles des maladies?
 Pourquoi la mort prématurée
 circule-t-elle?

Puis en outre l'enfant,
 comme un nocher rejeté
 hors-des ondes courroucées.
 gît nu à terre,
 ne-pouvant-parler,
 privé de tout secours
 nécessaire-à-la-vie, [la Nature
 lorsque pour-la-première-fois (dès que)
 l'a fait-sortir par des efforts-pénibles
 du sein de sa mère
 aux régions de la lumière;
 et il remplit le lieu
 d'un vagissement lugubre,
 comme cela est juste,
 pour un être à qui il reste à traverser
 tant de maux
 dans la vie. [diverses
 Mais les bêtes-de-menu-bétail d'espèces-
 et les troupeaux-de-gros-bétail
 et les bêtes-sauvages
 grandissent;
 ni il n'est besoin de hochets,
 ni la parole caressante
 et adoucie
 d'une nourrice qui-donne-la-vie
 n'est devant être adressée à aucun;
 et ils ne cherchent pas des vêtements
 selon l'époque du ciel. [variés
 Enfin il n'est pas besoin d'armes,
 ni de remparts élevés, [biens,
 par lesquels ils puissent-garder leurs
 attendu-que la terre
 enfante d'elle-même abondamment
 toutes choses à tous les animaux,

Tellus ipsa parit, Naturaque dædala rerum.

III. — TOUT EST PÉRISSABLE : C'EST LA GUERRE INTESTINE
DES ÉLÉMENTS QUI CONSERVE LE MONDE.

(V. 248-351, 361-416.)

Illud in his rebus ne me arripuisse rearis,
Memmi, quod terram atque ignem mortalia sumpsi
Esse; neque humorem dubitavi aurasque perire;
Atque eadem gigni ¹, rursusque augescere dixi.
Principio ² pars terrarum nonnulla, perusta
Solibus assiduis, multa pulsata pedum vi,
Pulveris exhalat nebulam nubesque volantes,
Quas validi toto dispergunt aere venti.
Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur ³
Imbribus, et ripas radentia flumina rodunt.
Præterea, pro parte sua quodcumque alid auget ⁴,
Redditur; et quoniam dubio procul esse videtur
Omniparens, eadem rerum commune sepulcrum,
Ergo terra tibi limatur ⁵, et aucta recrescit ⁶.
Quod superest, humore novo mare, flumina, fontes
Semper abundare, et latices manare perennes,

créatrice ingénieuse, fournissent à chacun d'eux toutes choses en abondance.

III

N'allez pas croire, ô Memmius, que j'affirme à la légère que la terre et le feu soient mortels, l'air et l'eau sujets à périr, pour renaitre et s'accroître de nouveau. D'abord une partie de la terre, brûlée par l'ardeur continuelle du soleil, et foulée sans cesse aux pieds, se dissipe en tourbillons de poussière que le souffle des vents disperse dans les airs, comme des nuages légers. La pluie résout en eau une partie des glèbes, et les rivages des fleuves sont sans cesse minés par le courant. D'autre part, toute substance qui sert à accroître un corps étranger est rendue par ce corps lorsqu'il se décompose. Puis donc que la terre est à la fois la mère commune et le tombeau de tous les êtres, il faut que tour à tour elle s'épuise et se répare.

Que la mer, les fleuves et les fontaines se remplissent toujours de nouvelles ondes, et se perpétuent par ce moyen, c'est ce que prouve l'immense quantité d'eau qui s'y précipite de toutes parts. Mais les

Naturaque
dædala rerum.

ainsi-que la Nature
habile-ouvrière des choses.

III. — TOUT EST PÉRISSABLE : C'EST LA GUERRE INTESTINE
DES ÉLÉMENTS QUI CONSERVE LE MONDE.

Ne rearis, Memmi,
me arripuisse illud
in his rebus,
quod sumpsi
terram atque ignem
esse mortalia;
neque dubitavi
humorem atque auras
perire;
atque dixi eadem gigni
rursusque augescere.
Principio
nonnulla pars terrarū,
perusta solibus assiduis,
pulsata magna vi pedum,
exhalat nebulam pulveris
nuéesque volantes,
quas venti violenti
dispergunt aere toto.
Pars etiam glebarum
revocatur imbris
ad diluviem,
et flumina radentia ripas
rodunt.
Præterea quodcumque
auget alid
redditur pro sua parte;
et quoniam videtur esse
procul dubio
omniparens,
eadem sepulcrum commune
rerum,
ergo terra limatur
tibi,
et aucta recrescit.

Quod superest,
nil opus est verbis
mare, flumina, fontes,
abundare semper
humore novo,
et latices manare perennes;

Ne crois pas, Memmius, [non
moi avoir pris-brusquement cette opi-
dans ces choses-ci,
parce que j'ai prétendu
la terre et le feu
êtres mortels;
et parce que je n'ai pas mis-en-doute
l'eau et les airs
périr; [ces être pro luites
et parce que j'ai dit ces mêmes substan-
et d'un-autre-côté se développer.

D'abord
quelque partie de la terre,
brûlée par des soleils continuels,
battue par une grande quantité de pieds,
exhale un nuage de poussière
et des nues qui volent,
que les vents violents
dispersent par l'air tout-entier.
Une partie aussi des mottes-de-terre
est rappelée par les pluies [eau),
à la dissolution-en-eau (se dissout en
et les fleuves écorchant les rives
les rongent.

D'autre-part tout-ce-qui
augmente une autre substance
est restitué pour sa part;
et puisque la terre paraît être
sans doute
produisant-tout, [commun
la-même (et en même temps) le tombeau
des êtres,
donc la terre est usée-par-le-frottement
pour toi (comme tu le vois),
et augmentée croît-de-nouveau.

Quant à ce qui reste, [prouver
il n'est besoin en rien de paroles pour
la mer, les fleuves, les sources,
abonder toujours
d'une eau nouvelle,
et les sources couler intarissables;

Nil opus est verbis; magnus decursus aquarum
 Undique declarat; sed primum quidquid aquarum
 Tollitur, in summaque fit ut nihil humor abundet;
 Partim quod validi verrentes æquora venti
 Deminuunt, radiisque relexens ætherius sol;
 Partim quod subter per terras diditur omnes:
 Percolatur enim virus, retroque remanat¹
 Materies humoris, et ad caput annibus omnis
 Convenit; inde super terras fluit agmine dulci²,
 Quæ via secta semel liquido pede detulit undas.

Aera nunc igitur dicam, qui corpore toto
 Innumerabiliter privas mutatur in horas:
 Semper enim quodcumque fluit de rebus, id omne
 Aeris in magnum fertur mare; qui nisi contra
 Corpora retribuatur rebus, recreetque fluentes,
 Omnia jam resoluta forent, et in aera versa.
 Haud igitur cessat gigni de rebus, et in res
 Recidere assidue, quoniam fluere omnia³ constat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol
 Irrigat assidue cælum candore recenti,

pertes continuelles que fait l'eau l'empêchent d'être trop abondante; les vents en la balayant de leur souffle, le soleil en la pompant de ses rayons, diminuent son volume. Une autre partie se répand dans l'intérieur de la terre, où elle se filtre, se dégage de ses sels, revient sur elle-même, se rassemble à la source des fleuves, et, ainsi purifiée, coule sur la surface du globe, dans les endroits où un chemin une fois ouvert facilite la trace liquide de ses pas.

Passons donc maintenant à l'air, qui éprouve à chaque instant des vicissitudes innombrables. C'est dans ce vaste océan que vont se perdre toutes les émanations des corps; et s'il ne leur restituait à son tour de nouvelles parties pour réparer leurs pertes, tout se dissoudrait et se changerait en air. Il ne cesse donc point d'être engendré par les corps et de s'y résoudre, puisque tous les êtres sont sujets à des émanations continuelles.

Enfin le soleil, cette source féconde de lumière, baigne sans cesse le ciel d'un éclat renaissant, et alimente la lumière d'une lumière

magnus decursus aquarum
undique
declarat ;
sed quidquid aquarū primum
tollitur,
fitque in summa
ut humor abundet nihil ;
partim quod venti validi
verrentes æquora,
solque ætherius
retexens radiis
deminnunt ;
partim quod diditur subter
per omnes terras ;
virus enim percolatur,
et materies humoris
remanat retro,
et convenit omnis
ad caput amibus ;
inde fluit super terras
agmine dulci,
qua via secta semel
detulit undas pede liquido.

Nunc igitur
dicam aera
qui mutatur corpore toto
innumerabiliter
in privas horas :
semper enim
quodcumque fluit de rebus,
omne id fertur
in magnum mare aeris ;
qui nisi retribuatur contra
corpora rebus,
recreetur fluentes,
jam omnia resoluta forent,
et versa in aera.
Haud igitur cessat
gigni de rebus,
et recidere assidue in res,
quoniam constat
omnia fluere.

Item sonus largus
luminis liquidi,
sol ætherius
inrigat assidue cœlum
candore recenti,

la grande chute des eaux
qui se précipitent de toute-part
le montre ;
mais tout-ce-qui-de l'eau est primitif
est enlevé (disparaît),
et il arrive en somme
que l'eau ne surabonde en rien ;
en-partie parce que les vents violents
balayant les plaines de la mer,
et que le soleil éthéré
les désagrègeant par ses rayons
enlèvent de l'eau ; [dessous
en-partie parce que l'eau se répand en-
à travers toutes les terres ;
leur amertume en effet est filtrée,
et la substance de l'eau
reflue en-arrière,
et se rassemble tout-entière
à la source aux (des) fleuves ;
de là elle coule sur les terres
par un courant devenu doux,
par où la route une fois tracée [liquide.
a porté les eaux d'un pied (d'un cours)
Maintenant donc
je parlerai de l'air
qui change dans tout son corps
un-nombre-infini-de-fois
par chaque heure :
toujours en effet
tout-ce-qui coule des êtres,
tout cela est porté
dans la grande mer de l'air ;
lequel s'il ne rendait de-son-côté
des atomes aux êtres, [lent,
et s'il ne réparait les êtres qui s'écou-
déjà toutes les choses auraient été dis-
et changées en air. [soutes,
L'air ne cesse donc pas
d'être produit des êtres,
et de revenir continuellement en êtres,
puisque il est-constant [un reflux).
toutes choses couler (former un flux et
De même la source abondante
de la lumière fluide,
le soleil éthéré
baigne continuellement le ciel
d'un éclat récent,

Suppeditatque novo confestim lumine lumen ¹ :
 Nam primum quidquid fulgoris disperit eii ²,
 Quocunque accidit : id licet hinc cognoscere possis,
 Quod simul ac primum nubes succedere soli
 Cœpere, et radios inter quasi rumpere lucis,
 Extemplo inferior pars horum disperit omnis,
 Terraque inumbratur, qua nimbi cunque feruntur;
 Ut noscas splendore novo res semper egere,
 Et primum jactum fulgoris quemque perire ;
 Nec ratione alia res posse in sole videri,
 Perpetuo ni suppeditet lucis caput ipsum.

Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt,
 Lumina, pendentés lychni, claræque coruscis
 Fulguribus , pingues multa fuligine tædæ ³,
 Consimili properant ratione, ardore ministro ⁴,
 Suppeditare novum lumen ; tremere ignibus instant;
 Instant, nec loca lux inter quasi rupta relinquit :
 Usque adeo properanter ab omnibus ignibus ejus
 Exitium celeri toleratur origine flammæ.

toujours nouvelle ; car ses rayons se perdent aussitôt qu'ils arrivent à leur destination. Vous en serez convaincu si vous remarquez que, lorsqu'un nuage se place devant le soleil, et semble par son interposition couper ses rayons, leur partie inférieure est sur-le-champ perdue pour nous, et la terre se couvre d'ombre partout où se porte la nue ; d'où vous devez conclure que les corps ont toujours besoin d'un éclat nouveau, que chaque rayon meurt en même temps qu'il nait, et qu'il serait impossible d'apercevoir les objets sans les émissions continuelles de la source du jour.

Nos flambeaux artificiels eux-mêmes, ces lampes suspendues, ces torches résineuses d'où s'échappent des tourbillons de flamme et de fumée, s'empressent de même, à l'aide de leurs feux tremblants, de fournir toujours une nouvelle lumière. Leurs émissions ne sont jamais interrompues : tant est grande la rapidité avec laquelle tous leurs feux remplacent la lumière qui s'éteint, par la formation successive d'une lumière nouvelle!

suppeditatque lumen
 lumine confestim novo :
 nam quidquid fulgoris,
 primum
 disperit eii,
 quocunque accidit :
 licet possis
 cognoscere id hinc,
 quod simul ac primum
 nubes coepere
 succedere soli,
 et interrumpere quasi
 radios lucis,
 pars inferior horum
 disperit extemplo omnis,
 terraque inumbratur,
 quacunquē nimbi feruntur ;
 ut noscas
 res egere semper
 splendore novo,
 et quemque primum jactum
 fulgoris
 perire ;
 nec res posse videri in sole
 alia ratione,
 ni caput ipsum lucis
 suppeditet perpetuo.

Quin etiam
 lumina nocturna tibi,
 quæ sunt terrestria,
 lychni pendentes,
 tædæque claræ
 fulguribus coruscis,
 et pingues fuligine multa,
 properant ratione consimili
 suppeditare lumen novum,
 ardore ministro ;
 instant tremere ignibus ;
 instant, et lux
 non relinquît loca
 quasi
 interrupta :
 usque adeo properanter
 exitium flammæ
 toleratur
 origine celeri
 ab omnibus ignibus ejus.

et fournit la lumière [veleé :
 par une lumière sur-le-champ renou-
 car tout-ce-qui de l'éclat
 est primitif,
 est perdu pour lui,
 en-quelque-lieu-qu'il tombe :
 il est-possible que tu puisses
 connaître ce fait de ceci,
 c'est que dès que pour-la-première-fois
 les nuages ont commencé
 à marcher-au-dessous du soleil,
 et à interrompre en-quelque-sort
 les rayons de sa lumière,
 la partie inférieure de ces rayons
 est perdue aussitôt tout-entière,
 et la terre se couvre-d'ombre,
 partout-où les nuages sont portés ;
 afin que tu reconnaisse
 les êtres avoir-besoin toujours
 d'un éclat nouveau,
 et chaque premier jet
 d'éclat

être perdu ; [leil
 ni les objets ne pouvoir être vus au so-
 d'une autre manière, [lumière
 à-moins-que la source même de la
 ne fournisse continuellement de nou-
 Bien plus [eaux jets.
 les lumières nocturnes pour toi (comme
 qui sont terrestres, [tu le vois),
 les lampes suspendues,
 et les torches brillantes
 par des lueurs étincelantes,
 et grasses par une fumée abondante,
 se hâtent d'une manière semblable
 de fournir une lumière nouvelle,
 la combustion venant-en-aide ;
 elles se pressent de vaciller par leurs
 elles se-pressent, et la lumière [feux ;
 ne laisse pas de places (d'intervalle)
 comme ferait une lumière en-quelque-
 interrompue : [sorte
 tellement promptement
 la perte de la flamme
 est supportée (compensée) [flamme
 par la naissance rapide d'une autre
 produite partout les feux de cette torche.

Sic igitur solem, lunam stellasque putandum
 Ex alio atque alio lucem jactare subortu¹,
 Et primum quidquid flammai perdere semper;
 Inviolabilia hæc ne credas forte vigere.

Denique² non lapides quoque vinci cernis ab ævo?
 Non altas turres ruere, et putrescere saxa?
 Non delubra Deum simulacraque fessa fatisci?
 Nec sanctum numen fati protollere fines
 Posse, neque adversus Naturæ fœdera niti?
 Denique non monumenta virum³ dilapsa videmus
 Cedere proporro, subitoque senescere casu?
 Non ruere avolsos silices a montibus altis,
 Nec validas ævi vires perferre patique
 Finiti? Neque enim⁴ caderent avolsa repente,
 Ex infinito quæ tempore pertolerassent
 Omnia tormenta ætatis, privata fragore⁵.

Denique jam tuere hoc circum supraque, quod omnem
 Continet amplexu terram, quod procreat ex se
 Omnia (quod quidam memorant⁶), recipitque perempta :
 Totum nativum mortali corpore constat.
 Nam quodcumque alias ex se res auget alitque,

Ainsi, bien loin de regarder le soleil, la lune et les étoiles comme des corps inaltérables, vous devez croire qu'ils ne nous éclairent que par des émissions successives toujours perdues et toujours renouvelées.

Et puis ne voyez-vous pas le temps triompher des pierres même, les tours les plus hautes s'écrouler, les rochers se réduire en poudre, les statues et les temples des dieux s'affaïsser et tomber en ruines, sans que le caractère sacré de ces édifices puisse reculer les limites fixées par le destin, ni lutter contre les lois de la Nature? En un mot, ne voyons-nous pas tous les monuments des hommes céder à la destruction, et s'écrouler tout à coup, comme un corps miné par la vieillesse? Ne voyons-nous pas rouler les cailloux arrachés de la cime des monts, et incapables de résister aux efforts violents d'une durée limitée? Car ils ne se détacheraient pas tout à coup et ne tomberaient pas en un moment, si depuis un nombre infini de siècles ils avaient soutenu tous les assauts du temps sans avoir été entamés.

Considérez encore cette vaste enceinte qui embrasse de tous côtés la terre, ce ciel qui (suivant certains philosophes) enfante tous les êtres et les reçoit après leur dissolution: tout immense qu'il est, il a

Sic igitur putandum
 solem, lunam, stellasque,
 jactare lucem
 ex alio atque alio subortu,
 et perdere semper
 quidquid flammæ
 primum;
 ne forte credas
 hæc vigere inviolabilia.

Denique non cernis
 lapides quoque vinci
 ab ævo?
 Non altas turres ruere,
 saxaque putrescere?
 Non delubra Deum
 simulacraque fessa fatisci?
 Et numensanctum non pos-
 protollere fines fati, [se
 neque niti
 adversus scœdera Naturæ?
 Denique non videmus
 monumenta virum dilapsa
 cedere proporro,
 senescereque casu subito?
 Non silices
 avolsos a montibus altis
 ruere,
 nec posse perferre patique
 vires ævi finiti?
 Neque enim quæ
 pertolerassent
 ex tempore infinito,
 privata fragore,
 omnia tormenta ævi
 caderent avolsa repente.

Denique tuere jam
 hoc circum supraque
 quod continet amplexu
 omnem terram,
 quod procreat ex se
 omnia
 (quod quidam memorant),
 recipitque perempta :
 nativum
 constat totum
 corpore mortali;
 nam quodcumque alit

De même donc il faut penser
 le soleil, la lune, et les étoiles
 émettre la lumière
 par-suite d'une autre et d'une autre
 et perdre toujours création,
 tout-ce-qui de la flamme
 est primitif;
 de peur que par hasard tu ne croies
 ces astres être invulnérables.

Enfin ne vois-tu pas
 les pierres aussi être vaincues
 par-l'action du temps?
 Ne vois-tu pas les hautes tours crouler,
 et les rochers tomber-en-poussière?
 Ne vois-tu pas les temples des dieux
 et leurs statues fatiguées se fendre?
 Et la divinité sainte ne pouvoir
 étendre les limites du destin (fixées par
 et ne pas faire-effort [le destin),
 contre les lois de la Nature?
 Enfin ne voyons-nous pas [ruines
 les monuments des hommes tombés-en-
 se retirer (disparaître) tout-à-fait,
 et vieillir par un hasard soudain?
 Ne voyons-nous pas les pierres
 arrachées des montagnes élevées
 tomber,
 et ne pouvoir supporter et souffrir
 les forces d'un temps limité?
 Ni en effet des choses qui
 auraient supporté
 depuis un temps illimité,
 étant exemptes de brisure,
 toutes les attaques du temps
 ne tomberaient arrachées tout-d'un-
 Enfin considère maintenant [coup.
 ceci (le ciel) autour et au-dessus
 qui enserre dans son étreinte
 toute la terre,
 qui engendre de lui-même
 toutes les choses
 (ce que certains rapportent),
 et qui les reçoit détruites :
 soumis-à-la loi-de-naissance
 il est composé tout-entier
 d'un corps mortel;
 car tout-ce-qui nourrit

Deminui debet; recreari, quum recipit res.

Præterea, si nulla fuit genitalis origo
 Terrarū et cœli, semperque æterna fuere,
 Cur supra bellum Thebanum¹ et funera Trojæ,
 Non alias alii quoque res cecinere poetæ?
 Quo tot facta virum toties cecidere, nec usquam
 Æternis famæ monumentis insita florent?
 Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
 Natura est mundi, neque pridem exordia cepit.
 Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
 Nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis sunt
 Multa²; modo organici melicos peperere sonores³.
 Denique natura hæc rerum ratioque⁴ reperta est
 Nuper, et hanc primus cum primis ipse repertus
 Nunc ego sum in patrias qui possim vertere voces.

Quod si forte fuisse antehac⁵ eadem omnia credis,
 Sed periisse hominum torrenti sæcla vapore,
 Aut cecidisse urbes magno vexamine mundi,
 Aut ex imbribus assiduis exisse rapaces

commencé et finira un jour, puisque tout être qui en nourrit d'autres s'épuise, et ne peut se réparer, s'il n'est lui-même alimenté par d'autres êtres.

D'ailleurs, si le ciel et la terre n'ont pas eu d'origine, s'ils subsistent de toute éternité, pourquoi ne s'est-il trouvé aucun poète pour chanter les événements antérieurs à la guerre de Thèbes et à la ruine de Troie? Pourquoi tant de faits héroïques ensevelis dans l'oubli, et exclus pour jamais des fastes éternels de la renommée? Je n'en doute pas : notre monde est nouveau; il est encore dans l'enfance, et son origine ne date pas de fort loin. Voilà pourquoi il y a des arts qu'on ne perfectionne et d'autres qu'on n'invente que d'aujourd'hui. C'est d'aujourd'hui que la navigation fait des progrès considérables. La science de l'harmonie est une découverte de nos jours. Enfin cette philosophie dont j'expose les principes n'est connue que depuis peu, et je suis le premier qui ait pu traiter ces matières dans la langue de ma patrie.

Si vous croyez que le monde jouissait autrefois de ces mêmes avantages, mais que toutes les générations humaines ont péri par des feux dévorants; que les villes ont été renversées par les grandes révolutions du monde; que des torrents destructeurs formés par des

augetque ex se
alias res,
debet deminui;
recreari,
quum recipit res.

Præterea,
si nulla origo genitalis
fuit terrarū atque cœli,
fuereque semper æterna,
cur supra bellum Theba-
et funera Trojæ, [num,
alii poetæ quoque
non cecinere alias res?
Quo facta tot virum
cecidere toties,
neque florent usquam
insita monumentis æternis
famæ?
Verum, ut opinor,
summa habet novitatem,
naturaque mundi
est recens,
neque cepit pridem
exordia.

Quare quædam artes
expoliuntur nunc etiam,
augescunt nunc etiam;
multa addita sunt nunc
navigiis;
organici peperere modo
sonores melicos.

Denique hæc natura rerum
ratioque reperta est nuper,
et ego ipse repertus sum nunc
primus cum primis
qui possim vertere
hanc
in voces patrias.

Quod si credis
omnia hæc eadem
fuisse antehac,
sed sæcla hominum periisse
vapore torrenti,
aut urbes cecidisse
magno vexamine mundi,
aut amnes rapaces
exisse per terras

et augmente de soi-même (de sa sub-
d'autres êtres, [stance)
doit être diminué;
et être réparé,
lorsqu'il reçoit d'autres êtres.

D'ailleurs,
si aucune origine génitale
n'a été de la terre et du ciel,
et s'ils ont été toujours éternels,
pourquoi par-delà la guerre de-Thèbes,
et les funérailles (la ruine) de Troie,
d'autres poètes aussi [ments?
n'ont-ils pas chanté d'autres événe-
Où les actions de tant d'hommes
sont-elles tombées tant-de-fois,
et ne fleurissent nulle-part
gravées-sur les monuments éternels
de la renommée ?
Mais, comme je pense,
l'ensemble (l'univers) a de la nouveauté,
et la nature du monde
est récente,
et n'a pas pris depuis-longtemps
ses commencements.

C'est pourquoi certains arts
se polissent maintenant encore,
se développent maintenant encore;
beaucoup de perfectionnements ont été
aux navires; [ajoutés maintenant
les musiciens ont créé récemment
des sons mélodieux.

Enfin cette nature des choses
et ce système a été trouvé récemment,
et moi-même j'ai été trouvé maintenant
le premier parmi les premiers
qui puisse tourner (capable de traduire)
ce système
en mots (dans la langue) de-ma-patrie.

Que si tu crois
toutes ces mêmes choses
avoir existé auparavant,
mais les générations des hommes avoir
par un feu dévorant, [péri
ou les villes être tombées
par une grande secousse du monde,
ou des fleuves qui-entraînent
être sortis à travers les terres

Per terras amnes, atque oppida cooperuisse;
 Tanto quippe magis victus fateare necesse est,
 Exitium quoque terrarū cœlique futurum;
 Nam quum res tantis morbis tantisque periculis
 Tentarentur, ibi si tristior incubuisset
 Causa, darent late cladem magnasque ruinas¹ :
 Nec ratione alia mortales esse videmur
 Inter nos, nisi quod morbis ægrescimus isdem
 Atque illi, quos a vita Natura removit.

Denique tantopere inter se quum maxima mundi
 Pugnent membra, pio nequaquam concita bello;
 Nonne vides aliquam longi certaminis ollis
 Posse dari finem? vel quum sol et vapor omnis,
 Omnibus epotis humoribus, exsuperarint,
 Quod facere intendunt, neque adhuc conata patrantur;
 Tantum suppeditant amnes², ultroque minantur
 Omnia diluviare ex alto gurgite ponti!
 Nequicquam; quoniam verrentes æquora venti
 Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol;
 Et siccare prius confidunt omnia posse,
 Quam liquor incepti³ possit contingere finem.

pluies continuelles se sont déchaînées sur le globe et l'ont submergé, vous êtes obligé, à plus forte raison, de convenir de la destruction future du ciel et de la terre. Assailli par de tels fléaux, exposé à de si grands périls, le monde entier s'écroulait, ce vaste édifice tombait en ruine, si l'attaque eût été plus violente. Et nous-mêmes, nous n'avons d'autre preuve de notre mortalité réciproque, que d'être sujets aux mêmes maladies qui ont ôté la vie à nos semblables. . . .

En un mot, la discorde qui règne entre les vastes membres du monde, cette guerre intestine qui les pousse les uns contre les autres, ne vous fait-elle pas soupçonner que cette longue querelle peut avoir une fin? Ce sera, par exemple, quand le soleil et les autres feux se seront abreuvés de toutes les eaux, et auront remporté une victoire à laquelle tous leurs efforts ont tendu jusqu'ici sans succès; car les fleuves fournissent tant d'eau à l'Océan, que du sein de ce gouffre profond ils menacent le globe d'une inondation universelle. Mais en vain : les vents qui balayent les mers, le soleil qui les pompe du haut des cieux, en diminuent le volume, et causeraient un dessèchement général avant que l'onde pût parvenir à son but. Ani-

ex imbris assidois,
 atque cooperuisse oppida;
 quippe tanto magis
 necesse est victus fateara
 exitium terrarum cœlique
 futurum quoque;
 nam quum res tentarentur
 morbis tantis
 periculisque tantis,
 darent late cladem
 magnasque ruinas,
 si causa tristior
 incubisset ibi;
 nec videtur inter nos
 esse mortales
 alia ratione,
 nisi quod ægrescimus
 isdem morbis
 atque illi quos
 Natura removit a vita.

Denique quum
 membra maxima mundi
 pugnent tantopere inter se
 concita bello
 nequaquam pio,
 nonne vides aliquam finem
 longi certaminis
 posse dari ollis?
 Vel quum sol
 et omnis vapor,
 omnibus humoribus epotis,
 exsuperarint,
 quod intendunt facere, [huc;
 neque conata patrantur ad-
 tantum amnes suppeditant,
 ultroque minantur
 diluviare omnia
 ex gurgite alto ponti!
 Nequicquam, quoniam venti
 verrentes æquora demi-
 solque ætherius [nuunt,
 retexens radiis;
 et confidunt posse
 siccare omnia,
 priusquam liquor possit
 contingere finem incepti.

à-la-suite-de pluies continuelles,
 et avoir couvert-entièrement les villes;
 à-savoir d'autant plus
 il est nécessaire qu'étant vaincu tu avoies
 la destruction des terres et du ciel
 devoir être aussi;
 car lorsque les choses étaient attaquées
 par des maladies si-grandes
 et des périls si-grands,
 elles présenteraient (auraient présenté) au
 et de grandes ruines, [-loin la destruction
 si une cause plus funeste
 avait assailli alors : [nous
 et nous ne nous paraissons pas entre
 être mortels
 par une autre raison,
 si-ce-n'est que nous souffrons
 des mêmes maladies
 et (que) ceux que
 la Nature a écartés de la vie.

Enfin puisque
 les membres très-grands du monde
 combattent tellement entre eux
 excités par une guerre
 nullement pieuse (civile),
 ne vois-tu pas quelque fin
 de cette longue lutte
 pouvoir être donnée à eux?
 Ou lorsque le soleil
 et toute sorte de chaleur,
 toutes les eaux ayant été absorbées,
 auront-pris-le-dessus,
 chose qu'ils s'efforcent de faire, [côre;
 et leurs efforts ne sont pas exécutés en-
 tant les fleuves fournissent d'eau,
 et de-plus ils menacent
 de submerger tout
 en sortant du gouffre profond de la mer!
 En-vain, parce que les vents
 balayant les plaines de la mer les dimi-
 et (ainsi que) le soleil étheré [nuent,
 qui les désagrège par ses rayons;
 et ils ont-la-confiance de pouvoir
 dessécher tout,
 avant que l'eau puisse
 atteindre le but de son entreprise.

Tantum spirantes æquo certamine bellum,
 Magnis de rebus inter se cernere certant;
 Quum semel in terra fuerit superantior ignis,
 Et semel, ut fama est, humor regnarit in arvis¹.
 Ignis enim superavit, et ambens² multa perussit,
 Avia quum Phaethonta³ rapax vis Solis equorum
 Æthere raptavit toto, terrasque per omnes.
 At pater omnipotens, ira tum percitus acri,
 Magnanimum Phaethonta, repenti fulminis ictu,
 Deturbavit equis in terram; Solque cadenti
 Obvius, æternam suscepit lampada mundi,
 Disjectosque redegit equos, junxitque trementes;
 Inde suum per iter recreavit cuncta gubernans.
 Scilicet ut veteres Graium cecinere poetæ,
 Quod procul a vera est animi ratione repulsum.
 Ignis enim superare potest, ubi materiai
 Ex infinito sunt corpora plura coorta;
 Inde cadunt vires aliqua ratione revictæ,
 Aut pereunt res⁴, exustæ torrentibus auris :
 Humor item quondam cœpit superare coortus,
 Ut fama est hominum, multas quando obruit urbes⁵ ;

més par ces grands intérêts, ces deux éléments se font la guerre avec des forces égales. Néanmoins, s'il faut en croire la fable, le feu a déjà remporté une fois la victoire; une fois aussi les eaux ont dominé sur les continents. Le feu triompha, et consuma une partie du monde, quand Phaéthon fut emporté par les coursiers égarés du Soleil dans toutes les régions de l'air et dans tous les climats de la terre; mais le maître de l'Olympe, transporté de courroux, frappa de sa foudre et précipita de son char sur le globe ce jeune présomptueux. Le Soleil après la chute de son fils, se présenta pour reprendre la conduite de l'éternel flambeau. Il attela ses coursiers épars, encore essoufflés, et, rentrant dans sa route ordinaire, il rétablit l'ordre, et rendit le calme à la Nature. Ces fables, qu'ont chantées les anciens poètes grecs, la raison les rejette avec mépris : elle sait que le feu peut avoir l'avantage quand un grand nombre de molécules ignées se sont réunies de toutes les directions de l'espace infini, parce qu'alors il faut ou qu'une puissance contraire surmonte l'action du feu, ou que tout périsse par les flammes dévorantes. On raconte encore que jadis les ondes victorieuses submer-

Spirantes bellum tantum
 certamine æquo,
 certant inter se
 cernere de rebus magnis;
 quum ignis fuerit semel
 superantior in terra,
 et humor regnarit semel
 in arvis,
 ut fama est.
 Ignis enim superavit,
 et ambens perussit multa,
 quum vis rapax
 equorum Solis
 avia
 raptavit Phaethonta
 æthere toto,
 perque omnes terras.
 At pater omnipotens,
 percitus tam acri ira,
 deturbavit
 magnanimum Phaethonta
 equis in terram,
 ictu repentis fulminis;
 Solque obvius cadenti
 suscepit
 lampada æternam mundi,
 redegitque equos disiectos,
 junxitque tremantes;
 inde gubernans
 per suum iter
 recreavit cuncta.
 Scilicet
 ut veteres poetæ Graium
 cecinere,
 quod est repuisum procul
 a vera ratione animi.
 Ignis enim potest
 superare,
 ubi corpora plura materiai
 coorta sunt ex infinito;
 inde vires cadunt
 revictæ aliqua ratione,
 aut res pereunt
 exustæ auris torrentibus.
 Item quondam humor
 coortus cœpit superare,
 ut fama hominum est,

Respirant une guerre si-grande
 dans une lutte égale,
 ils rivalisent entre eux
 pour décider de choses importantes;
 quoique le feu ait été une-fois
 ayant-pris-le-dessus sur la terre,
 et que l'eau ait régné une-fois
 dans les campagnes,
 comme la renommée est.
 Le feu en effet eut-le-dessus,
 et dévorant consuma beaucoup d'objets,
 lorsque l'ardeur impétueuse
 des chevaux du Soleil
 ardeur qui s'éloigne-du-chemin
 entraîna Phaéthon
 dans l'air tout-entier,
 et à travers toutes les terres.
 Mais le père tout-puissant,
 ému alors d'une vive colère,
 précipita
 le présomptueux Phaéthon
 de ses chevaux (de son char) sur la terre,
 par un coup soudain de foudre;
 et le Soleil venant-au-devant de son fils
 recueillit [tombant
 le flambeau éternel du monde,
 et ramena les chevaux dispersés,
 et les attela frémissants;
 puis les dirigeant
 par leur chemin (le chemin accoutumé)
 il ranima tout.
 A-savoir (du moins)
 comme les anciens poètes des Grecs
 ont chanté,
 ce qui est éloigné beaucoup
 du vrai jugement de l'esprit.
 Le feu en effet peut
 avoir-le-dessus [matière
 quand des atomes plus nombreux de la
 se sont réunis de l'espace infini;
 ensuite les forces du feu tombent
 vaincues par quelque moyen,
 ou-bien les êtres périssent
 consumés par des souffles dévorants.
 De même jadis l'eau [dessus,
 s'étant réunie commença à prendre-le-
 comme la renommée des hommes est,

Inde ubi vis aliqua ratione aversa recessit,
 Ex infinito fuerat quæcunque coorta,
 Constiterunt imbres, et flumina vim minuerunt.

IV. — LE SOLEIL.

(592-612, 649-702.)

Illud item non est mirandum, qua ratione
 Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,
 Quod maria ac terras omnes cœlumque rigando
 Compleat, et calido perfundat cuncta vapore.
 Nam licet hinc mundi patefactum totius unum
 Largissimum fontem scatere¹, atque erumpere lumen
 Ex omni mundo, quo sic elementa vaporis
 Undique conveniunt, et sic coniectus eorum
 Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor,
 Nonne vides etiam quam late parvus aquam
 Prata riget fons interdum, campisque redundet²?
 Est etiam³ quoque uti, non magno solis ab igni,
 Aera percipiat calidis fervoribus ardor,
 Opportunus ita est si forte et idoneus aer,
 Ut queat accendi, parvis ardoribus ictus :

gèrent un grand nombre de villes; mais quand une force opposée eut fait disparaître ces amas d'eau rassemblés de toutes les régions de l'univers immense, les pluies s'arrêtèrent, et l'impétuosité des fleuves se ralentit.

IV

Ne soyez pas surpris non plus que le soleil, avec une circonférence aussi étroite, puisse baigner la mer, la terre et le ciel, des flots de sa lumière, et répandre sa chaleur dans toute la Nature. Il se peut qu'il n'y ait que ce canal d'ouvert par où toute la lumière du monde trouve un libre écoulement; qu'il n'y ait que ce foyer où les éléments de feu se rassemblent de toutes parts pour se répandre de là dans l'univers entier. Ainsi quelquefois une faible source arrose les prairies et inonde les campagnes. Il se peut encore que les feux du soleil, sans être fort abondants, échauffent et enflamment l'air voisin, en supposant toutefois ce fluide capable

quando obruit multas urbes;
 inde ubi vis,
 quæcunque fuerat coorta
 ex infinito,
 recessit
 aversa aliqua ratione,
 imbres constiterunt,
 et flumina minuerunt vim.

quand elle engloutit beaucoup de villes;
 puis quand sa masse,
 toute-celle-qui avait été réunie
 de l'espace infini,
 se retira
 détournée par quelque moyen,
 les pluies s'arrêtèrent
 et les fleuves diminuèrent leur violence.

IV. — LE SOLEIL.

Item illud
 non est mirandum
 qua ratione
 ille sol tantulus
 queat mittere tantum lumen,
 quod compleat rigando
 maria ac omnes terras
 cælumque,
 et perfundat cuncta
 vapore calido.
 Nam licet
 fontem unum largifluum
 totius mundi
 patefactum
 scatere hinc,
 atque lumen
 ex omni mundo
 erumpere,
 quo elementa vaporis
 conveniunt sic undique,
 et coniectus eorum
 confluit,
 ut hic ardor profluat
 ex uno capite.
 Nonne vides etiam
 quam parvus fons aquæ
 riget interdum late prata,
 redundetque campis?
 Est etiam quoque uti
 ardor percipiat æra
 fervoribus calidis,
 non ab magno igni solis,
 si forte ær
 est ita opportunus
 et idoneus,
 ut queat accendi

De même cela
 ne doit pas être-un-objet-d'étonnement
 de quelle manière
 ce soleil si-petit
 peut envoyer une si-grande lumière,
 laquelle remplisse en les baignant
 les mers et toutes les terres
 et le ciel,
 et qui inonde tout
 d'une chaleur brûlante.
 Car il est-possible
 une source unique abondante
 de tout le ciel (dans tout le ciel)
 ayant été ouverte
 jaillir de là (du soleil),
 et la lumière
 provenant de tout le ciel
 s'élançant par là,
 où les éléments de la chaleur
 se-ressemblent ainsi de toute-part,
 et où la masse de ces éléments
 afflue,
 de-telle-sorte-que cette chaleur coule
 d'une seule source.
 Ne vois-tu pas aussi
 combien une petite source d'eau
 arrose quelquefois au-loin les prairies,
 et débordé dans les plaines?
 Il est possible aussi que
 la chaleur envahisse l'air
 par des ardeurs brûlantes,
 non par l'effet d'un grand feu du soleil,
 si par hasard l'air
 est ainsi favorablement-disposé
 et capable de ceci,
 qu'il puisse être allumé

Quod genus¹ interdum segetes stipulamque videmus
 Accipere ex una scintilla incendia passim.
 Forsitan et² rosea sol alte lampade lucens
 Possideat multum cæcis fervoribus ignem
 Circum se, nullo qui sit fulgore notatus,
 Æstiferum ut tantum radiorum exaugeat ictum.

At nox obruit ingenti caligine terras;
 Aut ubi de longo cursu sol extima cœli
 Impulit, atque suos efflavit languidus ignes
 Concussos itere³, et labefactos aere multo⁴;
 Aut quia sub terras cursum convertere cogit
 Vis eadem, supra terras quæ pertulit orbem.

Tempore item certo roseam Matuta⁵ per oras
 Ætheris Auroram defert, et lumina pandit;
 Aut quia sol idem sub terras ille revertens
 Anticipat cœlum radiis, accendere tentans;
 Aut quia conveniunt ignes, et semina multa
 Confluere ardoris consuerunt tempore certo,
 Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni⁶ :

de s'allumer à la moindre ardeur, comme on voit quelquefois les moissons et le chaume aride consumés par une seule étincelle. Peut-être enfin ce soleil, ce flambeau si brillant, est-il environné d'une grande quantité de feux invisibles et sans éclat, destinés uniquement à augmenter la force et la chaleur de ses rayons.

La nuit couvre la terre de ses ténèbres épaisses, soit que le soleil, arrivé aux extrémités du firmament, et fatigué de sa course immense, laisse expirer ses feux déjà amortis par la longueur de la route et par les torrents d'air qu'ils ont pénétrés, soit que la même force qui a transporté son disque au-dessus de nos têtes, le fasse tourner sous nos pieds dans une direction contraire.

Matuta, dans un temps fixe, promène au milieu des airs l'Aurore aux doigts de rose, et ouvre les portes de la lumière, soit que le même soleil, qui était caché sous la terre, devancé à son retour par ses rayons, s'efforce d'échauffer le ciel, soit qu'à des heures réglées, un grand nombre de feux et d'atomes

ictus parvis ardoribus :
 quod genus
 videmus interdum
 segetes stipulamque
 accipere passim incendia
 ex una scintilla.
 Forsitan et sol
 lucens alte
 lampade rosea
 possideat circum se
 ignem multum
 fervoribus cæcis,
 qui notatus sit
 nullo fulgore,
 ut exaugeat tantum,
 ictum æstiferum radiorum.

At nox obruit terras
 ingenti caligine,
 aut ubi sol de cursu longo
 impulit extima cœli,
 atque languidus
 efflavit suos ignes
 concussos itere,
 et labefactos aere multo ;
 aut quia eadem vis,
 quæ pertulit orbem
 supra terras,
 cogit convertere cursum
 sub terras.

Item Matuta
 desert tempore certo
 Auroram roseam
 per auras ætheris,
 et pandit lumina ;
 aut quia ille idem sol
 revertens sub terras
 anticipat cœlum radiis
 tentans accendere ;
 aut quia ignes conveniunt,
 et multa semina ardoris
 consuerunt confluere
 tempore certo,
 quæ faciunt
 nova lumina solis
 gigni semper :
 quod genus

frappé par de petites ardeurs (de petits
 de la même manière que [feux] :
 nous voyons quelquefois
 les blés et le chaume
 recevoir çà-et là des embrasements
 d'une seule étincelle.
 Peut-être aussi le soleil
 brillant en-haut
 par un flambeau rose
 posséderait-il autour de lui-même
 un feu abondant
 produit par des chaleurs invisibles,
 qui ne serait remarqué
 par aucun éclat,
 pour qu'il augmente seulement [rayons.
 le coup brûlant (la force brûlante) des

Mais la nuit couvre les terres
 d'une grande obscurité, [longue
 ou lorsque le soleil à la suite de sa course
 a touché les extrémités du ciel,
 et languissant
 a exhalé ses feux
 secoués par la route,
 et ébranlés par un air abondant ;
 ou parce que la même force,
 qui a porté son disque
 au-dessus des terres,
 force ce disque à tourner sa course
 sous les terres.

De même Matuta
 introduit dans un temps déterminé
 l'Aurore rosée
 à travers les régions de l'air,
 et déploie les lumières (la lumière) ;
 ou parce que ce même soleil
 revenant sous les terres
 prend-d'-avance le ciel par ses rayons
 en essayant de l'enflammer ;
 ou parce que les feux se rassemblent,
 et que beaucoup de germes de chaleur
 ont-coutume de se réunir
 dans un temps déterminé,
 lesquels germes sont
 de nouvelles lumières du soleil
 être produites toujours :
 de la même manière que

Quod genus Idæis fama est e montibus altis¹
 Dispersos ignes² orienti lumine cerni,
 Inde coire globum quasi in unum, et conficere orbem.

Nec tamen illud in his rebus mirabile debet
 Esse, quod hæc ignis tam certo tempore possint
 Semina confluere, et solis reparare nitorem.
 Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt³
 Omnibus in rebus. Florescunt tempore certo
 Arbusta, et certo dimittunt tempore florem;
 Nec minus in certo dentes cadere⁴ imperat ætas
 Tempore, et impubem molli pubescere veste,
 Et pariter mollem malis demittere barbam.
 Fulmina postremo, nix, imbres, nubila, venti,
 Non nimis incertis fiunt in partibus anni;
 Namque ubi sic fuerunt causarum exordia prima,
 Atque ubi res mundi cecidere ab origine prima,
 Consequa natura est jam rerum ex ordine certo.

Crescere itemque dies læt et tabescere noctes,
 Et minui lucas, quam sumant augmina noctes;
 Aut quia sol idem⁵ sub terras atque superne,

ignés se rassemblent périodiquement, et forment tous les jours un nouveau soleil. Ainsi l'on raconte que, du sommet du mont Ida, l'on voit, dès l'aube matinale, des feux épars se réunir en globe, et former un disque parfait.

Au reste, vous ne devez pas être surpris que ces éléments de feu se rassemblent ainsi à des heures marquées pour réparer l'éclat du soleil. Nous voyons dans l'univers un grand nombre de phénomènes soumis à la même régularité. C'est dans des temps fixes que les arbres se couvrent et se dépouillent de fleurs; c'est dans des temps fixes que tombent les dents de l'enfant, et que se couvrent d'un léger duvet les membres et les joues de l'adolescence. Enfin, la foudre, la neige, la pluie, les vents et les nuages, suivent, sans trop d'irrégularité, le cours des saisons. En effet, l'énergie de chaque cause une fois détruite, et la première impulsion donnée à l'univers lors de la formation du monde, toute la suite des phénomènes est assujettie à cet ordre invariable.

Nous voyons les jours croître et les nuits diminuer, et réciproquement, parce que le soleil restant toujours le même, et décrivant

fama est
ignes dispersos cerni
ex altis montibus Idæis
lumine orienti,
inde coire

qua-i in unum globum,
et conficere orbem.

Neo tamen illud
debet esse mirabile
in his rebus,
quod læo semina ignis
pos-int confluere
tempore tam certo,
et reparare nitorem solis.

Videmus enim multa
quæ fiunt tempore certo
in omnibus rebus,
Arbusta flor-scunt
tempore certo,
et dimittunt florem
tempore certo;

nec ætas imperat minus
dentes cadere
tempore certo,
et impubem
pubescere molli veste,
et pariter demittere malis
barbam mollem.

Postremo fulmina, nix,
imbres, nubila, venti,
fiunt in partibus anni
non nimis incertis;
namque ubi
exordia prima causarum
fuere sic,
atque ubi res cecidero
ab origine prima mundi,
jam natura rerum
est consequa
ex ordine certo.

Itemque licet
dies crescere
et noctes tabescere,
et lucas minui,
quum noctes
sumant augmina;
aut quia sol idem

la renommée est
des feux dispersés être aperçus
des hautes montagnes de l'Ida
le jour se levait,
puis se réunir
comme en un globe,
et former un disque.

Ni cependant ceci
ne doit être un-sujet-d'étonnement
dans ces choses-là,
que ces germes du feu
puissent se ras-embler
dans un temps si déterminé,
et réparer l'éclat du soleil. [nomènes
Nous voyons en effet beaucoup de phé-
qui ont lieu dans un temps déterminé
en toutes choses.

Les arbres commencent-à-fleurir
dans un temps déterminé,
et hi-sent-tomber leur fleur
dans un temps déterminé;
et l'âge ne commande pas moins
les dents tomber
dans un temps déterminé,
et l'impubère
se couvrir d'un tendre duvet, [jouis
et pareillement laisser-pendre de ses
une barbe soyeuse.

Enfin les foudres, la neige,
les pluies, les nuages, les vents,
se produisent dans des parties de l'année
non trop irrégulières;
car dès que
les commencements premiers des causes
ont été ainsi, [ainsi
et dès que les choses se sont passées
depuis l'origine première du monde,
dès-lors la nature des choses
est conséquente avec elle-même
d'après un ordre déterminé.

Et de même il est permis de supposer
les jours croître
et les nuits se fondre (diminuer),
et les jours diminuer,
attendant que les nuits
reçoivent des accroissements;
ou parce que le soleil étant le même

Imparibus currens anfractibus, ætheris oras ¹
 Partit, et in partes non æquas dividit orbem ;
 Et quod ab alterutra detraxit ² parte, reponit,
 Ejus in adversa tanto plus parte relatus,
 Donec ad id signum cœli ³ pervenit, ubi anni
 Nodus nocturnas evæquat lucibus umbras ⁴ :
 (Nam medio cursu flatus Aquilonis et Austri ⁵,
 Distinet æquato cœlum ⁶ discrimine metas ⁷,
 Propter signiferi posituram ⁸ totius orbis ;
 Annua sol in quo contundit tempora ⁹ serpens,
 Obliquo terras et cœlum lumine lustrans ;
 Ut ratio declarat eorum, qui loca cœli
 Omnia dispositis signis ¹⁰ ornata notarunt ;)
 Aut quia crassior est certis in partibus aer ¹¹,
 Sub terris ideo tremulum ¹² jubar hæsitat ignis,
 Nec penetrare potest facile atque emergere ad ortus :
 Propterea noctes hiberno tempore longæ
 Cessant, dum veniat radiatum insigne diei ;
 Aut etiam ¹³, quia sic alternis partibus anni
 Tardius et citius consuerunt confluere ignes,
 Qui faciant solem certa de surgere parte ¹⁴.

sur nos têtes et sous nos pieds des arcs inégaux, coupe le ciel et divise son orbe en parties de différente grandeur, mais avec une telle compensation, qu'il restitue toujours à la partie vers laquelle il s'approche, la portion de lumière qu'il a retranchée de l'hémisphère opposée; enfin il arrive dans le ciel au signe, qui, placé dans l'intersection de l'écliptique et de l'équateur, rend les jours égaux aux nuits sur tout le globe. Car alors la partie du ciel qu'il décrit se trouve à égale distance de l'aquilon et du midi, par la position oblique du zodiaque, où le soleil décrit sa révolution annuelle, et d'où il répand ses feux vers le ciel et la terre. C'est ainsi que l'enseignement ces hommes savants dont les cartes ornées d'images sensibles, nous représentent fidèlement toutes les régions du ciel. Il se peut aussi que l'air, plus grossier en quelques endroits, arrête et retienne sous terre les feux tremblants du soleil, qui ne peut sans peine traverser ce fluide épais pour s'élever à l'orient, et que ce soit là la raison pour laquelle on attende, pendant de si longues nuits d'hiver, le retour tardif du jour. Il se peut enfin que les feux, dont la réunion fait lever le soleil à des points fixes de l'horizon, se rassemblent alternativement plus ou moins vite, selon la différence des saisons.

currens sub terras
 atque superne
 anfractibus imparibus,
 partit oras ætheris,
 et dividit orbem
 in partes non æquas;
 et reponit quod detraxit
 ab alterutra parte
 relatus tanto plus
 in parte adversa ejus,
 donec pervenit
 ad id signum cœli,
 ubi nodus anni
 exæquat umbras nocturnas
 lucibus :
 (nam medio cursu
 flatus Aquilonis et Austri,
 cœlum distinet metas
 discrimina æquato,
 propter posituram
 totius orbis signiferi,
 in quo sol serpens
 contundit tempora annua,
 lustrans terras et cœlum
 lumine obliquo,
 ut declarat ratio
 eorum qui notarunt
 omnia loca cœli
 ornata signis dispositis ;)
 aut quia aer est crassior
 in certis partibus,
 ideo jubar tremulum ignis
 hæsitat sub terris,
 neo potest penetrare facile,
 atque emergere ad ortus :
 propterea noctes longæ
 cessant tempore hiberno,
 dum
 insigne radiatum diei
 veniat ;
 aut etiam quia
 ignes qui faciunt
 solem surgere de parte certa,
 consuerunt confluere sic
 tardius et citius
 partibus alternis anni.

courant sous les terres
 et au-dessus
 par des détours inégaux,
 partage les régions de l'air,
 et divise la sphère céleste
 en parties inégales ;
 et restitue ce qu'il a retranché
 de l'une-ou-l'autre partie,
 reporté autant en plus
 dans la partie opposée de cette sphère,
 jusqu'à ce qu'il soit parvenu
 à ce signe du ciel,
 où le nœud de l'année
 rend-égales les ombres de-la-nuit
 aux jours :
 (car au milieu de la course
 du souffle de l'Aquilon et de l'Auster,
 le ciel tient-à-distance les tropiques,
 par un intervalle égal,
 à cause de la position
 de tout le cercle constellé (du zodiaque),
 dans lequel le soleil se glissant
 use le temps de-l'année,
 parcourant les terres et le ciel
 d'une lumière oblique,
 comme le montre le système
 de ceux qui ont noté
 toutes les parties du ciel
 ornées de signes disposées-en-ordre ;)
 ou parce que l'air est plus épais
 dans certaines parties,
 pour-cela la lueur vacillante du feu
 est arrêtée sous les terres,
 et ne peut pénétrer facilement,
 et s'élever à l'apparition (et paraître) :
 à-cause-de-cela les nuits longues
 sont-immobiles (se prolongent) dans la
 jusqu'à ce que [saison d'-hiver,
 l'ornement radioux du jour
 vienne ;
 ou encore parce que
 les feux qui peuvent-faire [née,
 le soleil se lever d'une partie détermi-
 ont-coutume de se rassembler ainsi
 plus lentement et plus vite
 dans les parties alternées de l'année.

V. — LE PREMIER AGE DU MONDE.

(V, 778-801, 814-831.)

Nunc redeo ad mundi novitatem, et mollia¹ terræ
Arva, novo fœtu quid primum in luminis oras
Tollere, et in certis tentarit credere ventis.

Principio, genus herbarum viridemque nitorem
Terra dedit circum colles, campo-que per omnes
Florida fulserunt viridanti prata colore;
Arboribusque datum est variis exinde per auras
Crescendi magnum immixtis certamen² habenis.
Ut pluma atque pili primum setæque creantur
Quadrupedum in membris, et corpore pennipotentum,
Sic nova tum tellus herbas virgultaque primum
Sustulit; inde loci³ mortalia sæcla⁴ creavit,
Multa, modis multis, varia ratione coorta.
Nam neque de cœlo cecidisse animalia possunt,
Nec terrestria de salsis exisse lacunis.
Liquitur ut merito maternum nomen adepta
Terra sit, o terra quoniam sunt cuncta creata.
Multaque nunc etiam existunt animalia terris⁵,

V

Maintenant je reviens à l'enfance du monde, et j'examine quels ont été les premiers essais de la terre naissante, les premières productions qu'elle hasarda d'exposer à l'inconstance des vents.

D'abord la terre revêtit les collines d'herbes et de verdure, et dans toutes les campagnes les fleurs émaillèrent le gazon des prairies. Ensuite les arbres animés par une sève abondante élevèrent à l'envi leurs rameaux dans les airs. De même que les plumes, les poils et les soies sont les premières parties qui naissent chez les volatiles et chez les quadrupèdes, de même la terre encore nouvelle commença à produire les plantes et les arbrisseaux; puis elle créa toutes les espèces mortelles avec une variété et des combinaisons infinies; car ni les animaux ne peuvent être tombés du ciel, ni les habitants de la terre être sortis de l'onde salée. Il en résulte que la terre a reçu avec raison le nom de mère, puisque tout est tiré de son sein. Aujourd'hui encore beaucoup d'êtres vivants se forment dans

V. -- LE PREMIER AGE DU MONDE.

Nunc redeo
 ad novitatem mundi,
 et arva mollia
 terræ,
 qui tentarit primum
 tollere foetu novo
 in oras luminis,
 et creâere ventis incertis.
 Principio terra
 dedit circum colles
 genus herbarum,
 nitoremque viridem,
 perque omnes campos
 prata florida fulserunt
 colore viridanti;
 magnamque cœtamen
 crescendi per auras
 datum est exinde
 arboribus variis
 habenis immissis.
 Ut pluma atque pili
 setæque
 creantur primum
 in membris quadrupedum
 et corpora pennipotentum,
 sic tellus nova
 sustulit tum primum
 herbas virgultaque;
 inde loci creavit
 sæcla mortalia,
 multa,
 coorta multis modis,
 ratione varia.
 Nam neque animalia
 terrestria
 possunt cecidisse de cœlo,
 neque exisse
 de lacunis salsis.
 Linquitur ut terra
 adepta sit merito
 nomen maternum,
 quoniam cuncta
 creata sunt e terra.
 Nunquam etiam
 multa animalia

Maintenant je reviens
 à la nouveauté (à la jeunesse) du monde,
 et aux champs encore tendres
 de la terre,
 pour dire quelle chose elle essaya d'abord
 d'élever par un enfantelement nouveau
 dans les régions de la lumière,
 et de confier aux vents incertains.

D'abord la terre
 plaça autour des collines
 l'espèce des herbes,
 et un éclat vert,
 et par toutes les plaines
 les prés fleuris brillèrent
 d'une couleur verdoyante;
 et une grande lutte
 pour croître à travers les aires
 fut donnée ensuite
 aux arbres divers
 les rênes étant lâchées.
 Comme la plume et les poils
 et les soies
 sont créés d'abord
 dans les membres des quadrupèdes
 et dans le corps des oiseaux,
 ainsi la terre nouvelle
 fit-sortir (enfant) alors d'abord
 les herbes et les broussailles;
 depuis ce temps elle créa
 les espèces mortelles,
 nombreuses,
 formées de beaucoup de modes,
 d'une manière variée.
 Car ni les animaux
 terrestres
 ne peuvent être tombés du ciel,
 ni être sortis
 de lacs salés.
 Il reste (il en résulte) que la terre
 a obtenu justement
 le nom de-mère,
 puisque toutes les choses
 ont été créées de la terre.
 Et maintenant encore
 beaucoup d'animaux

Imbribus et calido solis concreta vapore :
 Quo minus est mirum, si tum sunt plura coorta
 Et majora nova tellure, atque æthere adulto.

Principio, genus alituum, variæque volucres
 Ova relinquebant¹, exclusæ tempore verno :
 Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
 Linqunt, sponte sua victum vitamque petentes.
 Tum tibi terra dedit primum mortalia sæcla² :
 Multus enim calor atque humor superabat in arvis.

.
 Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile
 Præbebat, multa et molli lanugine abundans.

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
 Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras :
 Omnia enim pariter crescunt, et robora sumunt.
 Quare etiam atque etiam maternum nomen adepta
 Terra tenet merito, quoniam genus ipsa creavit
 Humanum, atque animal prope certo tempore fudit

la terre à l'aide de la pluie et du soleil. Est-il donc surprenant qu'un plus grand nombre d'animaux plus robustes en soient sortis dans le temps où la terre et l'air jouissaient de la vigueur du jeune âge?

D'abord on vit éclore de leurs œufs les volatiles et les oiseaux de toute espèce que la chaleur du printemps mettait en liberté ; telles encore aujourd'hui les cigales, pendant l'été, quittent d'elles-mêmes leurs enveloppes arrondies, pour chercher la nourriture qui les soutient. Alors la terre produisit la première génération des hommes, car la chaleur et l'humidité abondaient dans les plaines.

.
 La terre fournissait aux enfants leur nourriture, la chaleur les dispensait de vêtements, et le duvet des gazons leur tint lieu de lit.

Le monde, dans ce premier âge, ne connaissait ni les froids pénétrants, ni les chaleurs excessives, ni les vents destructeurs. Tous ces fléaux ont eu leur naissance et leurs progrès comme le reste. Je le répète donc, nous avons eu raison de donner à la terre le nom de mère commune, puisque c'est elle qui a créé l'homme, qui a produit presque tous les animaux dans un temps marqué, et ceux

existant terris
concreta imbribus
et calido vapore solis :
quo est minus mirum,
si plura et majora
coorta sunt tum
tellure nova,
atque æthere adulto.

Principio,
genus alituum
volucresque variæ,
exclusæ tempore verno,
relinquebant ova :
ut nunc cicadæ
linquunt æstate,
folliculos teretes,
petentes sua sponte
victum vitamque.
Tum tibi
terra dedit primum
sæcla mortalia :
multus calor enim
atque humor
superabat in arvis.

.....
Terra præbebat
cibum pueris,
vapor vestem,
herba abundans
lanugine multa et molli,
cubile.

At novitas mundi
ciebat nec frigora dura,
nec æstus nimios,
nec auras magnis viribus :
omnia enim
crescunt pariter,
et sumunt robora.
Quare etiam atque etiam
terra adæpta
nomen maternum
tenet merito,
quoniam ipsa creavit
genus humanum,
atque fudit
tempore prope certo
omne animal,

sortent des terres
formés par les pluies
et la brillante chaleur du soleil ;
par quoi il est moins étonnant,
si des corps plus nombreux et plus
se sont formés alors [grands
la terre étant nouvelle,
et l'air étant-dans-l'adolescence.

D'abord,
la race des volatiles
et les oiseaux divers,
éclos dans la saison printannière,
quittaient leurs œufs :
comme maintenant les cigales
laissent dans l'été
leurs enveloppes arrondies,
cherchant de leur propre-mouvement
la nourriture et la vie.
Alors pour toi (je te le dis)
la terre produisit pour-la-première-fois
les espèces mortelles (les humains) :
beaucoup de chaleur en effet
et beaucoup d'humidité
abondait dans les champs.

.....
La terre fournissait
de la nourriture aux enfants,
la chaleur leur fournissait le vêtement,
l'herbe abondante
d'un duvet épais et tendre,
leur fournissait un lit.

Mais la jeunesse du monde [durs,
ne mettait-en-mouvement ni des froids
ni des chaleurs excessives,
ni des vents doués de grandes forces :
toutes les choses en effet
croissent pareillement,
et prennent des forces pareillement.
C'est pourquoi je te le dis encore et en-
la terre ayant obtenu [cora
le nom de-mère
le garde justement,
puis-qu'elle-même a créé
l'espèce humaine,
et a répandu (produit)
dans un temps à peu près déterminé
tout animal,

Omne, quod in magnis brechatur montibu' passim,
Aerisque simul volucres variantibu' formis.

Sed quia finem aliquam pariendi debet habere,
Destitit, ut mulier spatio defessa vetusto.
Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet,
Nec manet ulla sui similis res; omnia migrant;
Omnia commutat Natura, et vertere cogit.
Namque aliud putrescit, et ævo debile languet,
Porro aliud concresecit, et e contemptibus exit.
Sic igitur mundi naturam totius ætas
Mutat, et ex alio terram status excipit alter;
Quod potuit, nequeat; possit, quod non tulit ante.

VI. — LE GENRE HUMAIN A SON ORIGINE; SES PROGRÈS:

(V. 923-959, 964-1009, 1013-1044, 1055-1071, 1077-1159.)

Et genus humanum multo fuit illud in arvis
Durius, ut deceit, tellus quod dura creasset;
Et majoribus, et solidis magis ossibus intus
Fundatum, et validis aptum per viscera nervis;
Nec facile ex æstu, nec frigore quod caperetur,
Nec nevitate cibi, nec labi corporis ulla;

dont la fureur se déchaîne sur les montagnes, et ceux qui traversent les airs sous mille formes diverses.

Mais comme la faculté génératrice doit avoir un terme, la terre se repose, semblable à une femme épuisée par la vieillesse. Car le temps change la face entière du monde: un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier; rien ne demeure constamment semblable à soi-même. Tout passe; la Nature change tout, transforme tout. Les corps affaiblis par les ans tombent en putréfaction; d'autres sortent du néant et se fortifient. Ainsi le temps dénature tout; ainsi la terre passe sans cesse d'un état à l'autre; elle ne peut plus ce qu'elle pouvait; elle peut ce qu'elle ne pouvait pas avant.

VI

Les hommes de ce temps qui vivaient dans les campagnes, étaient beaucoup plus durs au mal que ceux d'aujourd'hui, et cela devait être nécessairement, parce qu'ils avaient la dureté de la terre dont ils étaient les enfants: la charpente de leurs os était plus vaste, plus solide, et le tissu de leurs nerfs et de leurs viscères, plus robuste. Ils n'étaient affectés ni par le froid, ni par le chaud, ni par la nouveauté des aliments, ni par les atteintes d'aucune maladie. On

quod debacchatur nassim
in magnis montibus,
simulque volucres aerias
formis variantibus.

Sed quia dicitur habere
aliquam finem pariendo,
destitit ut mulier
defessa spatio vetusto.
Atas enim mutat
naturam mundi totius,
aliisque status
debet excipere omnia
ex alio,
nec ulla res manet
similis sui;
omnia migrant. ;
Natura commutat omnia,
et cogit vertere.
Namque aliud putrescit,
et languet debile ævo,
porro aliud concresecit
atque exit e contemptibus.
Sic igitur ætas
mutat naturam
mundi totius,
et alter status
ex alio
excipit terram;
nequeat quod potuit ;
possit,
quod non tulit ante.

qui se-léchaue çà-et-là
sur les grandes montagnes, [de-là-haut
et en-même-temps les oiseaux hôtes-
de formes diverses.

Mais parce qu'elle doit avoir
quelque fin d'enfance,
elle a cessé comme une femme
fatiguée par un espace ancien (par la
L'âge en effet change [vieillesse).
la nature du monde tout-entier,
et un autre état,
doit recevoir toutes les choses
à-la-suite-d'un autre état,
ni aucune chose ne reste
semblable à elle-même ;
toutes les choses passent ;
la Nature change toutes les choses,
et les force à se transformer.
Car un corps tombe-en-poussière,
et languit affaibli par l'âge,
puis un autre croît
et sort des mépris (de l'abaissement).
Ainsi donc le temps
change la nature
du monde tout-entier,
et un nouvel état
à-la-suite-d'un autre
reçoit la terre ; [a pu ;
de sorte qu'elle ne peut porter ce qu'elle
qu'elle peut porter,
ce qu'elle n'a pas porté auparavant.

VI. — LE GENRE HUMAIN A SON ORIGINE ; SES PROGRÈS.

Et illud genus humanum
in arvis
fuit multo durius,
ut deenit,
quod tellus dura creasset ;
et fundatam intus
ossibus maioribus
et magis solidis,
et aptum per viscera
nervis validis ;
neo quod caperetur facile
ex æstu, neo frigore,
neo novitate cibi,

Et ce genre humain
qui vivait dans les campagnes
fut (était) beaucoup plus dur, [être),
comme il euvint (comme cela devait
parce que la terre dure l'avait créé ;
et il était construit au-dedans
d'os plus grands
et plus solides,
et rattaché aux chairs
par des nerfs plus forts ; [cilement
et il n'était pas tel qu'il fût attaqué sa-
par-suite-du froid, ni du chaud,
ni par la nouveauté de la nourriture,

Multaque per cœlum solis volventia lustra,
 Volgivago vitam tractabant more ferarum.
 Nec robustus¹ erat curvi moderator aratri
 Quisquam, nec scibat² ferro molirier arva,
 Nec nova defodere in terram virgulta, nec altis
 Arboribus veteres decidere falcibu' ramos.
 Quod sol atque imbres dederant, quod terra crearat
 Sponte sua, satis id placabat pectora donum.
 Glandiferas inter curabant corpora quereus
 Plerumque; et quæ nunc hiberno tempore cernis
 Arbuta puniceo fieri matura colore,
 Plurima tum tellus etiam majora ferebat;
 Multaque præterea novitas tum florida mundi
 Pabula dia³ tulit, miseris⁴ mortalibus ampla.

At sedare sitim fluvii fontesque vocabant;
 Ut nunc montibus e magnis decursus aquai
 Claricitat late sitientia sæcla ferarum.
 Denique noctivagi silvestria templa tenebant
 Nympharum, quibus exhibant humore fluenta

les voyait survivre à la révolution d'un grand nombre de lustres, errants par troupeaux comme les bêtes. Personne ne savait encore, parmi eux, conduire la charrue recourbée; ils ignoraient l'art de dompter les champs avec le fer, de confier de jeunes arbustes au sein de la terre, et de trancher avec la serpe les vieux rameaux des grands arbres. Ce que le soleil et la pluie leur donnaient, ce que la terre produisait d'elle-même, suffisait pour apaiser leur faim. Ils réparaient leurs forces au milieu des chênes, dont le gland les nourrissait; les fruits de l'arbousier, que nous voyons pendant l'hiver se colorer, en mûrissant, de l'éclat de la pourpre, croissaient plus nombreux et plus gros. Le monde jeune et florissant donnait en outre beaucoup d'autres aliments délicieux, plus que suffisants pour les misérables mortels.

Les fleuves et les fontaines les invitaient à se désaltérer, comme aujourd'hui les torrents qui roulent du haut des monts semblent avertir au loin les bêtes féroces de venir y apaiser leur soif. La nuit, ils se retiraient dans les bois consacrés aux nymphes, dans ces

neo nlla labi corporis ;
 perque multa lustra solis
 volventia cœlum,
 tractabant vitam
 more volvivago ferarum.
 Neo qui-quam
 moderator robustus
 aratri curvi
 erat,
 nec scibat
 molirier arva ferro,
 nec defodere in terrain
 nova virgulta,
 nec decidere falcibus
 veteres ramos
 arboribus altis.
 Quod sol atque imbres
 dederant,
 quod terra crearat
 sua sponte,
 id donum placabat satis
 pectora.
 Curabant corpora
 plerumque
 inter quercus glandiferas;
 et tellus
 ferebat tum plurima
 etiam majora
 arbuta quæ nunc cernis
 fieri matura
 colore puniceo
 tempore hiberno ;
 tumque præterea
 novitas florida mundi
 tulit multa pabula dia,
 ampla
 mortalibus miseris.

At fluvii fontesque
 vocabant sedare sitim,
 ut nunc decursus aquarum
 e magnis montibus
 claricitat late
 sæcla sitientia ferarum.
 Denique noctivagi
 tenebant templa silvestria
 nympharum,
 quibus exhibant,

ni par aucune destruction du corps ;
 et pendant beaucoup de lustres du so-
 lustris parcourant le ciel, [leil
 ils menaient la vie
 à la manière errante des bêtes-sauva-
 Ni aucun [ges.
 conducteur robuste
 de la charrue recourbée
 n'était,
 ni ne savait
 remuer les champs avec le fer,
 ni enfouir en terre (ni planter)
 de jeunes pousses,
 ni retrancher avec des serpes
 les vieux rameaux
 aux arbres élevés.
 Ce que le soleil et les pluies
 avaient donné,
 ce que la terre avait créé
 de son propre-mouvement,
 ce don apaisait suffisamment
 leurs estomacs.
 Ils soignaient leurs corps
 la-plupart-du-temps [gland ;
 au milieu des chênes qui-portent-du-
 et la terre
 portait alors très-nombreuses
 et aussi plus grandes
 les arboises que tu vois maintenant
 devenir mûres
 avec une couleur de-pourpre
 dans la saison-d'hiver ;
 et alors en outre
 la nouveauté fleurie du monde
 porta beaucoup de pâturages divins,
 largement-suffisants
 pour les mortels misérables.

D'un-autre-côté les fleuves et les
 invitaient à apaiser la soif, [sources
 comme maintenant une chute d'eau
 du-haut des grandes montagnes
 appelle-clairement au-loin
 les espèces altérées-de-soif des bêtes-sau-
 Enfin errants-pendant-la-nuit [vages.
 ils occupaient les enceintes boisées
 demeures des nymphes,
 de-quelles enceintes sortaient

Lubrica, proluvie larga lavere humida saxa,
Humida saxa super viridi stillantia musco,
Et partim plano scatere atque erumpere campo.

Necdum res igni seibant tractare, nec uti
Pellibus, et spoliis corpus vestire ferarum :
Sed nemora atque cavos montes silvasque colebant,
Et frutices inter condebant squalida membra,
Verbera ventorum vitare imbresque coacti.
Nec commune bonum poterant spectare, nec ullis
Moribus inter se seibant, nec legibus uti.
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna, ferebat
Sponte sua sibi quisque valere et vivere doctus¹.

Et manuum mira freti virtute pedumque,
Consectabantur silvestria sæcla ferarum
Missilibus saxis, et magno pondere clavæ,
Multaque vincebant, vitabant pauca² latebris;
Setigerisque pares subus, silvestria membra
Nuda dabant terræ, nocturno tempore capti,
Circum se foliis ac frondibus involventes.

asiles solitaires d'où sortaient des sources d'eaux vives, qui, après avoir baigné les rochers humides, retombaient ensuite lentement sur la verte mousse, tandis que d'autres sources jaillissaient dans les plaines, ou bien se précipitaient à grands flots dans les campagnes.

Ils ne savaient pas encore traiter les métaux par le feu. Ils ne connaissaient point l'usage des peaux, ni l'art de se revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois, les forêts et les cavités des montagnes étaient leur demeure ordinaire. Forcés de chercher un asile contre les pluies et la fureur des vents, ils allaient se blottir parmi des broussailles. Incapables de s'occuper du bien commun, ils n'avaient institué entre eux ni lois ni rapports moraux. Chacun s'emparait du premier butin que lui offrait le hasard. La Nature ne leur avait appris à user de leur force et à vivre que pour eux-mêmes...

Confians dans la vigueur de leurs bras, et la merveilleuse agilité de leurs pieds ils faisaient la guerre aux animaux sauvages, leur lançaient de loin des pierres, les attaquaient de près avec de pesantes massues, en massacraient un grand nombre, et s'enfuyaient dans leurs retraites à l'approche de quelques autres. Quand la nuit les surprenait, ils étendaient à terre leurs membres nus, à l'exemple des sangliers couverts de soies, et s'enveloppaient de feuilles et

fluenta lubrica humore,
lavere proluvie larga
saxa humida,
saxa humida stillantia
super viridi musco,
et partim scatera
atque erumpere
campo plano.

Necdum scibant
tractare res igni,
neo uti pellibus,
nec vestire corpus
spoliis ferarum.
Sed colebant nemora
atque montes cavos
silvasque,
condebantque
membra squalida
inter frutices,
coacti vitare
verbera ventorum imbresque.
Nec poterant spectare
bonum commune,
nec scibant uti inter se
ullis moribus,
nec legibus.
Quisque doctus
valere et vivere sibi
sua sponte
ferebat quod prædæ
fortuna obtulerat cuique.

Et freti virtute mira
manuum pedumque,
consectabantur
sæcla ferarum silve tria
saxis missilibus,
et magno pondere clavæ,
vincebantque multa,
vitabant pauca latebris;
paresque subis setigeris
dabant nulla terree
membra silvestria,
capti tempore nocturno,
se involventes circum
foliis et frondibus.
Nec querebant pavidi,

des ruisseaux glissants par l'eau,
pour baigner par une inondation abon-
les rochers humides, | dante
rochers humides degouttants
sur la verte mousse,
et en-partie pour jaillir
et pour s'élançer
par la plaine unie.

Et ils ne avaient pas-encore
traiter les corps par le feu,
ni se servir des peaux,
ni revêtir leur corps
des dépouilles des bêtes-sauvages.
Mais ils habitaient les bois
et les montagnes creuses
et les forêts,
et ils cachaient
leurs membres sales
au milieu des broussailles,
forcés d'éviter
les coups des vents et les pluies.
Ni ils ne pouvaient avoir-en-vue
un bien commun,
ni ils ne savaient se servir entre eux
d'aucunes règles,
ni de lois.
Chacun étant instruit (habitué)
à être-fort et à vivre pour soi-même
de son propre-mouvement (par instinct)
emportait ce que du butin
le hasard avait offert à chacun.

Et confiants dans la vigueur merveil-
de leurs mains et de leurs pieds, | leuse
ils atteignaient | tent-les-orêts
les espèces des bêtes-sauvages qui-habi-
par des pierres de-jet,
et par le grand poids d'une massue,
et ils en vainquaient beaucoup,
et ils en évitaient peu par leurs retraites;
et semblables aux sangliers hérissés-de-
ils donnaient nus à la terre | sois
leurs membres sauvages,
surpris par le temps de-la-nuit
s'enroulant tout-autour
de feuilles et de branches-feuillues.
Et ils ne cherchaient pas effrayés,

Nec plangore¹ diem magno, solemque per agros
 Quærebant pavidî, palantes noctis in umbris ;
 Sed taciti respectabant, somnoque sepulti,
 Dum rosea face sol inferret lumina cœlo.
 A parvis quod enim consuerant cernere semper
 Alternò tenebras et lucem tempore gigni,
 Non erat, ut fieri posset, mirarier unquam,
 Nec dissidere, ne terras æterna teneret
 Nox, in perpetuum detracto lumine solis.

Sed magis illud erat curæ, quod sæcla ferarum
 Infestam miseris faciebant sæpe quietem ;
 Ejectique domo² fugiebant saxea tecta,
 Setigeri suis adventu validique leonis,
 Atque intempesta cedebant nocte paventes
 Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.

Nec nimio tum plus quam nunc³, mortalia sæcla
 Dulcia linquebant labentis lumina vitæ.
 Unus enim tum quisque magis deprensus eorum
 Pabula viva feris præbebat dentibus haustus,
 Et nemora ac montes gemitu silvasque replebat,
 Viva videns vivo sepeliri viscera busto :

de broussailles. On ne les voyait point, saisis de crainte, errer dans les plaines au milieu des ténèbres, et chercher le soleil avec des cris lugubres. Mais ils attendaient en silence, dans les bras du sommeil, que cet astre, reparaissant sur l'horizon, éclairât de nouveau le ciel de ses feux. Accoutumés dès l'enfance à la succession alternative du jour et de la nuit, ce n'était pas une merveille pour eux. Ils ne craignaient point qu'une nuit éternelle régnât sur la terre et leur dérobat pour toujours la lumière du soleil.

Ce qui causait leur plus grande inquiétude, c'étaient les bêtes sauvages, dont les incursions troublaient leur repos et le leur rendaient souvent funeste. Chassés de leur asile, ils fuyaient à l'approche d'un sanglier aux soies hérissées ou d'un lion furieux ; et, glacés d'effroi, ils cédaient, au milieu de la nuit, à ces cruels hôtes leurs lits de feuillage.

Et cependant la mort ne faisait guère plus de victimes dans ces premiers siècles, qu'elle n'en fait aujourd'hui. Il est vrai qu'un plus grand nombre d'infortunés, surpris et déchirés par les bêtes féroces, leur donnaient un repas vivant, et remplissaient de leurs cris aigus les bois et les montagnes, tandis qu'ils voyaient leurs

palantes in umbris noctis,
 per agros,
 magno plangore
 diem solemque ;
 sed respectabant taciti,
 sepulchra somno,
 dum sol inferret
 lumina caelo
 face rosea.
 Non erat ut
 posset fieri
 mirari unquam
 quod consueverant cernere
 a parvis,
 tenebras et lucem
 gigni tempore alterno,
 nec diffidere
 ne nox aeterna
 teneret terras,
 lumine solis detracto
 in perpetuum.

Sed illud erat magis
 curæ,
 quod aëcla ferarum
 faciebant aëpe quietem
 infestam miseris ;
 ejective domo
 fugiebant tecta saxea
 adventu suis setigeri
 leonisque validi,
 atque nocte intempesta
 cedebant pavidi
 cubilia instrata fronde
 hospitibus aëvis.

Nec tum aëcla mortalia
 linquebant
 nimio plus quam nunc
 dulcia lumina
 vitæ labentis. [rum
 Tum enim unusquisque eo-
 magis deprensus
 præbebat pabula viva
 feris,
 haustus dentibus,
 et replebat gemitu
 nemora ac montes silvasque,
 videns viscera viva

errant dans les ombres de la nuit,
 à travers les champs,
 avec un grand gémissement
 le jour et le soleil ;
 mais ils attendaient silencieusement,
 et ensevelis dans le sommeil,
 jusqu'à ce que le soleil apportât
 les lumières (la lumière) dans le ciel
 avec son flambeau rosé.
 Il n'y avait pas de motifs pour que
 il pût arriver
 qu'ils s'étonnassent jamais
 de ce qu'ils avaient l'habitude de voir
 dès les jeunes années,
 à savoir les ténèbres et la lumière
 être produites dans un temps alterné,
 ni pour qu'il pût arriver qu'ils craignissent
 qu'une nuit éternelle [sent
 n'occupât les terres,
 la lumière du soleil étant ôtée
 pour toujours.

Mais cela était plutôt
 à sou-ri, [vage:
 à savoir que les espèces des bêtes-sau-
 rendaient souvent le repos
 funeste à ces malheureux ;
 et chassés de leur demeure
 ils fuyaient dans les abris des-rochers
 à l'arrivée d'un sanglier hérissé-de-soies
 et d'un lion robuste,
 et dans la nuit avancée
 ils cédaient tremblants
 leurs couches jonchées de feuillage
 à ces hôtes cruels.

Ni alors les races mortelles
 n'abandonnaient
 beaucoup plus que maintenant
 les douces lumières
 de la vie qui s'échappe.
 Alors en effet chacun d'eux
 plus souvent surpris que maintenant
 fournissait des aliments vivants
 aux bêtes-sauvages,
 englouti par leurs dents,
 et remoussait de gémissements
 les bois et les montagnes et les forêts.
 en voyant ses chairs vivantes

Et quos effugium servarat¹, corpore adeso,
 Posterius tremulas² super ulcera tetra tenentes
 Palmas, horrifera accibant vocibus Oreum,
 Domicum³ eos vita privarunt vermina sæva,
 Expertes opis, ignaros quid volnera vellent.
 At non multa virum sub signis millia ducta
 Una dies dabat exitio, nec turbida ponti
 Æquora lædebant naves ad saxa viro-que;
 Sed temere⁴ incassum mare fluctibu' sæpe coortis
 Sævibat, leviterque minas ponebat inanes;
 Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
 Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.
 Improba navigii ratio tum cæca jacebat.
 Tum penuria deinde cibi languentia letho
 Membra dabat : contra nunc rerum copia mersat.
 Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum
 Vergebant : nunc dant aliis solertius ipsi.

Inde⁵ casas postquam ac pelles ignemque pararunt,
 Et mulier conjuncta viro concessit in unum,

.

chairs vivantes disparaître dans un tombeau vivant. Il est vrai que les malheureux que la fuite avait sauvés, blessés mortellement, appliquaient leurs mains tremblantes sur leurs plaies hideuses, appelant la mort avec des cris épouvantables, jusqu'à ce que, dénués de secours, ignorant la façon de guérir leurs plaies, ils expirassent dans d'atroces convulsions. Mais on ne voyait pas des milliers de guerriers, réunis sous des étendards différents, périr en un seul jour, ni la mer orageuse broyer contre les écueils navires et passagers. En vain l'Océan soulevait ses flots irrités, en vain il aplanissait son onde menaçante. La surface riante de ses eaux tranquilles était un appât incapable d'attirer les hommes dans le piège. L'art funeste de la navigation était encore ignoré. C'était alors la disette des vivres qui donnait la mort; c'est l'abondance qui nous tue aujourd'hui. On s'empoisonnait par ignorance; maintenant nous empoisonnons les autres avec art.

Puis lorsqu'on connut l'usage des cabanes, de la dépouille des bêtes et du feu, lorsque la femme appartient à un seul époux... l'es-

sepeliri busto vivo :
 et quos effugium servarat,
 corpore adeso,
 tenentes posterius
 palmas tremulas
 super ulcera tetra,
 accibant Orcum
 vocibus horriferais,
 donecum vermina sæva
 privarunt vita
 eos expertes opis,
 ignaros
 quid volnera vellent.
 At una dies
 non dabat exitio
 multa millia virum
 ducta sub signis,
 nec æquora turbida ponti
 lædebant ad saxa
 naves virosque ;
 sed mare sævibat temere
 fluctibus coortis sæpè
 incassum,
 ponebatque leviter
 minas inanes ;
 nec pellacia subdola
 ponti placidi
 poterat pellicere quemquam
 in fraudem
 undis ridentibus.
 Tum ratio improba navigii
 jacebat cæca,
 tum deinde penuria cibi
 dabat letho
 membra languentia :
 nunc contra
 copia rerum mersat.
 Sæpe illi imprudentes
 vergebant ipsi sibi
 venenum ;
 nunc ipsi dant solertius
 aliis.

Inde postquam pararunt
 casas, pelles, ignemque,
 et mulier conjuncta viro
 concessit in unum,

.....

être ensevelies dans un tombeau vivant :
 et ceux que la fuite avait sauvés de la
 le corps entamé, [mort,
 tenant ensuite
 leurs mains tremblantes
 sur des plaies hideuses,
 appelaient Orcus (la mort)
 avec des cris épouvantables,
 jusqu'à ce que des convulsions cruelles
 eussent privé de la vie
 eux dénués de secours,
 ignorant
 ce que les blessures exigeaient.
 Mais-du-moins un seul jour
 ne donnait pas à la destruction
 beaucoup de milliers d'hommes
 conduits sous des étendards,
 ni les plaines troublées de la mer
 ne heurtaient contre les rochers
 les navires et les hommes ;
 mais la mer sévisait au-hasard
 ses flots étant soulevés souvent
 en-vain,
 et elle déposait sans-calcul,
 des menaces vaines ;
 ni la séduction perfide
 de la mer paisible
 ne pouvait entraîner quelqu'un
 à sa perte
 par les ondes riantes.
 Alors le procédé funeste de la navigation
 gisait inconnu, [nourriture
 alors d'un-autre-côté le manque de
 donnait à la mort
 les membres affaiblis :
 maintenant au-contraire
 l'abondance des choses les noie.
 Souvent ceux-là sans-le-savoir
 se versaient eux-mêmes
 du poison ; [adroitement
 maintenant eux-mêmes en donnent plus
 à d'autres.

Puis après-qu'ils eurent préparé
 des cabanes, des peaux, et du feu,
 et que la femme unie à un homme
 échut à lui seul,

.....

Tum genus humanum primum mollescere cœpit :
 Ignis enim curavit, ut alsia corpora frigus
 Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre ;
 Et Venus imminuit vires, puerique parentum
 Blanditiis facile ingenium fregere superbum¹.
 Tunc et amicitiam cœperunt jungere, habentes
 Finitima inter se, nec lædere, nec violare ;
 Et pueros commendarunt muliebrique sæclum,
 Vocibus et gestu quum balbe² significarent,
 Imbecillorum esse æquum misererier omni.
 Non tamen omnimodis poterat concordia gigni ;
 Sed bona magna que pars servabant sædera casti³ :
 Aut genus humanum jam tum foret omne peremptum,
 Nec potuisset adhuc perducere sæcla propago.

At varios linguæ sonitus Natura subegit
 Mittere, et utilitas expressit nomina rerum,
 Non alia longe ratione, atque ipsa videtur
 Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ ;
 Quum facit, ut digito, quæ sint præsentia, monstrent.
 Sentit enim vim quisque suam, quam possit abuti⁴ :

pece humaine commença dès lors à s'amollir. Le feu rendit les corps plus sensibles au froid. La voûte des cieux ne fut plus un toit suffisant. L'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour énerva les forces. Les tendres caresses des enfants adoucirent sans peine le naturel farouche des pères. Alors ceux dont les habitations se touchaient commencèrent à former entre eux des liaisons, convinrent de s'abstenir de l'injustice et de la violence, de protéger réciproquement les femmes et les enfants, faisant entendre dès lors même, par leurs gestes et leurs sons inarticulés, que la pitié est une justice due à la faiblesse. Cependant cet accord ne pouvait être général ; mais le plus grand nombre et les plus raisonnables observèrent fidèlement les lois établies. Sans cela, le genre humain aurait été entièrement détruit, et n'aurait pu se propager de génération en génération jusqu'à nos jours.

La Nature apprit ensuite aux hommes à varier les inflexions de leur voix, et le besoin assigna des noms à chaque chose. Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégaiements inarticulés força les enfants à recourir aux gestes, et à indiquer du doigt les objets présents. Car chacun a la conscience des facultés dont il peut faire

tum genus humanum
 cœpit primum mollescere :
 ignis enim curavit
 ut corpora aisia
 non jam possent ita
 ferre frigus
 sub tegmine cœli ;
 et Venus imminuit vires,
 puerique fregere facile
 blanditiis
 ingenium superbum
 parentum.

Tunc et cœperunt
 jungere amicitiam,
 habentes finitima inter se,
 nec lædere,
 nec violare ;
 et commendarunt pueros
 sæclumque muliebre,
 quum significarent balbe
 vocibus et gestu
 esse æquum omni
 misererier imbecillorum.

Tamen concordia
 non poterat gigni
 omnimodis ;
 sed pars bona magna que
 servabant sæclera casti :
 aut genus humanum
 foret jam tum peremptum
 omne,
 nec propago potuisset
 perducere adhuc sæcla

At Natura
 subegit mittere
 varios sonitus linguæ,
 et utilitas expressit
 nomina rerum.
 ratione non longa alia
 atque
 infantia ipsa linguæ
 videtur protrahere pueros
 ad gestum,
 quum facit
 ut monstrent digito
 quæ sint præsentia.
 Quisque enim sentit

alors le genre humain (mollir :
 commença pour-la-première-fois à s'a-
 le feu en effet prit-soin (fit)
 que les corps frileux
 ne pussent plus ainsi
 supporter le froid
 sous la voûte du ciel ;
 et Vénus diminua les forces, (cilement
 et les enfants brisèrent (adoucirent) sa-
 par des caresses
 le naturel altier
 des pères.

Alors aussi les hommes commencèrent
 à unir l'amitié (à s'unir par l'amitié),
 ayant des voisinages entre eux,
 et ils commencèrent à ne pas attaquer,
 et à ne pas user-de-violence ;
 et ils se recommandèrent entre-eux les
 et le sexe féminin, (enfants
 lorsqu'ils faisaient-entendre-en-bégayant
 par les paroles et le geste
 qu'il était juste pour tout le monde
 d'avoir-pitié des faibles.

Cependant la concorde
 ne pouvait être produite
 dans-tous-les-cas ;
 mais une partie bonne et grande (ment :
 observait les conventions religieuses-
 ou (sans quoi) le genre humain
 eût été dès lors anéanti
 tout-entier,
 et la propagation n'aurait pu
 amener jusqu'-ici les générations.

Mais la Nature
 força d'émettre
 les différents sons de la langue,
 et l'utilité fit-sortir (fit trouver)
 les noms des choses,
 par un moyen non bien autre
 et (que) celui par lequel
 l'incapacité même de la langue
 paraît entraîner les enfants
 au geste,
 lorsqu'elle fait
 qu'ils montrent du doigt :
 quels objets sont présents.
 Chacun en effet sent

Cornua nata prius vitulo quam frontibus exstent,
 Illis¹ iratus petit, atque infensus inurget.
 At catuli pantherarum, scymnique leonum
 Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repugnant,
 Vixdum quum ipsis sunt dentes unguisque creati.
 Alituum porro genus alis omne videmus
 Fidere, et a pennis tremulum² petere auxiliatum.

Proinde³ putare aliquem tum nomina distribuisse
 Rebus, et inde homines didicisse vocabula prima,
 Desipere est; nam cur hic posset cuncta notare
 Vocibus, et varios sonitus emittere linguæ,
 Tempore eodem alii facere id non quisse putentur?

• • • • •
 Postremo, quid in hac mirabile tantopere est re,
 Si genus humanum, cui vox et lingua vigeret,
 Pro vario sensu varias res voce notaret,
 Quum pecudes mutæ⁴, quum denique sæcla ferarum
 Dissimiles soleant voces variasque ciere,
 Quum metus aut dolor est, et quum jam gaudia gliscunt?

usage. Le jeune taureau emporté par la fureur menace et veut déjà frapper de la corne, avant qu'elle commence à poindre sur son front. Les cruels nourrissons de la panthère et de la lionne se défendent avec les griffes dont sont armés leurs pieds, et avec leurs dents, quand leurs griffes et leurs dents sont à peine poussées. Enfin nous voyons tous les petits des oiseaux se confier à leurs ailes naissantes, et s'aider dans les airs d'un vol chancelant.

Penser qu'alors un seul homme imposa des noms aux objets, et que les autres hommes apprirent de lui les premiers mots, c'est le comble de la folie; car s'il a pu désigner chaque chose par des termes, et produire les divers sons du langage, d'autres ne pouvaient-ils pas faire la même chose en même temps que lui?.....

Enfin, est-il donc si surprenant qu'avec une voix et une langue, les hommes, suivant qu'ils étaient affectés par les différents objets, les aient désignés par des paroles différentes, quand nous voyons des êtres muets, animaux domestiques ou sauvages, faire entendre des sons différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie se succèdent

suam vim
 quam possit abuti:
 priusquam cornua nata
 exstent frontibus vitulo,
 iratus petit
 et infensus inurget illis.
 At catuli panth rarum,
 scymnique leonum,
 repugnant jam tum
 unguibus ac pedibus
 morsuque,
 quam dentes unguesque
 sunt vixdum creati ipsis.
 Videmus porro
 omne genus alituum
 fidere alis,
 et petere a pennis
 auxiliatum tremulum.

Proinde putare
 aliquem di-tribuisse tum
 nomina rebus,
 et homines didicisse inde
 prima vocabula,
 est desipere;
 nam cur hic posset
 notare cuncta vocibus,
 et emittere
 sonitus varios linguæ,
 et alii non putentur
 quisse facere id
 eodem tempore?

Postremo,
 quid est tantopere mirabile
 in hac re,
 si genus humanum,
 cui vox et lingua vigeret,
 notaret voces
 res varias
 pro sensu vario,
 quum pecudes mutæ,
 quum denique sæcla ferarum
 soleant ciere voces
 dissimiles variasque,
 quum metus aut dolor est,
 et quum jam gaudia
 gliscunt?

sa force (ses facultés)
 dont il peut user :
 avant que les cornes poussées [taureau,
 sortent des fronts (du front) au jeune-
 irrité il cherche-à-atteindre
 et hosti e il frappe avec ces cornes.
 D'autre-part les petits des panthères,
 et les petits des lions,
 se defendent déjà alors
 avec les griffes et les pieds
 et la morsure,
 lorsque les dents et les griffes
 sont à peine poussées à eux-mêmes.
 Nous voyons en outre
 toute la race des oiseaux
 se confier à ses ailes,
 et demander aux plumes de ses ailes
 un secours chancelant.

Ainsi-donc penser
 quelqu'un avoir distribué alors
 des noms aux choses,
 et les hommes avoir appris par là
 les premiers mots,
 c'est déraisonner ;
 car pourquoi celui-ci pourrait-il
 désigner tous les objets par des paroles,
 et émettre
 des sons différents de la langue,
 et pourquoi d'autres ne seraient-ils pas
 avoir pu faire cela [pensés
 dans le même temps?

Enfin,
 qu'y a-t-il de si étonnant
 dans cette chose-ci,
 si le genre humain, [vigoureuses,
 auquel une voix et une langue étaient-
 désignait par la parole
 les objets différents
 selon une impression différente,
 puisque les animaux-domestiques muets,
 puisqu'enfin les espèces des bêtes-féroces
 ont-coutume de pousser des cris
 différents et variés,
 lorsque la crainte ou la douleur est,
 et lorsque déjà les joies
 s'élèvent?

Quippe etenim id licet e rebus cognoscere apertis.

Irritata canum quum primum magna molossum
 Mollia ricta¹ fremunt, duros nudantia dentes,
 Longe alio sonitu, rabie distracta minantur,
 Et quum jam latrant, et vocibus omnia complent :
 At catulos blande quum lingua lambere tentant,
 Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque petentes,
 Suspensis teneros imitantur dentibus haustus ;
 Longe alio pacto gannitu vocis adulant,
 Et quum deserti baubantur² in ædibus, aut quum
 Plorantes fugiunt submisso corpore plagas.

.....
 Postremo, genus alituum, variæque volucres,
 Accipitres atque ossifragæ, mergique marinis
 Fluctibus in salsis victum vitamque petentes,
 Longe alias alio jaciunt in tempore voces,
 Et quum de victu certant prædaque repugnant³.
 Et partim mutant cum tempestatibus una
 Raucis onos cantus : cornicum ut sæcla vetusta
 Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur et imbres

dans leurs âmes? C'est ce que l'expérience nous montre clairement.

Quand l'énorme chienne des Molosses, dans le premier accès de sa fureur, montre sous ses lèvres mobiles deux redoutables rangées de dents, le son menaçant de sa voix diffère de celui qu'on entend lorsqu'elle fait retentir tous les lieux d'alentour de ses longs aboiements. Et quand elle façonne de sa langue caressante les membres délicats de ses petits, quand elle les foule mollement aux pieds, les agace par des morsures innocentes, les happe doucement et sans appuyer la dent, le tendre murmure de sa voix maternelle ne ressemble ni aux hurlements plaintifs par lesquels elle déplore sa solitude, ni aux accents douloureux avec lesquels elle fuit en rampant le châtiment qui la menace.....

Enfin, les volatiles, les oiseaux de toute espèce, l'épervier, l'orfraie, le plongeon qui cherche sa nourriture au fond de la mer, varient tous leurs cris selon les circonstances, surtout quand ils disputent leur subsistance, ou qu'ils défendent leur proie. Il y en a même dont la voix rauque change avec les saisons : telles sont les corneilles vivaces, et ces troupes de corbeaux quand ils appellent (suivant l'opinion commune) les vents, la pluie

Quippe etenim
licet cognoscere id
e rebus apertis.

Quum primum
magna ricta mollia
canum molossum
fremunt irritata,
nudantia dentes duros,
distracta rabie
minantur,
sonitu longe alio,
et quum jam latrant,
et complent omnia vocibus.
At quum tentant
lambere blande lingua
catulos,
aut ubi jactant eos
pedibus,
petentesque morsu,
imitantur
haustus teneros
dentibus suspensis,
adulans gannitu vocis
pacto longe alio,
et quum deserti
baubantur in ædibus,
aut quum plorantes
fugiunt plagas
corpore submisso.

Postremo, genus alituum,
volucresque variæ,
accipitres atque ossifragæ,
mergique
petentes vitam victumque
in fluctibus salsis marinis,
jaciunt voces longe alias
tempore alio,
et quum certant de victu,
aut repugnant de præda.
Et partim mutant
cantus raucisonos
una cum tempestatibus:
ut sæcla vetusta cornicum
gregesque corvorum,
ubi dicuntur poscere
aquam et imbres,

Car en effet
il est permis de reconnaître cela
par des choses évidentes.

Lorsque d'abord
les grandes gueules souples
des chiens molosses
grondent irritées,
mettant-à nu des dents dures,
ouvertes par la rage
elles menacent,
avec un son de loin (tout) autre,
et (que) lorsque déjà elles aboient,
et remplissent tout de leurs voix.
Mais lorsque ces chiens essayent
de lécher doucement de leur langue
leur petits,
ou quand ils les remuent
de leurs pieds, [morsure,
et cherchant-à-les-atteindre par une
imitent
des tentatives-déliçates-pour-avaler
avec leurs dents suspendues, [de voix
ils les caressent avec un gémissement
d'une manière de loin (tout) autre,
et (que) lorsqu'abandonnés
ils hurlent dans les maisons,
ou lorsque se-plaignant
ils fuient les coups
avec un corps rampant.

Enfin, l'espèce des êtres-ailés,
et les oiseaux divers,
les éperviers et les orfraies,
et les plongeurs
cherchant leur vie et leur nourriture
dans les flots salés de-la-mer, [rents
jettent des cris de loin (tout) diffé-
dans une circonstance différente,
et lorsqu'ils luttent pour leur nourriture,
ou qu'ils résistent pour leur proie.
Et en-partie ils changent
leurs chants rauques
en-même-temps avec les saisons:
comme les vieilles générations des cor-
et les troupes des corbeaux, [neilles
quand ils sont dits demander
l'eau et les pluies,

Poscere, et interdum ventos aurasque vocare.
 Ergo si varii sensus animalia cogunt,
 Muta tamen quum sint, varias emittere voces;
 Quanto mortales magis æquum est tum¹ potuisse
 Dissimiles alia atque alia res voce notare!
 Illud² in his rebus tacitus ne forte requiras,
 Fulmen detulit in terras mortalibus ignem
 Primitus; inde omnis flammæ diditur ardor.
 Multa videmus enim cœlestibus incita flammis
 Fulgere, quum cœli donavit plaga vapores.
 Et ramosa tamen, quum ventis pulsa, vacillans
 Æstuat³, in ramos incumbens arboris arbor;
 Exprimitur, validis extritus viribus ignis,
 Et micat interdum flammæ fervidus ardor⁴,
 Mutua dum inter se rami stirpesque teruntur;
 Quorum utrumque⁵ dedisse potest mortalibus ignem.
 Inde cibum coquere ac flammæ mollire vapore
 Sol docuit, quoniam mitescere multa videbant
 Verberibus radiorum atque æstu victa per agros;
 Inque dies magis hi victum vitamque priorem

et les orages. Si donc les différentes sensations des animaux leur font préférer, bien qu'ils soient muets, des sons différents, combien n'est-il pas plus naturel que l'homme ait pu désigner les divers objets par des sons particuliers !

Maintenant, ô Memmius, pour prévenir une question que vous me faites peut-être intérieurement, sachez que c'est la foudre qui a apporté le feu sur la terre, qu'elle est le foyer primitif de toutes les flammes dont nous jouissons. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui un grand nombre de corps embrasés par les feux célestes, quand l'air orageux lance ses flammes sur la terre ? Cependant comme il arrive souvent qu'un arbre touffu agité par les vents, s'échauffe en heurtant les branches d'un autre arbre, au point que la force du choc fait jaillir des étincelles, et quelquefois des feux ardents au milieu de ce frottement mutuel des rameaux, on peut assigner au feu ces deux origines. Ensuite, les premiers hommes voyant que les rayons du soleil adoucissaient et mûrissaient toutes les productions terrestres, essayèrent de cuire et d'amollir leurs aliments par l'action de la flamme ; et ceux dont le génie était plus inventif et l'esprit plus pénétrant, intro duisirent tous les jours, par

et interdum vocare
 auras ventosque,
 Ergo si sensus varii
 cogunt animalia,
 quum tam n̄ sint muta,
 emittere voces varias,
 quanto est magis æquum
 mortales potuisse tum
 notare res dissimiles
 voce alia atque alia!

Ne forte requiras tacitus
 illud in his rebus,
 fulmen detulit primitus
 ignem mortalibus
 in terras;
 omnis ardor flammarum
 diditur inde.
 Videmus enim multa
 incita flammis coelestibus
 fulgere,
 quum plaga cœli
 donavit vapores.
 Et tamen
 quum arbor ramosa,
 pulsa ventis,
 vacillans æstuat,
 incumbens in ramos arboris,
 ignis exprimitur
 extritus
 validis viribus,
 et ardor fervidus flammæ
 micat interdum,
 dum rami stirpeque
 teruntur mutua inter se;
 quorum utrumque
 potest de hisse ignem
 mortalibus.
 Inde sol docuit
 coquere cibum,
 ac mollire vapore flammæ,
 quoniam videbant multa
 per agros
 victa verberibus radiorum
 atque æstu
 mitescere;
 hique qui præstabant ingenio,
 vigeabantque corde

et quelquefois appeler
 les souffles et les vents.
 Donc si des sensations différentes
 forcent les animaux,
 quoique cependant ils soient muets,
 à émettre des voix différentes,
 combien il est plus juste (plus naturel)
 les mortels avoir pu alors
 désigner des objets dissemblables
 par une voix autre et par une autre!

De peur que tu ne demandes silencieux
 ceci à propos de ces choses-là,
 la foudre a apporté primitivement
 le feu aux mortels
 sur les terres (la terre);
 toute la chaleur des flammes
 est répandue de là (de la foudre).
 Nous voyons en effet beaucoup de corps
 frappés par les flammes célestes
 briller,
 lorsque le coup du ciel (la foudre)
 a gratifié de ses feux.
 Et cependant
 lorsqu'un arbre rameux,
 agité par les vents,
 vacillant s'échauffe, [autre arbre,
 en se penchant sur les rameaux d'un
 le feu jaillit
 produit-par-le-frottement
 avec de puissantes forces,
 et l'ardeur brûlante de la flamme
 étincelle quelquefois,
 tandis que les rameaux et les troncs
 se frottent réciproquement entre eux;
 desquelles causes l'une-et-l'autre
 peuvent avoir donné le feu
 aux mortels.
 De là le soleil enseigna
 à cuire la nourriture,
 et à l'amollir par la chaleur de la flamme,
 parce qu'ils voyaient beaucoup de pro-
 à travers les champs [ductions
 vaincues par les coups des rayons
 et par la chaleur
 s'adoucir;
 et ceux qui l'emportaient par l'esprit,
 et qui étaient-forts par l'intelligence

Commutare novis monstrabant rebus et igni¹,
Ingenio qui præstabant et corde vigeant.

Condere cœperunt urbes, arcemque locare
Præsidium reges ipsi sibi perfugiumque;
Et pecudes et agros divisere, atque dedere,
Pro facie cujusque et viribus ingenioque;
Nam facies multum valuit, viresque vigeant.
Posterior res² inventa est, aurumque repertum,
Quod facile et validis et pulchris dempsit honorem.
Divitioris enim sectam plerumque sequuntur,
Quamlibet et fortes, et pulchro corpore creti.

Quod si quis vera vitam ratione gubernet,
Divitiæ grandes homini sunt, vivere parce
Æquo animo : neque enim est unquam penuria parvi.
At claros se homines voluerit esse atque potentes,
Ut fundamento stabili fortuna maneret,
Et placidam possent opulenti degere vitam.
Nequidquam, quoniam ad summum succedere honorem
Certantes, iter infestum fecere viai;
Et tamen e summo, quasi fulmen, dejecit ictos
Invidia interdum contemptim in Tartara tetra³;

le moyen du feu, de nouveaux changements dans la nourriture et dans l'ancienne manière de vivre.

Alors les rois commencèrent à bâtir des villes et à construire des forteresses, pour y trouver leur défense et leur asile. Ce furent eux qui réglèrent le partage des troupeaux et des terres, en proportion de la beauté, de la force du corps et des qualités de l'esprit; car ces avantages naturels étaient les premières distinctions. On imagina ensuite la richesse; on découvrit l'or, qui ôta sans peine à la force et à la beauté leur prééminence; car la force et la beauté si remarquables qu'elles soient, vont d'elles-mêmes grossir la cour des riches.

Si l'on se conduisait par les conseils de la raison, la suprême richesse serait la modération et l'égalité d'âme; car on ne manque jamais quand on désire peu. Mais les hommes ont voulu se rendre puissants et illustres, pour établir leur fortune sur des fondements solides, et mener ainsi une vie tranquille au sein de l'opulence. Vains efforts! Le concours de ceux qui aspirent à la grandeur, en a rendu la route périlleuse; et s'ils arrivent au faite, l'envie, comme la foudre, les précipite souvent dans les horreurs d'une mort humili-

monstrabant magis in dies
 commutare
 novis rebus et igni
 victum vitamque priorem.

Reges cœperunt
 condere urbes,
 locareque arcem
 præsidium perfugiumque
 sibi ipsi;
 et diviserunt pecudes et agros,
 atque dederunt
 pro facie et viribus
 ingenioque cuiusque;
 nam facies multum valuit,
 viresque vigeant.
 Posterius res inventa est,
 aurumque repertum,
 quod deus sit facile honorem
 et validis et pulchris.
 Enim et quamlibet fortes,
 et croti pulchro corpore,
 sequuntur plerumque
 sectam divitiarum.

Quod si quis
 gubernet vitam
 vera ratione,
 sunt homini divitiæ grandes
 vivere parca
 animo æquo;
 neque enim penuria parvi
 est utquam.
 At homines voluerunt
 se esse claros atque potentes,
 ut fortuna maneret
 fundamento stabili,
 et opulenti possent de gere
 vitam placidam.
 Nequidquam,
 quoniam certantes succedere
 ad honorem summum,
 fecerunt iter viam
 infestum;
 et tamen invidia,
 quasi fulmen,
 de joco interdum
 contemnit
 e summo

montraient davantage de jours en jours
 à changer [par le feu
 par de nouveaux objets (aliments) et
 la nourriture et la vie première.

Les rois commencèrent
 à bâtir des villes,
 et à établir une citadelle
 secours et refuge
 pour eux-mêmes; [champs,
 et ils partagèrent les troupeaux et les
 et les donnèrent
 en raison de la beauté et des forces
 et de l'esprit de chacun;
 car la beauté en avait beaucoup de prix,
 et les forces étaient en honneur.
 Plus tard la richesse fut trouvée,
 et l'or fut découvert,
 lequel ôta facilement l'honneur
 et aux forts et aux beaux. [soient,
 Car les hommes et quelques forts qu'ils
 et quoique formés d'un beau corps,
 suivent la plupart du temps
 le parti du plus riche.

Que si quelqu'un
 gouvernait sa vie
 par la véritable raison, [sidérables
 ce sont pour l'homme des richesses con-
 de vivre sobrement
 avec une âme égale;
 ni en effet le manque de peu
 n'est jamais.

Mais les hommes ont voulu
 eux-mêmes être illustres et puissants,
 afin que leur fortune subsistât
 sur un fondement stable,
 et qu'opulents ils pussent mener
 une vie paisible.

Vainement,
 parce qu'en s'efforçant d'arriver
 à l'honneur suprême,
 ils ont rendu le parcours de la route
 dangereux;
 et cependant l'envie,
 comme la foudre,
 renverse quelquefois
 outrageusement
 du lieu le plus élevé

Ut satius multo jam sit parere quietum,
 Quam regere imperio res velle, et regna tenere.
 Proinde sine incassum defessi sanguine sudent,
 Angustum per iter luctantes ambitionis,
 Invidia quoniam, ceu fulmine, summa vaporant
 Plerumque, et quæ sunt aliis magis edita cunque :
 Quandoquidem sapiunt alieno ex ore, petuntque
 Res ex auditis potius, quam sensibus ipsis :
 Nec magis id nunc est, nec erit mox, quam fuit ante.

Ergo, regibus occisis¹, subversa jacebat
 Pristina majestas soliorum, et sceptrâ superba;
 Et capitis summi præclarum insigne, cruentum,
 Sub pedibus volgi, magnum lugebat honorem;
 Nam cupide conculeatur nimis ante metutum.
 Res itaque ad summam sæcem turbasque redibat,
 Imperium sibi quum ac summatum quisque petebat.
 Inde² magistratum partim³ docuere creare,
 Juraque constituere, ut vellent legibus uti.
 Nam genus humanum, defessum vi colere ævum,

liante. Ne vaut-il donc pas mieux obéir tranquillement, que d'ambitionner le trône et la souveraine autorité? Laissez-les, ces malheureux, s'épuiser, suer du sang en pure perte, se débattre sur l'étroit sentier des honneurs; laissez-les, puisqu'ils ne voient pas que l'envie, semblable à la foudre, ramasse tous ses feux sur les hauteurs les plus élevées, puisqu'ils ne jugent, ne désirent rien que sur l'autorité d'autrui, sans consulter leurs propres sentiments. Ce que les hommes sont aujourd'hui, ils le seront encore, ils l'ont toujours été.

Ainsi, après le meurtre des rois, les débris des trônes et des sceptres demeuraient confondus dans la poussière, sans respect pour leur ancienne majesté; et ces ornements superbes de la tête des princes, foulés aux pieds des peuples et souillés de sang, regrettaient leur ancien éclat; car on écrase avec joie ce qu'on a adoré avec crainte. L'autorité retournait donc alors à la lie du peuple; tout n'était plus qu'anarchie, chacun voulant commander et s'ériger en souverain. On choisit alors un certain nombre de magistrats, on institua des lois auxquelles on se soumit volontairement. Car les hommes, las de vivre sous l'empire de la violence, épuisés

in tetra Tartara
ictos ;
ut jam sit multo satius
parere quietum,
quam velle regerere
imperio,
et tenere regna.
Proinde sine defessi
sudent incassum sanguine,
luctantes per iter angustum
ambitionis,
quoniam summa,
et quæcunque edita sunt
magis aliis,
vaporant invidia,
ceu fulmine ;
quandoquidem sapiunt
ex ore alieno,
petuntque res
potius ex auditis
quam sensibus ipsis ;
nec id est magis nunc,
nec erit mox,
quam fuit ante.

Ergo, regibus occisis,
majestas pristina soliorum
jacebat subversa,
et sceptrâ superba ;
et insigne præclarum
capitis summi,
cruentum,
sub pedibus volgi,
lugebat magnum honorem ;
nam metutum nimis aut
conculcatur cupide.
Itaque res reâibat
ad summam sæcem
turbasque,
quoniam quisque petebat sibi
imperium ac summatum.
Inde partim
docuere
creare magistratum,
cons ituereque jura
ut vellent uti legibus.
Nam genus humanum,
defessum colere ævum vi,

dans le noir Tartare
ces hommes atteints ; [sérable
de-sorte-qu'alors il est de beaucoup pré-
d'obéir étant tranquille,
que de vouloir gouverner les affaires
par le pouvoir,
et occuper les royautés (la royauté).
Ainsi-donc permets que fatigués
ils suent inutilement du sang,
luttant à travers le chemin étroit
de l'ambition,
puisque les lieux les plus hauts,
et que-toutes-les-choses-qui sont élevées
plus que les autres,
sument par les coups de l'envie,
comme par la foudre ;
puisque ils ont du goût (ils jugent)
d'après la bouche (la parole) d'autrui,
et qu'ils recherchent les choses
plutôt d'après ce-qu'ils-ont-entendu-dire
que par leurs sentiments mêmes ;
et cela n'est pas plus maintenant,
et ne sera pas plus après,
que cela n'a été auparavant.

Donc, les rois ayant été tués,
la majesté première des trônes
gît renversée,
et (ainsi que) les sceptres superbes ;
et l'ornement brillant
de la tête la-plus-élevée,
gisant sanglant,
sous les pieds de la foule,
pleurait (regrettait) un grand honneur ;
car ce qui a été trop craint auparavant
est foué-aux-pieds passionnément.
C'est pourquoi la chose (le pouvoir) re-
à l'extrême lie du peuple [venait
et aux désordres, même
alors que chacun cherchait pour soi-
le commandement et la souveraineté.
De là en-partie (quelques-uns)
ils enseignèrent
à créer une magistrature,
et ils établirent des droits, [vir de lois.
pour que les hommes voulussent se ser-
Car le genre humain, [la force,
fatigué de cultiver la vie (de vivre) par

Ex inimicitiiis languebat; quo magis ipsum
 Sponte sua cecidit sub leges arctaque jura.
 Acrius ex ira quod enim se quisque parabat
 Ulcisci, quam nunc concessum est legibus æquis,
 Hanc ob rem est homines pertæsum vi colere ævum¹ ;
 Unde² metus maculat pœnarum præmia vitæ;
 Circumretit enim vis atque injuria quemque,
 Atque, unde exorta est, ad eum plerumque revertit;
 Nec facile est placidam ac pacatam degere vitam,
 Qui violat factis communia fœdera pacis.
 Etsi fallit enim Divum genus humanumque,
 Perpetuo tamen id fore clam dissidere debet;
 Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,
 Aut morbo delirantes, protraxe³ ferantur,
 Et celata diu, in medium peccata dedisse.

VII.—L'IGNORANCE EST LA SOURCE DE TOUTES LES CRAINTES.
 (V. 1199-1239.)

Nec pietas ulla est velatum¹ sæpe videri
 Vertier ad lapidem², atque omnes accedere ad aras,
 Nec procumbere humi prostratum, et pandere palmas³
 Ante Deum delubra, nec aras sanguine multo

d'ailleurs par les inimitiés particulières, eurent moins de peine à recevoir le frein des lois et de la justice; et comme le ressentiment portait la vengeance plus loin que les lois ne le permettent aujourd'hui, ils se fatiguèrent de cet état de violence et d'anarchie. De là cette crainte du châtement, qui empoisonne pour le coupable tous les plaisirs de la vie. L'homme injuste et violent s'enlace lui-même dans ses propres filets; l'iniquité retombe presque toujours sur son auteur, et il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour celui qui a violé le pacte social. Quand même il aurait trompé les regards des dieux et des hommes, il doit vivre et craindre que son nélit ne soit un jour découvert. Car on dit qu'il s'est trouvé bien des gens qui, en songe, ou dans le délire d'une maladie, se sont souvent accusés eux-mêmes, et ont révélé des crimes qui étaient restés secrets pendant longtemps.

VII

La piété ne consiste pas à se tourner souvent, la tête voilée, devant une pierre, à fréquenter tous les temples, à se prosterner contre terre, à élever ses mains vers les statues des dieux, à inonder

languebat ex inimicitiiis;
 quo magis cecidit ipsura
 sua sponte
 sub leges juraque arcta.
 Quod enim quisque parabat
 ulcisci acrius
 ex ira,
 quam concessum est nunc
 legibus sequis,
 pertæsum est homines
 ob hanc rem
 colere ævum vi:
 unde metus pœnarum
 maculat præmia vitæ;
 vis enim atque injuria
 circumretit quemque,
 atque revertit plerumque
 ad eum unde exorta est;
 neo est facile
 qui violat factis
 fœdera communia pacis
 degere vitam
 placidam ac pacatam.
 Etsi enim fallit
 genus Divum
 humanumque,
 debet tamen diffidere
 id fore clam perpetuo;
 quippe ubi multi
 ferantur se protraxe,
 loquentes sæpe per somnia,
 aut delirantes morbo,
 et dedisse in medium
 peccata celata diu.

était-affaibli par-suite des inimitiés ;
 par quoi il tomba davantage de lui-même
 de son plein-gré
 sous les lois et les droits étroits.
 Parce qu'en effet chacun se préparait
 à se venger plus vivement
 par-suite-de la colère,
 que cela n'a été accordé maintenant
 par des lois équitables,
 l'ennui-prit les hommes
 à cause de ce motif
 de cultiver la vie (de vivre) par la force :
 d'où la crainte des châtements (la vie ;
 gêne pour les coupables les avantages de
 la violence en effet et l'injustice qu'il
 enveloppent chaque criminel, [exerce
 et elles retournent la-plupart-du-temps
 vers celui d'où elles sont sorties ;
 et il n'est pas facile
 celui qui viole par ses actes
 les conventions communes de la paix
 mener une existence
 calme et paisible. [regards
 Quand-même en effet il échappe-aux-
 de la race des dieux
 et de la race humaine,
 il doit cependant douter
 cela devoir être secret perpétuellement ;
 attendu que beaucoup d'hommes
 sont dits s'être révélés (trahis),
 en parlant souvent dans des songes,
 ou délirant par maladie,
 et avoir mis en public (avoir divulgué)
 des fautes cachées longtemps.

VII. — L'IGNORANCE EST LA SOURCE DE TOUTES LES CRAINTES.

Neo ulla pietas est
 videri sæpe velatum
 vertier ad lapidem,
 atque accedere
 ad omnes aras,
 nec procumbere humi,
 prostratum,
 et pandere palmas
 ante delubra Deum,
 nec spargere aras

Ni aucune piété n'est (il n'y a point de
 à être vu souvent voilé piété),
 se tourner vers une pierre,
 et à s'approcher
 vers tous les autels,
 ni à s'étendre à terre
 prosterné,
 et à ouvrir les paumes-des-mains
 devant les sanctuaires des dieux,
 ni à arroser les autels

Spargere quadrupedum, nec votis neectere vota,
 Sed magis ¹ pacata posse omnia mente tueri.
 Nam quum suspicimus magni cœlestia mundi
 Tempia super, stellisque micantibus æthera fixum,
 Et venit in mentem solis lunæque viarum;
 Tunc, aliis oppressa malis, in pectore cura
 Illa quoque exasperatum caput erigere infit,
 Equæ ² forte Deum nobis immensa potestas
 Sit, vario motu quæ candida sidera verset.
 Tentat enim dubiam mentem rationis egestas,
 Equænam fuerit mundi genitalis origo,
 Et simul equæ sit finis, quoad mœnia mundi
 Hunc tanti motus possint perferre laborem;
 An, divinitus æterna donata salute,
 Perpetuo possint ævi labentia ³ tractu,
 Immensi validas ævi contemnere vires.

Præterea, cui non animus formidine Divum
 Contrahitur? Cui non conrepunt membra pavore ⁴,
 Fulminis horribili quum plaga torrida tellus
 Contremat, et magnum percurreunt murmura cœlum?

les autels du sang des animaux, et à faire vœux sur vœux; mais bien plutôt à regarder tous les événements d'un œil tranquille. En effet, quand on contemple, au-dessus de sa tête, les immenses voûtes du ciel et le firmament parsemé d'étoiles, quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil et de la lune, alors une inquiétude que les autres maux de la vie semblaient avoir étouffée, se réveille tout à coup au fond des cœurs. On se demande s'il n'y aurait pas quelque divinité toute puissante qui mût à son gré ces globes éclatants? L'ignorance des causes rend l'esprit incertain et perplexe. On recherche si le monde a eu une origine, s'il doit avoir une fin, jusqu'à quand il pourra supporter la fatigue continue de ce mouvement journalier; ou si, marqué par les dieux du sceau de l'immortalité, il pourra, pendant une suite infinie de siècles, braver les efforts du temps.

Mais outre cela, quel est le cœur qui n'est pas serré par la crainte des dieux? Quel est l'homme dont les membres glacés d'effroi ne se traînent, pour ainsi dire, en rampant, lorsque la terre embrasée tremble sous les coups redoublés de la foudre, lorsqu'un murmure épouvantable parcourt tout le firmament? Les nations et les peuples ne

sanguine multo
quadrupedum,
nee nectere vota votis,
sed magis posse tueri omnia
mente pacata.

Nam quum suspicimus super
templa cœlestia
magni mundi,
ætheraque fixum
stellis micantibus,
et venit in mentem
viarum solis lunæque;
tunc illa cura
oppressa aliis malis
iussit quoque
erigere in pectora
caput expergesfactum,
ecquæ
potestas immensa Deum
sit forte nobis,
quæ verset motu vario
sidera candila.

Egestas enim rationis
tentat mentem dubiam,
ecquænam fuerit
origo genitalis mundi,
et simul ecquæ sit finis,
quoad mœnia mundi
possint perferre
hunc laborem
motus tanti;
an, donata divinitus
salute æterna,
possint labentia
tractu perpetuo ævi
contemnere vires validas
ævi immensi.

Præterea, cui animus
non contrahitur
formidine Divum?
Cui membra
non conrepunt pavore,
quum tellus torrida
contremittit
plaga horribili fulminis,
et murmura percurreunt
magnum cœlum?

du sang abondant
des quadrupèdes,
ni à enchaîner des vœux à des vœux,
mais plutôt à pouvoir considérer tout
avec un esprit apaisé. [de nous

Car lorsque nous contemplons au-dessus
les espaces célestes
du vaste ciel,
et l'air percé (orné)
d'étoiles étincelantes,
et que vient à l'esprit [lune;
la pensée des routes du soleil et de la
alors ce souci
étouffé par d'autres maux
commence aussi
à élever dans notre cœur
sa tête réveillée,
est-ce qu'une
puissance infinie des dieux
existerait par hasard pour nous, [varié
qui ferait-tourner par un mouvement
les astres brillants. [rance)

En effet le manque de raison (l'igno-
inquiete l'esprit incertain,
y aura-t-il eu
une origine génitale du monde, [fin,
et en-même-temps y aura-t-il quelque
jusqu'à-quand les remparts du monde
pourront-ils supporter
cette fatigue,
d'un mouvement si-grand;
ou-si, gratifiés par-une-volonté-divine
d'un salut éternel,
ils pourront faisant-leurs-révolutions
dans l'étendue perpétuelle du temps
braver les forces puissantes
du temps infini.

En outre à qui le cœur
n'e-t-il pas resserré
par la crainte des dieux?
À qui les membres [peur,
ne rampent-ils pas par l'effet de la
lorsque la terre brûlée
tremble-tout-entière
par le coup épouvantable de la foudre,
et que des murmures parcourent
le vaste ciel?

Non populi gentesque tremunt? Regesque superbi
 Corripiunt Divum percussi membra timore ¹,
 Ne quod ob admissum scelus, dictumve superbo,
 Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum?
 Summum etiam quum vis violenti per mare venti
 Induperatorem ² classis super æquora verrit,
 Cum validis pariter legionibus atque elephantis,
 Non Divum pacem votis adit, ac prece quæsit ³
 Ventorum pavidus paces animasque secundas?
 Nequidquam, quoniam violento turbine sæpe
 Correptus nihilo fertur minus ad vada lethi ⁴:
 Usque adeo res humanas vis abdita ⁵ quædam
 Obterit, et pulchros fascas sævasque securis
 Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur!
 Denique sub pedibus tellus quum tota vacillat,
 Concussæque cadunt urbes, dubiæque minantur,
 Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla,
 Atque potestates magnas, mirasque relinquunt
 In rebus vires Divum, quæ cuncta gubernent?

sont-ils pas consternés? Et le superbe despote, frappé de crainte, n'em-
 brasse-t-il pas étroitement les statues des dieux, tremblant que
 le moment redoutable ne soit arrivé où il expiera ses actions
 criminelles, ses ordres tyranniques? Et quand les vents impé-
 tueux, déchaînés sur les flots, balayent le commandant de la
 flotte avec ses puissantes légions et ses éléphants, ne tâche-t-il pas
 d'apaiser la Divinité par ses vœux, et d'obtenir, à force de prières,
 des vents plus favorables? Mais en vain. Emporté par un tourbillon
 violent, il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils:
 tant il est vrai qu'une force secrète se joue des événements
 humains, et paraît se plaisir à fouler aux pieds les haches redoutables
 et les faisceaux superbes! Enfin quand la terre entière vacille sous
 nos pieds, quand les villes ébranlées s'écroulent ou menacent ruine,
 est-il surprenant que l'homme, plein de mépris pour sa propre fai-
 blesse, reconnaisse dans la nature une puissance supérieure, une
 force divine, qui règle à son gré l'univers?

Populi gentesque
 non tremunt?
 Regesque superbi
 percussi timore
 corripunt membra Divum,
 ne tempus grave
 solvendi poenarum
 ob quod admissum scede,
 dictumve superbo,
 sit adactum?
 Quum etiam vis summa
 venti violenti per mare
 verrit super æquora
 induperatorem classis,
 pariter cum
 legionibus validis
 atque elephantis,
 non adit votis
 pacem Divum,
 ac pavidus non quæsit prece
 paces ventorum
 animasque secundas?
 Nequidquam,
 quoniam correptus sæpe
 turbine violento,
 fertur nihilo minus
 ad vada lethi:
 usque adeo
 quædam vis abdita
 obterit res humanas,
 et videtur proculcare
 ac habere sibi ludibrio
 fascēs pulchros
 securesque sævas!
 Denique quum tellus tota
 vacillat sub pedibus,
 urbesque concussæ cadunt,
 dubiæque minantur,
 quid mirum
 si sæcla mortalia
 se temunt,
 atque relinquunt in rebus
 magnas potestates
 viresque miras Divum,
 quæ gubernent cuncta?

Les peuples et les nations
 ne tremblent-ils pas?
 Et les rois superbes
 frappés de crainte (statues) des dieux,
 ne saisissent-ils pas les membres (les
 de peur que le moment redoutable
 de payer des châtimens (teusement,
 à cause de quelque action commise hon-
 ou de quelque parole dite orgueilleuse-
 ne soit arrivé? (ment,
 Lorsqu'aussi la force suprême
 du vent violent à travers la mer
 balaye sur les plaines liquides
 le commandant de la flotte,
 également avec (en même temps que)
 ses légions puissantes
 et ses éléphants,
 n'implore-t-il pas par des vœux
 la bienveillance des dieux, (prière
 et effrayé ne demande-t-il pas par la
 les faveurs des vents
 et des souffles favorables?
 En-vain,
 parce que saisi souvent
 par un tourbillon violent,
 il n'est porté en rien moins
 vers les écueils de la mort:
 jusqu'à un-tel-point (tant)
 une certaine force cachée
 écrase les choses humaines,
 et paraît fouler-aux-pieds
 et avoir pour soi-même à dérision
 les faisceaux superbes
 et les haches redoutables!
 Enfin lorsque la terre tout-entière
 vacille sous nos pieds,
 et que les villes ébranlées tombent,
 et que les villes chancelantes menacent
 qu'y a-t-il d'étonnant (ruine,
 si les générations mortelles (humaines)
 se méprisent,
 et laissent (admettent) dans les choses
 de grandes puissances
 et les forces merveilleuses des dieux,
 lesquelles gouverneraient tout?

VIII. — DES MOYENS DE DESTRUCTION INVENTÉS
PAR LES HOMMES.

(V. 1280-1347.)

Nunc tibi ¹ quo pacto ferri natura reperta
 Sit, facile est ipsum per te cognoscere, Memmi.
 Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerunt,
 Et lapides, et item silvarum fragmina rami,
 Et flammæ atque ignes, postquam sunt cognita primum.
 Posterius ferri vis est ærisque ² reperta;
 Et prior æris erat quam ferri cognitus usus:
 Quo facilis magis est natura, et copia major.
 Àre solum terræ tractabant, æreque belli
 Miscebant fluctus, et volnera vasta ³ særebant,
 Et pecus atque agros adimebant; nam facile ollis ⁴
 Omnia cedebant armatis nuda et inerma.
 Inde minutatim processit ferreus ensis,
 Versaque in opprobrium ⁵ species est falcis alienæ;
 Et ferro cœpere solum proscindere terræ,
 Exæquataque sunt creperi ⁶ certamina belli.
 Et prius est armatum in equi conscendere costas,
 Et moderari hunc frenis, dextraque vigere
 Quam bijugo curru belli tentare pericla;

VIII

Vous êtes maintenant, Memmius, à portée de deviner par vous-même comment on découvrit l'usage du fer. Les premières armes étaient les ongles, les mains, les dents, les pierres et les branches d'arbres; ensuite la flamme et le feu, quand ils eurent été trouvés. Ce ne fut que longtemps après qu'on connut les propriétés du fer et de l'airain. Mais l'usage de l'airain précéda celui du fer, parce qu'il était plus aisé à travailler et plus abondant. C'était avec l'airain qu'on labourait la terre; c'était avec l'airain qu'on livrait les combats, qu'on semait la mort, et qu'on s'emparait des troupeaux et des champs. Nu et sans défense, pouvait-on résister à des gens armés? Insensiblement le fer se convertit en épée; la faux d'airain fut rejetée avec mépris. Ce fut avec le fer qu'on déchira le sol; le fer rendit égales les chances douteuses des batailles.

On imagina de monter en armes sur les flancs du coursier, et de régler ses mouvements avec les rênes et d'une main vigoureuse, avant d'affronter les hasards de la guerre sur un char à deux che-

VIII. — DES MOYENS DE DESTRUCTION INVENTÉS PAR
LES HOMMES.

Nunc est facile, Memmi,
 ipsum cognoscere per te
 quo pacto natura ferri
 reperta sit tibi.
 Arma antiqua fuerunt
 manus, ungues, dentesque,
 et lapides,
 et item rami
 fragmina silvarum,
 et flammæ atque ignes,
 postquam cognita sunt
 primum.
 Vis ferri ærisque
 reperta est posterius;
 et usus æris erat cognitus
 prior quam ferri;
 quo natura
 est magis facilis,
 et copia major.
 Tractabant solum terræ
 ære,
 miscabantque fluctus belli,
 et serebant vulnera vasta,
 et adimebant
 pecus atque agros
 ære;
 nam omnia
 nuda et inermia
 cedebant facile
 ollis armatis.
 Inde ensis ferreus
 processit minutatim,
 speciesque falcis ænæ
 versa est in opprobium;
 et cœpere proscindere ferro
 solum terræ,
 certaminaque belli creperi
 exæquata sunt.
 Et conscendero armatum
 in costas equi,
 et moderarier hunc frenis,
 vigereque dextra,
 est prius quam tentare
 pericula belli

Maintenant il est facile, Memmius,
 toi-même connaître par toi
 de quelle manière la nature du fer
 a été découverte pour toi.
 Les armes anciennes ont été
 les mains, les ongles, et les dents,
 et les pierres,
 et de même les branches [rêts],
 fragments des forêts (arrachées aux fo-
 et les flammes et les feux
 après qu'ils eurent été connus
 pour-la-première-fois.
 La nature du fer et de l'airain
 fut découverte plus tard;
 et l'usage de l'airain était connu
 antérieur à celui du fer;
 par la raison que la nature de l'airain
 est plus facile à travailler,
 et que la quantité en est plus grande.
 Les hommes travaillaient le sol de la terre
 avec l'airain,
 et mêlaient les flots de la guerre,
 et semaient des blessures larges,
 et enlevaient
 le bétail et les champs
 avec l'airain;
 car toutes les choses
 nues et désarmées
 cédaient facilement
 à eux armés.
 De la (puis) l'épée de-fer
 s'avança(s'introduisit) peu-à-peu,
 et la forme de la faux d'airain
 fut tournée en opprobre; [fer
 et ils commencèrent à déchirer avec le
 le sol de la terre,
 et les luttes de la guerre douteuse
 furent égalisées.
 Et monter armé
 sur les flancs d'un cheval,
 et diriger celui-ci avec des freins,
 et être-vigoureux par la main-droite,
 est antérieur à affronter
 les dangers de la guerre

Et bijugo prius est, quam bis conjungere binos,
 Et quam salciferos inventum ascendera currus.
 Inde boves Lucas ¹ turrito corpore tetros,
 Anguimanos, belli docuerunt volnera Pœni ²
 Sufferre, et magnas Martis turbare catervas.
 Sic alid ³ ex alio peperit discordia tristis,
 Horribile humanis quod gentibus esset in armis;
 Inque dies belli terroribus addidit augmen.
 Tentarunt etiam tauros in mœnere ⁴ belli,
 Expertique sues sævos sunt mittere in hostes;
 Et validos Parthi præ se misere leones
 Cum ductoribus armatis sævisque magistris ⁵,
 Qui moderarier hos possent vinculisque tenere.
 Nequidquam, quoniam permista cæde calentes
 Turbabant sævi nullo discrimine turmas,
 Terrificas capitum quatientes undique cristas;
 Nec poterant equites fremitu perterrita equorum
 Pectora mulcere, et frenis convertere in hostes.
 Irritata lææ jaciebant corpora saltu
 Undique, et advorsum venientibus ora petebant;

vauz. Cette dernière invention précéda l'attelage de quatre coursiers, et l'usage des chars armés de faux. Ensuite le Carthaginois apprit au monstrueux quadrupède dont le dos porte des tours, et dont la trompe flexible se replie comme un serpent, à supporter les blessures et à répandre le trouble dans les armées. Ainsi la discorde sanguinaire n'inventa que les uns après les autres les moyens de destruction, en ajoutant chaque jour un surcroît d'horreur à la guerre. On essaya même dans les combats la fureur des taureaux. On dressa au meurtre les sangliers cruels. Les Parthes se firent précéder par des lions vigoureux, que dirigeaient des conducteurs armés, maîtres terribles, destinés à modérer leur ardeur, et à les tenir dans les chaînes. Mais en vain; car ces redoutables animaux, échauffés par le carnage et la mêlée, portaient le trouble partout indistinctement, agitant de tous côtés leurs crinières effrayantes. Les cavaliers ne pouvaient ni rassurer leurs coursiers qu'épouvantaient ces affreux rugissements, ni les tourner à l'aide du mors contre l'ennemi. Les lionnes furieuses s'élançaient d'une armée à l'autre en bondissant, présentaient leur

curru bijugo;
 et bijugo
 est prius quam conjungere
 bis binos,
 et quam inventam
 conscendere currus
 falciferos.
 Inde Pœni docuerunt
 boves Lucas tetros
 corpore turrito,
 anguimanoz,
 sufferre volnera belli,
 et turbara
 magnas catervas Martis.
 Sed discordia tristis
 peperit alid ex alio,
 quod esset horribile
 gentibus humanis in armis;
 addiditque in dies augmen
 terroribus belli.
 Tentarunt etiam tauros
 in mœnere belli;
 expertique sunt
 mittere in hostes
 suos sævos;
 et Parthi misera præ se
 leones validos,
 cum ductoribus armatis
 magistrisque sævis,
 qui possent moderari hos
 teneraque vinclis.
 Nequidquam, quoniam
 calentes cæde permixta,
 sævi turbabant turmas
 nullo discrimine,
 quatientes undique
 cristas terrificas capitum;
 nec equites poterant
 mulcere pectora equorum
 perterrita fremitu,
 et convertere frenis
 in hostes.
 Lææ jaciebant undique
 saltu
 corpora irritata,
 et petebant ora
 venientibus adversum,

sur un char attelé-de-deux-chevaux;
 et affronter ces dangers sur un char-attelé
 est antérieur à atteler [lé-de-deux-
 deux-fois deux chevaux, [chevaux
 et antérieur à ce qu'il eût été trouvé
 de monter-sur des chars
 armés-de-faux.
 Puis les Carthaginois enseignèrent
 aux bœufs lucaniens hideux
 d'un (au) corps muni-de-tours,
 dont-la-trompe-ressemble-à-un-serpent,
 à supporter les blessures de la guerre,
 et à troubler
 les grands bataillons de Mars.
 Mais la discorde funeste [autre,
 a engendré une chose à-la-suit:-d'une
 laquelle chose fût terrible
 aux nations humaines en armes;
 et a ajouté de jours en jours un surcroît
 aux terreurs de la guerre.
 Ils essayèrent même des taureaux
 dans le service de la guerre;
 et ils tentèrent
 d'envoyer contre les ennemis
 les sangliers redoutables; [mêmes
 et les Parthes envoyèrent devant eux-
 des lions robustes,
 avec des conducteurs armés
 et des maîtres cruels,
 qui pussent diriger ceux-ci
 et les retenir par des chaînes.
 Vainement, parce que
 échauffés par le carnage mêlé,
 cruels ils troublaient les escadrons
 sans aucune distinction,
 agitant de-tous-côtés
 les crinières effrayantes de leurs têtes;
 ni les cavaliers ne pouvaient
 calmer les cœurs des chevaux [lions,
 cœurs épouvantés par le rugissement des
 et les tourner à-l'aide-des freins
 contre les ennemis.
 Les lionnes jetaient de-tous-côtés
 par un bond
 leurs corps irrités,
 et cherchaient-à-atteindre les visages
 à (de) ceux qui venaient au-devant,

Et nec opinantes a tergo diripiebant,
 Deplexæque dabant in terram volnere victos,
 Morsibus affixæ validis atque unguibus uncis;
 Jactabantque suos tauri, pedibusque terebant,
 Et latera ac ventres hauribant subter equorum
 Cornibus, ad terramque minanti mente ruebant.
 At validis socios cædebant dentibus apri,
 Tela infracta suo tinguentes sanguine sævi¹,
 Permixtasque dabant equitum peditumque ruinas;
 Nam transvoisa² feros exhibant dentis adactus
 Jumenta, aut pedibus ventos erecta petebant;
 Nequidquam, quoniam ab nervis succisa videres
 Concidere, atque gravi terram consternere casu.
 Sic quos ante domi domitos satis esse putabant,
 Effervescere cernebant in rebus agundis,
 Volneribus, clamore, fuga, terrore, tumultu,
 Nec poterant ullam partem redducere eorum.
 Diffugiebat enim varium genus omne ferarum :
 Ut nunc sæpe boves Lucæ, ferro male mactæ,
 Diffugiunt, fera facta suis quum multa dedere.

gueule menaçante à tous ceux qu'elles rencontraient, attaquaient leur proie par derrière, la faisaient tomber sous leurs coups, et la déchiraient avec leurs griffes et leurs dents. Les taureaux enlevaient et écrasaient leurs propres guerriers, ou plongeaient leurs cornes sous le ventre et dans le flanc des chevaux, et les menaçaient encore après les avoir terrassés. Les sangliers, de leur côté, faisaient sentir à leurs propres alliés la force de leurs défenses; ils teignaient de leur sang les traits brisés sur leur peau, et irrités de nouveau par ces blessures, ils renversaient pêle-mêle cavaliers et fantassins. Vainement les chevaux se jetaient de côté pour éviter la cruelle atteinte de leurs dents; vainement ils se dressaient sur leurs pieds de derrière; on les voyait, les jarrets tranchés, tomber lourdement à terre. Ainsi ces animaux furieux, que l'on croyait domptés par la vie domestique, s'échauffaient au milieu de l'action, effarouchés par les blessures, les cris, la fuite, la terreur et le tumulte; il était impossible d'en ramener aucun, ils se dispersaient chacun de leur côté. Ainsi encore aujourd'hui les éléphants, blessés à la guerre, fuient après avoir répandu le carnage dans l'armée même

et diripiebant a tergo
nec opinantes,
duplexæque
dabant in terram
victos vulnere,
affixæ morsibus validis
atque unguibus uncis;
taurique jactabant suos
terebantque pedibus,
et hauribant subter
cornibus
latera ac ventres equorum,
ruebantque ad terram
mente minanti.
At apri cædebant socios
dentibus validis,
tinguentes suo sanguine
sævi
tela infraeta,
dabantque ruinas permixtas
equitum perlitumque;
nam jumenta transversa
exibant
adactus feros dentis,
aut erecta pedibus
petebant ventos;
nequidquam,
quoniam videres concidero
succisa ab nervis,
atque consternere terram
casu gravi.
Sic cernebant
quos putabant ante
esse satis domitos domi
effervescere
in rebus agundis,
volneribus, clamore,
fuga, terrore, tumultu,
nec poterant reducere
ullam partem eorum.
Omne enim genus varium
ferarum
diffugiebat:
ut nunc sæpe boves Lucæ,
male mactæ ferro,
diffugiunt,
quum dedere suis

et déchiraient par le dos
ceux-ne-s'y-attendant-pas,
et les ayant étreints
précipitaient à terre
eux vaincus par leur blessure, [fortes
cramponnées à eux par des morsures
et par des griffes recourbées; [parti
et les taureaux lançaient ceux-de-leur-
et les écrasaient sous leurs pieds,
et perçaient en-dessous
avec leurs cornes
les flancs et les ventres des chevaux,
et les précipitaient à terre
avec un esprit menaçant.
Mais les sangliers abattaient leurs alliés
avec leurs dents puissantes,
teignant de leur sang
étant irrités
les traits brisés, [versaient pêle-mêle)
ils causaient des chutes mêlées (ils ren-
de cavaliers et de fantassins;
car les chevaux se jetant-de-côté
cherchaient-à-éviter
les atteintes cruelles de leur dent,
ou élevés sur leurs pieds [saient);
cherchaient-à-atteindre les airs (se dress-
vaine ment,
parce que tu les aurais vus tomber
coupés-en-dessous du-côté-des nerfs (du
et couvrir la terre [jarret),
par une chute pesante.
Ainsi ils (les hommes) voyaient
ceux qu'ils croyaient auparavant
avoir été assez domptés à la maison
s'échauffer [l'action),
dans les choses devant être faites (dans
par les blessures, le cri,
la fuite, la terreur, le tumulte,
et les hommes ne pouvaient ramener
aucune partie d'eux.
En effet toute la race variée
des bêtes-féroces
se-dispersait-par-la-fuite: [lucaniens,
comme maintenant souvent les bœufs
maltraités par le fer,
se-dispersent-par-la-fuite, [leur-parti)
après qu'ils ont donné (fait) à ceux-de-

Sic fuit ut facerent : sed vix adducor, ut ante
 Non quierint ¹ animo præsentire atque videre,
 Quam commune malum fieret, foedumque futurum;
 Et magis id possis factum contendere in omni,
 In variis mundis varia ratione creatis,
 Quam certo atque uno terrarum quolibet orbi ².
 Sed facere id non tam vincendi spæ voluerunt,
 Quam dare quod gement hostes, ipsique perire,
 Qui numero diffidebant, armisque vacabant.

IX. — LA MUSIQUE.

(V. 1377-1409.)

At liquidas avium voces imitariæ ore
 Ante fuit multo, quam lævia carmina cantu
 Concelebrare homines possent, auresque juvare;
 Et zephyri cava per calamorum sibila primum
 Agrestes docuere cavas inflare cicutas.
 Inde minutatim dulces didicere querelas,
 Tibia quas fundit digitis pulsata canentum,
 Avia per nemora, ac silvas saltusque reperta,
 Per loca pastorum deserta, atque otia dia.
 Sic unumquidquid paulatim protrahit ætas

qu'ils doivent défendre. Voilà ce que les hommes ont fait. Néanmoins je ne puis me persuader qu'ils n'aient pas prévu, avant d'en avoir été les victimes, les malheurs communs qui résulteraient pour eux de cet usage, et j'aimerais que vous en fîssiez une loi générale, commune à tous les mondes différemment constitués par la Nature, au lieu de la restreindre à notre monde particulier. Encore ne fut-ce pas l'espoir de vaincre qui inspira cette idée barbare; mais ceux qui se défiaient de leur nombre, et qui étaient dépourvus d'armes, voulurent, en périssant eux-mêmes, rendre la victoire funeste à leurs ennemis.

IX

On imitait avec la voix le gazouillement des oiseaux, longtemps avant que des vers harmonieux, soutenus des charmes de la mélodie, caressassent les oreilles. Le sifflement du zéphyr dans les roseaux creux apprit d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Insensiblement la flûte, animée par des doigts agiles, fit entendre ses douces plaintes. L'usage en fut découvert dans les forêts écartées, dans les bois, dans les solitudes; on la doit aux doux loisirs des bergers. Ainsi le temps donne peu à peu naissance aux

multa facta fera.
 Fuit ut sic facerent:
 sed adducor vix
 ut non quierint ante
 præsentire animo
 atque videre
 quam fieret
 malum commune
 futurumque scelum;
 et possis contendere magis
 id factum in omni,
 in variis mundis
 creatis varia ratione,
 quam orbi quolibet
 terrarum
 uno et certo.
 Sed qui dissidebant numero,
 vacabantque armis,
 non tam voluerunt facere id
 spe vincendi,
 quam dare
 quod hostes gement,
 perireque ipsi.

beaucoup d'actes cruels. [ainsi:
 Il est arrivé que les hommes faisaient
 mais je suis amené à-peine à croire
 qu'ils n'aient pas pu auparavant
 pressentir dans leur esprit
 et voir
 combien cela deviendrait
 un mal commun
 et serait un mal affreux;
 et tu pourrais prétendre plutôt
 cela avoir été fait dans tout globe,
 dans les différents mondes
 créés de différente manière,
 que dans un globe quelconque
 des terres (de la terre)
 unique et déterminé.
 Mais ceux qui se défiaient du nombre,
 et étaient-dépourvus d'armes,
 n'ont pas tant voulu faire cela
 par l'espoir de vaincre, [chose
 qu'ils ont voulu donner (causer) quelque
 dont les ennemis gémissent,
 et périr eux-mêmes.

IX. — LA MUSIQUE.

At imitari ore
 voces liquidas avium
 fuit multo ante
 quam homines possent
 concelebrare cantu
 carmina lævia,
 juvareque aures;
 et sibila Zephyri
 per cava calamorum
 docuere primum agrestes
 inflare cicutas cavas.
 Inde didicere minutatim
 dulces querelas,
 quas tibia fundit,
 pulsata digitis canentum,
 reperta
 per nemora avia,
 ac silvas saltusque,
 per loca deserta pastorum,
 atque otia dia.
 Sic ætas protrahit

Mais imiter avec la bouche
 les voix pures des oiseaux
 eut-lieu bien avant
 que les hommes pussent
 répéter par le chant
 des vers polis (harmonieux),
 et charmer les oreilles;
 et les sifflements du zéphyr
 à travers les creux des roseaux
 enseignèrent d'abord aux campagnards
 à enfler les tiges creuses.
 Puis ils apprirent peu-à-peu
 les douces plaintes,
 que la flûte répand, jouent,
 touchée par les doigts de ceux qui en
 la flûte inventée
 à travers les bois écartés,
 et les forêts et les pâturages-boisés,
 à travers les lieux (les séjours) solitaires
 et dans leurs loisirs divins. [des bergers.
 Ainsi le temps amène

In medium, ratioque in luminis eruit oras.
 Hæc animos ollis mulcebant atque juvabant
 Cum satiate ¹ cibi ; nam tum sunt omnia cordi.
 Sæpe itaque inter se prostrati in gramine molli,
 Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
 Non magnis opibus jucunde corpora habebant ;
 Præsertim quum tempestas ridebat, et anni
 Tempora pingebant viridantes floribus herbas.
 Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni
 Consuerant ; agrestis enim tum musa vigebat.
 Tum caput atque humeros plexis redimire coronis,
 Floribus et foliis, lascivia læta monebat,
 Atque extra numerum procedere membra moventes
 Duriter, et duro terram pede pellere matrem :
 Unde oriebantur risus, dulcesque cachinni,
 Omnia quod nova tum magis hæc et mira vigebant.
 Et vigilantibus hinc aderant solatia somni ²,
 Ducere multimodis voces, et flectere cantus,
 Et supera ³ calamos unco percurrere labro.

différents arts, et le génie les met en lumière. Ces amusements innocents charmaient leurs ennuis, à la suite d'un repas frugal, dans ces moments où le repos est délicieux. Souvent même, étendus entre amis sur un tendre gazon, au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un arbre élevé, ils se procuraient à peu de frais des plaisirs simples et purs, surtout dans la riante saison, quand le printemps émaillait la verdure des prairies par l'éclat des fleurs. Alors, au milieu des ris, des jeux, des doux propos, leur muse agreste prenait son essor. La gaieté folâtre les invitait à orner leurs têtes et leurs épaules de couronnes de fleurs et de guirlandes de feuillages ; leurs pieds rustiques frappaient lourdement, sans souplesse et sans mesure, cette terre, leur mère commune. De là naissaient de doux ris et d'innocents éclats, parce que la nouveauté de ces plaisirs les rendait plus piquants. On se consolait de ne pas dormir parce que l'on pliait sa voix à des accents variés, ou que l'on promenait ses lèvres serrées sur des chalumeaux. Tels sont encore aujourd'hui nos amusements

paulatim in medium
 unumquidque,
 ratioque eruit
 in oras luminis.
 Hæc muicebant
 atque juvabant animos ollis
 cum satiate cibi;
 nam tum omnia
 sunt cordi.
 Itaque sæpe prostrati
 inter se
 in gramine molli,
 propter rivum aquæ,
 sub ramis arboris altæ,
 habebant corpora jucunde
 opibus non maguis;
 præsertim quum tempestas
 ridebat,
 et tempora anni
 pingebant floribus
 herbas viridantes.
 Tum joca, tum sermo,
 tum dulces cachinni
 consuerant esse;
 tum enim musa agrestis
 vigebat.
 Tum lascivia læta
 monebat redimere
 caput atque humeros
 cetera. *[de l'excès
 de l'indolence,
 de l'indifférence
 des membres]*
 Insuper membra duriter
 extra numerum,
 et pellere pede duro
 terram matrem;
 unde risus oriebantur,
 dulcesque cachinni,
 quod hæc omnia nova
 et mira
 vigebant tum magis.
 Et hinc solatia somni
 aderant vigilantibus,
 ducere voces multimodis
 et flectere cantus,
 et percurrere calamos
 supera

peu-à-peu au milieu
 chaque chose,
 et la raison arrache *chaque chose* [mière.
 pour la produire aux régions de la lu-
 Ces plaisirs flattaient
 et charmaient les cœurs à eux
 avec la satiété de nourriture;
 car alors toutes les choses
 sont à cœur (sont agréables).
 Aussi souvent étendus
 entre eux (réunis)
 sur le gazon tendre,
 près d'un cours d'eau,
 sous les branches d'un arbre élevé,
 ils tenaient *leurs* corps agréablement
 avec des richesses non grandes;
 surtout lorsque le temps
 était-riant,
 et que les saisons de l'année
 émaillaient de fleurs
 les herbes verdoyantes.
 Alors les jeux, alors la conversation,
 alors les doux éclats-de-rire
 avaient-coutume d'avoir-lieu;
 alors en effet la muse champêtre
 était-dans-sa-vigueur (s'animait)
 Alors l'humeur-foiâtre joyeuse
 les avertissait de ceindre
 leur tête et leurs épaules
 de couronnes entrelacées
 de fleurs et de feuillages,
 et de s'avancer
 remuant *leurs* membres durement
 en-dehors-de la mesure,
 et de frapper d'un pied dur
 la terre, *leur* mère :
 d'où des rires s'élevaient,
 et de doux éclats-de-rire, [veaux
 parce que tous ces plaisirs étant nou-
 et étonnants
 avaient alors plus de force.
 Et de-là des consolations du sommeil
 étaient à eux veillants, [de-manières,
 à-savoir de diriger *leurs* voix de beaucoup-
 et d'assouplir *leurs* chants,
 et de parcourir les chalumeaux
 à-la-partie-supérieure

Unde etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,
 Et numerum ¹ servare genus didicere; neque hilo ²
 Majorem interea capiunt dulcedini' ³ fructum,
 Quam silvestre genus capiebat terrigenarum ⁴.

X. — LES ARTS DANS LA VIE CIVILISÉE.

(V. 1421-1446.)

... Tunc pelles ¹, nunc aurum et purpura curis
 Exercent hominum vitam, belloque fatigant:
 Quo magis in nobis, ut opinor, culpa residit.
 Frigus enim nudos sine pellibus exeruciabat
 Terrigenas, at nos nil lædit veste carere
 Purpurea atque auro signisque ingentibus apta;
 Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.
 Ergo hominum genus incassum frustra laborat,
 Semper et in curis consumit inanibus ævum;
 Nimirum quia non cognovit quæ sit habendi
 Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas;
 Idque minutatim vitam provexit in altum ²,
 Et belli magnos commovit funditus æstus.

At vigiles mundi magnum et versatile templum
 Sol et luna suo lustrantes lumine circum,
 Perdocuere ³ homines annorum tempora verti,

pendant la veillée; nous connaissons les règles de l'harmonie; mais, avec plus de ressources, nous ne sommes pas plus heureux que ces anciens habitants des forêts, enfants de la terre.

X

C'étaient jadis de simples peaux, c'est aujourd'hui l'or et la pourpre, qui sont devenus l'objet de nos soucis et de nos combats. Aussi sommes-nous plus coupables que ces enfants de la terre. Ils étaient nus; la toison des animaux leur était nécessaire contre le froid. Mais à nous, qu'importent l'or, la pourpre et les riches broderies, quand nous sommes à l'abri sous une étoffe commune? Ainsi l'homme se tourmente et s'épuise en vain; il consume ses jours dans des soins superflus, parce qu'il ne met point de bornes à sa cupidité, parce qu'il ne connaît pas les limites au delà desquelles le véritable plaisir ne croît plus. Voilà ce qui a rendu peu à peu la vie humaine si orageuse, ce qui a suscité tant de guerres cruelles, effroi de la société.

Le soleil et la lune, ces deux globes éclatants qui promènent sans se reposer leur lumière dans le riche palais des cieux, ont fait

labro unco.
Unde etiam nunc vigiles
tuentur hæc accepta,
et didicere servare
genus numerum,
neque interea capiunt
fructum dulcedinis
majorem hilo,
quam genus silvestre
terrigenarum
capiebat.

avec la lèvre recourbée. [lent
D'où maintenant encore ceux-qui-veil-
conservent ces amusements qu'ils ont
et ils ont appris à observer [reçus,
l'espèce (les différences) des mesures,
ni cependant ils ne retirent
un avantage d'agrément
plus grand en rien, [rêts
que celui que la race habitante-des-fo-
des-enfants-de-la-terre,
ne retirait.

X. — LES ARTS DANS LA VIE CIVILISÉE.

Tunc pelles,
nunc aurum et purpura
exercent curis
fatigantque bello
vitam hominum :
quo culpa
residit magis in nobis,
ut opinor.
Frigus enim excruciat
terrigenas nudos
sine pellibus ;
at carere veste purpurea,
atque apta auro
signisque ingentibus
lædit nos nil,
dum tamen plebeia sit
quæ possit defendere.
Ergo genus hominum
laborat incassum frustra que,
et consumit semper ævum
in curis inanibus ;
nimirum quia non cognovit
quæ sit finis habendi,
et omnino quoad
vera voluptas crescat.
Inde provexit minutatim
vitam in altum,
et commovit funditus
magnos ætus belli.

At sol et luna vigiles
lustrantes circum
suo lumine templum mundi
magnum et versatile,
perdocuere homines

Alors des peaux,
maintenant l'or et la pourpre
tourmentent par des soucis
et fatiguent par la guerre
la vie des hommes :
par quoi la faute
s'établit davantage en nous,
comme je le pense.
Le froid en effet faisait-souffrir
ces enfants-de-la-terre nus
quand ils étaient sans peaux ; pre,
mais manquer d'un vêtement de-pour-
et muni (orné) d'or
et de figures (de broderies) grandes
ne nuit à nous en rien, [sier soit
pourvu cependant qu'un vêtement gros-
qui puisse nous mettre-à-l'abri.
Donc la race des hommes
travaille inutilement et en-vain,
et consume toujours sa vie
dans des soins stériles ; [connaître
à-savoir parce qu'elle n'a pas appris-à-
quelle est la limite de posséder,
et en-général jusqu'où
le véritable plaisir croit.
De là elle a avancé peu-à-peu
sa vie dans la haute-mer,
et a soulevé jusqu'-au-fond
les grandes agitations de la guerre.

Mais le soleil et la lune qui-veillent
éclairant tout-autour
de leur lumière l'espace du ciel
espace grand et roulant.
ont enseigné-pleinement aux hommes

Et certa ratione geri rem atque ordine certo.

Jam validis septi degebant turribus ævum,
Et divisa colebatur discretaque tellus.

Tum mare velivolum florebat navibu' pandis;
Auxilia et socios jam pacto fœdere habebant,
Carminibus quum res gestas cœpere poetæ
Tradere; nec multo priu' sunt elementa reperta.
Propterea ¹, quid sit prius actum, respicere ætas
Nostra nequit, nisi qua ratio vestigia monstrat.

Navigia atque agri culturas, mœnia, leges,
Arma, vias, vestes, et cetera de genere horum
Præmia ², delicias quoque vitæ funditus omnes,
Carmina, picturas, et dædala signa polire,
Usus et impigtæ simul experientia mentis
Paulatim docuit; edetentim progredientes.
Sic unumquidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.
Namque alid ex alio clarescere corde videmus
Artibus, ad summum donec venere cacumen.

connaître aux hommes la vicissitude constante des saisons, et l'ordre invariable qui règne dans la Nature.

Déjà l'homme vivait à l'abri de ses tours et de ses forteresses; la terre était divisée entre ses habitants, la culture était florissante, la mer couverte de voiles innombrables, les nations unies d'intérêts et liées par des traités, lorsque les poètes, par leurs chants, transmi-
rent les événements à la postérité. L'invention de l'écriture est peu antérieure à cette époque. Voilà pourquoi il ne nous reste de ces anciens temps d'autres traces que celles que la raison peut entrevoir confusément.

La navigation, l'agriculture, l'architecture, la jurisprudence, l'art de forger les armes, de construire les chemins, de préparer les étoffes, les autres inventions de ce genre, les arts même de pur agrément, comme la poésie, la peinture, la sculpture, ont été le fruit tardif du besoin, de l'activité et de l'expérience. Ainsi le temps amène pas à pas les découvertes. Il n'est rien que la science ne mette en lumière, et le génie porte sans cesse un nouveau jour dans les arts, jusqu'à ce qu'ils aient atteint au plus haut degré de perfection.

tempora anni verti,
et rem geri
ratione certa
atque ordine certo.

Jam degebant ævum
septi turribus validis,
et tellus divisa discretaque
colebatur.

Tum mare velivolum
florebat navibus pandis;
jam habebant
foedere pacto
auxilia et socios,
quum poetæ cœpere
tradere carmiibus
res gestas;
nec elementa
reperta sunt multo prius.
Propterea nostra ætas
nequit respicere
quid sit actum prius,
nisi ratio
monstrat vestigia qua.

Usus et simul experientia
mentis im:igræ
docuit paulatim
progredientes pedetentim
navigia atque culturas agri,
mœnia, leges,
arma, vias, vestes,
et cetera præmia
de genere horum,
funditus quoque
omnes delicias vitæ,
polire carmina,
picturas et signa dædala.
Sic ætas protrahit
paulatim in medium
unumquidquid,
ratioque eruit
in oras luminis.
Namque videmus
alid ex alio
clarescere artibus
corde,
donec venere
ad cacumen summum.

les saisons de l'année tourner,
et ce phénomène être produit
d'après un calcul déterminé
et dans un ordre déterminé.

Déjà ils passaient leur vie
entourés de tours solides,
et la terre divisée et séparée
était cultivée. [voiles

Alors la mer sur-laquelle-voient-des-
florissait par des navires recourbés;
déjà ils avaient
par un traité convenu
des secours (des auxiliaires) et des alliés,
lorsque les poètes commencèrent
à transmettre par les vers
les actions accomplies;
ni les éléments de l'écriture (l'alphabet)
ne furent trouvés beaucoup auparavant.
A cause de cela notre âge
ne-peut voir-en-arrière
quelle chose a été faite auparavant,
à-moins-que la raison [nière.
ne montre des traces en-quelque-ma-

La pratique et en-même-temps l'ex-
d'un esprit actif [périence
enseigne peu-à-peu
aux hommes progressant insensiblement
les navires et les cultures du champ,
les remparts, les lois,
les armes, les routes, les vêtements,
et tous-les-autres avantages
du genre de ceux-ci,
elles enseignèrent à-fond aussi
tous les raffinements de la vie,
à polir les vers,
les peintures et les figures faites-artis-
Ainsi le temps amène [tement.
insensiblement au milieu
chaque chose,
et la raison découvre chaque chose
aux régions de la lumière.
Car nous voyons
une chose à-la-suite-d'une autre
s'éclairer pour les arts (dans les arts)
par la force de l'intelligence,
jusqu'à ce qu'elles soient arrivées
au faite le plus élevé.

NOTES

DU CINQUIÈME LIVRE DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

I

Page 166 : 1. *His repertis*, ces découvertes, c'est-à-dire le système d'Épicure.

— 2. *Ejus*, Épicure.

— 3. *Si*. Dans cette conjonction, *i* est bref et ne s'élide pas devant *ut*. C'est une licence fort rare.

— 4. *Aliorum*, sous-entendu *qui dii habentur*.

Page 168 : 1. *Puro*, purifié des vices, et aussi des erreurs et des préjugés de la superstition.

— 2. *Nemæus hiatus leonis*, pour *hiatus Nemæi leonis*. — Hercule, dans un de ses douze travaux, tua un lion qui ravageait les campagnes de Némée, en Argolide.

— 3. *Arcadius sus*, le sanglier de l'Érymanthe. L'Érymanthe est une montagne d'Arcadie.

— 4. *Creteæ taurus*, le Minotaure.

— 5. *Lernæa... colubris*, l'hydre, fléau de Lerne. Lerne est un marais d'Argolide. La tête de ce monstre était hérissée de serpents qui renaissaient sans cesse quand on les coupait; Hercule dut les trancher toutes à la fois.

— 6. *Vis Geryonæ*, périphrase poétique, et hellénisme, pour Geryon lui-même. C'était un monstre à trois têtes, et même, suivant quelques mythologues, à trois corps (*tripectora*), qui régnait dans une île voisine de Gadès. Hercule le tua et enleva ses troupeaux.

— 7. *Diomedis equi*. Leur maître, roi de Thrace, les nourrissait de chair humaine.

— 8. *Bistoniasque plagas*. Les Bistons étaient un peuple de Thrace,

sur les bords de la mer Égée. — *Ismara*, l'Ismare, montagne du même pays.

— 9. *Volucres.... colentes*. Hercule tua dans un marais voisin de Stymphale, en Arcadie, des oiseaux dont le bec perçait le fer. Lucrèce leur prête en outre des serres recourbées.

— 10. *Hesperidum*. Les mythologues plaçaient le jardin des Hespérides soit en Bétique, soit dans les îles de l'Océan, voisines des côtes d'Afrique. Cette dernière version semble adoptée par Lucrèce.

Page 170 : 1. *Quæ prælia.... insinuandum*. Ces luttes-là nous ne pouvons les éviter. Celui donc qui a désarmé les monstres qu'on appelle le vice, l'ignorance et la superstition, est plus grand, et a plus de droits à notre reconnaissance que les vainqueurs des lions et des dragons fabuleux.

— 2. *Dirinitus*. Lucrèce, on le voit, se soucie peu de se mettre, par ses impressions poétiques, en contradiction avec ses doctrines matérialistes.

Voyez encore les passages suivants : sur les évolutions des astres (76-91); sur la destruction future du monde (93-110); contre l'opinion qui attribue aux dieux la puissance créatrice (156-181).

II.

Page 172 : 1. *Impetus ingens cæli*, tournure poétique pour *cælum quod ingenti impetu rapitur*.

— 2. *Avidam* pour *magnam*. Mot à mot : une partie qui semble avide de dévorer les autres, devant laquelle les autres ne paraissent plus, tant elle les dépasse en grandeur.

— 3. *Duas partes*, pour *duas ex tribus partibus*, les deux tiers ; expression fréquemment employée.

— 4. *Geli*, genitif de *gelus* ou *gelum*, forme archaïque, pour l'indéclinable *gelu*.

— 5. *Vitat*, dans le sens de *ricтус*.

— 6. *Cimus*, parfait de *cio*. Ce verbe a pour régime sous-entendu *fruges* ou *germine*, substantifs dont le sens se trouve contenu au vers précédent dans l'épithète *secundas*.

Page 174 : 1. *Anni tempora*. Pendant les mois d'août et de septembre il se manifestait à Rome des fièvres d'un caractère très-dangereux.

— 2. *Tum porro*. Comme dernier reproche adressé à la Nature, le

poète insiste sur la faiblesse et le dénuement de l'homme dans sa première enfance.

— 3. *Infracta loquela*. La nourrice, pour se mettre à la portée de l'enfant, affecte de balbutier comme lui, d'adoucir la prononciation des consonnes, d'abrèger les mots.

III.

Page 176 : 1. *Atque eadem gigni*. Ils ont eu un commencement, comme ils doivent avoir une fin.

— 2. *Principio*. Lucrèce passe successivement en revue les quatre prétendus éléments, et cherche à démontrer qu'ils sont tous sujets à périr.

— 3. *Ad diluvium recocatur*. Lucrèce suppose que les mêmes molécules ont subi plusieurs fois ce double changement d'eau en terre et de terre en eau.

— 4. *Quodcumque aliud (pour aliud) auget*. Tous les principes qui ont servi à former un corps, sont restitués par ce corps, lorsqu'il se décompose. C'est ainsi que les particules de terre qui avaient été délayées et absorbées par l'eau, sont plus tard reconstituées sous leur forme première, si cette eau vient à s'évaporer par l'action du soleil, ou par quelque autre cause physique.

— 5. *Terra limatur*. La terre est entamée parce qu'elle forme à ses dépens tout ce qui sort de son sein.

— 6. *Recrescit*. La terre répare ses pertes parce que les éléments de tous les êtres qu'elle a formés viennent, quand ceux-ci se décomposent, se confondre de nouveau dans son sein.

Page 178 : 1. *Retroque remanat*. Système bizarre, et que Lucrèce ne cherche même pas à expliquer.

— 2. *Agmine dulci*. L'eau est redevenue douce parce qu'elle a déposé en se filtrant dans la terre toute saveur amère.

— 3. *Fluere omnia*. Il y a ainsi un échange perpétuel entre les corps qui s'écoulent dans l'air, et l'air qui reconstitue les corps.

Page 180 : 1. *Suppeditalque... lumen*. La lumière est pour Lucrèce une émission de particules lumineuses distinctes et qui se succèdent avec une rapidité si grande que cette succession échappe à nos regards.

— 2. *Eii*, datif archaïque pour *ei*.

— 3. *Pingues multa fuligine*. La résine épaisse produit en brûlant une fumée abondante.

— 4. *Ardore ministro*. Lucrèce emploie ici *ministro* comme participe.

Page 182 : 1. *Subortu*, par une création successive de rayons : c'est le sens de *suboriri*, naître après un autre, à la place d'un autre.

— 2. *Denique*. Ce mot dans Lucrèce n'est pas seulement employé pour indiquer la dernière partie d'une énumération ; il n'est souvent qu'une simple transition comme *deinde*, *præterea*.

— 3. *Monumenta tirum*, par opposition à *delubra Deum*.

— 4. *Neque enim*. Le poète veut dire que ces pierres ne se détachent pas subitement, mais que la lente action du temps les ruine, les désagrège peu à peu, et en prépare la chute définitive.

— 5. *Privata fragore*. Si ces pierres n'étaient brisées, fendues à l'intérieur, elles ne tomberaient pas si facilement.

— 6. *Quod quidam memorant*. Certains physiciens de la plus haute antiquité grecque, et parmi eux, Anaximandre, prétendaient que l'air ou le ciel ($\alphaἴθρ, \rho$) est le principe élémentaire de tout ce qui existe.

Page 184 : 1. *Bellum Thebanum*, la guerre des Sept chefs qui eut lieu vers 1320, avant Jésus-Christ, environ cinquante ans avant la guerre de Troie.

— 2. *Multa*. L'art de la navigation était alors plus avancé chez les Romains qu'il ne l'avait été chez les Grecs.

— 3. *Melicos peperere sonores*. Il y avait pourtant bien des siècles que la lyre, la flûte, etc., étaient connues des Grecs. Lucrèce veut dire sans doute que ces instruments ont été perfectionnés au point qu'ils semblent comme inventés une seconde fois.

— 4. *Natura hæc rerumque ratioque*, figure appelée hendiadyin ($\tau\eta\ \delta\iota\alpha\ \delta\upsilon\sigma\tau\eta$) pour *hæc ratio naturæ*, l'Épicuréisme.

— 5. *Antehac*, dans un autre âge, dont le souvenir serait absolument effacé.

Page 186 : 1. *Si tristior... ruinasque*. Voici le raisonnement de Lucrèce : De ce que de tels désastres se sont produits à la surface du monde, on peut induire que si la cause qui les provoquait eût été plus énergique encore, le globe terrestre lui-même aurait pu sauter en éclats et être anéanti.

— 2. *Tantum suppeditant amnes*. Les fleuves fournissent sans cesse tant d'eau à la mer, que celle-ci ne peut être tarie par les rayons dévorants du soleil.

— 3. *Incepti*, entreprise qui consisterait à ensevelir sous les eaux la terre tout entière.

Page 188 : 1. *Quum semel... in arvis*. Ainsi chacun de ces deux éléments, l'eau et le feu, a obtenu une fois un triomphe passager.

— 2. *Ambens*. Parmi les commentateurs les uns regardent ce participe comme un exemple unique de contraction pour *ambedens*, devant; les autres comme une contraction de *ambiens*, dans sa course autour du monde.

— 3. *Phaethonta*. Phaéthon, fils d'Apollon, ayant arraché à son père le serment solennel de souscrire à ce qu'il lui demanderait, voulut conduire pendant une journée le char du soleil. Mais les chevaux ne reconnaissant pas la main qui les guidait d'ordinaire, s'emportèrent hors de leur route, et causèrent de terribles catastrophes dans le ciel et sur la terre.

— 4. *Percunt res*; comme il est arrivé dans le cas unique où le feu a triomphé.

— 5. *Multos urbes*. Allusion au déluge de Deucalion.

Voyez encore un passage sur la position de la terre au centre du monde (535-564), et un autre passage extrêmement curieux sur la dimension que Lucrèce attribue au soleil et à la lune (564-584).

IV.

Page 190 : 1. *Mundi... scelere*. D'après cette hypothèse, il n'y aurait qu'une ouverture dans la voûte du ciel, qu'une source unique par laquelle s'échapperaient les principes ignés (*elementa raporis*) du monde entier.

— 2. *Prata... redundet*. La comparaison n'est pas bien juste; le ruisseau ne devient fleuve que parce que des sources ou des affluents grossissent son cours. Il eût été plus à propos de citer certaines sources qui sortent de terre par des canaux étroits, et forment à leur naissance des cours d'eau importants, comme le Timavè dont parle Virgile, *Énéide*, I, 184, 185.

— 3. *Est etiam quoque....* Seconde hypothèse.

Page 192 : 1. *Quod genus*, comme en grec ἐν τρέπον.

— 2. *Forsitan et...* Troisième hypothèse.

— 3. *Itere*, forme archaïque pour *itinere*.

— 4. *Labefactos aere multo*. Le char du Soleil, en fendant l'air,

dans sa course rapide, éprouve une résistance qui épuise à la longue l'énergie de ses rayons lumineux.

— 5. *Matuta*. Cette déesse était appelée Ino ou Leucothoé chez les Grecs. Elle devançait l'Aurore, et lui préparait des voies dans le ciel.

— 6. *Solis... gigni*. Dans cette hypothèse, le soleil ne serait pas un astre permanent, mais une agrégation d'atomes ignés, qui se formerait chaque matin pour s'évanouir le soir.

Page 194 : 1. *Idxis e montibus altis*. L'Ida en Phrygie était une des montagnes les plus élevées des contrées grecques, une de celles par conséquent où il était le plus naturel d'observer les phénomènes que présente le soleil levant.

— 2. *Dispersos ignes*. Les premiers feux de l'aurore paraissent en effet dispersés sur l'horizon tout entier ; ils se resserrent peu à peu, à mesure qu'approche le lever de l'astre et sont tous enfin comme absorbés dans le disque solaire, quand il apparaît.

— 3. *Multa... tempore fiunt*. On ne peut comparer la précision mathématique de la révolution solaire aux phases de la végétation, de la température, de la vie humaine, etc..., où l'on peut dire que la régularité dans l'ensemble se compose d'irrégularités dans le détail.

— 4. *Dentes cadere*. Il s'agit de la chute des premières dents, qui, vers l'âge de sept ans, tombent et sont remplacées.

— 5. *Sol idem*, le soleil restant toujours le même. On a vu plus haut que Lucrèce avait admis comme possible une hypothèse bizarre, d'après laquelle le soleil ne serait qu'une agglomération de feux, renouvelée à chaque aurore.

Page 196 : 1. *Imparibus anfractibus*. Le soleil décrit des courbes d'inégale longueur, suivant les différentes époques de l'année, soit au-dessus, soit au-dessous de notre horizon.

— 2. *Orbem*. La sphère céleste, et en même temps notre globe terrestre, sur lequel on trace fictivement l'écliptique décrite par le soleil dans le ciel.

— 3. *Quod... detrahit*, ce qu'il a donné en moins pour la durée des jours à l'un des deux hémisphères.

— 4. *Ad id signum*, le Bélier au printemps, et la Balance en automne.

— 5. *Nodus*. On appelle nœuds les deux points d'intersection de l'écliptique avec l'équateur.

— 6. *Flatus Aquilonis et Austri*. Le vent du nord et le vent du midi servent à désigner le point d'où ils soufflent : le pôle nord et le pôle sud.

— 7. *Cælum*, le point du ciel où se trouve le soleil, quand il passe à l'équateur aux mois de mars et de septembre.

— 8. *Metas*, les deux tropiques appelés aussi *metæ* (bornes) parce qu'ils bornent la course du soleil sur l'écliptique. Ce passage est difficile, et le sens en est fort controversé. On peut encore lire et expliquer ainsi : — *Nam medio cursu flatus (accusatif) Aquilonis et Austri distinct, æquato cælum discrimine metas*. Car le soleil au milieu de sa course annuelle, à égale distance du nord au sud, partage le ciel dans son évolution en deux parties de même grandeur.

— 9. *Posituram*. Le passage du soleil à l'équateur a lieu à cause de la position inclinée du zodiaque.

— 10. *Signis*, les douze signes du zodiaque, imaginés par les astronomes anciens pour préciser les différentes phases de la révolution solaire annuelle.

— 11. *Aut quia crassior.... aer*. Seconde hypothèse. Lucrèce, au lieu de se contenter de la première hypothèse, qui est suffisante, en imagine deux autres fort absurdes, mais qui se rattachent de plus près à son système atomistique.

— 12. *Tremulum*, tremblant, vacillant à cause des obstacles qu'il rencontre dans sa course.

— 13. *Aut etiam.... ignes*. Troisième hypothèse, qui se rapporte à cette supposition énoncée plus haut d'un soleil se reformant chaque jour.

— 14. *Certa de parte*. Dans une même partie de l'horizon à l'orient, et non pas au même point.

Voyez encore le passage où Lucrèce expose si poétiquement l'hypothèse d'une lune se reformant chaque jour (730-750).

V.

Page 198 : 1. *Mollia*. Dans le monde, à sa naissance, tout devait être tendre, délicat.

— 2. *Magnum certamen*, une lutte entre les arbres à qui s'élèvera le plus haut.

— 3. *Inde loci*, archaïsme pour *inde, postea*.

— 4. *Mortalia sacra*, non-seulement les hommes, mais les autres êtres animés, soumis comme lui à la mort.

— 5. *Multaque.... terris*. Les anciens s'imaginaient voir des phénomènes de génération spontanée chez de nombreux insectes et même chez les grenouilles.

Page 200 : 1. *Ora relinquebant*. Du moment que Lucrèce admet la génération spontanée des espèces par la combinaison de la chaleur et de l'humidité dans le sein de la terre, il est naturel qu'il admette aussi l'existence de l'œuf ou de l'embryon comme ayant précédé celle de l'être parfait.

— 2. *Mortalia sacra*. Cette expression a un sens plus restreint qu'au vers 12 : ici elle désigne uniquement l'espèce humaine.

Page 202 : 1. *Montibus*; la partie pour le tout. Il s'agit ici non-seulement des animaux qui peuplent les montagnes, mais encore de tous les quadrupèdes qui vivent sur la terre.

— 2. *Finem.... habere*. Tout a une fin, selon Lucrèce, et la fécondité de la terre, comme tout le reste.

Voyez encore un beau passage sur les espèces qui ont dû disparaître depuis la création (853-875), et un autre, non moins curieux, dans lequel le poète nie que les Centaures et les Chimères aient jamais pu exister (876-898).

VI.

Page 202 : 1. *Durius*. Les organes de l'homme primitif avaient conservé quelque chose de la dureté de la terre, qui, selon le bizarre système d'Épicure, les avait formés de son sein.

Page 204 : 1. *Robustus*, épithète générique de *arator*. Ce n'est pas à dire que les hommes primitifs ne fussent pas robustes ; Lucrèce vient d'affirmer le contraire.

— 2. *Scibat*, et à la page suivante *scibant*, formes archaïques pour *sciebat*, *sciebant*.

— 3. *Dia*, divins, c'est-à-dire, précieux, puisqu'ils suffisaient à l'alimentation de l'homme.

— 4. *Miseris*. Lucrèce rapproche souvent cette épithète de *mortalibus*, parce que, selon lui, dans la vie, les maux sont plus fréquents que les biens.

Page 206 : 1. *Valere.... doctus*. Les hommes n'usaient de leurs forces et ne vivaient alors que pour la satisfaction de leurs instincts.

— 2. *Pauca*, quelques animaux plus forts et que les hommes ne pouvaient vaincre.

Page 208 : 1. *Nec plangere*. Lucrèce combat dans ses vers l'opinion de certains philosophes qui croyaient qu'aux premiers temps du monde, les hommes, quand venait la nuit, poussaient des cris de terreur et re-loutaient d'éternelles ténèbres. Mais le retour régulier du jour et de la nuit avait dû bientôt les rassurer. Les éclipses seules ont toujours eu le privilège d'exciter chez les peuples ignorants des craintes superstitieuses.

— 2. *Domo*, l'asile qu'ils avaient choisi au milieu des broussailles pour y passer la nuit.

— 3. *Plus*. Quoique les hommes fussent exposés alors à la férocité des bêtes sauvages, la vie moyenne n'était guère plus courte que de nos jours pour des raisons que le poète développe avec éloquence aux vers 71 et suivants.

Page 210 : 1. *Serarat*. La suite les avait sauvés de la mort, mais après qu'ils avaient reçu de graves blessures.

— 2. *Tremulas*, tremblantes de douleur et de fièvre.

— 3. *Donicum*, forme archaïque pour *donec*.

— 4. *Temere*, à la légère, au hasard, et non pour châtier l'arce de l'homme, puisqu'il ne naviguait pas encore. — *Incassum*, sans résultat fatal pour le genre humain. — *Leviter*, comme *temere*, sans calcul.

— 5. *Idem*. C'est le second âge de l'humanité.

Page 212 : 1. *Superbum*, altier, violent. Les parents devinrent doux et faibles; les caresses de leurs enfants amollirent leur rude et sauvage nature.

— 2. *Balbe*. L'homme ne savait encore que bégayer.

— 3. *Casti*. Ce nominatif pluriel se rapporte à l'idée de *homines* comprise dans *bona pars*, et est, pour le sens, l'équivalent de l'adverbe *caste*.

— 4. *Abuti*, pour *uti*, se construisait avec l'accusatif dans la vieille langue latine.

Page 214 : 1. *Illis*, avec ces cornes dont il sent qu'il sera bientôt armé; il croit déjà s'en servir et frapper son ennemi.

— 2. *Tremulum*; épithète transportée de *pennis* à *auxiliatum*. Les ailes encore inhabiles du jeune oiseau tremblent et le soutiennent à peine.

— 3. *Proinde*. C'est la réfutation de la doctrine pythagoricienne, reprise par Platon dans le *Cratyle*, et d'après laquelle un seul homme aurait inventé et enseigné le langage.

— 4. *Mutæ*, qui n'ont pas un langage articulé comme celui de l'homme.

Page 216 : 1. *Ricta*, forme archaïque pour *rictus*.

— 2. *Baubantur*. Ce mot exprime par onomatopée le hurlement triste et prolongé du chien.

— 3. *De rictu.... repugnant*. Le cri des animaux quand ils se disputent leur subsistance ou défendent leur proie n'est pas le même que dans les autres circonstances.

Page 218 : 1. *Tum*, aux premiers âges du monde.

— 2. *Illud.... requiras*. Lucrèce arrive maintenant à rechercher l'origine du feu.

— 3. *Et ramosa.... æstuat*. C'est la deuxième cause qui provoque la naissance de la flamme, le frottement.

— 4. *Et micat.... ardor*. Il est vrai qu'en frottant violemment deux morceaux de bois l'un contre l'autre on peut les échauffer jusqu'à en faire jaillir la flamme, mais que des arbres en se courbant les uns contre les autres sous l'effort du vent se soient spontanément embrasés, c'est un phénomène dont on ne cite aucun exemple.

— 5. *Utrumque.... ignem*. Ces deux causes sont la foudre et le frottement.

Page 220 : 1. *Novis rebus et igni*. C'est comme s'il y avait *igne novis rebus admoto*, le feu servant à préparer des aliments nouveaux.

— 2. *Res*, les biens autres que le sol et les troupeaux.

— 3. *Tartara tetra*, le noir Tartare, c'est-à-dire, la mort, ou peut-être seulement une obscure et misérable condition.

Page 222 : 1. *Ergo regibus occisis*. Lucrèce a parlé dans les vers précédents des catastrophes auxquelles expose la recherche du pouvoir. Voici maintenant ce qui est arrivé dans les premiers siècles, après que le peuple se fut lassé de la tyrannie des rois.

— 2. *Inde*, pour ce motif, pour remédier à cet état de choses.

— 3. *Partim*. Cet adverbe est employé comme sujet pour *nonnulli*.

Page 224 : 1. *Hanc.... arum*. Les hommes, après avoir renversé les tyrans qui les avaient opprimés, sacrifièrent à leur sécurité privée la liberté dont ils jouissaient, et passèrent de la démagogie

sous le joug d'une autorité sévère, monarchique ou aristocratique, suivant les pays.

— 2. *Unde*, par suite de l'évolution qui donna l'empire à la loi.

— 3. *Protraxe*, forme archaïque, et crase pour *protraxisse*.

Voyez encore le passage où Lucrèce recherche les causes qui ont répandu chez tous les peuples de la terre la croyance à l'existence des Dieux (1160-1196).

VII.

Page 224 : 1. *Velatum*. Quand on offrait un sacrifice, on s'approchait de l'autel, la tête voilée.

— 2. *Ad lapidem*, vers l'image du dieu, image qui est faite en pierre ou en marbre.

— 3. *Pandere palmas*, ouvrir les paumes de la main, c'est-à-dire, tendre les mains renversées : c'était le geste des suppliants au pied des autels.

Page 226 : 1. *Mage*, forme archaïque pour *magis*.

— 2. *Ecqua*, forme archaïque pour *ecqua*.

— 3. *Libentia*, à cause des révolutions qu'accomplissent, non les cieux eux-mêmes, *mania mundi*, mais les astres dont la voûte céleste est parsemée.

— 4. *Conrepunt membra patore*. Certains commentateurs voient à tort dans cette expression une transposition poétique pour *irrepiunt membris pator*. Lucrèce veut dire que, sous l'empire de la crainte, l'homme se courbe, se prosterne, rampe à terre. Il lui semble que plus il se fera humble, plus il aura chance d'échapper au péril.

Page 228 : 1. *Corripiunt.... timore*. Bon nombre de commentateurs entendent ainsi ce vers : *perculsi timore Dicum corripiunt membra*, ramassent leurs membres, se font petits.

— 2. *Induperatorem*, forme archaïque pour *imperatorem*.

— 3. *Quæsit*, 3^e personne du singulier de *quæso*, qui n'est resté usité qu'à la première personne.

— 4. *Ad rada lethi*, métaphore tirée des bas-fonds où se brisent les navires. Lucrèce l'a sans doute choisie, parce qu'il s'agit du chef d'une flotte battue par la tempête.

— 5. *Vis abdita*, la fatalité, selon Lucrèce.

Tout dans ce beau livre est intéressant; ainsi voyez encore (1240-1280) le passage sur la découverte des métaux.

VIII.

Page 230 : 1. *Tibi*, est explétif.

— 2. *Æris*. Les anciens désignaient par le mot grec *χαλκός* et le mot latin *as*, soit le cuivre pur, soit le plus souvent des alliages de ce métal avec le zinc, le plomb et l'étain, ou même l'or et l'argent. Dans ces premiers temps dont parle Lucrèce il ne peut s'agir que des alliages les plus simples, comme par exemple du cuivre avec le plomb; ce qui formait une sorte de bronze peu résistant.

— 3. *Vasta*; parce que les armes qui les faisaient étaient grossières et pesantes.

— 4. *Ollis*. Les inventeurs des premières armes triomphaient facilement des autres hommes nus et désarmés.

— 5. *Versaque in opprobrium*; parce que les faux ou faucilles d'airain ne servirent plus que dans les pratiques de la magie pour couper, la nuit, les herbes vénéneuses.

— 6. *Creperi*, mot archaïque qui a le sens de *dubii*.

Page 232 : 1. *Botes Lucas*, les éléphants, ainsi appelés parce que ce fut en Lucanie que les Romains virent pour la première fois ces éléphants dans la guerre contre Pyrrhus.

— 2. *Pani*. Les Carthaginois avaient fait des éléphants une des principales forces de leurs armées.

— 3. *Alid*, forme archaïque pour *aliud*.

— 4. *Mœnere*, forme archaïque pour *munere*.

— 5. *Særisque magistris*. Il fallait que les conducteurs de ces lions les traitassent avec une extrême rigueur pour s'en faire obéir, et encore ne pouvaient-ils guère réussir, *nequidquam*.

Page 234 : 1. *Særi*. Ils étaient exaspérés par les traits dont ils étaient percés.

— 2. *Transorsa*, forme archaïque pour *transversa*.

Page 236 : 1. *Quierint*, (e bref) *de quo*.

— 2. *Et magis orbi*. Ce passage est très-obscur. Outre le sens que nous avons donné, il y a encore celui-ci : On supposerait plutôt qu'un pareil fait se fût produit dans un autre monde, moins bien organisé que le nôtre, parce que ce fait nous semble à nous, hommes raisonnables, un pur acte de démence.

Voyez encore comment l'homme apprit à tisser la laine, puis à planter et à greffer (1348-1378).

IX

Page 238 : 1. *Satiata*, forme archaïque pour *satiata*.

— 2. *Solatia somni*, s.-ent. *quibus se ipsi fraudabant* : ils se privaient volontiers de sommeil pour prolonger leurs fêtes.

— 3. *Supera*, forme archaïque pour *supra*. Ils effleuraient de leurs lèvres la partie supérieure des chalumeaux.

Page 240 : 1. *Numerum*, crase pour *numerorum*.

— 2. *Neque hilo*, pour *et nihilo*.

— 3. *Dulcedini'*, pour *dulcedinis*.

— 4. *Terrigenarum*, de ces hommes des premiers siècles encore rapprochés de l'époque où, suivant le poète, ils étaient nés de la terre (*e terra geniti*).

X.

Page 240 : 1. *Pelles*, la possession des peaux dont ils se revêtaient pour se garantir du froid.

— 2. *In altum*, en pleine mer, c'est-à-dire, au milieu des agitations, des tempêtes.

— 3. *Perdocuere*. Le soleil et la lune enseignent clairement le cours des saisons.

Page 242 : 1. *Propterea*. Tant que l'écriture n'avait pas existé, les événements n'avaient pu être transmis que par la tradition orale qui les eut bientôt altérés et même complètement dénaturés.

— 2. *Cetera.... pramia*, les autres avantages de ce genre, par opposition à *delicias vitæ*, les raffinements de la vie, les arts de pur agrément.



ARGUMENT ANALYTIQUE

DES MORCEAUX EXTRAITS DU LIVRE SIXIÈME.

I. Éloge d'Épicure. Athènes doit être fière d'avoir donné le jour à ce philosophe qui apprit aux humains à bannir la crainte et le désir, et à triompher des maux par la connaissance de la vérité.

II. Lucrèce étudie la nature de la foudre. L'éclair est produit par les semences ignées accumulées dans les nuages.

III. La foudre n'est point une arme aux mains des dieux, comme le pense le vulgaire; elle frappe au hasard, et les temples eux-mêmes ne sont point épargnés.

IV. Les vastes flancs de l'Etna sont creux; l'air y pénètre, s'y chauffe, embrase les rochers qui l'emprisonnent, et s'élance par le cratère, entraînant avec lui des matières liquéfiées.

V. Lucrèce est incertain sur les causes qui provoquent les crues du Nil. Sont-ce les vents étésiens qui, soufflant du nord, arrêtent le cours du fleuve? Sont-ce des ensablements qui ferment son embouchure? Sont-ce des pluies périodiques ou la fonte des neiges qui produisent ce phénomène?

VI. Les maladies contagieuses sont occasionnées par le déplacement des éléments qui flottent dans l'atmosphère.

VII. La peste, partie d'Égypte, vint fondre sur Athènes l'an 430 av. Jésus-Christ. Lucrèce décrit les symptômes de cet effroyable fléau, les douleurs atroces qui précédaient la mort, et les scènes de désolation dont Athènes fut alors le théâtre.

LIVRE SIXIÈME.

I. — LE SAGE EST LE BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ.

(V. 1-48.)

Primæ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam, legesque rogarunt ¹,
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ,
Quum genuere virum ², tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit,
Cujus et extincti, propter divina reperta,
Divulgata vetus jam ad cœlum gloria fertur.

Nam quum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Et per quæ possint vitam consistere tutam,
Omnia jam ferme mortalibus esse parata,
Divitiis homines et honore et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama,
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,

I

C'est Athènes, cette ville fameuse, qui, la première, fit connaître les moissons aux mortels infortunés; c'est elle qui leur procura une vie nouvelle sous l'empire des lois; c'est elle enfin qui leur fournit des consolations contre les malheurs de la vie, en donnant le jour à ce sage dont la bouche fut l'organe de la vérité, dont les découvertes divines ont étonné l'univers, et dont la gloire, victorieuse du trépas, s'élève maintenant jusqu'aux cieux.

Ce grand homme, considérant que les mortels, avec la plupart des ressources qu'exigent les besoins et la conservation de la vie, avec des richesses, des honneurs, de la réputation, des enfants bien nés, n'en étaient pas moins la proie de chagrins intérieurs, et ne pouvaient

LIVRE SIXIÈME.

I. — LE SAGE EST LE BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ.

Athensæ nomine præclaro
diderunt quondam primæ
mortalibus agris
fœtus frugiferos,
et recreaverunt vitam,
rogaruntque leges,
et dederunt primæ
dulcia solatia vitæ,
quum genuere virum,
reperit cum corde tali,
qui profudit quondam
omnia
ex ore veridico,
cujus et extincti,
vetus gloria divulgata
fertur jam ad cœlum,
propter reperta divina.

Nam quum hic vidit
jam ferre omnia
quæ usus flagitat
ad victum,
et per quæ possint
consistere vitam tutam,
esse parata mortalibus,
homines potentes
et honore et laude
affluere divitiis,
atque excellere
bona fama natorum,
et tamen corda
non esse minus anxia domi
cuiquam,

Athènes d'un nom illustre
répandit jadis la première
pour les (parmi les) mortels souffrants
les productions qui-donnent-les-blés,
et elle ranima la vie,
et elle porta les lois,
et elle donna la première
les douces consolations de la vie,
lorsqu'elle enfanta un homme, [telle,
qui s'est trouvé avec une intelligence
qui répandit jadis
toute chose
de sa bouche véridique,
duquel même étant mort
l'ancienne gloire répandue
est portée maintenant au ciel,
à cause de ses découvertes divines.

Car lorsque celui-ci vit
maintenant presque toutes les choses
que le besoin exige
pour la nourriture, [sent
et par lesquelles ils (les hommes) puis-
établir la vie sûre,
être acquises aux mortels,
les hommes puissants [nommée)
et par l'honneur et par l'éloge (la re-
regorger de richesses,
et être-supérieurs [sants,
par la bonne réputation de leurs en-
et cependant les cœurs
n'être pas moins inquiets à l'intérieur
à-qui-que-ce-soit (à tous),

Atque animum infestis cogi servire querelis¹ ;
 Intellexit ibi vitium vas² efficere ipsum,
 Omniaque illius vitio corrumpier³ intus,
 Quæ conlata⁴ foris et commoda cunque venirent ;
 Partim quod fluxum pertusumque esse videbat,
 Ut nulla posset ratione explerier unquam,
 Partim quod tetro quasi conspurcare sapore
 Omnia cernebat, quæcunque receperat intus.

Veridicis igitur purgavit pectora dictis,
 Et finem statuit cuppedinis atque timoris,
 Exposuitque bonum summum, quo tendimus omnes,
 Quid foret, atque viam monstravit tramite prono,
 Qua possemus ad id recto contendere cursu,
 Quidve mali foret in rebus mortalibu⁵ passim,
 Quod flueret naturali⁶, varieque volaret,
 Seu casu, seu vi, quod sic Natura parasset ;
 Et quibus e portis⁶ occurri cuique deceret ;
 Et genus humanum frustra plerumque probavit
 Volvere curarum tristes in pectore fluctus.
 Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis

s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal venait du vase même, qui, étant vicié, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus précieux, soit que, perméable et privé de fond, il reçoive toujours sans jamais se remplir, soit qu'intérieurement souillé, il infecte de son noir poison tout ce qu'il renferme.

Il commença donc par purifier le cœur humain, en y versant la vérité. Il mit des bornes à ses désirs, le guérit de ses alarmes, lui fit connaître la nature de ce bien suprême auquel nous aspirons tous, la voie la plus facile et la plus courte pour y parvenir. Il lui apprit quels sont les maux auxquels le pouvoir irrésistible de la Nature assujettit tous les mortels, et qui viennent assaillir l'homme sous mille formes, ou par une irruption fortuite, ou par un effet nécessaire des dispositions de la Nature. Il lui apprit de quel côté l'âme doit se mettre en défense contre leurs assauts, et combien sont vaines ces sombres inquiétudes qu'elle nourrit trop souvent au fond d'elle-même. Car si les enfants s'effrayent de tout pendant la nuit, nous-mêmes

atque animum cogi
 servire querelis infestis,
 intellexit vas ipsum
 efficere ibi vitium,
 omnique,
 quæcunque venirent
 conlata foris
 et comoda,
 corrumpier intus
 vitio illius ;
 partim quod videbat
 fluxum pertusumque,
 ut posset nulla ratione
 explerier unquam,
 partim quod cernebat
 quasi conspurcans omnia,
 quæcunque receperat intus,
 saporam tetro.

Purgavit igitur pectora
 dictis veridicis,
 et statuit finem
 cupidinis atque timoris,
 exposuitque
 bonum summum
 quo omnes tendimus,
 quid foret,
 atque monstravit viam
 tramite prono,
 qua possemus contendere
 ad id
 cursu recto,
 quidve mali foret passim
 in rebus mortalibus,
 quod flueret,
 volaretque varie,
 seu casu naturali,
 seu vi,
 quod natura parasset sic ;
 et e quibus portis
 deceret occurri cuique ;
 et probavit
 genus humanum
 volvere frustra plerumque
 in pectore
 tristes fluctus curarum.
 Nam veluti pueri trepidant,
 atque metunt omnia

et l'âme être forcée
 d'être-l'-esclave de plaintes funestes,
 il comprit le vase lui-même
 faire là le mal,
 et toutes les choses,
 quelles-que-fussent-elles-qui venaient
 apportées du dehors
 et avantageuses,
 être corrompues à l'intérieur
 par le défaut de ce vase ;
 en-partie parce qu'il voyait ce vase
 coulant et troué, [moyen
 de-sorte-qu'il ne pouvait par aucun
 être rempli jamais,
 en-partie parce qu'il voyait ce vase
 comme souiller toutes choses, [rieur,
 toutes-elles-qu'il avait reçues à l'inté-
 par une saveur infecte.

Il purifia donc les cœurs
 par des paroles véridiques,
 et il établit une limite
 du désir et de la crainte,
 et il exposa
 le bien suprême
 où tous nous tendons,
 quel il était,
 et il a indiqué une route
 d'un sentier incliné (facile),
 par-où nous pourrions tendre
 vers ce bien
 par une course directe,
 ou quoi de mal (quel mal) était çà-et-là
 dans les choses mortelles,
 lequel mal découlait,
 et volait sous-des-formes-diverses,
 soit par un hasard naturel,
 soit par une force naturelle, [ainsi ;
 parce que la nature avait disposé cela
 et de quelles portes [chacun,
 il convenait qu'on-allât-au-devant-de
 et il prouva
 le genre humain
 rouler en-vain la-plupart-du-temps
 dans son cœur
 les tristes flots des soucis. [blent,
 Car de-même-que les enfants trem-
 et craignent toute chose

In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus
 Interdum nihilo quæ sunt metuenda magis quam
 Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
 Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est
 Non radii solis, nec lucida tela diei
 Discussant, sed Naturæ species, ratioque;
 Quo magis inceptum pergam pertexere dictis.

Et quoniam docui mundi mortalia templa
 Esse, et nativo consistere corpore cœlum,
 Et quæcunque in eo fiunt fientque, necesse
 Esse ea dissolvi, quæ restant percipe porro,
 Quandoquidem semel insignem conscendere currum
 Vincendi spes ¹ hortata est, atque obvia cursu
 Quæ fuerant, sunt placato conversa furore.

II. — COMMENT SE FORME LA Foudre.

(V. 238-293.)

Fulmina quo pacto gignantur, et impete tanto
 Fiant ut possint ictu discludere turres,
 Disturbare domos, avellere tigna trabesque,
 Et monumenta virum demoliri atque cedere,

en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour dissiper ces craintes et ces ténèbres, il est besoin non des rayons du soleil et de la lumière du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature. Aussi continuerai-je mon œuvre avec d'autant plus d'ardeur.

Je vous ai enseigné que l'édifice du monde est périssable, que le ciel a commencé, que tous les corps qui naissent et naîtront dans son enceinte ne peuvent échapper à la dissolution. Écoutez maintenant les vérités qu'il me reste à vous découvrir, puisque l'espérance de vaincre m'a engagé à monter sur le char éclatant de la gloire, et que les obstacles qui s'opposaient à ma course se sont aplanis devant moi.

II

Comment se forme la foudre? Comment acquiert-elle assez de force pour fendre les tours d'un seul coup, pour abattre les maisons, arracher les solives et les poutres, ébranler et détruire les monu-

in tenebris cæcis,
 sic nos timemus interdum
 in luce
 quæ sunt
 nihilo magis metuenda
 quam quæ pueri pavitant
 in tenebris,
 finguntque futura.
 Necessè est igitur
 non radii solis,
 nec tela lucida diei,
 sed species Naturæ
 ratioque
 discutiant hunc terrorem,
 tenebrasque animi;
 quo pergam magis
 pertexere dictis inceptum.

Et quoniam docui
 templa mundi
 esse mortalia,
 et cælum consistere
 corpore nativo,
 et esse necesse
 quæcunque fiunt
 et fient in eo,
 ea dissolvi,
 percipe porro quæ restant,
 quandoquidem spes vincendi
 hortata est semel
 conscendere
 currum insignem,
 atque quæ fuerant
 obvia cursu
 conversa sunt,
 furore placato.

dans les ténèbres obscures,
 ainsi nous nous craignons parfois
 en plein jour
 des choses qui ne sont
 en rien plus à-craindre
 que celles dont les enfants ont-peur
 dans les ténèbres,
 et qu'ils s'imaginent devoir arriver.
 Il est nécessaire donc
 non que les rayons du soleil,
 ni les traits lumineux du jour,
 mais que le spectacle de la Nature
 et que la réflexion
 dissipent cette terreur,
 et ces ténèbres de l'âme;
 par quoi je continuerai davantage
 à achever par mes paroles la chose com-

Et puisque j'ai enseigné [mencée.
 les espaces du monde
 être sujets-à-la mort,
 et le ciel être-composé
 d'un corps qui-a-reçu-la-naissance,
 et être nécessaire
 tous-les-corps-qui se font
 et se feront en lui,
 ces corps être dissous, [à l'apprendre,
 apprends ensuite les vérités qui restent
 puisque l'espoir de vaincre
 m'a engagé une fois
 à monter
 sur un char brillant,
 et que les obstacles qui avaient été
 opposés à ma course
 ont été changés,
 leur fureur ayant été apaisée.

II. — COMMENT SE FORME LA Foudre.

Expediam quo pacto
 fulmina gignantur,
 et fiant impete tanto
 ut possint
 discludere turres ictu,
 disturbare domos,
 avellere tigna trabesque,
 et demoliri atque cedere
 monumenta virum,

J'expliquerai de quelle manière
 les foudres sont produites, [grande
 et deviennent d'une impétuosité si-
 qu'elles peuvent
 fendre les tours d'un coup,
 renverser les maisons,
 arracher les solives et les poutres,
 et détruire et ébranler
 les monuments des hommes,

Exanimare homines, pecudes prosternere passim.
Cetera de genere hoc qua vi facere omnia possint,
Expeditam, neque te in promissis¹ plura morabor.

Fulmina gignier e crassis alteque putandum est
Nubibus exstructis ; nam cœlo nulla sereno,
Nec leviter densis mittuntur nubibus unquam :
Nam dubio procul hoc fieri manifesta docet res,
Quod tunc per totum concrescunt aera nubes
Undique, uti tenebras omnes Acherunta reamur
Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas :
Usque adeo, tetra nimborum nocte coorta,
Impendent atræ Formidinis ora² superne,
Quum commoliri tempestas fulmina cœptat.

Præterea, persæpe niger quoque per mare nimbus,
Ut picis e cœlo demissum flumen, in undas
Sic cadit, et fertur tenebris procul, et trahit atram
Fulminibus gravidam tempestatem atque procellis,
Ignibus ac ventis cumprimis ipse repletus,
In terra quoque ut horrescant, ac tecta requirant.

ments des hommes, donner la mort aux hommes eux-mêmes, étendre sans vie les troupeaux et exercer mille autres ravages de cette nature? Je vais vous l'expliquer sans différer plus longtemps.

La foudre ne se forme que dans des nuages épais et accumulés les uns sur les autres à une hauteur considérable. Jamais elle ne jaillit d'un ciel serein ou voilé de nuages légers : c'est ce que prouve l'expérience, puisque, dans les premiers moments où l'orage prépare ses traits, les nuages s'épaississent dans toute l'étendue de l'atmosphère ; on croirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron pour remplir les profondes cavités des cieux ; une nuit effrayante nous couvre de ses voiles ; la Terreur est suspendue sur nos têtes.

Quelquefois un nuage noirâtre, semblable à un fleuve de poix qui descendrait du ciel, fond en eau et répand les ténèbres dans le lointain, traînant à sa suite les ouragans, les tempêtes, les foudres, et rempli lui-même de feux et de vents si terribles, que, sur la terre

exanimare homines,
 prosternere passim pecudes,
 qua vi possint
 facere omnia cetera
 de hoc genere,
 neque morabor te plura
 in promissis.

Putandum est
 fulmina gignier
 e nubibus crassis
 exstructisque alte;
 nam nulla
 mittuntur unquam
 cœlo sereno,
 nec nubibus leviter densis :
 nam res manifesta
 docet procul dubio
 hoc fieri ;
 quod tunc nubes
 concresecunt undique
 per aera totum,
 uti reamur
 omnes tenebras
 liquisse Acherunta,
 et complesse
 magnas cavernas cœli :
 usque adeo,
 nocte tetra nimborum
 coorta,
 ora atræ Formidinis
 impendent superne,
 quum tempestas coepit
 commoliri fulmina.

Præterea,
 persæpe quoque
 nimbus niger per mare
 cadit in undas sic
 ut flumen picis
 demissum e cœlo,
 et fertur procul tenebris,
 et trahit
 atram tempestatem
 gravidam fulminibus
 atque procellis,
 repletus ipse cum primis
 ignibus ac ventis,
 ut quoque in terra

priver-de-vie les hommes,
 abattre ça-et-là les troupeaux, [vent
 j'expliquerai par quelle force elles peu-
 faire toutes-les-autres choses
 de ce genre,
 et je ne te retarderai pas plus
 dans des promesses.

Il faut penser
 les foudres être produites
 de nuages épais
 et accumulés à-une-grande-hauteur ;
 car aucunes foudres
 ne sont envoyées jamais
 d'un ciel serein,
 ni de nuages légèrement (peu) épais :
 car la réalité manifeste [possible)
 enseigne loin du doute (sans doute
 cela arriver ;
 parce qu'alors les nuages
 s'épaississent de-toute-part
 à travers l'air tout-entier,
 de-sorte-que nous croyons
 toutes les ténèbres
 avoir quitté l'Achéron,
 et avoir rempli
 les grandes cavités du ciel :
 jusqu'à-un-tel-point, [les nuages)
 la nuit affreuse des nuages (formés par
 s'étant élevée,
 les traits de la sombre Terreur
 nous menacent d'en-haut,
 lorsque la tempête commence
 à mettre-en-mouvement les foudres.

En-outre,
 très-souvent aussi, [vrant la mer)
 un nuage noir à travers la mer (cou-
 tombe en eaux ainsi
 comme un fleuve de poix
 descendu du ciel,
 et est porté au-loin avec les ténèbres,
 et traîne
 une noire tempête
 chargée de foudres
 et de coups-de-vent, [(surtout)
 rempli lui-même parmi les premiers
 de feux et de vents,
 de-sorte-que même sur la terre

Sic igitur supera nostrum caput esse putandum est
 Tempestatem altam¹ ; neque enim caligine tanta
 Obruerent terras, nisi inædificata superne
 Multa forent multis exempto nubila sole ;
 Nec tanto possent hæc terras opprimere imbri,
 Flumina abundare ut facerent, camposque natare,
 Si non exstructis foret alte nubibus æther.

His igitur ventis atque ignibus omnia plena
 Sunt ; ideo passim fremitus et fulgura fiunt ;
 Quippe etenim supra docui, permulta vaporis
 Semina habere cavas nubes, et multa necesse est
 Concipere ex solis radiis ardoreque eorum.
 Hic, ubi ventus eas idem qui cogit in unum
 Forte locum quemvis, expressit² multa vaporis
 Semina, seque simul cum eo commiscuit igni ;
 Insinuatus ibi vortex versatur in alto³,
 Et calidis acuit fulmen fornacibus intus⁴ :
 Nam duplici ratione accenditur : ipse sua nam
 Mobilitate calescit, et e contagibus ignis.

même, les hommes saisis d'effroi cherchent un asile sous leurs toits. Telle doit être la profondeur des nuages orageux qui se forment au-dessus de nos têtes. La terre ne serait point ensevelie dans une aussi profonde nuit, si la lumière du soleil n'était interceptée par des amas de nuages ; et les pluies ne tomberaient pas sur la terre avec assez d'abondance pour gonfler les rivières et inonder les campagnes, si la région éthérée n'était remplie de nuages accumulés à une hauteur prodigieuse.

Partout il y a ainsi des feux et des vents. Voilà pourquoi de tous côtés on entend des tonnerres, on voit des éclairs. Car je vous ai déjà enseigné que la cavité des nuages est remplie de semences de feu, dont le nombre est encore augmenté par les rayons et la chaleur du soleil. Lorsque le vent, après avoir rassemblé tous ces nuages dans un même lieu, en a tiré un grand nombre de molécules ignées avec lesquelles il se mêle, alors un tourbillon s'introduisant dans la masse nuageuse, s'agite dans les espaces célestes et aiguise les traits de la foudre au milieu de cette fournaise ardente. Car ce tourbillon s'échauffe de deux manières, ou par sa propre rapidité ou par le contact du feu. Lorsque le vent s'est échauffé par sa propre

horrescant,
ac requirant tecta.
Putandum est igitur sic
tempestatem esse altam
supera nostrum caput;
neque enim nubila
obruerent terras
caligine tanta,
nisi multa
forent inædicata superne
multis
sole exempto;
nec hæc possent
opprimere terras
imbri tanto,
ut facerent
flumina abundare,
camposque natare,
si æther non foret
nubibus exstructis alte.

Omnia igitur sunt plena
his ventis atque ignibus;
fremitus et fulgura
fiunt ideo passim;
quippe etenim docui supra
nubes cavas habere
permulta semina vaporis,
et necesse est
concipere multa
ex radiis solis
ardoreque eorum.
Hic, ubi idem ventus
qui cogit eas forte
in unum locum quemvis,
expressit
multa semina vaporis,
seque commiscuit simul
cum eo igni,
ibi vortex insinuatus
versatur in alto,
acutque fulmen intus
calidis fornacibus;
nam accenditur
duplici ratione:
nam calescit ipse
sua mobilitate,
et e contagibus ignis.

les hommes frissonnent,
et cherchent leurs abris.
Il faut penser donc ainsi
la tempête être haute
au-dessus de notre tête;
ni en effet les nuages
ne couvriraient les terres
d'une obscurité si-grande,
si beaucoup de nuages [(en haut)
n'avaient été amoncelés dans-les-airs
sur beaucoup de nuages
le soleil ayant été écarté;
ni ces nuages ne pourraient
couvrir les terres
d'une pluie si-grande,
qu'ils fissent
les fleuves déborder,
et les plaines nager (être inondées),
si l'air n'était pas
formé de nuages entassés haut.

Tous les lieux donc sont pleins
de ces vents et de ces feux;
des grondements et des éclairs
ont-lieu à-cause-de-cela çà-et-là;
car en effet j'ai enseigné plus-haut
les nuages creux avoir
de très-nombreux germes de feu,
et il est nécessaire
ces nuages en prendre beaucoup
des rayons du soleil
et de la chaleur de ces rayons.
Alors, quand le même vent
qui rassemble ces nuages par hasard
dans un lieu quelconque,
en a tiré
beaucoup de germes de feu,
et s'est mêlé en-même-temps
avec ce feu,
alors un tourbillon qui s'y est introduit
tourne en haut,
et aiguise la foudre à l'intérieur
dans de chaudes fournaies;
car ce tourbillon est allumé
d'une double manière:
car il s'échauffe de lui-même
par sa mobilité,
et par les contacts du feu.

Inde ubi percaluit vis venti, vel gravis ignis
 Impetus incessit¹, maturum tum quasi fulmen
 Percindit subito nubem, ferturque coruscis
 Omnia luminibus lustrans loca percitus ardor.
 Quem gravis insequitur sonitus, displosa repente
 Opprimere ut cœli videantur templa superne.
 Inde tremor terras graviter pertentat, et altum
 Murmura percurrunt cœlum; nam tota fere tum
 Tempestas concussa tremit, fremitusque moventur.
 Quo de concussu sequitur gravis imber et uber,
 Omnis uti videatur in imbrem vertier æther,
 Atque ita præcipitans ad diluviem revocare :
 Tantus, discidio nubis ventique procellâ,
 Mittitur, ardenti sonitus quum provolat ictu !

III. — LA Foudre frappe au hasard.
 (V. 386-421.)

Quod si Jupiter atque alii fulgentia Divi
 Terrifico quatiunt sonitu cœlestia templa,
 Et jaciunt ignes, quo cuique est cunque voluntas,
 Cur, quibus incautum scelus aversabile cunque est,

violence, ou par l'impression de la flamme, la foudre mûre en quelque sorte, crève le nuage, et le feu céleste, lancé avec rapidité, répand partout sa lumière étincelante. Un bruit affreux se fait entendre, comme si la voûte des cieux, brisée tout à coup, tombait en éclats sur nos têtes. Alors le globe est ébranlé par un tremblement général. Un murmure terrible parcourt le firmament d'un pôle à l'autre. Car tous les nuages s'agitent et retentissent à la fois, et de cette secousse universelle naissent les flots d'une pluie si abondante, qu'on croirait que le ciel tout entier va se résoudre en eau, et noyer la terre par un nouveau déluge : tant est violente la tempête, lorsque les nuages se déchirent, que les vents grondent, et que la foudre éclate dans les airs !

III

Si c'est Jupiter et les autres dieux qui ébranlent les voûtes éclatantes du monde avec un bruit menaçant, et qui lancent la foudre partout où il leur plait, que ne percent-ils d'outre en outre ces scé-

Inde ubi vis venti
 percaluit,
 vel impetus gravis ignis
 incessit,
 tum fulmen quasi maturum
 percindit subito nubem
 ardorque percitus fertur
 lustrans omnia loca
 luminibus coruscis.
 Quem sonitus gravis
 insequitur,
 ut templa coeli superne
 videantur displosa repente
 opprimere.
 Inde tremor
 pertentat graviter terras,
 et murmura percurrunt
 coelum altum ;
 nam tum tempestas feretota
 concussa tremit,
 fremitusque moventur.
 De quo concussu
 imber gravis et uber
 sequitur,
 uti omnis æther
 videatur vertier in imbrem,
 atque præcipitans ita
 revocare ad diluviem :
 tantus mittitur
 discidio nubis
 procellaque venti,
 quum sonitus provolat
 ictu ardenti !

Puis quand la violence du vent
 s'est échauffée-entièrement,
 ou que l'impétuosité forte du feu
 est survenue,
 alors la foudre, comme mûre
 déchire subitement la nue,
 et le feu lancé-vivement est porté
 éclairant tous les lieux
 de lumières étincelantes.
 Lequel feu un bruit fort
 suit,
 de-sorte-que les espaces du ciel en-haut
 paraissent éclatant soudainement
 écraser les hommes.
 De là un tremblement
 ébranle fortement les terres,
 et des murmures parcourent
 le ciel élevé ;
 car alors la tempête presque tout-entière
 ébranlée tremble, [entendre].
 et des grondements sont excités (se font
 Après laquelle secousse
 une pluie pesante et abondante
 suit,
 de-sorte-que tout l'air
 parait être changé en pluie,
 et se précipitant ainsi
 ramener la terre au déluge :
 si-violent l'air s'abat
 par le déchirement de la nue
 et par l'ouragan du vent,
 quand le bruit s'élançe
 avec un coup brûlant !

III, — LA Foudre FRAPPE AU HASARD.

Quod si Jupiter
 atque alii Divi
 quatiunt sonitu terrifico
 templa coelestia fulgentia,
 et jaciunt ignes
 quocunque
 voluntas est cuique,
 car non faciunt
 ut quibuscunque est
 scelus aversabile
 incantum,

Que si Jupiter
 et les autres dieux
 ébranlent avec un bruit effrayant
 les espaces du-ciel brillants,
 et jettent les feux,
 partout-où
 la volonté est à chacun d'eux,
 pourquoi ne font-ils pas
 que tous-ceux-auxquels est
 un crime odieux
 dont-ils-ne-se-sont-pas-gardés,

Non faciunt, icti flammis ut fulguris halent,
 Pectore perfixo, documen mortalibus acre?
 Et potius nullæ¹ sibi turpis consciu' rei
 Volvitur in flammis innoxius inque peditur,
 Turbine cœlesti subito conreptus et igni?

Cur etiam loca sola petunt frustra que laborant?
 An tum brachia consuescunt firmantque lacertos?
 In terraque Patris cur telum² perpetiuntur
 Obtundi? Cur ipse sinit, neque parcit in hostes?

Denique, cur nunquam cœlo jactat undique puro
 Jupiter in terras fulmen, sonitusque profundit?
 An, simul ac nubes successere, ipse in eas tum
 Descendit, prope ut hinc teli determinet ictus?
 In mare qua porro mittit ratione? quid undas
 Arguit, et liquidam molem camposque natantes?

Præterea³, si vult caveamus fulminis ictum,
 Cur dubitat facere ut possimus cernere missum?
 Si necopinantes autem vult opprimere igni,
 Cur tonat ex illa parte⁴, ut vitare queamus?

lérats qui se livrent sans réserve aux crimes les plus odieux, et dont la mort serait pour les autres hommes un exemple redoutable? Au lieu que des infortunés qui n'ont point de reproches à se faire, point de fautes à expier, sont enveloppés dans les flammes et dévorés tout à coup par les tourbillons du feu céleste.

D'un autre côté, pourquoi perdent-ils leurs peines à frapper les lieux solitaires? Est-ce afin d'a coutumer leurs bras? d'assurer leurs coups? Pourquoi souffrent-ils que les traits du père des dieux s'émeussent sur la terre? Et lui-même, pourquoi le permet-il au lieu de les réserver contre ses ennemis?

Enfin, pourquoi Jupiter ne lance-t-il jamais sa foudre, ne fait-il jamais gronder son tonnerre, quand le ciel est serein? Descend-il au milieu des nuages qui viennent de se former pour ajuster ses coups de plus près? Mais pourquoi les faire tomber sur la mer? Que reproche-t-il aux flots, à cette masse liquide, à ces plaines flottantes?

D'ailleurs, s'il veut que nous évitions la foudre, que ne nous en laisse-t-il apercevoir le coup? Si son intention est de nous surprendre, pourquoi nous faire connaître par le tonnerre de quel côté nous

icti halent
 flammæ fulguris,
 pectore perfixo,
 documen acre mortalibus?
 Et potius
 conscius sibi
 nullæ rei turpis,
 volvitur
 impediturque in flammis
 innoxius,
 conreptus subito
 turbine cœlesti et igni?

Cur etiam petunt
 loca solâ,
 laborantque frustra?
 An tum consuescunt
 brachia
 firmantque lacertos?
 Curque perpetiuntur
 telum Patris
 obtundi in terra?
 Cur ipse sinit,
 neque parcat in hostes?

Denique, cur Jupiter
 nunquam jacet fulmen
 in terras,
 profunditque sonitus,
 cœlo paro undique?
 An simul ac nubes
 successere,
 tum ipse descendit in eas,
 ut determinet propè hinc
 ictus teli?

An porro qua ratione
 mittit in mare?
 Quid arguit undas,
 et molem liquidam
 camposque natantes?

Præterea, si vult
 caveamus ictum fulminis,
 cur dubitat facere [sum?
 ut possimus cernere mis-
 Si autem vult
 opprimere igni
 necopinantes,
 cur tenet ex illa parte,
 ut queamus vitare?

frappés exhalent
 les flammes de la foudre,
 la poitrine transpercée, [tels?
 enseignement énergique pour les mor-
 Et pourquoi plutôt
 celui-qui-n'a-conscience en-lui-même
 d'aucune action honteuse,
 est-il roulé
 et est-il enveloppé dans les flammes
 étant innocent,
 saisi subitement
 par un tourbillon céleste et par le feu?

Pourquoi aussi visent-ils
 les lieux solitaires,
 et prennent-ils-de-la-peine en-vain?
 Est-ce-qu'alors ils exercent
 leurs bras,
 et fortifient leurs muscles?
 Et pourquoi souffrent-ils
 le trait du Père
 s'émousser sur la terre? [les ennemis?
 Pourquoi lui-même le permet-il, [contre
 et ne le ménage-t-il pas pour le tourner

Enfin, pourquoi Jupiter,
 ne lance-t-il jamais la foudre
 sur les terres,
 et ne répand-ils pas des bruits,
 le ciel étant pur de-tous-côtés?
 Est-ce-que dès que les nuages
 sont venus-sous ses pieds,
 alors lui-même descend dans ces nuages,
 pour qu'il ajuste près d'ici
 les coups de son trait?

Ou-bien encore par quelle raison
 les envoie-t-il sur la mer?
 De quoi accuse-t-il les ondes,
 et la masse liquide
 et les plaines qui-nagent (la mer)?

En outre, s'il veut [foudre,
 que nous prenions-garde au coup de la
 pourquoi hésite-t-il à faire
 que nous puissions voir le jet?
 Mais s'il veut
 accabler par le feu
 nous ne-nous-y-attendant-pas,
 pourquoi tonne-t-il de ce côté, [dre?
 de-sorte-que nous puissions éviter la sou-

Cur tenebras ante et fremitus et murmura concit?

Et simul in multas partes qui credere possis
Mittere, an hoc ausis nunquam contendere factum
Ut fierent ictus uno sub tempore plures?

At sæpe est numero factum, fierique necesse est,
Ut plueret in multis regionibus et cadere imbres,
Fulmina sic uno fieri sub tempore multa.

Postremo, cur sancta Deum delubra, suasque
Discutit infesto præclaras fulmine sedes,
Et bene facta Deum frangit simulacra, suisque
Demit imaginibus violento vulnere honorem?
Atque cur plerumque petit loca? plurimaque hujus
Montibus in summis vestigiâ cernimus ignis?

IV. — L'ETNA.

(V. 676-701.)

Nunc tamen, illa modis quibus irritata repente
Flamma foras vastis Ætnæ fornacibus efflet,
Expeditam. Primum totius subcava montis
Est natura, fere silicum suffulta cavernis;
Omnibus est porro in speluncis ventus et aer;

devons éviter la foudre? Pourquoi ces grondements lointains, ces ténèbres, ces roulements qui en sont toujours les avant-coureurs?

Concevez-vous qu'il lance son trait en plusieurs lieux à la fois? Cependant vous ne pouvez le nier, sans démentir une expérience souvent répétée; il est nécessaire que la foudre, comme la pluie, puisse tomber en même temps de différents côtés.

Enfin, pourquoi son foudre destructeur renverse-t-il les temples des Immortels, et ces édifices superbes érigés en son propre honneur? Pourquoi briser les statues des dieux travaillées avec tant d'art, et par des coups indiscrets, diminuer la beauté de ses propres images? En un mot, pourquoi s'attaquer ordinairement aux lieux les plus élevés? Pourquoi laisser plus de traces de la foudre sur le sommet des montagnes que partout ailleurs?

IV

Mais tâchons maintenant d'expliquer la manière dont la flamme en fureur s'exhale soudainement des fournaies de l'Étna. D'abord toute la montagne est creuse intérieurement, et appuyée presque partout sur des cavernes de cailloux. Or, toutes les cavernes sont

Cur concit ante
terras et fremitus
et murmura?

Et qui possis credere
mittere simul
in multas partes?
An ausis contendere
nunquam factum
ut plures ictus fierent
sub uno tempore?
At factum est sæpenumero,
necesseque est fieri
multa fulmina fieri
sub uno tempore,
sic ut pluere
et imbres cadere
in multis regionibus.

Postremo cur discutit
fulmine infesto
delubra sancta Deum,
susque sedes præclaras,
et frangit simulacra Deum
facta bene,
demitque honorem
suis imaginibus
volvere violento?
Curque petit plerumque
loca alta,
cernimusque
in montibus summis
vestigia plurima
hujus ignis?

Nunc tamen expediam
quibus modis illa flamma
irritata repente
efflet foras
vastis fornacibus Ætnæ.
Primum natura
montis totius
est subcava,
et suffulsa fere
cavernis silicium:
porro ventus et aer
est in omnibus speluncis;

LUCRÈCE.

Pourquoi met-il-en-mouvement au para-
les ténèbres et les grondements [vant
et les murmures?

Et comment pourrais-tu croire
Jupiter envoyer la foudre à-la-fois
en beaucoup de côtes?
Ou-bien oserais-tu prétendre
n'être jamais arrivé
que plusieurs coups eussent-lieu
sous (en) un seul temps?
Mais il est arrivé souvent,
et il est nécessaire qu'il arrive
beaucoup de foudres avoir-lieu (être
sous (en) un seul temps, [lancées]
ainsi qu'il est nécessaire pleuvoir
et les eaux (l'eau) tomber
dans beaucoup de contrées.

Enfin pourquoi fracasse-t-il
avec une foudre ennemie
les temples saints des dieux,
et ses propres demeures brillantes,
et brise-t-il les statues des dieux
faites bien (artistement),
et enlève-t-il de l'éclat
à ses propres images
par une blessure violente?
Et pourquoi vise-t-il la-plupart-du-temps
les lieux élevés,
et pourquoi voyons-nous
sur les montagnes à-leurs-sommets
les traces les plus nombreuses
de ce feu?

IV. — L'ETNA.

Maintenant cependant j'expliquerai
de quelles manières cette flamme
irritée soudainement
s'exhale au-dehors
par les vastes fournaises de l'Étna.
D'abord la nature
de la montagne tout-entière
est creuse en-dessous,
et appuyée pre-que-partout
sur des cavernes de cailloux:
or le vent et l'air
est (sont) dans toutes les cavernes;

Ventus enim fit, ubi est agitando ¹ percitus aer.
 Hic ubi percaluit ², calefecitque omnia circum
 Saxa furens, qua contingit, terramque, et ab ollis
 Excussit calidum flammis velocibus ignem :
 Tollit se, ac rectis ita faucibus ³ eiecit alte,
 Funditque ardorem longe, longeque favillam
 Differt, et crassa volvit caligine fumum ;
 Extruditque simul mirando pondere saxa :
 Ne dubites ⁴ quin hæc animæ turbida sit vis.

Præterea, magna ex parti ⁵ mare montis ad ejus
 Radices frangit fluctus, æstumque resorbet :
 Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas
 Perveniant subter fauces ; hæc ire fatentium est,
 Et penetrare animam penitus res cogit aperta,
 Atque efflare foras, ideoque extollere flammæ,
 Saxaque subjectare, et arenæ tollere nimbos ⁶ :
 In summo sunt vertice enim crateres ⁷, ut ipsi
 Nomimant, nos quas fauces perhibemus et ora.

remplies de vents, et par conséquent d'air, puisque le vent n'est que l'air mis en agitation. Lorsque ce terrible élément s'est enflammé, et a communiqué son ardeur aux rochers et à la terre, autour desquels il fait rage, et qu'il en a fait sortir des flammes rapides, des feux dévorants, il s'élève, s'élance directement par des gorges de la montagne, répand au loin la flamme et la cendre, roule une fumée noire et épaisse, et lance en même temps des rochers d'une si énorme pesanteur, qu'à ces effets on ne peut méconnaître l'impétuosité des vents.

D'ailleurs la mer baigne en grande partie le pied de cette montagne. sans cesse elle y brise et en ramène ses flots. Les cavernes règnent par-dessous terre, depuis la mer jusqu'aux gorges de la montagne. On ne peut douter que les vents n'entrent par ces ouvertures quand la mer s'est retirée, et ne dirigent leur souffle de là vers le sommet. Voilà pourquoi l'on voit les flammes s'élever en l'air, les rochers s'élancer au loin, et des nuages de sable se répandre de tous côtés. A la cime, sont ces larges entonnoirs par où s'échappent les vents : les Grecs les appellent crateres, et nous nous leur donnons le nom de gorges et de bouches.

ventus enim fit,
 ubi aer est percitus
 agitando.
 Ubi hic percaluit,
 furensque calefecit circum
 omnia saxa,
 qua contingit,
 terramque,
 excussitque ab ollis
 ignem calidum
 flammis velocibus,
 se tollit,
 ac ita eiecit alte
 faucibus rectis,
 funditque arlorem longe,
 differtque longe favillam,
 et volvit fumum
 caligine crassa;
 extruditque simul
 saxa nondere mirando :
 ne dubites
 quin hæc vis turbida
 sit animæ.

Præterea
 mare frangit fluctus,
 resorbetque æstum
 ex magna parti
 ad radices ejus montis :
 speluncæ perveniunt subter
 usque ex hoc mari
 ad fauces altas montis ;
 fatendum est iræ hæc,
 et res aperta cogit
 animam
 penetrare penitus,
 atque efflare foras,
 ideoque extollere flammæ,
 subjectareque saxa,
 et tollere nimbos arenæ :
 crateres enim,
 ut ipsi nominant,
 sunt in vertice summo,
 quos nos perhibemus
 fauces et ora.

le vent en effet a-lieu,
 lorsque l'air est ébranlé
 par le-fait-d'être-agité. [ment,
 Dès-que celui-ci s'est échauffé-entière-
 et furieux a échauffé à-l'-entour
 tous les rochers,
 par-où ils les touche,
 ainsi-que la terre,
 et qu'il a fait-sortir de ces choses
 un feu brûlant
 avec des flammes rapides,
 il s'élève,
 et ainsi (alors) il s'élançe en-haut
 par les gorges droites,
 et répand la chaleur au-loin,
 et port -ça-et là au-loin la cendre,
 et roule une fumée
 d'une obscurité épaisse ;
 et pousse-dehors en-même-temps
 des rochers d'un poids étouffant :
 pour que tu ne doutes pas
 que cette violence impétueuse
 ne soit la violence du vent.

En outre
 la mer brise ses flots,
 et ravale (repie) la vague
 en grande partie [tagne :
 aux racines (aux pieds) de cette mon-
 des cavernes s'étendent au-dessous
 à-partir de cette mer [tagné ;
 jusqu'aux gorges profondes de la mon-
 il faut avouer le vent circuler par-là,
 et la réalité manifeste force de reconna-
 le vent [ire
 pénétrer par-là intérieurement,
 et s'exhaler au-dehors,
 et pour-cette raison élever les flammes,
 et lancer des rochers,
 et soulever des nuages de sable :
 des cratères en effet, [pellent,
 comme eux-mêmes (les Grecs) les ap-
 sont au sommet le-plus-élevé,
 lesquels cratères nous nous appelons
 gorges et bouches.

V. — LE NIL.

(V. 711-736.)

Nilus in æstatem crescit, campisque redundat
Unicus in terris, Ægypti totius amnis.

Is rigat Ægyptum medium per sæpe¹ calorem
Aut quia sunt æstate aquilones² ostia contra,
Anni tempore eo quo etesia³ flabra feruntur,
Et contra fluvium flantes remorantur, et undas
Cogentes sursus, replent, coguntque manere :
Nam dubio procul⁴ hæc adverso flabra feruntur
Flumine, quæ gelidis a stellis axis aguntur ;
Ille ex æstifera parti⁵ venit amnis ab Austro,
Inter nigra virum percociaque sæcla calore,
Exoriens penitus media ab regione diei.

Est quoque uti possit magnus congestus arenæ
Fluctibus adversis oppilare ostia contra,
Quum mare permotum ventis ruit intus⁶ arenam :
Quo fit uti pacto liber minus exitus anni,
Et proclivus⁷ item fiat minus impetus undis.

Fit quoque uti pluvix⁸ forsân magis ad caput ejus,

V

Le Nil, ce fleuve sans pareil sur la terre, ce fleuve de toute l'Égypte s'accroît et inonde les campagnes à mesure que l'été s'avance. Ces débordements peuvent venir de ce que, dans cette saison, où règnent les vents étésiens, les aquilons soufflant à l'embouchure et contre la direction du fleuve, en suspendent le cours, en refoulent les ondes, en comblent le lit, et le forcent de s'arrêter. Car on ne peut douter que le souffle de ces vents ne soit opposé à la direction du fleuve, puisqu'ils viennent des constellations glacées du pôle boréal, tandis que le Nil prend sa source dans les régions du Midi, dans ces climats brûlants que le soleil visite au milieu de sa course, et dont les habitants sont noircis et dévorés par la chaleur.

Il se peut encore que de vastes amas de sables déposés à son embouchure forment une digue contre ces flots lorsque la mer, agitée par les vents, roule des sables; d'où il arrive que la décharge du fleuve est moins libre, et la pente de son lit, moins inclinée.

Il se peut aussi que les pluies soient plus abondantes à sa source,

V. — LE NIL.

Nilus,
 unicus in terris,
 amnis Ægypti totius,
 crescit in æstatem,
 redundatque campis.
 Is rigat Ægyptum
 sæpe per medium calorem;
 aut quia æstate,
 eo tempore anni
 quo flabra etesia
 ferantur,
 aquilones sunt
 contra ostia,
 et flantes contra fluvium
 remorantur,
 et cogentes sursus undas,
 replent,
 coguntque manere :
 nam hæc flabra
 quæ aguntur
 a stellis gelidis axis,
 feruntur procul dubio
 flumine adverso;
 ille amnis venit
 ex parti æstifera
 ab Austro,
 exoriens inter sæcla virum
 nigra percoctaque sole,
 ab regione diei
 penitus media.

Est quoque uti
 magnus congestus arenæ
 possit oppilare ostia
 contra
 fluctibus adversis,
 quum mare
 permotum ventis
 ruit arenam intus :
 quo pacto fit uti
 exitus minus liber amni,
 et item impetus fiat
 minus proclivus undis.

Fit quoque uti
 pluvise fiant forsan magis
 ad caput ejus,

Le Nil,
 sans-pareil sur les terres (sur la terre),
 fleuve de l'Égypte tout-entière,
 croît en avançant dans l'été,
 et déborde dans les plaines.
 Celui-ci arrose l'Égypte
 souvent au milieu de la chaleur ;
 ou parce que l'été,
 dans cette saison de l'année
 dans laquelle les souffles étesiens
 sont portés (circulent),
 les aquilons sont (soufflent)
 dans une direction opposée aux bouches,
 et soufflant contre le fleuve,
 l'arrêtent,
 et amassant en-haut les ondes,
 remplissent le fleuve,
 et le forcent à rester :
 car ces souffles
 qui sont poussés
 des constellations glacées du pôle,
 sont portés (circulent) sans doute
 le fleuve étant opposé (contre le courant
 ce fleuve vient [du fleuve) ;
 du côté qui amène-la-chaleur
 du midi,
 s'élevant parmi des races d'hommes [leil,
 noires et entièrement-brûlées par le so-
 du-côté-de la région du jour [midi).
 qui est tout à fait au milieu (en plein

Il est possible aussi que
 un grand entassement de sable
 puisse fermer les bouches
 du-côté-opposé
 aux flots venant-en-sens-contraire,
 lorsque la mer
 fortement-remuée par les vents
 pousse le sable à-l'intérieur :
 par laquelle façon il arrive que [fleuve,
 l'issue devienne moins libre pour le
 et que de même le cours devienne
 moins incliné pour les ondes.

Il arrive aussi que
 les pluies ont-lieu peut-être davantage
 auprès de la source de ce fleuve,

Tempore eo fiant quo etesia flabra aquilonum
 Nubila conjiciunt in eas tunc omnia¹ partes².
 Scilicet ad mediam regionem ejecta diei,
 Quum convenerunt, ibi ad altos denique montes
 Contrusæ nubes coguntur, vique premuntur.

Forsit³ et Æthiopum penitus de montibus altis
 Crescat, ubi in campos albas descendere ningues
 Tabificis⁴ subigit radiis sol omnia lustrans⁵.

VI. — DES MALADIES CONTAGIEUSES.

(V. 1087-1134.)

Nunc, ratio quæ sit morbis, aut unde repente
 Mortiferam possit cladem conflare coorta
 Morbida vis hominum generi pecudumque catervis,
 Expediam. Primum multarum semina rerum
 Esse supra docui, quæ sint vitæ nobis ;
 Et contra, quæ sint morbo mortique, necesse est
 Multa volare : ea quum casu sunt forte coorta,
 Et perturbarunt cœlum, fit morbidus aer :
 Atque ea vis omnis morborum pestilitasque
 Aut extrinsecus¹ ut nubes nebulæque, superne

dans cette saison où le souffle des vents étésiens chasse de ce côté les nuages, qui, rassemblés dans les régions du midi, s'accroissent et se condensent à la cime des plus hautes montagnes, et tombent enfin par la pression de leur pesanteur.

Peut-être aussi cette crue vient-elle des hautes montagnes d'Éthiopie, quand le soleil, dont les rayons embrassent toute la Nature, fond la blanche neige et la fait descendre à grands flots dans les plaines.

VI

Je vais maintenant vous expliquer la cause des maladies contagieuses, de ces fléaux terribles qui répandent tout à coup la mortalité sur les hommes et sur les troupeaux. Rappelez-vous d'abord que l'atmosphère est remplie d'une infinité d'atomes de toute espèce, dont les uns nous donnent la vie, les autres engendrent la maladie et le trépas. Quand le hasard a soulevé un grand nombre de ces derniers, l'air se corrompt et devient mortel. Toutes ces maladies actives et pestilentielles nous sont transmises d'un climat étranger par la voie de l'air, comme les nuages et les brouil-

eo tempore quo
 flabra etesia aquilonum
 conjiciunt tunc
 omnia nubila
 in eas partes.
 Scilicet ejecta
 ad regionem diei mediam,
 quum convenerunt,
 ibi denique nubes
 contrusæ ad altos montes
 coguntur,
 premunturque vi.

Forsit et crescat
 de montibus penitus altis
 Æthiopum,
 ubi sol lustrans omnia
 subigit radiis tabificis
 ninges albas
 descendere in campos.

dans cette saison dans laquelle
 les souffles étésiens des aquilons
 poussent-ensemble alors
 tous les nuages
 dans ces parties-là.
 Sans-doute rejetés [(le midi),
 vers la région du jour qui est au milieu
 lorsqu'ils se sont réunis,
 là enfin les nues [gues
 jetées-pêle-mêle vers les hautes monta-
 s'amassent,
 et sont pressées par leur propre force.
 Peut-être aussi pourrait-il croître
 des montagnes tout-à-fait hautes
 des Éthiopiens,
 quand le soleil éclairant tout
 force par ses rayons dissolvants
 les neiges blanches
 à descendre dans les plaines.

VI. — DES MALADIES CONTAGIEUSES.

Expeditam nunc
 quæ ratio sit morbis,
 aut unde vis morbida
 coorta repente
 possit conflare
 cladem mortiferam
 generi hominum
 catervisque pecudum.
 Primum docui supra
 semina multarum rerum
 esse,
 quæ sint vitalia nobis;
 et contra est necesse
 multa volare
 quæ sint morbo mortique:
 quum casu ea
 coorta sunt forte,
 et perturbarunt cœlum,
 aer fit morbidus;
 atque omnis ea vis
 morborum
 pestilisque
 aut veniunt superne
 per cœlum
 extrinsecus,

J'expliquerai maintenant
 quelle cause est aux maladies,
 ou d'où la force morbifique
 s'étant élevée soudainement
 peut produire
 un désastre mortel
 pour la race des hommes
 et pour les troupes des bestiaux.
 D'abord j'ai enseigné plus-haut
 les éléments de beaucoup d'atomes
 exister,
 qui sont vitaux pour nous;
 et par-contre il est nécessaire
 beaucoup voler
 qui sont à maladie et à mort:
 lorsque accidentellement ceux-ci
 se sont levés-ensemble par hasard,
 et ont troublé-complètement le ciel,
 l'air devient malsain;
 et toute cette force
 des maladies,
 et la peste
 ou viennent d'en-haut
 à travers le ciel
 du-dehors,

Per cœlum veniunt, aut ipsa sæpe coorta
De terra surgunt, ubi putrorem¹ humida nacta est,
Intempestivis pluviisque et solibus icta.

Nonne vides etiam cœli novitate et aquarum
Tentari, procul a patria quicunque domoque
Adveniunt ? ideo quia longa discrepat aer.
Nam quid Britannum cœlum differre putamus,
Et quod in Ægypto est, qua mundi claudicat axis,
Quidve, quod in Ponto² est, differre a Gadibus, atque
Usque ad nigra³ virum percoctaque sæcla calore ?
Quæ quum quattuor inter se diversa videmus
Quattuor a ventis et cœli partibus esse,
Tum color et facies hominum distare videntur
Largiter, et morbi generatim sæcla tenere.

Est elephas morbus⁴, qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in media. neque præterea usquam⁵.
Athide tentantur gressus⁶, oculique in Achæis
Finibus : inde aliis alius locus est inimicus
Partibus ac membris ; varius concinnat id aer.

lards, ou s'élèvent du sein même de la terre, dont les glèbes humides ont été putréfiées par une alternative déréglée de pluie et de chaleur.

Ne remarquez-vous pas encore que le changement d'air et d'eau affecte la santé du voyageur éloigné de sa patrie ? C'est qu'il y trouve un air trop différent de celui qu'il a coutume de respirer. Quelle différence en effet entre l'atmosphère des Bretons et celle de l'Égypte, où s'abaisse l'axe du monde ? Quelle différence entre le climat du Pont et celui de ces vastes régions qui s'étendent depuis Gades jusqu'aux peuples brûlés par la chaleur du soleil ? Ces quatre pays, exposés à quatre vents, et situés sous quatre climats divers, différent non-seulement par l'exposition, mais encore par la couleur et l'aspect de leurs habitants, et par la nature des maladies auxquelles ceux-ci sont sujets.

L'éléphantiasis est une maladie qui naît sur les bords du Nil au milieu de l'Égypte, et nulle part ailleurs. Le climat de l'Attique est contraire aux jambes, celui des Achéens est malsain pour les yeux. D'autres pays attaquent d'autres parties du corps ; toutes ces diffé-

ut nubes nebulæque,
aut surgunt
coorta sæpe
de terra ipsa,
ubi humida nacta est
putrorem,
icta pluviisque et solibus
intempe-tivis.

Nonne vides etiam
quicumque adveniunt
procul a patria domoque
tentari novitate
coeli et aquarum?
ideo quia
aer discrepat longe.
Nam quid putamus
coelum Britannum, differre
et quod est in Ægypto,
qua axis mundi claudicat,
quidve,
quod est in Ponto,
differre a Gadibus,
atque usque ad sæcla virum
nigra percoctaque calore?
Quæ quattuor
quum videmus
diversa inter se
esse a quattuor ventis
et partibus coeli,
tum color et facies
hominum
videntur distare largiter,
et morbi tenere sæcla
generatim.

Est morbus elephas,
qui gignitur
propter flumina Nili
in media Ægypto,
neque usquam præterea.
Gressus tentantur Atthide,
oculique
in finibus Achæis:
inde alius locus
est inimicus
aliis partibus ac membris;
aer varius
concinнат id.

comme des nuages et des brouillards,
ou s'élèvent
soulevés-ensemble souvent
de la terre elle-même,
dès qu'humide elle a trouvé
la putréfaction, [soleils
ayant été atteinte par des pluies et des
hors-de-saison.

Ne vois-tu pas aussi
tou--ceux-qui arrivent
loin de leur patrie et de leur maison
être éprouvés par la nouveauté
du ciel (du climat) et des eaux?
pour-cette-raison que
l'air diffère de loin (beaucoup).
Car en quoi (combien) pensons-nous
le ciel (le climat) breton, différer,
et (de) celui qui est en Égypte,
là-où l'axe du monde est incliné,
ou en quoi (combien) pensons-nous,
celui qui est dans le Pont,
différer de Gadès (du climat de Gadès),
et jusqu'aux races des hommes [leil?
noires et brûlées-complètement du so-
Lesquels quatre points
lorsque nous voyons
opposés entre eux
être-du-côté de quatre vents différents
et de quatre parties différentes du ciel,
alors la couleur et l'aspect
des hommes
paraissent différer largement, [ces
et des maladies paraissent tenir les ra-
par-espèces.

Il est (il y a) la maladie éléphantiasis,
laquelle est engendrée
le-long-des cours (des eaux) du Nil,
au milieu de l'Égypte,
et non en-quelque-lieu en-plus. [tique,
Les pas (les pieds) sont éprouvés en At-
et les yeux le sont
dans les territoires achéens:
puis un autre lieu
est ennemi (funeste) [bres;
à d'autres parties et à d'autres mem-
un air différent
produit cela.

Proinde ubi se cœlum, quod nobis forte alienum est,
 Commovet, atque aer inimicus serpere cœpit ;
 Ut nebula ac nubes paulatim repit, et omne
 Qua graditur, conturbat et immutare coactat ;
 Fit quoque ut, in nostrum quum venit denique cœlum,
 Corrumpat, reddatque sui simile, atque alienum.
 Hæc igitur subito clades nova pestilitasque,
 Aut in aquas cadit, aut fruges persidit in ipsas,
 Aut alios hominum pastus pecudumque cibatus ;
 Aut etiam suspensa manet vis aere in ipso,
 Et quum spirantes mixtas hinc ducimus auras,
 Illa quoque in corpus pariter sorberere necesse est.
 Consimili ratione venit bubus quoque sæpe
 Pestilitas, etiam pecubus¹ balantibus ægror.
 Nec refert utrum nos in loca deveniamus
 Nobis adversa, et cœli mutemus amictum² ;
 An cœlum nobis ultro Natura cruentum
 Deferat, aut aliquid quo non consuevimus uti³,

rences viennent de l'atmosphère. Lors donc que l'air d'un pays étranger, doué d'une qualité dangereuse, se déplace et s'avance vers nous, il se traîne lentement comme un nuage ; il altère et corrompt toutes les régions de l'atmosphère par où il passe, et enfin, arrivé dans notre climat, il le corrompt, l'assimile à lui, et le rend funeste pour nous. Ce fléau d'une nouvelle espèce se répand en un moment dans les eaux, s'attache aux moissons, se mêle aux aliments des hommes et des troupeaux. Quelquefois son venin reste suspendu dans les airs, et nous ne pouvons respirer ce fluide ainsi mélangé, sans puiser en même temps le poison dont il est infecté. La contagion gagne de la même manière le bœuf laborieux et la brebis bêlante. Qu'importe donc que nous nous transportions nous-mêmes dans un climat malsain, sous un ciel nouveau, ou que la Nature

Proinde ubi coelum,
 quod forte est
 alienum nobis,
 se commovet,
 atque aer inimicus
 coepit serpere,
 repit paulatim,
 ut nebula et nubes,
 et conturbat omne
 qua graditur,
 et coactat immutare.
 Fit quoque ut,
 quum venit denique
 in nostrum coelum,
 corrumpat,
 reddatque simile sui,
 atque alienum.
 Igitur hæc clades nova
 pestil. tasque
 aut cadit subito in aquas,
 aut persidit
 in fruges ipsas,
 aut alios pastus hominum
 cibatusque pecudum;
 aut etiam vis manet
 suspensa in aere ipso,
 et quum spirantes ducimus
 auras mixtas hinc,
 est necesse
 sorbere pariter in corpus
 illa quoque.
 Pestil. itas venit
 sæpe quoque
 ratione consimili
 bubus,
 ægror etiam
 pecibus balantibus.
 Nec refert utrum
 nos deveniamus in loca
 adversa nobis,
 et mutemus
 amictum cœli,
 an Natura
 deferat ultro nobis
 cœlum cruentum,
 aut aliquid
 quo non consuevimus uti,

Ainsi-donc quand un ciel (une partie
 qui par hasard est [du ciel,])
 contraire à nous,
 se met-en-mouvement,
 et qu'un air ennemi (funeste)
 commence à s'avancer-lentement,
 il se traîne insensiblement,
 comme un brouillard et un nuage,
 et trouble-complètement tout le ciel
 par-là où il s'avance,
 et le force à changer.
 Il arrive aussi que,
 lorsqu'il est venu enfin
 dans notre ciel,
 il le corrompt,
 et le rend semblable à lui-même,
 et contraire pour nous.
 Donc ce fleau nouveau
 et cette peste
 ou tombe subitement sur les eaux,
 ou s'arrête
 sur les céréales elles-mêmes,
 ou sur d'autres nourritures des hommes
 et sur les aliments des troupeaux;
 ou même se force reste
 suspendue dans l'air lui-même,
 et lorsque respirant nous aspirons
 les airs mélangés de là (de ces atomes),
 il est nécessaire
 d'absorber en-même-temps dans le corps
 ces atomes aussi.
 La peste vient
 souvent aussi
 d'une manière semblable
 aux bœufs.
 et la maladie aussi
 aux troupeaux bêants.
 Et il n'importe pas si
 nous arrivons dans des lieux
 contraires à nous,
 et si nous changeons [veloppe],
 le manteau du ciel (l'air qui nous en-
 ou-si la Nature
 apporte d'elle-même à nous
 un ciel sanglant (mortel),
 ou quelque élément
 dont nous n'avons-pas coutume d'user.

Quod nos adventu possit tentare recenti.

VII. — LA PESTE D'ATHÈNES.

(V. 1135-1281.)

Hæc ratio quondam morborum et mortifer æstus¹
 Finibu' Cecropiis funestos reddidit agros,
 Vastavitque vias², exhausit civibus urbem.
 Nam penitus veniens Ægypti e finibus ortus,
 Aera permensus multum camposque natantes,
 Incubuit tandem populo Pandionis³; omnes
 Inde catervatim morbo mortique dabantur.
 Principio⁴ caput⁵ incensum fervore gerebant,
 Et duplices oculos suffusa luce rubentes.
 Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
 Sanguine, et ulceribus vocis via septa coibat;
 Atque animi interpres manabat lingua cruore,
 Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu.
 Inde, ubi per fauces pectus complerat. et ipsum
 Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris;
 Omnia tum vero vitæ claustra lababant.
 Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem,

nous amène un air pestilentiel et des atomes étrangers, dont l'irruption soudaine cause notre trépas?

VII

Une maladie de cette espèce, causée par des vapeurs mortelles, désola jadis les contrées où régna Cécrops, rendit les chemins déserts, et dépeupla cette ville. Née au fond de l'Égypte, après avoir franchi les espaces immenses des airs et des mers, elle s'abattit enfin sur les murs de Pandion; et tous les habitants à la fois furent la proie de la maladie et de la mort. Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui se portait à la tête. Les yeux devenaient rouges et enflammés. L'intérieur du gosier était baigné d'une sueur de sang noir, le canal de la voix fermé et resserré par des ulcères, et la langue, cette interprète de l'âme, était souillée de sang, affaiblie par la douleur, pesante, rude au toucher. Ensuite, quand l'humeur était descendue de la gorge dans la poitrine, et s'était rassemblée autour du cœur malade, alors tous les soutiens de la vie s'ébranlaient à la fois. La bouche exhalait une odeur fé-

quod possit tentare nos
adventu recenti.

qui puisse éprouver nous
par son arrivée récente.

VII. — LA PESTE D'ATHÈNES.

Quondam

hæc ratio morborum
et æstus mortifer
reddidit agros funestos
finibus Cecropiis,
vastavitque vias,
exhausit urbem civibus.

Nam veniens
ortus penitus
e finibus Ægypti,
permensus æra multum
camposque natantes,
incubuit tandem
populo Pandionis ;
inde omnes dabantur
morbo mortique
catervatim.

Principio gerebant caput
incensum fervore,
et duplices oculos
rubentes luce suffusa.

Fauces etiam
sudabant intrinsecus
sanguine atro,
et via vocis coibat
septa ulceribus ;
atque lingua,
interpret animi,
manabat cruore,
debilitata malis,
gravis motu,
aspera tactu.

Inde, ubi vis morbida
complerat pectus
per fauces,
et confluerat ægris
in cor ipsum mœstum ;
tum vero
omnia claustra vitæ
lababant.
Spiritusolvebat foras
ore

Jadis

ce genre de maladies
et une chaleur mortelle [raïlles
rendit les campagnes pleines-de-funé-
dans le territoire de-Cécrops,
et rendit-désertes les routes,
épuisa la ville de citoyens.

Car arrivant
étant née au-fond
du territoire de l'Égypte,
ayant traversé un air étendu
et les plaines liquides,
elle (cette chaleur) s'abattit enfin
sur le peuple de Pandion ;
de là tous étaient donnés
à la maladie et à la mort
par-troupes.

D'abord ils portaient la tête
brûlée par la chaleur,
et les deux yeux [sous.
rouges par l'éclat du sang répandu-des-
Le gosier aussi

suait à-l'intérieur
par un sang noir,
et le canal de la voix se resserrait
entouré d'ulcères ;
et la langue,
interprète de l'âme,
dégouttait de sang,
affaiblie par ces maux (ces ulcères),
pesante par le mouvement,
âpre au toucher.

Puis, quand la force morbifique
avait rempli la poitrine
en s'immuant par le gosier,
et avait afflué pour les malades
dans leur cœur même abattu ;
alors de-plus
toutes les barrières de la vie
chancelèrent.
La respiration roulait au-dehors
par la bouche

Rancida quo perolent projecta cadavera ritu.
 Atque animi prorsum vires totius, et omne
 Languerat corpus, lethi jam limine in ipso :
 Intolerabilibusque malis erat anxius angor
 Assidue comes, et gemitu commixta querela.
 Singultusque frequens noctem per sæpe diemque
 Conripere assidue nervos, et membra ceactans,
 Dissolvebat eos, defessos ante fatigans.
 Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
 Corporis in summo summam fervere partem,
 Sed potius tepidum manibus proponere tactum ;
 Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
 Corpus, ut est, per membra sacer quum deditur ignis ¹.
 Intima pars homini vero flagrabat ad ossa ;
 Flagrabat stomacho flamma, ut fornacibus, intus ;
 Nil adeo posset cuiquam leve tenueque membris
 Vertere in utilitatem ; ad ventum et frigora semper,
 In fluxios partim gelidos ardentia morbo
 Membra dabant, nudum jacentes corpus in undas ;

tile, semblable à celle des cadavres corrompus. L'âme perdait toutes ses forces, et le corps languissant paraissait déjà toucher le seuil de la mort. A ces maux insupportables se joignaient, et le tourment d'une inquiétude continuelle, et des plaintes mêlées de gémissements. Des sanglots redoublés le jour et la nuit irritaient les nerfs, contractaient les membres, déliaient les articulations, et épuisaient ces malheureux qui succombaient déjà à la fatigue. Cependant les corps à la surface ne paraissaient point trop brûlants et ne faisaient éprouver au toucher qu'une impression de tiédeur. Mais ils étaient couverts de rougeur, comme s'ils eussent été remplis d'ulcères enflammés ou que le feu sacré se fût répandu dans les membres. Une ardeur intérieure dévorait jusqu'à leurs os. La flamme bouillonnait dans leur estomac comme dans une fournaise. Les étoffes les plus légères, les plus minces, étaient un fardeau pour eux. Toujours exposés à l'air et au froid, les uns, dans l'ardeur qui les dévorait, se précipitaient au milieu des fleuves glacés, et plongeaient leurs membres nus dans les ondes ; les autres se jetaient

odorem tetram,
 quo ritu perolent
 cadavera rancida projecta.
 Atque vires animi totius
 prorsum,
 et omne corpus languibat,
 jam in limine ipso lethi ;
 angorque anxius
 erat assidue comes
 malis intolerabilibus,
 et querela
 commixta gemitu.
 Sæpeque
 per noctem diemque
 singultus frequens
 couripere assidue nervos,
 et coactans membra,
 dissolvebat eos,
 fatigans defessos ante.
 Nec posses tueri
 partem summam
 ferre cere cuiquam
 in summo corporis
 ardore nimio,
 sed potius
 proponere manibus
 tactum tepidum ;
 et simul omne corpus
 rubere
 quasi ulceribus inustis,
 ut est,
 quum ignis sacer
 diditur per membra.
 Pars vero intima
 flagrabat homini
 ad ossa ;
 flamma flagrabat intus
 stomacho,
 ut for acibus ;
 adeo nil leve tenueque
 posset vertere cuiquam
 in utilitatem membris ;
 semper adventum et frigora,
 partim dabant
 in fluvios gelidos
 membra ardentia morbo,
 jacentes in undas

une odeur fétide,
 de la manière dont sentent-fort
 les cadavres infects jetés-dehors.
 Et les forces de l'âme entière
 languissaient complètement,
 et tout le corps languissait,
 déjà sur le seuil même du trépas ;
 et l'inquiétude qui-tourmente
 était assidûment compagne
 à (de) ces maux intolérables,
 ainsi-que la plainte
 mêlée de gémissement.
 Et souvent
 pendant la nuit et le jour
 un hoquet fréquent [nerfs,
 se mettait à saisir continuellement les
 et contractant les membres,
 dissolvait eux (brisait les malades),
 épuisant eux fatigués auparavant.
 Et tu n'aurais pu voir
 la partie qui-est-à-la-surface
 s'échauffer pour quelqu'un
 à la surface du corps
 par une chaleur excessive,
 mais plutôt
 offrir aux mains
 un toucher tiède ;
 et en-même-temps tout le corps
 être-rouge [dedans,
 comme par des ulcères enflammés-au-
 comme il arrive,
 lorsque le feu sacré
 est répandu à travers les membres.
 De-plus la partie intérieure
 brûlait pour l'homme
 jusqu'aux os ;
 une flamme brûlait intérieurement
 dans l'estomac,
 comme dans des fournaises ;
 tellement rien de léger ni de fin
 n'aurait pu tourner pour quelqu'un
 en utilité pour ses membres ;
 toujours au vent et aux frois,
 en-partie (les un-) donnaient (jetaient)
 dans les flûves frais
 leurs membres embrasés par la maladie,
 jetant dans les ondes

Multi præcipites lymphis putealibus alte
 Inciderunt, ipso venientes ore patente :
 Insedabiliter sitis arida corpora mersans
 Æquabat multum parvis humoribus imbrem¹.
 Nec requies erat ulla mali ; defessa jacebant
 Corpora, mussabat tacito medicina timore :
 Quippe patentia² quum totas ardentia noctes
 Lumina versarent oculorum, expertia somno.
 Multaque præterea³ mortis tum signa dabantur,
 Perturbata animi mens in mœrore metuque,
 Triste supercilium, furiosus voltus et acer,
 Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures,
 Creber spiritus, aut ingens raroque coortus,
 Sudorisque madens per collum splendidus humor ;
 Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore,
 Salsaque, per fauces raucas vix edita tussi ;
 In manibus vero nervi trahier, tremere artus ;
 A pedibusque minutatim succedere frigus
 Non dubitabat. Item ad supremum denique tempus

au fond des puits vers lesquels ils se traînaient la bouche béante. Mais leur soif inextinguible ne mettait pas de différence entre des flots abondants ou quelques gouttes d'eau.

La douleur ne leur laissait aucun répit. Leurs membres gisaient sans force, et la médecine balbutiait saisie d'une muette terreur. En effet, leurs yeux ardents ouverts pendant des nuits entières, roulaient dans leurs orbites, sans jouir du sommeil. On remarquait encore en eux mille autres symptômes de mort. Leur âme était troublée par le chagrin et par la crainte, leurs sourcils, froncés, leurs yeux, hagards et furieux, leurs oreilles, inquiétées par des tintements continuels ; leur respiration, tantôt vive et précipitée, tantôt forte et lente ; leur col, baigné d'une sueur transparente ; leur salive, appauvrie, teinte d'une couleur de safran, chargée de sel, et chassée avec peine de leurs gosiers par une toux violente. Les nerfs de leurs mains se roidissaient, leurs membres frissonnaient, et le froid de la mort se glissait par degrés des pieds au tronc. Enfin, dans les der-

corpus nudum;
 multi præcípites
 inciderunt alte
 lymphis putealibus,
 venientes ore ipso patente.
 Sitis arida
 mersans corpora
 insedabiliter
 æquabat multum imbrem
 parvis humoribus.

Nec ulla requies mali
 erat;
 corpora defessa jacebant;
 medicina mussabat
 timore tacito:
 quippe quum versarent
 noctes totas
 lumina ardentia oculorum,
 patentia,
 expertia somno.

Prætereaque
 multa signa mortis
 dabantur tum,
 mens animi perturbata
 in mœrore metuque,
 supercilium triste,
 voltus furiosus et acer,
 porro aures sollicitæ
 plenæque sonoribus,
 spiritus creber,
 aut ingens coortusque raro,
 humorque splendidus
 sudoris
 madens per collum;
 sputa tenuia, minuta,
 contineta colore croci,
 salsaque,
 vix edita tussi
 per fauces raucas;
 nervi vero
 trabier in manibus,
 artus tremere;
 frigus non dubitabat
 succedere minutatim
 a pedibus.
 Item denique
 ad tempus supremum

leur corps nu;
 beaucoup se-précipitant
 tombèrent de-haut
 dans les eaux des-puits,
 venant la bouche même ouverte.
 Une soif brûlante
 plongeant leurs corps dans l'eau
 sans-pouvoir-être-apaisée
 égalait beaucoup de pluie (d'eau)
 à de petites gouttes-de-liquide.

Ni aucun repos du mal
 n'était
 les corps fatigués gisaient;
 la médecine parlait-bas
 par une crainte muette:
 attendu-qu'ils (les malades) roulaient
 durant les nuits tout-entières
 les lumières brûlantes de leurs yeux,
 ouvertes,
 privées de sommeil.
 Et en outre
 beaucoup de symptômes de mort
 étaient donnés alors,
 la pensée de l'âme toute-troublée
 dans le chagrin et la crainte,
 le sourcil triste (sarouche),
 le regard furieux et vif,
 de-plus les oreilles inquiètes
 et pleines de tintements,
 une respiration fréquente,
 ou forte et s'élevant rarement,
 et le liquide brillant
 de la sueur
 dégouttant le-long-du cou;
 les crachats peu-épais, petits,
 teints de la couleur du safran,
 et salés,
 à-peine poussés-au-dehors par la toux
 à travers le gosier rauque. ;
 de-plus les nerfs [mains,
 se mettaient à se contracter dans les
 les membres à trembler ;
 le froid n'hésitait pas (ne tardait pas)
 à se glisser peu-à-peu
 à partir des pieds.
 De même enfin
 à-l'approche-du temps suprême

Compressæ nares, nasi primoris acumen
 Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis
 Duraque ; inhorrebat rictum ¹ ; frons tenta minebat ².
 Nec nimio rigida post strati morte jacebant ;
 Octavoque fere candenti lumine solis,
 Aut etiam nona reddebant lampade vitam.
 Quorum si quis, ut est, vitarat funera lethi,
 Ulceribus tetris et nigra proluvie alvi ³,
 Posterius tamen hunc tabes lethumque manebat.
 Aut etiam multus, capitis cum sæpe dolore,
 Corruptus sanguis plenis ex naribus ibat.
 Huc hominis totæ vires corpusque fluebat.
 Profluvium porro qui tetri sanguinis acre
 Exierat, tamen in nervos huic morbus et artus
 Ibat ⁴, et horrendi metuentes limina lethi,
 Et manibus sine nonnulli pedibusque ⁵ manebant
 In vita tamen, et perdebant iumina partim :
 Usque adeo mortis metus his incesserat acer !
 Atque etiam quosdam cepere obliviam rerum
 Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.
 Multaque humi quum inhumata jacerent corpora supra

niers moments, leurs narines étaient resserrées et esfilées, leurs yeux enfoncés, leurs tempes creuses, leur peau froide et rude, leur bouche grimaçante, leur front tendu et saillant. Et la mort ne tardait pas à raidir leurs membres ; la huitième ou la neuvième aurore les voyait presque toujours expirer. Si au bout de cette période quelqu'un échappait au trépas, comme cela arrivait quelquefois, grâce à la suppuration des ulcères ou à la sécrétion des noires matières du ventre, la dissolution et la mort les atteignaient néanmoins, quoique plus tard. Souvent aussi un sang corrompu coulait en abondance de leurs narines, et ils ressentaient de violentes douleurs de tête. Toutes leurs forces, toute leur substance se perdaient par cette voie. Si la maladie ne prenait point son cours par les narines et n'occasionnait point une pareille hémorragie, elle se jetait sur les nerfs et se répandait dans les membres. Les uns, redoutant l'approche effrayante du trépas, privés de leurs pieds et de leurs mains, tenaient encore à la vie ; d'autres enfin se laissaient ravir l'usage de la vue : tant la crainte de la mort frappait ces malheureux ! Il y en avait aussi qui perdaient le souvenir des choses passées, jusqu'à ne plus se reconnaître eux-mêmes. Quoique la terre fût couverte de cadavres amoncelés les uns sur les autres sans sépulture, les oi-

nares compressæ,
 acumen nasi primoris tenue,
 oculi cavati, tempora cava,
 pellis frigida duraque;
 rictum inhorrebat;
 frons tenta minebat,
 Neo nimio post jacebant
 strati morte rigida,
 fereque reddebant vitam,
 octavo lumine candenti
 solis,
 aut etiam nona lampade.
 Quorum si quis
 vitarat funera lethi,
 ut est,
 ulceribus tetris
 et nigra proluvie alvi,
 posterius tamen
 tabes lethumque
 manebat hunc.
 Aut etiam multus sanguis
 corruptus,
 sæpe cum dolore capitis,
 exibat ex naribus plenis.
 Vires totæ hominis
 corpusque fluebat huc.
 Porro qui exierat
 profluvium acre
 sanguinis tetri,
 tamen morbus ibat huic
 in nervos et artus,
 et metuentes limina
 lethi horrendi,
 nonnulli
 sine et pedibus manibusque
 manebant tamen in vita,
 et partim perdebant lumina:
 usque adeo
 metus acer mortis
 incesserat his!
 Atque etiam
 obliviam cunctarum rerum
 cepere quosdam,
 ut neque possent
 se cognoscere ipsi.
 Quumque multa corpora
 jacerent humi inhumata

les narines serrées, [nue mince,
 la pointe du nez à son extrémité dere-
 les yeux creusés, les tempes creuses,
 la peau froide et dure;
 la bouche-ouverte grimaçait;
 le front tendu menaçait. [saiant
 Et non trop de temps après ils gi-
 étendus par la mort roide,
 et presque-toujours ils rendaient la vie
 à la huitième lumière éblouissante
 du soleil, [vième jour),
 ou encore à la neuvième clarté (au neu-
 Desquels si quelqu'un
 avait évité les funérailles de la mort,
 comme cela arrive,
 par des ulcères fétides
 et par un noir flux du ventre,
 plus tard cependant
 la consommation et la mort
 attendait (attendaient) celui-ci.
 Ou encore beaucoup de sang
 corrompu,
 souvent avec une douleur de tête,
 sortait des narines pleines (à pleines na-
 Les forces entières de l'homme [rines),
 et son corps coulait (coulaient) là.
 De-plus celui qui avait évité
 le flux acre
 à'un sang fétide,
 cependant la maladie allait à celui-ci
 dans les nerfs et les membres,
 et redoutant les seuils (l'approche)
 d'un trépas horrible,
 quelques-uns
 et sans pieds et sans mains
 restaient cependant dans la vie,
 et en-partie (d'autres) perdaient les yeux:
 jusqu'à un-tel-point
 une crainte vive de la mort
 était survenue-en eux!
 Et même
 les oublis de toutes choses
 s'emparèrent de quelques-uns,
 de-sorte-qu'ils ne pouvaient plus
 se reconnaître eux-mêmes.
 Et bien-que beaucoup de corps
 fussent-gisants à-terre sans-sépulture

Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
 Aut procul absiliebat, ut aerem exiret odorem,
 Aut, ubi gustarat, languebat morte propinqua,
 Nec tamen omnino temere illis solibus ulla
 Comparebat avis, nec noctibu' sæcla ferarum
 Exhibant silvis; languebant pleraque morbo,
 Et moriebantur : cum primis fida canum vis
 Strata viis animam ponebat in omnibus ægram.
 Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
 Incomitata rapi certabant funera ¹ vasta.
 Nec ratio remedi communis certa dabatur;
 Nam quod alis ² dederat vitales aeris auras
 Volvere in ore ³ licere, et cœli templa tueri,
 Hoc aliis erat exitio, lethumque parabat.

Illud in his rebus miserandum et magnopere unum
 Ærumnabile erat, quod, ubi se quisque videbat
 Implicitum morbo, morti ⁴ damnatus ut esset,
 Deficiens animo, mœsto cum corde jacebat,
 Funera respectans, animam et mittebat ibidem ⁵.
 Idque vel imprimis cumulabat funere funus :
 Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci
 Ex aliis alios avidi contagia morbi;

seaux de proie et les quadrupè les voraces en fuyaient l'odeur infecte, ou, après en avoir goûté, ils languissaient et ne tardaient pas à mourir. D'ailleurs le jour les oiseaux ne se montraient guère, et la nuit les bêtes féroces ne quittaient point leurs forêts. Presque tous les animaux étaient atteints par la contagion, et mouraient. Les chiens surtout, nos fidèles compagnons, étendus au milieu des rues, rendaient les derniers soupirs, que leur arrachait la force irrésistible du mal. Les convois étaient enlevés à la hâte, sans pompe et sans suite. Il n'y avait point de remède sûr ni général ; et le même breuvage qui avait prolongé la vie aux uns, était dangereux et mortel pour les autres.

Ce qu'il y avait de plus triste et de plus déplorable dans cette calamité, c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie, se désespéraient comme des criminels condamnés à périr; plongés dans l'abattement, ils voyaient toujours la mort devant eux, et mouraient au lieu même où le mal les avait frappés. Mais ce qui multipliait surtout les funérailles, c'est que l'avidie contagion ne cessait de passer des uns aux autres; ceux qui, par un

supra corporibus,
 tamen genus
 alituum atque ferarum
 aut absiliebat procul,
 ut exiret odorem acrem,
 aut, ubi gustarat,
 languebat morte proxima.
 Nec tamen omnino
 solibus illis
 ulla avis comparebat fere,
 nec noctibus
 sæcla ferarum
 exhibant silvis;
 pleraque languebant morbo,
 et moriebantur;
 cum primis
 vis fida canum,
 strata in omnibus viis
 ponebat animam ægram.
 Vis morbida enim
 extorquebat vitam membris.
 Funera vasta incomitata
 certabant rapi.
 Nec ratio certa
 remedi communis dabatur;
 nam quod dederat aliis
 licere volvere in ore
 auras vitales aeris,
 hoc erat exitio aliis,
 parabatque lethum.
 Illud unum
 erat miserandum
 et magnoperæ ærumnabile
 in his rebus,
 quod ubi quisque
 videbat se implicitum morbo,
 ut esset damnatus morti,
 deficiens animo,
 jacebat cum corde mœsto,
 respectans funera,
 et mittebat animam ibidem.
 Idque vel imprimis
 cumulabat funus funere:
 quippe etenim
 contagia morbi avidi
 cessabant nullo tempore
 apisci alios ex aliis;

sur des corps,
 cependant la race
 des oiseaux et des bêtes-sauvages
 ou s'élançait-en-fuyant au loin, [trante,
 pour-qu'elle évitât cette odeur péné-
 ou, quand elle avait goûté de ces corps,
 elle languissait par une mort immi-
 Ni cependant en-général [nente.
 dans ces soleils-là (dans ces jours-là)
 aucun oiseau ne paraissait guère,
 ni dans les nuits
 les espèces des bêtes-sauvages
 ne sortaient des forêts;
 la plupart languissaient par la maladie,
 et mouraient;
 parmi les premiers (surtout)
 la troupe fidèle des chiens,
 étendue dans toutes les routes,
 déposait (exhalait) son âme souffrante.
 La force de-la-maladie en effet
 arrachait la vie des membres. [gnées
 Les funérailles solitaires non-accompa-
 s'empressaient d'être enlevées.
 Ni un moyen certain
 d'un remède commun n'était donné;
 car ce qui avait donné aux uns
 qu'il leur fût possible de rouler dans la
 les souffles vitaux de l'air, [bouche
 cela était à perte aux autres,
 et leur préparait la mort.
 Cela seul (par-dessus tout)
 était déplorable
 et fort affligeant
 dans ces choses-ci,
 c'est que dès que chacun
 voyait soi-même pris par la maladie,
 comme s'il était condamné à mort,
 manquant de courage,
 il gisait avec un cœur triste, [mort),
 ayant-les-yeux-sur les funérailles (la
 et il envoyait (rendait) l'âme à-la-même-
 Et cela même par-dessus-tout [place.
 accumulait funéraille sur funéraille:
 à savoir en effet
 les contagions de la maladie avide
 ne cessaient en aucun temps
 d'atteindre les uns à-la-suite des autres;

Nam ¹ quicumque suos fugitabant visere ad ægros,
 Vital nimium cupidi, mortisque timentes,
 Pœnibat ² paulo post turpi morte malaque
 Desertos, opis expertes, incuria ³ mactans,
 Lanigeras tanquam pecudes et buccera sæcla,
 Qui fuerant autem præsto, contagibus ibant,
 Atque labore, pudor quem tum cogebat obire,
 Blandaque lassorum vox, mixta voce querelæ.
 Optimus hoc lethi genus ergo quisque subibat.
 Inque aliis alium populum sepelire suorum
 Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant.
 Inde bonam partem ⁴ in lectum mœrore dabantur.
 Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus
 Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.

Præterea, jam pastor et armentarius omnis,
 Et robustus item curvi moderator aratri,
 Languebant, penitusque casis contrusa jacebant
 Corpora, paupertate et morbo dedita morti.
 Exanimis pueris super exanimata parentum

amour excessif de la vie et par crainte de la mort, évitaient la vue de leurs parents malades, périssaient bientôt, victimes de la même indifférence, abandonnés de tout le monde et privés de secours, comme l'animal qui porte la laine et celui qui laboure nos champs. Ceux au contraire, qui ne craignaient point de s'exposer, succombaient à la contagion et à la fatigue que le devoir et les plaintes touchantes de leurs amis mourants les obligeaient à braver. C'était là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enseveli tous leurs parents les uns après les autres, ils retournaient dans leurs demeures, les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, et se mettaient au lit pour y expirer de chagrin. En un mot, on ne voyait, dans ces temps de désastre, que des morts, ou des mourants, ou des infortunés qui les pleuraient.

Les gardiens des troupeaux de toute espèce, et le robuste conducteur de la charrue, étaient aussi frappés; la contagion les allait chercher jusqu'au fond de leur chaumière, et la pauvreté, jointe à la maladie, rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parents étendus sur ceux de leurs enfants, et les

nam quicumque fugitabant
 visere ad suos ægros,
 nimium cupidi vitæ,
 timentesque mortis,
 incuria mactans
 pœnibat paulo post
 morte turpi malaque
 desertos,
 expertes opis,
 tanquam pecudes lanigeras
 et sæcla buccera.
 Qui autem fuerant præsto,
 ibant contagibus,
 atque labore,
 quem pudor,
 voxque blanda lassorum,
 voca mixta querelæ,
 cogebat tum obire.
 Ergo quisque optimus
 subibat hoc genus lethi.
 Certantesque sepelire
 populum suorum
 alium
 in aliis,
 redibant
 lassu lacrymis luctuque.
 Inde dabantur in lectum
 bonam partem
 mœroris.
 Nec quisquam poterat
 reperiri,
 quem neque morbus,
 nec mors, nec luctus
 tentaret tempore tali.
 Præterea, jam pastor,
 et omnis armentarius,
 et item robustus moderator
 aratri curvi,
 languabant,
 corporaque jacebant
 contrusa
 penitus casis,
 dedita morti
 paupertate et morbo.
 Nonnunquam posses videre
 corpora exanimata
 parentum

car tous-*ceux*-qui évitaient
 d'aller-voir vers leurs *parents* malades,
 trop amoureux de la vie,
 et craignant *trop* la mort,
 l'indifférence *des autres* les immolant
 punissait peu après
 par une mort hideuse et affreuse
eux abandonnés,
 dénués de secours, [laine
 comme les animaux qui-portent-la-
 et les espèces cornues. [malades,
 Mais *ceux* qui avaient été auprès *des*
 s'en allaient (périssaient) par les effets-
 et par la fatigue, [du-contact,
 que le sentiment de l'honneur,
 et la voix caressante des malades,
 la voix étant mêlée à la plainte,
 les forçait alors à affronter.
 Donc chaque *homme* très-bon
 endurait ce genre de mort.
 Et s'empressant d'ensevelir
 la foule de leurs *parents*
 l'un (les uns)
 sur les autres (après les autres),
 ils retournaient *chez eux*
 fatigués par les larmes et par le deuil.
 De-là ils étaient donnés (mis) au lit
 en bonne (en grande) partie
 par le chagrin.
 Ni quelqu'un ne pouvait
 être trouvé,
 que ni la maladie,
 ni la mort, ni le deuil
 n'éprouvât dans une conjoncture telle.
 En outre, déjà le berger,
 et tout pâtre-de-gros-bétail,
 et de même le robuste conducteur
 de la charrue recourbée,
 languissaient,
 et les corps gisaient
 jetés-pêle-mêle
 au-soud dans les cabanes,
 livrés à la mort
 par la pauvreté et la maladie.
 Quelquefois tu aurais pu voir
 les corps inanimés
 des parents

Corpora nonnunquam posses, retroque videre
 Matribus et patribus natos super edere vitam,
 Nec minimum partem ex agris ægroris in urbem
 Confluxit, languens quem contulit agricolarum¹
 Copia, conveniens ex omni morbida parte ;
 Omnia complebant loca tectaque ; quo magis eos tum
 Confertos ita acervatim mors accumulabat.
 Multa siti prostrata viam per, proque voluta²
 Corpora Silanos ad aquarum³ strata jacebant,
 Interclusa anima nimia ab dulcedine aquarum ;
 Multaque per populi passim loca prompta viasque
 Languida semianimo tum corpore membra videres,
 Horrida pædore, et pannis cooperta, perire
 Corporis inlucie ; pellis super ossibus una,
 Ulceribus tetris prope jam sordique⁴ sepulta.

Omnia denique sancta Deum delubra replebat
 Corporibus mors exanimis, onerataque passim
 Cuncta cadaveribus Cœlestum templa manebant,
 Hospitibus loca quæ complebant ædituentes.
 Nec jam religio Divum, nec numina magni

enfants rendre les derniers soupirs sur les corps de leurs pères et de leurs mères. La contagion était apportée en grande partie par les habitants de la campagne, qui se rendaient en foule dans la ville, à la première attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers en étaient remplis ; et ainsi rassemblés, il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expirait au milieu des rues ; d'autres, après s'être traînés au bord des fontaines publiques, y restaient étendus sans vie, suffoqués par l'eau qu'ils avaient bu trop avidement. Les lieux publics, les chemins étaient couverts de corps languissants, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, et dont les membres tombaient en pourriture. Leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide, sur laquelle les ulcères et la corruption avaient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres.

Enfin la mort avait rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles. Les temples des dieux étaient jonchés de cadavres. C'était là que les gardes des lieux saints avaient accumulé tous les étrangers ; on ne s'embarrassait plus guère de la religion et de la Divi-

super pueris exanimis,
 retroque
 natos e lerè vitam
 super matribus et patribus,
 Nec minimum ægroris
 partem
 confluit ex agris in urbem,
 quem copia languens
 agricolarum,
 conveniens morbida
 ex omni parte,
 contulit;
 complebant omnia loca
 tectaque;
 quo mors
 accumulabat magis tum
 catervatim
 eos ita confertos.
 Multa corpora
 prostrata siti per viam,
 provolutaque
 ad Silanos aquarum
 jacebant strata,
 anima interclusa
 ab dulcedine nimia aquarum;
 videresque tum passim
 per loca populi viasque
 multa membra prompta
 languida,
 corpore semianimo,
 horrida pædore,
 et cooperta pannis,
 perire inlavis corporis;
 una pellis super ossibus,
 jam prope sepulta
 ulceribus tetris sordique.

Denique mors repleat
 corporibus exanimis
 omnia delubra sancta Deum,
 cunctaque templa Coelestum
 manebant onerata passim
 cadaveribus,
 quæ loca ædituentes
 complebant hospitibus.
 Nec religio Divum,
 nec numina
 jam pendebantur magni;

sur les enfants inanimés,
 et tu aurais pu voir au-contraire [vie
 les enfants pousser-dehors (rendre) la
 sur les mères et les pères.
 Ni très-peu de la maladie
 quant à la partie
 n'afflua des champs dans la ville,
 laquelle maladie la foule languissante
 des laboureurs,
 se réunissant malade
 de toute part,
 apporta;
 ils remplissaient tous les lieux
 et tous les endroits couverts;
 à-cause-de-quoi la mort
 accumulait davantage alors
 par-morceaux
 eux ainsi pressés.
 Beaucoup de corps
 abattus par la soif le-long-de la route,
 et roulés
 devant les Silènes des eaux
 gisaient étendus,
 la respiration étant arrêtée
 par-suite-de l'attrait excessif de l'eau;
 et tu aurais vu alors çà-et-là [routes
 par les lieux du peuple (publics) et les
 beaucoup de membres mis-au-grand-
 languissants, [jour
 le corps étant presque-inanimé,
 horribles de saleté,
 et couverts de haillons,
 périr par la malpropreté du corps;
 une seule peau (rien que la peau) sur les
 déjà presque ensevelis [os,
 par les ulcères repoussants et par l'or-
 Enfin la mort avait rempli [dure.
 de corps inanimés
 tous les sanctuaires saints des dieux,
 et tous les temples des habitants-du-
 restaient chargés çà-et-là [ciel
 de cadavres,
 lesquels lieux les gardiens-des-temple
 avaient remplis d'hôtes.
 Ni la crainte-religieuse des dieux,
 ni leurs volontés [grand poids;
 n'étaient plus pesées comme étant d'un

Pendebantur; enim præsens dolor exsuperabat.
 Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
 Ut prius hic populus semper consuerat humari :
 Perturbatus enim totus trepidabat, et unus
 Quisque suum pro re consortem mœstus humabat.
 Multaque vis subita et paupertas horrida suasit ;
 Namque suos consanguineos aliena rogorum¹
 Insuper exstructa ingenti clamore locabant,
 Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe
 Rixantes potius, quam corpora desererentur².

nité; la douleur était le sentiment qui dominait. Les cérémonies observées de temps immémorial pour les obsèques n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble et la confusion régnaient partout; et, au milieu de cette consternation générale, chacun inhumait les siens comme il pouvait. Les atteintes subites du fléau et la pauvreté inspiraient même bien des actes odieux. Il y en eut qui placèrent à grands cris, sur des bûchers construits pour d'autres, les corps de leurs proches, et qui, après y avoir mis le feu, soutenaient des combats sanglants plutôt que d'abandonner les cadavres qui leur étaient chers.

dolor præsens enim
 exsuperabat.
 Neo ille mos sepulturæ
 remanebat in urbe,
 ut hic populus
 consuerat semper prius
 humari ;
 perturbatus enim totus
 trepidabat,
 et unusquisque mœstus
 humabat suum consortem
 pro re.
 Visque subita
 paupertasque
 suasit multa horrida ;
 namque locabant
 ingenti clamore
 suos consanguineos
 insuper aliena rogorum
 exstructa ;
 subdebantque faces,
 rixantes sæpe
 cum multo sanguine,
 potius quam corpora
 desererentur.

la douleur présente en effet
 l'emportait.
 Ni ce mode de sépulture
 ne restait dans la ville,
 comme ce peuple
 avait eu toujours coutume auparavant
 d'être inhumé ;
 le peuple troublé en effet tout-entier
 s'agitait-en-désordre ,
 et chacun affligé
 inhumait son corps
 selon ses moyens.
 Et la violence subite du fléau
 et la pauvreté
 conseilla beaucoup de choses horribles ;
 car ils plaçaient
 avec un grand cri
 leurs parents [des bûchers étrangers]
 sur des étrangers d'entre les bûchers (sur
 qu'ils trouvaient dressés ;
 et ils plaçaient-dessous des torches,
 se battant souvent
 avec beaucoup de sang,
 plutôt que les corps des leurs
 fussent abandonnés par eux.

NOTES

DU SIXIÈME LIVRE DES MORCEAUX CHOISIS DE LUCRÈCE.

I

Page 258 : 1. *Legesque rogarunt*, expression toute romaine, parce qu'à Rome, le magistrat priait le peuple (*rogabat populum*) de voter la loi proposée.

— 2. *Virum*, Épicure.

Page 260 : 1. *Querelis*, les plaintes, c'est-à-dire, les soucis qui en sont la cause.

2. *Vas*, c'est-à-dire, *animum*.

— 3. *Corrumpier*, et trois vers plus loin *explerier*; formes archaïques d'infinitif passif, fréquentes chez Lucrèce.

-- 4. *Collata*, pour *collata*.

— 5. *Quod flueret*. Épicure ne peut nier la réalité des maux qui nous viennent de la nature même; mais il prétend qu'ils sont rares, disséminés dans la vie de l'homme, et en outre il croit avoir donné le moyen de les combattre efficacement.

— 6. *Quibus e portis*, métaphore empruntée à l'art de la guerre; mot à mot : par quelles portes l'homme peut exécuter une sortie contre chacun de ces maux.

Page 262 : 1. *Vincendi spes*, l'espérance de vaincre l'ignorance et la superstition.

Voyez encore un passage sur les bruits différents que produit la foudre (106-130); et un autre sur la puissance de la foudre (218-237).

II

Page 264 : 1. *Promissis*, la promesse qu'a faite Lucrèce d'expliquer ce phénomène.

— 2. *Formidinis ora*. La Terreur est personnifiée. Ses traits effrayants semblent menacer du haut du ciel les malheureux humains.

Page 266 : 1. *Tempestatem altam*. Les nuages qui recèlent la tempête sont accumulés à une grande profondeur.

— 2. *Expressit*, non pas, en a fait jaillir, mais en a tiré, leur a emprunté. Il ne s'agit pas encore des coups de la foudre, mais du vent, qui, tout en poussant et roulant les nuées, s'imprègne d'une partie des molécules ignées qu'elles contiennent, et, suivant l'expression scientifique moderne, s'électrise.

— 3. *Insinuatus...in alto*. Un tourbillon formé par le vent, et chargé de principes ignés, s'introduit profondément dans la masse nuageuse à de grandes hauteurs, et y est animé d'un rapide mouvement de rotation.

— 4. *Calidis...intus*. Cet espace où se ment le tourbillon est comme l'ardente fournaise où s'aiguisent les traits de la foudre.

Page 268 : 1. *Inde ubi...incessit*. Une fois que le tourbillon s'est échauffé par une des deux causes qui viennent d'être indiquées.

Voyez encore le passage où Lucrèce explique, d'après son système, pourquoi les orages sont plus fréquents dans l'été et dans l'automne que dans les autres saisons (356-378).

III

Page 270 : 1. *Nullæ*, génitif archaïque pour *nullius*. — *Rēi* ou *reii*, génitif archaïque de *res*.

— 2. *Patris telum*. Jupiter était spécialement le dieu à qui il appartenait de lancer la foudre, d'où cette expression qui n'est ici qu'une périphrase de *fulmen*.

— 3. *Præterea*. Dilemme : de deux choses l'une : ou Jupiter veut que nous puissions nous dérober aux coups de la foudre, et alors pourquoi ne se ment-elle pas lentement afin que nous ayons le temps de l'éviter ? Ou bien il ne le veut pas, et alors à quoi sert cet avertissement que nous donnent, à l'approche du danger, les grondements lointains du tonnerre ?

— 4. *Ex illa parte*, du côté où il va lancer la foudre.

Voyez encore la description des trombes (421-450), les hypothèses du poète, pour expliquer les tremblements de terre (535-565), les causes qui empêchent l'Océan de s'accroître (606-637), et enfin la comparaison des éruptions volcaniques avec la fièvre qui dévore le corps humain (654-675).

IV

Page 274 : 1. *Agitando*, gérondif employé dans le sens passif. On trouve de même dans Virgile: *Cantando rumpitur anguis*. Églogue VIII, 71. *Quis talia fando.... Temperet à lacrymis*. Énéide II, 5, 6, et *Fando aliquid si forte tuas pervenit ad aures*. Énéide II, 81.

— 2. *Percaluit*. Nous avons déjà vu dans la théorie de la foudre que, selon Lucrèce, l'air s'échauffe par un mouvement rapide, échauffe en même temps tout ce qui l'entoure, et en dégage des principes ignés.

— 3. *Rectis faucibus*, par ceux des conduits souterrains qui remontent verticalement vers l'orifice du volcan.

— 4. *Ne dubites....*, comme si la pesanteur même des pierres lancées par le volcan attestait que la puissance seule du vent a pu les projeter.

— 5. *Parti*, ablatif archaïque pour *parte*. Les pentes de l'Etna descendent en effet jusqu'à la mer, et forment une très-grande étendue de rivage.

— 6. *Arenæ nimbor*. C'est la présence de ces sables dans les matières rejetées par l'éruption, qui faisait supposer à Lucrèce que les cavernes de la montagne devaient communiquer avec la mer.

— 7. *Crateres*, mot emprunté aux Grecs et qui signifie coupe. Le cratère d'un volcan a en effet quelque similitude avec une vaste coupe.

V

Page 276 : 1. *Sæpe*. Le phénomène de l'inondation est absolument régulier; mais il arrive parfois que la crue est plus faible, et insuffisante à couvrir la totalité des terres cultivées.

— 2. *Aquilones*, les vents du nord-est qui, soufflant en sens contraire du courant du Nil, l'arrêteraient ou le gêneraient.

— 3. *Etesia*. Ce mot vient du grec *ἔτος*, année, parce que ces vents se font sentir chaque année à la même époque. La direction de ces vents sur les côtes d'Égypte est du nord au sud.

— 4. *Dubio procul*. Il n'est pas douteux en effet que les vents étésiens ne soufflent dans un sens opposé au courant du Nil; mais il est contestable qu'ils puissent exercer quelque action sur la crue du fleuve.

- 5. *Parti*, ablatif archaïque pour *parte*.
- 6. *Intus*, à l'intérieur des canaux qui forment les embouchures du Nil.
- 7. *Proclirus*, forme archaïque pour *procliris*.
- 8. *Pluvia*. Cette troisième hypothèse est celle qu'admet la science moderne, en se fondant sur les observations des voyageurs contemporains.

Page 278 : 1. *Nubila...omnia*. Toutes les vapeurs chassées par les vents étésiens doivent en effet s'amasser contre les parois des hautes montagnes qui forment le bassin du Nil, et s'y résoudre en pluies. On a de plus à peu près établi que le Nil est l'unique déversoir des lacs immenses où s'accumulent les eaux d'une grande partie de l'Afrique centrale.

- 2. *In eas partes*, dans ces contrées voisines du Nil.
- 3. *Forsit*, forme archaïque pour *forsitan*.
- 4. *Ningues*, forme archaïque pour *nires*.
- 5. *Sol omnia lustrans*. Il est vrai, au rapport des voyageurs modernes, que certains sommets de l'Afrique centrale sont couverts de neiges; mais la température étant sensiblement régulière dans les pays intertropicaux, la neige ne se montre guère qu'à une hauteur où elle est éternelle.

Voyez encore une belle description des lieux appelés *Aernes* (737-765), un passage curieux sur l'influence de certaines vapeurs (782-816), un autre sur les propriétés merveilleuses d'une source (878-898), enfin l'explication que le poète donne de la puissance de l'aimant (907-917, 1040-1086).

VI.

Page 278 : 1. *Extrinsecus*, du dehors, d'autres régions. Ces maladies sont amenées par les vents qui répandent dans l'atmosphère les germes morbides dont ils sont chargés.

Page 280 : 1. *Putrorem*. La terre imprégnée, à l'excès d'humidité, se putréfie.

— 2. *Pontus*. Le royaume de Pont représente le nord-est, et *Gadibus*, le détroit de Gadès, le sud-ouest, comme la Bretagne représente le nord-ouest, et l'Égypte le sud-est.

— 3. *Atque usque ad nigra...* La différence de climat devient en-

core plus marquée, si l'on pénètre jusque dans les régions qu'habitent les peuples nègres.

— 4. *Elephas morbus*, l'éléphantiasis, lèpre d'une espèce particulière, ainsi appelée du mot grec ἐλέφανς, parce que chez ceux qui en sont atteints la peau prend la couleur et la rudesse de celle de l'éléphant.

— 5. *Neque præterea usquam*. A une époque postérieure à Lucrèce, cette horrible maladie sortant de son foyer primitif se répandit jusqu'en Italie.

— 6. *Gressus*, l'effet pour la cause, c'est l'équivalent de *pedes*.

Page 282 : 1. *Pecubus*, datif de *pecu*, forme archaïque.

— 2. *Cæli amictum*, c'est-à-dire *cælum quo amicti sumus*. L'air, en effet, nous enveloppe de toutes parts comme ferait un manteau.

— 3. *Aliquiduti*, quelque principe, qui sans être vicié lui-même compromet notre santé, parce que nous n'y sommes pas habitués.

VII.

Page 284 : 1. *Æstus*. Ce fléau, ainsi que va nous le décrire Lucrèce, était comme un feu dévorant, qui embrasait tout le corps du malade.

— 2. *Vastarique rias*. Les routes devinrent désertes, parce que les habitants, vaincus par le mal, ou en redoutant l'atteinte, s'enfermaient dans leurs demeures, et ne se livraient plus à leurs occupations habituelles.

— 3. *Pandionis*. Pandion était un ancien roi d'Athènes.

— 4. *Principio*. Dans la description de la peste d'Athènes, Lucrèce a suivi de très-près Thucydide; beaucoup de détails sont presque littéralement traduits de l'historien par le poète. Cf. Thucydide, II; XLIV-LIV.

— 5. *Caput* Lucrèce énumère d'abord les signes avant-coureurs de la maladie pestilentielle. Il y en avait comme deux périodes : d'abord ces signes étaient presque exclusivement extérieurs : les yeux, la langue, la gorge étaient atteints; puis le mal descendait dans la poitrine, et alors se manifestaient des symptômes plus graves : une haleine empestée, un abattement général.

Page 286 : 1. *Sacer ignis*. Le feu sacré des anciens était une espèce d'érysipèle, souvent gangréneux.

Page 288 : 1. *Æquabat imbrem*, parce qu'une quantité d'eau, si grande qu'elle fût, ne pouvait calmer leur soif ardente.

— 2. *Quippe potentia*. Ce qui décourageait surtout les médecins, c'était cette insomnie.

— 3. *Mullaque... dabantur*. Ici commence l'énumération des symptômes qui, dans cette troisième période de la maladie, annonçaient une mort prochaine. Lucrèce les a empruntés à Hippocrate.

Page 290 : 1. *Rictum*, nominatif archaïque pour *rictus*.

— 2. *Minebat*, verbe archaïque pour *eminebat*.

— 3. *Ulceribus... alvi*. Ce sont les causes qui prolongeaient la vie : le venin pestilentiel s'écoulait par ces deux voies, et les progrès du mal intérieur étaient aussi rendus plus lents ; grâce à cette purgation naturelle, le malade languissait alors plus longtemps, mais sans espoir.

— 4. *In neruos... ibat*. Le mal suivait alors un autre cours : il pénétrait dans toutes les parties de l'organisme, et s'attaquait à tous les ressorts de la vie.

— 5. *Manibus sine... pedibusque*. Ils en avaient déjà subi l'amputation.

Page 292 : 1. *Rapi... funera* ; transposition pour *homines certabant rapere funera*.

— 2. *Alis*, contraction archaïque pour *aliis*.

— 3. *Vitales.... in ore*. L'air, par le fait de la respiration, roule en effet dans la bouche, attiré, puis repoussé, comme les vagues sur les plages de la mer.

— 4. *Morti*, ablatif archaïque pour *morte*.

— 5. *Ibidem*. Ils n'avaient pas même le courage de changer de place, tant ils étaient abattus.

Page 294 : 1. *Nam*. La contagion ne pouvait être évitée ; car ceux-mêmes qui fuyaient les malades étaient bientôt atteints.

— 2. *Pœnibat*, forme archaïque pour *punibat*.

— 3. *Incuria*. Ce mot est comme personnifié, d'où l'épithète *mac-tans*. L'indifférence publique était comme la prêtresse qui immolait le coupable.

— 4. *Bonam partem*, sous-entendu *secundum*.

Page 296 : 1. *Agricultorum*. Ce n'était pas pour y trouver des secours que les habitants des campagnes, déjà atteints de la peste, af-

fluaient à Athènes; ils fuyaient devant l'invasion lacédémonienne.

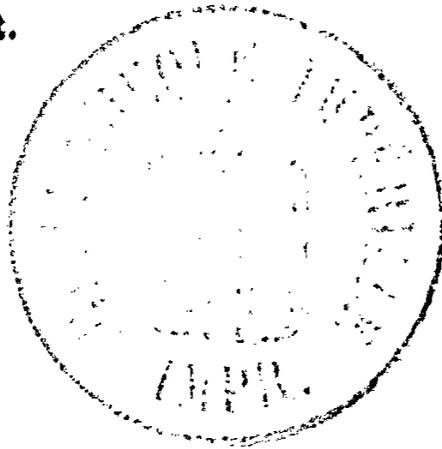
— 2. *Proque voluta*, tmèse pour *protolutaque*.

— 3. *Silanos aquarum* pour *aquas Silanorum*. On appelait *Silani* les fontaines d'où les eaux sortaient d'une tête de Silène.

— 4. *Sordi*, ablatif archaïque pour *sorde*.

Page 298 : 1. *Aliens rogorum*, hellénisme pour *alienos rogos*.

— 2. *Corpora desererentur*. Une fois qu'ils avaient placé les corps de leurs parents sur des bûchers destinés à d'autres, ils luttèrent et versaient le sang pour empêcher que les restes qui leur étaient chers, ne fussent arrachés du milieu de ces flammes, auxquelles ils n'avaient pas droit.



FIN.

9968. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.
